L'HISTOIRE

D'ANGLETERRE

RACONTÉE AUX ENFANTS

PAR

M. LAMÉ FLEURY,

AUTEUR DE PLUSIEURS OUVRAGES D'ÉDUCATION



Septième édition.

BRUXELLES.

MELINE, CANS ET Cie, LIBR.-ÉDITEURS.

LIVOURNE. | LEIPZIG.
MÊME MAISON. | J. P. MELINE.

1853



L'HISTOIRE

D'ANGLETERRE

RACONTÉE AUX ENFANTS.



L'HISTOIRE

D'ANGLETERRE

RACONTÉE AUX ENFANTS

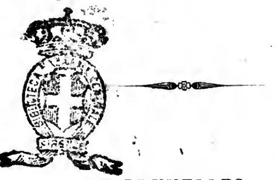
PAR

M. LAMÉ FLEURY,

AUTEUR DE PLUSIEURS OUVRAGES D'ÉDUCATION.

—

Septième édition.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET Cie, LIBR.-ÉDITEURS.

LIVOURNE. | **LEIPZIG.**

MÊME MAISON. | J. P. MELINE.

—

1853

AVERTISSEMENT.

L'Histoire d'Angleterre, autant par la multitude des faits importants qui la composent que par ses nombreux points de contact avec notre histoire nationale, devait naturellement faire partie de notre Cours raconté aux enfants, dont nous sentons chaque jour davantage l'obligation de lier toutes les parties l'une à l'autre.

Pendant un espace de dix-neuf siècles consécutifs, les annales britanniques offrent une suite non interrompue d'événements remarquables ou de catastrophes touchantes, bien faites pour captiver la jeunesse en l'instruisant; et l'histoire de la nation anglaise, si digne d'être méditée par des esprits sérieux, ne présente pas un attrait moins vif aux personnes même qui ne recherchent l'instruction que lorsqu'elle est unie à un intérêt presque romanesque.

Jaloux de conserver au simple récit de ces événements le caractère qui leur est propre, nous nous sommes fait un devoir de recourir aux sources authentiques de l'histoire de la Grande-Bretagne, et c'est à peine si nous oserons avouer que (pour cette produc-

tion dénuée pourtant de toute prétention littéraire) depuis les excellentes chroniques de Froissart et de Monstrelet, jusqu'aux grands traités de Hume, de Smolette et de Lingard; depuis les antiquités anglo-saxonnes de Strutt jusqu'au savant ouvrage de M. Amédée Thierry, nous n'avons négligé aucun des documents précieux qu'il nous a été permis de consulter. Shakspeare lui-même, aussi grand peintre d'histoire qu'il est grand poëte, nous a fourni plusieurs de ces anecdotes intéressantes, qui sont plutôt des traditions caractéristiques de chaque époque, que de simples ressorts des drames énergiques auxquels il fait assister ses spectateurs.

En entreprenant cette tâche laborieuse, nous ne nous sommes dissimulé aucune des difficultés que présentait pour nos jeunes lecteurs le récit de la réforme religieuse accomplie par Henri VIII : mais éluder un obstacle, ce n'eût pas été le vaincre, et nous avons préféré, comme de coutume, faire tous nos efforts pour faciliter aux instituteurs et aux mères de famille les moyens de développer nos indications, suivant l'âge et l'intelligence de leurs élèves.

La nouvelle édition que nous publions aujourd'hui a été, comme de coutume, l'objet d'une révision minutieuse; mais l'amélioration la plus importante que nous ayons fait subir à celle qui l'a précédée, est l'introduction des synchronismes, généralement approuvée dans plusieurs des ouvrages de la même collection, et l'addition à la fin de l'ouvrage, d'une table générale et analytique des matières contenues dans chaque chapitre : cette table est spécialement destinée à faciliter aux maîtres et aux élèves les résumés soit oraux, soit écrits, qui peuvent leur de-

venir nécessaires dans le cours de leur enseignement ou de leurs études.

La nécessité de réunir en un seul ouvrage tous les faits relatifs à l'histoire d'Angleterre, nous a obligé de reproduire presque textuellement plusieurs périodes qui avaient trouvé place dans celle du moyen âge. Nous osons espérer que cette répétition, dont les motifs ne sauraient être douteux, sera jugée favorablement par le public judicieux et éclairé, dont l'approbation nous a tant de fois encouragé dans la route utile, mais souvent pénible, que nous avons suivie pour obtenir son suffrage.

L'HISTOIRE

D'ANGLETERRE.

LES PREMIERS BRETONS.

Depuis l'an 55 avant J.-C. jusqu'à l'an 448 de l'ère chrétienne.

—

Si vous avez sous les yeux, mes jeunes amis, une carte géographique de l'ancien monde, remarquez, je vous prie, à peu de distance des Gaules, une grande île que les peuples de l'antiquité connurent à peine, mais qui est devenue célèbre depuis cette époque par la multitude d'événements intéressants dont elle a été le théâtre.

Les plus anciens habitants de cette contrée, que l'on nomma d'abord « l'île au vertes collines, » à cause des belles prairies qui la couvraient presque entièrement, portaient le nom de Gaëls ou de Galls; c'étaient, dit-on, des hommes sauvages, entièrement adonnés à la chasse, pour laquelle ils étaient parvenus à dresser des renards, dont ils se servaient comme de chiens. Plus tard on raconte que des peuples d'origine celtique, c'est-à-dire appartenant à la grande race des Celtes, répandue dans ces temps reculés sur la plus grande partie de l'Europe, étant venus par mer dans leur ile, chassèrent les Galls de leurs demeures, et les forcèrent à chercher une refuge dans un pays froid et montagneux qu'ils nommaient l'Alben, et qui forme l'extrémité de la contrée du côté du nord. Le

reste du pays tomba alors au pouvoir de ces étrangers, qui partagèrent entre eux leur nouvelle conquête. Les uns, appelés Kymrys, s'établirent dans la contrée située au couchant, tandis que les autres, nommés Lloëgrys ou Logriens, se fixèrent le long des rivages du sud et de l'orient. Mais je dois vous dire, mes enfants, que ces conquérants celtes ne sont guère connus que de nom, et que leur vieille histoire se trouve mêlée de tant de fables que des personnes raisonnables ne peuvent lui accorder aucune confiance.

Il y avait bien des années sans doute que les Logriens et les Kymrys (plus souvent appelés Cambriens) possédaient ainsi paisiblement la plus grande partie de l'île aux vertes collines, lorsqu'une autre nation vint débarquer sur un des rivages de cette contrée. Ces nouveaux venus étaient des Brytons ou Bretons, et tiraient leur origine de cette partie de la Gaule que l'on nommait alors l'Armorique, et qui est comprise entre l'embouchure de la Seine et celle de la Loire.

Ces Bretons, mes bons amis, n'étaient pas moins sauvages que les peuples qui les avaient précédés, ils se servaient de lances et de flèches armées de cailloux pointus, et ne connaissaient pour s'abriter d'autres habitations que des huttes arrondies, et grossièrement bâties en bois, dont le toit laissait échapper par une large ouverture la fumée du feu qu'ils allumaient au milieu de leurs cabanes, assez semblables à celles que les sabotiers et les bûcherons qui travaillent à présent dans les forêts contruisent en terre pour se mettre à couvert du mauvais temps. Beaucoup d'entre eux se contentaient même d'habiter des caverne creusées dans les rochers, où ils se retiraient pêle mêle avec leurs femmes, leurs enfants et leurs troupeaux.

D'après une pareille manière de vivre, mes jeunes

amis, vous ne serez pas surpris d'apprendre que ces hommes grossiers adoraient un dieu nommé Hy-ar-Bras, auquel ils n'élevaient jamais de temple, mais dont les autels, dressés au fond des plus épaisses forêts, étaient formés de plusieurs pierres énormes, dont la plus grosse était couchée sur deux autres placées debout. Ces autels informes, que l'on retrouve encore assez fréquemment dans quelques pays, sont connus sous le nom de Dolmens, et l'on croit qu'ils étaient souvent arrosés du sang des victimes humaines; car les Bretons sacrifiaient à leur dieu, des hommes, des femmes et quelquefois même de pauvres petits enfants.

Le gui, sorte de petite arbuste toujours vert, qui croît sans racine sur les branches du chêne et de quelques autres arbres, était consacré à cette étrange divinité, dont les prêtres portaient le nom de Druides; ils étaient secondés dans les cérémonies de leur culte barbare par des femmes appelés Druidesses, auxquelles les Bretons attribuaient le pouvoir de prédire l'avenir et d'exciter les tempêtes, en prononçant certaines paroles, selon la coutume des peuples ignorants, qui croient fermement aux prédictions et aux sortiléges, ainsi que je vous l'ai fait remarquer ailleurs.

Les prêtresses du dieu breton se distinguaient des autres femmes de leur nation par une longue robe de lin, d'une éclatante blancheur; leur front était couronné de verveine, sorte de plante sauvage qui était aussi consacrée à leur divinité, et leur main droite portait une faucille d'or, dont elles se servaient pour couper le gui du chêne.

Quoi qu'il en soit, mes enfants, comme les Bretons parlaient à peu près la même langue que les Cambriens, ceux-ci leur permirent de s'établir dans leur île, du côté du nord, entre leurs demeures et les montagnes des Galls , dont ils ne se trouvèrent sé-

parés que par le cours de deux rivières nommées la Clyde et le Forth.

Ainsi, vous remarquerez que l'ile aux vertes collines à laquelle les Bretons donnèrent dès lors le nom de Grande-Bretagne, se trouva divisée entre quatre nations différentes, dont il sera bon que vous appreniez à connaître la position. Les Cambriens, habitants du rivage occidental de l'ile ; les Logriens, établis sur les côtes du sud et de l'orient, et les Bretons, placés au-dessus de ces deux nations, depuis un golfe appelé Solway, jusqu'aux bords de la Clyde et du Forth ; tout le pays montagneux situé au delà de ces rivières était devenu la retraite des Galls, et c'est celui que nous nommons aujourd'hui l'Écosse.

A présent, mes jeunes amis, je ne sais si vous vous rappelez d'avoir lu dans d'autres livres que Jules César fut le premier général qui conduisit une armée romaine dans le pays des Bretons : eh bien ! pendant plus de quatre siècles que les Romains, après la mort de ce grand capitaine, occupèrent l'île de Bretagne, il ne se passa guère un seul jour sans qu'ils eussent à combattre les anciens possesseurs de cette contrée, qui, au lieu de se soumettre à l'empire, s'étaient aussi retirés de l'autre côté de la Clyde, d'où, sous le nom de Pictes, de Scots ou de Calédoniens, ils faisaient une guerre acharnée aux aigles romaines.

Chaque année, au retour du printemps, on voyait des bandes de ces peuples sauvages, mais intrépides, franchir les rivières sur de légers bateaux d'osier, couverts de peaux de bêtes, qu'ils transportaient aisément sur leurs épaules, et envahissant tout à coup le pays qu'habitaient les Romains, saccager leurs villes et dévaster les champs qu'ils cultivaient.

Les ravages des Pictes et des Calédoniens devinrent même si fréquents pendant la durée de l'empire, que, pour s'en garantir, deux des Césars de Rome, dont

les noms doivent vous être le plus connus, Adrien et Septime Sévère, firent élever, en travers de la Bretagne, de longues et fortes murailles, dont on retrouve encore à présent plusieurs débris remarquables; mais les barbares ne se lassèrent point pour cela de harceler des ennemis qu'ils détestaient, et lorsqu'au bruit de l'invasion des Goths en Italie, les empereurs Honorius et Arcadius rappelèrent toutes les légions des provinces pour défendre Rome et Ravenne, les vieux Bretons reprenant toute leur audace, renversèrent les grandes murailles, et se rendirent maîtres de tout le pays que leurs ancêtres avaient si longtemps disputé aux armes romaines. Il ne resta plus dans toute l'île, après le départ de ces conquérants, que quelques femmes et des enfants trop jeunes encore pour les suivre, qui, en grandissant, oublièrent entièrement leur origine romaine, et se glorifièrent aussi d'être Cambriens.

C'est l'histoire de cette grande île de Bretagne que les Romains se virent ainsi forcés d'abandonner, après l'avoir possédée pendant plus de quatre cents ans, que je vais essayer de vous raconter maintenant. Déjà bien des événements mémorables ont passé devant vos yeux; bien des personnages célèbres ont excité votre intérêt dans les différents livres que vous avez parcourus; mais il vous reste encore quelques efforts à faire pour apprendre à connaître entièrement les hommes et les temps qui nous ont précédés; cette tâche vous sera facile aujourd'hui, mes bons amis, et pour la remplir complétement, vous n'aurez besoin, comme de coutume, que d'un peu d'attention et de bonne volonté, que je suis bien certain d'obtenir de vous, à présent que vous êtes devenus plus raisonnables, depuis tantôt cinq années que nous causons ensemble.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE ROMAINE.

50. Avant J.-C. Conquête des Gaules par Jules César.
44. César assassiné dans le sénat,
31. Bataille d'Actium. — Fin de la république romaine.
14. Après J.-C. Mort d'Auguste. Avénement de Tibère.
68. Mort de Néron.
138-161. Règnes d'Antonin et de Marc-Aurèle.
161 284. Décadence rapide de l'empire.
284. Dioclétien.
313. La paix de l'Église.
379. Théodose le Grand.
395. Honorius et Arcadius partagent l'empire romain.
410. Sac de Rome par Alaric.

L'HEPTARCHIE.

Depuis l'an 448 jusqu'à l'an 560 de l'ère chrétienne.

—

Vers le temps où les légions de Rome abandonnèrent la Bretagne à leurs ennemis, mes jeunes amis, le principal chef des Bretons était un Logrien nommé Guorteyrn ou Wortigern, qui régnait sur la ville de Londin ou Londres, la plus grande de celles du pays. Ce prince aurait voulu soumettre à sa puissance tous les autres peuples de l'île; mais les Kymrys refusèrent de lui obéir, et déjà plusieurs combats sanglants avaient eu lieu à ce sujet, lorsque des marchands, d'origine germanique, ayant débarqué dans la petite île de Thanet (où l'on disait qu'autrefois Jules César avait abordé), proposèrent à Guorteyrn de lui amener une armée de leur nation pour l'aider à réduire

sous sa domination tous les peuples de la Bretagne.

Or ces étrangers portaient le nom de Saxons, qui dans leur langue signifiait « les hommes au grands couteaux, » parce que leur arme principale était une courte épée dont ils se servaient avec beaucoup d'adresse dans les combats. Le prince breton eut l'imprudence d'accepter leurs offres, et leur promit, pour prix des services qu'ils lui rendraient, de leur abandonner l'île de Thanet pour s'y établir avec leurs compagnons; mais il ne tarda pas à se repentir, comme vous allez voir, de n'avoir pas refusé le secours de ces inconnus.

En effet, mes bons amis, les prétendus marchands qui avaient fait ces propositions à Guorteyrn n'étaient autres que des chefs de guerre de la nation saxonne, dont les vaisseaux lui amenèrent bientôt un grand nombre de soldats, remarquables par leur taille élevée et leur force prodigieuse. Hengist et Horsa (c'étaient les noms des faux marchands) étaient deux frères d'une humeur farouche et intrépide, comme tous les guerriers germains qui avaient jadis envahi l'empire romain; et leur armée avait pour étendard un drapeau rouge, sur lequel était représenté un cheval blanc. Cependant, fidèles à leur promesse, ils aidèrent d'abord Wortigern contre ses ennemis; mais d'autres bandes de Saxons étant venues les joindre en foule, ces barbares se trouvèrent bientôt trop à l'étroit dans leur petite île de Thanet, et forcèrent le prince logrien à leur céder une province voisine appelée le pays de Kent. L'imprudent Guorteyrn reconnut alors, mais trop tard, la faute qu'il avait commise en se confiant à ces étrangers; et lorsqu'il tenta de les repousser par la force des armes, il fut complétement défait par eux dans une bataille. Hengist, un de leurs chefs, périt, à la vérité, en combattant; mais Horsa, prenant le titre de roi de Kent,

s'empara d'une partie de la Logrie, et de la grande ville de Londres elle-même, et attira bientôt sur ses traces de nouvelles troupes saxonnes, qui s'emparèrent successivement de la Bretagne presque entière.

Vous allez peut-être me demander, mes enfants, comment ces Saxons originaires de la Germanie pouvaient transporter ainsi par mer des armées tout entières pour envahir l'île des Bretons; mais votre surprise cessera lorsque vous saurez que ces peuples, nés à l'embouchure d'une grande rivière appelée l'Elbe, qui se jette dans la mer du Nord, excellaient à construire de petits navires, qu'ils dirigeaient sur les flots avec autant de hardiesse que d'habileté.

Sur de légères barques à voiles, ou mises en mouvement par de robustes rameurs, on les voyait bravant les tempêtes auxquelles n'auraient pu résister de grands navires, aborder tout à coup au nombre de plusieurs milliers sur les côtes des pays qu'ils voulaient ravager, et s'y répandre de toutes parts, sans que rien pût les arrêter. Ce fut ainsi que plusieurs bandes de ces barbares envahirent les diverses parties de la Grande-Bretagne, où leurs chefs fondèrent successivement, outre le royaume de Kent, d'autres États auxquels ils donnèrent le nom de leur commune patrie; et l'on vit en quelques années s'élever dans l'île des Bretons un royaume de West-Sex, ou Saxe de l'Ouest, un autre de Sud-Sex, ou Saxe du Sud, et un troisième enfin appelé Est-Sex, ou Saxe de l'Est.

Mais bientôt d'autres barbares germains, qui tiraient également leur origine des bords de la mer du Nord, attirés par le merveilleux succès de leurs voisins les Saxons, suivirent la même route; et non moins hardis navigateurs que vaillants guerriers, s'emparèrent à leur tour des rivages de la Logrie, que ces derniers n'avaient point encore occupés.

Ceux-là se nommaient les Angles, et leur premier

établissement eut lieu dans une contrée voisine du royaume de Kent, à laquelle ils donnèrent le nom d'Est-Anglie, ou pays des Angles de l'Est; plus tard un de leurs chefs ayant pénétré dans l'intérieur de la Bretagne, y fonda un royaume de Mercie, ou pays des marécages, ainsi appelé à cause de la nature du sol de cette contrée. Enfin les Angles ayant franchi une des principales rivières de l'île nommée l'Humber établirent dans cette province un nouveau royaume de Northumbrie, ce qui signifiait le pays qui est au nord de l'Humber.

Ces trois États furent dès lors appelés la terre des Angles, d'où s'est formé depuis le nom d'Angleterre, que porte encore aujourd'hui l'ancienne île de Bretagne, jusqu'aux bords d'une rivière appelée la Tweed, qui la sépare de l'Écosse.

Quant aux anciens Bretons, mes bons amis, repoussés de tous côtés par les nouveaux envahisseurs que leurs querelles avaient introduits dans leur île, ils les combattirent d'abord vaillamment, sous la conduite de plusieurs chefs cambriens, dont un de leurs princes, nommé Arthur de Bretagne, fut le plus célèbre. Mais ce chef, auquel on attribue plusieurs exploits merveilleux qui l'ont fait passer pour un homme extraordinaire, ayant été blessé dans un combat, fut transporté secrètement dans une île voisine nommée Afallach, où il mourut probablement de ses blessures, sans que jamais ses amis ni ses ennemis aient pu avoir la certitude qu'il eût cessé de vivre.

Puis, lorsque toute résistance fut devenue inutile, un grand nombre de Bretons passèrent la mer pour chercher un refuge dans l'Armorique gauloise, d'où leurs ancêtres étaient venus autrefois, et à laquelle ils donnèrent le nom de petite Bretagne; d'autres, ne pouvant se résoudre à abandonner entièrement leur chère patrie, se retirèrent dans une province peu

fertile et montagneuse de cette île, appelée pays de Galles, d'où ils repoussèrent avec opiniâtreté toutes les attaques que les Saxons et les Angles dirigèrent contre eux.

Mais ce qui doit nous faire comprendre l'ignorance et la simplicité de ces peuples, c'est que pendant plusieurs siècles ces hommes crédules et indomptables ne pouvant se persuader que leur vaillant chef Arthur eût péri, conservèrent l'espoir que ce grand guerrier viendrait un jour les délivrer; cette vaine espérance, qui les soutint pendant de longues années, leur fit supporter avec patience la vie pauvre et périlleuse à laquelle ils se virent condamnés; aucune crainte ne put les empêcher de faire des excursions dans le pays des Saxons, et il fallut pour mettre un terme à leurs ravages continuels, qu'un roi de Mercie, nommé Offa, fit fermer son royaume par une forte muraille du côté de la province de Galles, où ces restes des Kymrys et des Bretons changèrent leur nom pour celui de Gallois, que l'on donne encore aux habitants de cette partie de l'Angleterre. C'est pour cela, mes enfants, que l'on retrouve de nos jours la même langue celtique parlée dans cette province et dans la Bretagne française, où elle s'est perpétuée malgré le grand nombre d'années qui se sont écoulées depuis les événements que je viens de vous raconter.

Ce sont les quatre États établis en Angleterre par les Saxons, et les trois autres dont les Angles furent les fondateurs, qui formèrent alors l'Heptarchie, c'est-à-dire le pays des sept royaumes et vous ferez bien de vous rappeler les noms des différentes provinces qui en faisaient partie.

Quelques-uns des princes qui régnèrent à diverses époques sur ces sept États portèrent le titre de Bretwaldas, ce qui signifiait gouverneurs ou chefs

suprêmes de la Bretagne ; mais je dois vous faire remarquer que cette dénomination n'appartint qu'à ceux des rois saxons qui, par leur puissance, s'élevèrent au-dessus de tous les autres princes de l'Heptarchie.

—

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

451. Attila envahit la Gaule.
456. Premières irruptions des Francs.
470. Childéric Ier s'établit dans les Gaules.
481. Avénement de Clovis.
486. Prise de Soisons.
496. Bataille de Tolbiac. — Baptême de Clovis.
507. Bataille de Vouglé.
511. Mort de Clovis. — Premier partage de la monarchie des Francs.
524. Mort de Clodomir.
533. Meurtre de ses fils par Clotaire Ier et Childebert.
558. Clotaire Ier réunit toute la monarche franque.
560. Mort cruelle de Chramnès et de sa famille.

LE BAPTÊME DU ROI DE KENT.

Depuis l'an 560 jusqu'à l'an 787.

—

Il n'y avait pas encore bien longtemps, mes jeunes amis, que les Anglo-Saxons (c'est le nom que l'on donne aux conquérants germains de l'île de Bretagne)

avaient fondé l'Herptarchie, lorsqu'un roi de Kent, nommé Éthelbert, fut informé qu'un navire venait de débarquer une nouvelle troupe d'étrangers dans la petite île de Thanet.

Ces étrangers, à la vérité, mes enfants, n'étaient pas d'un aspect bien redoutable; c'étaient quarante prêtres chrétiens qu'un pape, nommé Grégoire Ier, que l'Église a mis au nombre des saints à cause de ses vertus et de ses lumières, venait d'envoyer en Angleterre, pour répandre l'Évangile parmi les Saxons; car cette nation guerrière, à cette époque, était encore païenne, c'est-à-dire rendait un culte sauvage aux divinités scandinaves, ces dieux farouches et terribles qu'honoraient les peuples du Nord, et dont je vous ai raconté les fables dans la Mythologie.

Le roi barbare qui était entouré d'un grand nombre de braves soldats, comprit aisément qu'il n'avait rien à craindre d'une troupe si peu nombreuse; mais il envoya demander à ces inconnus ce qu'ils venaient faire dans son royaume, et rien ne fut comparable à sa surprise lorsqu'on lui rapporta que leur chef, nommé Augustin, avait répondu qu'ils lui apportaient la vie éternelle, et un règne qui n'aurait point de fin, s'il voulait croire à leurs paroles.

Cette réponse, comme vous le croirez sans peine, surprit beaucoup Éthelbert, qui n'avait jamais entendu personne tenir un pareil langage, et il conçut un vif désir de savoir ce que ces étrangers pourraient lui dire. Cependant il ne voulut pas se rencontrer avec eux avant d'avoir consulté les prêtres de son dieu Odin, qui lui conseillèrent de se méfier d'Augustin et de ses compagnons, et de ne pas les recevoir dans son royaume ni dans sa ville royale nommé Kentwara-burig ou Cantorbery, c'est-à-dire « la cité des hommes de Kent. » Ils lui recommandèrent surtout, tant ils étaient simples et ignorants, ces prêtres

d'Odin, de se bien garder d'entrer avec ces inconnus dans un lieu fermé, de peur qu'ils n'employassent contre lui quelques maléfices, comme les prétendus sorciers des peuples du Nord assuraient en avoir la puissance.

Toutes ces réflexions étaient bien faites, n'est-il pas vrai, pour inspirer des craintes à Éthelbert? Mais sa curiosité l'emporta sur sa défiance, et il fit savoir aux étrangers qu'il irait les trouver au lieu où ils avaient débarqué, pour entendre ce qu'ils auraient à lui dire, mais qu'il ne les écouterait qu'en pleine campagne et assis sous un chêne, arbre que les Scandinaves croyaient fermement être un préservatif contre tous les sortiléges, parce que c'est sur ses branches que croît le gui sacré.

En effet, mes enfants, le roi étant venu au rendez-vous qu'il avait indiqué, fut frappé de surprise et de respect lorsqu'il vit arriver à sa rencontre une troupe de vieillards vénérables, qui s'avançaient sur deux files, vêtus de longues robes blanches, et faisant porter devant eux une haute croix d'argent et un tableau représentant une image de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce fut avec cet appareil pompeux qu'Augustin et ses compagnons s'approchèrent d'Éthelbert en chantant des cantiques chrétiens, et lui annoncèrent que s'il consentait à recevoir le baptême, et leur permettait de prêcher l'Évangile dans son royaume, il éprouverait toutes sortes de joies dans cette vie et dans l'autre.

« Ce sont là certainement de beaux discours et de
« bonnes paroles, leur répondit le roi; mais votre
« langage est si nouveau pour moi que je ne puis sa-
« voir si vous dites la vérité, et je n'abandonnerai
« point ainsi, sans réflexion, la religion que j'ai reçue
« de mes pères; comme il paraît pourtant qué vous
« venez de fort loin pour nous dire ces choses, je

« vous permets d'entrer dans ma ville royale, où je
« vous donnerai une maison et des provisions suffisantes, et où j'aurais soin que personne ne vous
« fasse le moindre mal. »

Peu de jours après cette entrevue, mes bons amis, Augustin et ses compagnons entrèrent en grande cérémonie dans la cité des hommes de Kent, auprès de laquelle Éthelbert voulut bien leur donner une vieille église qui avait été bâtie par des moines bretons, du temps de la domination romaine. Un grand nombre de Saxons vinrent écouter les discours de ces étrangers, et bientôt après le roi lui-même, charmé de leurs paroles et de la sainteté de leur vie, consentit à recevoir le baptême. Beaucoup de ses sujets suivirent son exemple, et dans l'espace de quelques années la Northumbrie et les autres États de l'Heptarchie embrassèrent également le christianisme, et firent peindre sur le drapeau rouge que Hengist et Horsa avaient apporté autrefois en Angleterre, l'image d'une croix et le nom de Jésus-Christ.

Pour prix des glorieux travaux qu'il venait d'accomplir si heureusement, Augustin reçut du pape Grégoire le titre d'évêque de Cantorbery, et comme cette cité avait été la première à accueillir le christianisme, la dignité d'évêque de cette ville devint la plus élevée de toute l'Église saxonne.

La connaissance de l'Évangile qui enseigne aux hommes à être bons et charitables, en adoucissant les mœurs grossières que les Saxons avaient apportées de Germanie, commença bientôt à leur faire goûter les avantages d'une vie paisible. Au lieu de continuer à se livrer aux violences ordinaires aux peuples sauvages, ils prirent la coutume de former de grandes assemblées auxquelles ils donnèrent le nom de Wittenagemot, ce qui veut dire le conseil des sages, où les seigneurs de leur nation, appelés Thanes, ren-

daient la justice à ceux qui venaient se plaindre.

Depuis ce temps, mes enfants, l'Angleterre a toujours suivi la religion chrétienne, et je dois même vous dire que peu de siècles après la conversion des Saxons au christianisme, on comptait déjà parmi les moines de cette nation beaucoup d'hommes pieux et instruits, au nombre desquels on peut citer un personnage illustré nommé Alcuin, que l'empereur Charlemagne fit venir à sa cour pour le mettre à la tête des savants de tous pays dont il aimait à s'entourer dans son palais d'Aix-la-Chapelle.

—

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

562. Mort de Clotaire Ier. Second partage de la monarchie des Francs.
665. Sigebert Ier épouse Brunehaut.
567. Inimitié de Frédégonde et de Brunehaut.
575. Meurtre de Sigebert assassiné par ordre de Frédégonde.
584. Clotaire II, seul roi des Francs.
613. Mort tragique de Brunehaut.
628. Fin du règne de Clotaire II. — Dagobert Ier lui succède.
638. Clovis II, premier roi Fainéant.
680. Sanglante rivalité d'Ébroin et de Saint-Léger.
687. Bataille de Testri, près Péronne.
691. Puissance de Pépin d'Héristal.
714. Mort de Pépin, duc des Francs d'Austrasie.
716. Élévation de Charles-Martel.
732. Victoire de Poitiers sur les Arabes.
741. Mort de Charles-Martel.
750. Grandeur de Pépin le Bref.
771. Charlemagne seul roi des Francs.

LES ROIS DE MER.

Depuis l'an 787 jusqu'à l'an 870.

Vers ce temps-là, mes jeunes amis, comme si l'Angleterre eût été destinée à voir sans cesse des étrangers y exercer de nouveaux ravages, il arriva que trois vaisseaux, montés par des hommes inconnus, mais d'un aspect farouche et parlant une langue à peu près semblable à celle des Angles et des Saxons, abordèrent sur une des côtes de l'ancienne Logrie. Le Thane le plus voisin ayant voulu connaître à quelle nation appartenaient ces étrangers et ce qu'ils demandaient, s'avança à leur rencontre, escorté d'une suite peu nombreuse ; mais ces inconnus, sans répondre à ses questions, se précipitèrent sur lui, et l'ayant tué, ainsi que la plupart de ceux qui l'accompagnaient, se répandirent dans les environs, qu'ils dévastèrent ; après quoi, se rembarquant précipitamment, ils disparurent avant que l'on eût pu découvrir de quel pays ils étaient venus.

Or vous saurez, mes enfants, que ces pirates ou brigands de mer, que l'on devait bientôt voir reparaître en Angleterre, étaient des Danois, peuple habitant les îles et les bords de la mer Baltique, d'où vous avez appris, dans l'histoire romaine, qu'étaient sortis les Goths, les Visigoths et les Gépides. Comme tous les peuples d'origine teutonique, ils adoraient les divinités scandinaves, et leurs mœurs n'étaient pas moins barbares que le culte qu'ils rendaient à ces dieux sauvages.

Couverts de vêtements de peaux de chèvres grossièrement travaillées, et dont les longs poils leur paraissaient un ornement, on les voyait sur de légères embarcations à deux voiles, que d'habiles rameurs faisaient glisser sur la mer, s'aventurer dans le lointains et pénibles voyages. Ils appelaient cela « suivre la route des cygnes, » parce que ces sortes d'osieaux, qui sont aussi originaires du Nord, passaient ainsi à leurs yeux sur les flots pour se rendre, à l'approche de l'hiver, dans les climats moins rigoureux de l'Europe occidentale.

Chez ces peuples grossiers, où la navigation n'était qu'un jeu d'adresse ou d'intrépidité, celui qui, debout sur les rames d'un navire que les matelots agitaient en cadence, conservait autant d'aplomb que sur le terrain le plus solide, ou qui lançait et recevait alternativement de la même main trois flèches à la hauteur du plus long mât de leurs barques, celui-là, mes enfants, passait pour avoir plus de mérite que tous ses compagnons, qui le choisissant pour guide dans leurs courses les plus hasardeuses, lui donnaient le titre de Roi de mer. Vous comprendrez aisément qu'une dignité qui s'acquérait ainsi par des tours d'adresse et de force, trouvait bien des concurrents; aussi chaque troupe de pirates danois avait-elle son roi de mer, avec lequel elle entreprenait des expéditions sur les côtes de la mer du Nord et de la Baltique.

A cette époque, mes bons amis, le plus fameux des rois de mer était Ragnar-Lodbrog, c'est-à-dire Ragnar au pantalon de cuir, ainsi surnommé parce qu'il portait comme les simples matelots danois une sorte de vêtement de ce genre en peau de chèvre à longs poils. Ce chef barbare n'avait pas seulement mérité son élévation par son intrépidité dans les tempêtes et l'expérience qu'il avait acquise des périls de la mer, mais lorsqu'il s'agissait de combattre ou d'exterminer

les peuples dont il ravageait le pays, Lodbrog se faisait encore remarquer par son courage et sa férocité. Les habitants de la Saxe, de la Frise et des côtes de la Germanie l'avaient vu plus d'une fois abordant leurs rivages, y porter le pillage et la dévastation, et plusieurs autres rois de mer étaient venus se ranger sous ses ordres.

Ragnar-Lodbrog avait entendu raconter dans sa jeunesse que des Saxons, après une traversée de quelques jours, avaient rencontré jadis une ile fertile où ils s'étaient établis après avoir reçu le baptême, et comme les Scandinaves méprisaient les peuples nouvellement convertis au christianisme, qu'ils regardaient comme les indignes descendants de la grande race teutonique, il résolut de se mettre sur leurs traces et de s'enrichir de leurs dépouilles. Quoique déjà avancé en âge, il fit construire deux vaisseaux, qu'il appela ses chevaux de mer, plus grands que ceux dont les Danois se servaient ordinairement dans leurs courses, et choisit pour l'accompagner les plus intrépides guerriers de sa nation.

Maintenant il faut que je vous dise que, chez tous les peuples du Nord, c'était l'usage, avant de rien entreprendre, de demander les conseils de leurs femmes, qui passaient, dans leur esprit, pour savoir prédire l'avenir. Lodbrog, pour se conformer à cette coutume, au moment de s'embarquer, consulta, sur l'issue de son voyage, sa femme Asslanga, dont les avis lui inspiraient ordinairement la plus grande confiance; mais celle-ci, tout accoutumée qu'elle était à voir son époux affronter les périls de la mer et des combats, ne fut pas maîtresse cette fois d'une tristesse involontaire, et le conjura en pleurant de ne point aller en Angleterre, l'assurant qu'un pressentiment secret l'avertissait que ce voyage ne pouvait manquer de lui être être funeste. Lodbrog l'écouta

d'abord avec attention, car il respectait, comme tous les Danois, les paroles des femmes; mais bientôt, s'abandonnant à toute l'ardeur de son courage, il chassa cette crainte d'un moment, et sautant légèrement sur un de ses navires, il ordonna qu'on lâchât la bride à ses grands chevaux de mer.

Si vous aviez quelque idée, mes jeunes amis, des difficultés sans nombre qui font de la navigation un art fondé sur une foule de connaissances sérieuses, telles que l'astronomie, les mathématiques et la géographie, vous ne seriez point étonnés d'apprendre que Lodbrog et ses compagnons, livrés sur des mers inconnues à leur seul courage, se trouvèrent bientôt en grand danger de périr. En approchant des rivages de l'Angleterre, leurs longs vaisseaux qu'ils ne pouvaient diriger à travers les rescifs comme les barques légères qu'ils étaient accoutumés à faire glisser sur les flots, se brisèrent contre les rochers qui défendaient les côtes de la Northumbrie, et l'intrépide roi de mer, s'étant jeté à la nage avec ses compagnons pour gagner le rivage, n'eut d'autre moyen de salut que de s'avancer dans ce royaume, portant partout sur son passage la dévastation, et mettant en fuite les Anglo-Saxons, épouvantés de l'apparition de ces nouveaux envahisseurs.

Cependant le roi des Northumbriens, qui dans ce temps-là se nommait Ælla, ayant bientôt appris le petit nombre d'ennemis qui osaient s'aventurer dans son royaume, réunit en toute hâte une armée, et marchant aussitôt à la rencontre des Danois, leur livra une bataille sanglante. Lodbrog, enveloppé dans un manteau que sa femme Asslanga lui avait donné, pénétra quatre fois l'épée à la main dans les rangs des Saxons, dont il fit un horrible carnage; mais enfin, accablé par le nombre, couvert de blessures, et resté seul debout de tous ses compagnons, il tomba vivant encore au pouvoir de ses ennemis.

Plus la terreur que le chef danois avait répandue parmi les Northumbriens avait été grande, plus la vengeance qu'Ælla voulut tirer de leur chef fut terrible, espérant par un tel exemple, effrayer les barbares qui pourraient être tentés de le suivre en Angleterre. L'infortuné Lodbrog, sans pitié pour ses cheveux blancs et ses glorieuses blessures, fut condamné à périr dans un cachot rempli de vipères et d'autres bêtes venimeuses; mais pendant cet affreux supplice, qu'il supporta plus longtemps qu'un autre homme, tant son corps, naturelllement robuste, était endurci par l'habitude de la douleur et du travail, le courage du vieux roi de mer ne se démentit point un instant. On dit même qu'au milieu des souffrances inouïes qui le déchiraient, il fit entendre un chant funèbre où il se plaisait à rappeler les principaux exploits de sa vie, ce qui était un usage chez les nations du Nord, où les guerriers, certains après leur mort d'être reçus dans le Walhalla d'Odin, souriaient à l'approche de leurs derniers moments, et expiraient sans laisser échapper un seul cri de détresse.

Ce chant lugubre de Ragnar-Lodbrog, mes bons amis, fut longtemps fameux parmi les peuples teutoniques, et les guerriers danois, penchés sur les rames de leurs navires, ou se préparant à combattre leurs ennemis, s'excitaient en le répétant, à venger le supplice de ce chef célèbre.

Cependant le bruit de la mort terrible de Lodbrog, porté par quelques fuyards jusqu'au pays des Danois, devint pour eux le signal d'une guerre acharnée contre les Saxons de l'Angleterre. En moins d'un an, les trois fils du prince barbare, non moins intrépides que leur père, et de plus altérés de vengeance, ayant réuni huit rois de mer qui étaient tous leurs parents ou leurs amis, et une foule de soldats de leur nation, se présentèrent tout à coup avec une multitude de

barques devant les rivages de la Northumbrie, qu'ils envahirent avant même que les Anglo-Saxons eussent pu se préparer à la défense. Le roi Ælla, vaincu à son tour, tomba vivant entre leurs mains, et périt dans des supplices encore plus affreux que ceux qu'il avait infligés à Ragnar, pendant que les royaumes de Mercie et d'Est-Anglie, ravagés par d'autres bandes danoises, passaient successivement sous leur domination. Par cette invasion, il ne resta plus dans toute l'Angleterre que le seul royaume de West-Sex, séparé des barbares par la Tamise et la Saverne, sur lequel la race Saxonne continua de régner; mais il s'en fallait encore beaucoup, comme vous allez voir, que les princes de cette nation fussent les paisibles possesseurs de ce débris de la puissance de leurs ancêtres.

—

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

800. Charlemagne couronné empereur d'Occident.
814. Mort de Charlemagne.
— Avénement de Louis le Débonnaire.
820. Supplice de Bernard, roi d'Italie.
822. Pénitence publique de Louis Ier à Attigny.
839. Mort de Louis le Débonnaire.
841. Bataille de Fontanet.
844. Traité de Verdun.
— Décadence rapide des Carlovingiens.

ALFRED LE GRAND.

Depuis l'an 870 jusqu'à l'an 900.

—

Dans le temps que les Danois envahissaient ainsi la plupart des États de l'ancienne Heptarchie, le roi des Saxons de l'Ouest se nommait Alfred; dans sa jeunesse, ce prince avait fait plusieurs voyages à Rome et en Italie, d'où il avait rapporté, parmi ses sujets du West-Sex, un grand nombre de connaissances précieuses dont ceux-ci étaient loin d'apprécier le mérite; mais la science et la politesse ne convenaient point encore aux Saxons, chez qui la rudesse de leurs ancêtres était à peine effacée, et sous prétexte qu'un prince savant devait manquer de courage, parce que les guerriers de cette époque étaient grossiers et ignorants, ils prirent en haine leur roi Alfred : nous verrons bientôt cependant combien cette haine était injuste, puisque ce fut au contraire à l'intrépidité autant qu'à la prudence de ce prince qu'ils furent redevables de leur salut.

Ce reproche de science adressé par les Saxons à leur monarque, mes jeunes amis, qui vous surprend sans doute aujourd'hui que tout le monde apprécie les avantages d'une bonne éducation, cessera de vous paraître étrange, lorsque vous saurez qu'à cette époque le monde entier, livré aux ravages des barbares, avait vu s'éteindre la plupart des connaissances qui avaient illustré les plus beaux siècles de Rome et de la Grèce. Les chefs des nations nouvelles, entièrement adonnés à la guerre, avaient des mœurs trop

rudes pour chercher à s'instruire, et si quelques moines de France et d'Italie n'eussent recueilli précieusement les débris des anciens livres grecs et latins, l'Europe entière serait retombée dans une barbarie complète, dont les travaux de l'Eglise chrétienne purent seuls la préserver. Je dois même vous faire remarquer que jusqu'à Charlemagne, et même longtemps après, les prêtres et les moines, auxquels on donnait le nom de Clercs, c'est-à-dire de savants, étaient les seuls qui sussent lire et écrire, mais que tous les autres hommes de ce temps dédaignaient des connaissances qu'ils croyaient bonnes tout au plus pour ceux qui n'avaient pas la force ni le courage de soulever une épée ou de manier un cheval de bataille.

Cependant le généreux Alfred, à l'approche des Danois, faillit être victime de la défiance que son peuple avait conçue contre lui ; vainement il appela les Thanes et les autres Saxons à la défense de leur patrie, aucun d'eux ne répondit à son appel, et tandis que ce vaillant prince redoublait d'efforts pour sauver les derniers débris de la puissance saxonne, ses sujets consternés se soumettaient aux barbares, et préféraient un honteux esclavage à de glorieux combats. Mais la Providence avait sans doute permis ces revers pour faire connaître la grande âme du prince saxon, et la gloire qu'un règne paisible ne lui eût pas permis d'acquérir, ce fut aux épreuves d'une cruelle adversité qu'il en fut redevable.

Après avoir inutilement tenté le sort des armes, avec un petit nombre de soldats fidèles, contre les hordes danoises qui avaient franchi la Tamise et ravageaient les campagnes du West-Sex, Alfred, ayant congédié ses derniers compagnons, résolut d'attendre un temps plus heureux pour sauver l'Angleterre, si toutefois l'Angleterre pouvait encore être sauvée.

Ainsi, tandis que les Saxons, vaincus et découragés

par leurs défaites, cherchaient un refuge, ceux-ci dans le pays de Galles, ceux-là de l'autre côté de la mer, dans la petite Bretagne, Alfred, seul et déguisé sous les habits d'un paysan, se retirait dans les plus pauvres chaumières de son royaume, où il n'avait garde de se faire connaître, de peur que quelque traître ne découvrît sa retraite aux Danois qui le cherchaient pour le faire mourir. Ses armes étaient le seul bien qui lui restât, et il les réservait soigneusement pour le temps où il lui serait permis de reparaître avec avantage sur un champ de bataille.

Un jour, ayant demandé l'hospitalité à la femme d'un berger, il profitait de ce moment de repos pour mettre la corde de son arc en état de lui servir, lorsque la villageoise, tout occupée de ses soins de ménage, le chargea de retirer des galettes de farine d'orge qu'elle avait mises à cuire sous la cendre; mais à peine cette bonne femme eut-elle le dos tourné que le roi oublia sa recommandation et laissa brûler les gâteaux qu'elle lui avait confiés. A son retour, l'hôtesse, voyant tout son régal gâté, se mit fort en colère, et reprochant durement à Alfred sa distraction, elle lui dit dans son indignation que sans doute il eût été plus habile à manger les gâteaux qu'à les faire cuire. Le roi sourit de ces reproches, qu'il reconnut avoir mérités; mais il se garda bien d'imposer silence à cette commère, de peur de laisser soupçonner que c'était au roi lui-même qu'elle les avait adressés.

N'était-ce pas un spectacle bien frappant et bien extraordinaire, mes enfants, que celui d'un prince généreux et vaillant, obligé de se soumettre à toutes les privations d'une si misérable existence, pour attendre le moment où il pourrait montrer aux Danois que leur plus dangereux ennemi n'avait fait que sommeiller?

Cependant les Saxons, depuis qu'ils s'étaient soumis

aux hommes du Nord, avaient appris à regretter le temps où ils vivaient paisiblement sous le gouvernement de leur roi Alfred, qu'ils croyaient mort ou perdu pour l'Angleterre. Chaque jour les Danois impitoyables leur enlevaient leurs bœufs ou leurs chevaux, brisaient leurs charrues ou les forçaient de s'y atteler eux-mêmes, en les frappant rudement comme des bêtes de somme; la misère et l'indignation des pauvres campagnards étaient au comble, et ils ne cessaient de faire des vœux secrets pour qu'un secours, qu'ils n'osaient plus espérer ni de Dieu ni des hommes, vînt mettre un terme à leurs souffrances.

Déjà même, reprenant les armes, quelques Saxons, dans un combat, avaient enlevé aux barbares un étendard sacré, que les trois filles de Ragnar-Lodbrog avaient autrefois brodé de leurs mains, et sur lequel elles avaient prononcé des paroles magiques qui devaient assurer la victoire à leurs frères; et les Danois, intimidés de ce revers, paraissaient moins hardis à poursuivre leurs entreprises.

C'était précisément ce qu'attendait Alfred pour reparaître, et rallier autour de lui tout ce qui restait encore de courageux Saxons dans la vieille Bretagne. A cet effet, il avertit secrètement quelques Thanes dont le dévouement lui était connu, et leur assigna un rendez-vous à jour fixe, pour qu'ils s'y rendissent en armes avec les paysans de leurs domaines, enfin d'assaillir les Danois. Mais avant de tenter pour la dernière fois le hasard d'une bataille, le roi résolut de pénétrer lui-même dans le camp des ennemis sous le costume d'un barde, sorte de chanteurs qui, en Angleterre, à cette époque, avaient coutume de parcourir les campagnes et de réciter, en s'accompagnant d'une petite harpe, l'histoire des anciens rois du pays. C'était par les chants de ces bardes que s'était perpétué le souvenir des exploits du roi Arthur, que les gens

ignorants attendaient encore comme un libérateur, ainsi que je vous l'ai dit il n'y a pas longtemps, lorsque depuis plusieurs siècles il avait cessé de vivre.

Or vous saurez que ces bardes, dont le peuple anglais écoutait toujours les chansons avec une vive curiosité, étaient également bien reçus dans toute la Bretagne, dans le palais des rois, sous la tente du soldat, et sous le toit de chaume du laboureur. Les plus célèbres de ces musiciens voyageurs étaient les bardes écossais, qui, dans leur langue gaëlique, racontaient les aventures héroïques de Fingal et d'Ossian, anciens rois des montagnes de l'Alben, qui, suivant une tradition accréditée parmi ces nations sauvages, croyaient, à travers les brouillards de leurs lacs et de leurs vallées, voir glisser les ombres de leurs aïeux morts sur le champs de bataille, et distinguer le bruit des armes et les cris des combattants dans les mugissements des tempêtes. Une sorte de respect religieux environnait les bardes, qui seuls transmettaient ainsi aux peuples l'histoire de leur pays, et les Danois eux-mêmes, tout barbares qu'ils étaient, n'osaient point porter la main sur un seul d'entre eux.

Ce fut donc sous les habits de l'un de ces musiciens qu'Alfred pénétra dans le camp des ennemis pour ne point leur inspirer de défiance; là, s'accompagnant de sa harpe, il leur fit entendre des chants guerriers que ces hommes du Nord écoutèrent avec tant de plaisir qu'après les lui avoir fait répéter plusieurs fois au milieu de leur cercle, ils le conduisirent en triomphe auprès de leur roi, nommé Gothrun, pour qu'il l'entendît à son tour. Ce Gothrun n'était qu'un soldat farouche et grossier; mais il ne put se défendre d'écouter aussi avec plaisir les chants du barde saxon, et le retint même pendant plusieurs jours sous sa tente pour l'amuser de ses chansons, qu'Alfred avait le talent de lui rendre agréables par sa présence d'esprit et sa gaieté.

Vous comprendrez aisément, mes enfants, que le chef barbare était loin de soupçonner que ce barde inconnu qu'il accueillait ainsi pour se désennuyer, n'était autre que le prince saxon qu'il avait cherché si longtemps pour le faire mourir. Mais le temps que celui-ci passa au milieu des Danois ne fut point perdu pour ses desseins, car il en profita pour connaître le nombre de leurs soldats, et lorsque le jour du rendez-vous qu'il avait assigné à ses Thanes fut arrivé, il s'échappa adroitement du camp des ennemis, et rejoignit les siens qui l'attendaient avec impatience.

La bataille qui s'engagea le lendemain fut sanglante et terrible, et les Danois, surpris de voir une armée saxonne se lever devant eux, sans qu'ils eussent seulement soupçonné son approche, furent entièrement mis en déroute. Leur chef Gothrun, vaincu, se soumit à recevoir le baptême, avec trente de ses principaux guerriers; la plus grande partie de son armée dispersée tomba sous les coups des Saxons, qui s'étaient soulevés de toutes parts en apprenant le retour de leur roi, et Alfred, surnommé le Grand, moins à cause de cette victoire que de la prospérité qu'il fit renaître en Angleterre par sa sagesse et ses vertus, eut la gloire d'avoir sauvé le West-Sex de la domination de ces étrangers.

Cependant, mes jeunes amis, il ne faut pas croire que cette victoire délivra pour toujours l'Angleterre des invasions des hommes du Nord; après la mort d'Alfred, d'autres hordes danoises vinrent assaillir à diverses reprises l'île de Bretagne, et plus de cinquante ans de guerres et de malheurs s'écoulèrent encore avant que les Teutons, chassés d'Angleterre par un des derniers successeurs saxons de ce grand prince, cessassent entièrement d'y exercer leurs ravages.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE

885. Siége de Paris par les Normands.
888. Dernier démembrement de l'empire de Charlemagne. Le comte Eudes élu roi de France.
893. Charles III, dit le Simple.

LE JOUR DE SAINT-BRICE.

Depuis l'an 900 jusqu'à l'an 1016.

—

Quoique le roi Alfred eût vaincu les Danois, ainsi que je vous le racontais tout à l'heure, mes jeunes amis, de nouvelles bandes de cette nation continuèrent de temps en temps à venir ravager l'Angleterre ; mais presque toujours repoussés par les princes saxons, un grand nombre de ces barbares se dégoûtèrent du dangereux métier de pirates, et après avoir embrassé le christianisme, s'établirent dans ce royaume, que leurs ancêtres et eux-mêmes avaient si souvent dévasté. Les provinces de la Northumbrie et celles de l'Est-Anglie furent celles qu'ils choisirent de préférence pour leur demeure, mais devenus bourgeois dans les villes et laboureurs dans les campagnes, ils cessèrent dès ce moment d'être redoutables, et se confondirent avec la population saxonne pour ne plus faire qu'un seul et même peuple.

Ce fut ainsi, mes enfants, que les anciens habitants de la Logrie et de la Cambrie, auxquels s'étaient mêlés successivement les Saxons, les Angles et les Danois, commencèrent à former la nation anglaise,

qui est à présent l'une des plus puissantes de l'Europe ; et il faudra vous rappeler que ce fut un petit-fils du grand Alfred, nommé Éthelstan, qui, après avoir chassé de la Northumbrie les derniers chefs danois, réunit le premier sous la même puissance tous les anciens États de l'Heptarchie.

A la vérité, la plupart des Danois, après avoir renoncé à leur vie aventureuse, éprouvaient une peine infinie à se soumettre à l'existence paisible qu'ils trouvaient dans leur nouvelle patrie ; les récits des exploits des anciens rois de mer les faisaient encore tressaillir de plaisir, et tout mêlés qu'ils étaient parmi les Anglais, ils ne pouvaient s'empêcher de tourner souvent leurs regards du côté de l'Océan. On raconte même à ce sujet qu'un de ces chefs barbares, vaincu par Éthelstan, ayant été admis par ce prince à sa table, et traité avec les plus grands égards, trouva d'abord fort douce une vie si différente de celle qu'il avait menée jusqu'alors ; mais au bout de quatre jours, ne pouvant supporter plus longtemps un pareil repos, il s'échappa secrètement du palais, et parvint à gagner une barque danoise sur laquelle il recommença sa vie de pirate, avec autant de plaisir qu'un poisson qui, après avoir été pris dans un filet, parviendrait à sauter dans l'eau. Vous pouvez juger par ce trait quelles émotions devaient éprouver de tels hommes, lorsqu'ils voyaient des vaisseaux de leur nation s'approcher des côtes de cette île où ils se regardaient comme en prison : aussi quelques navires danois ayant encore abordé le rivage de Kent et pillé l'île de Thanet, personne ne fut surpris que tous les Danois du voisinage se joignissent à eux et les aidassent à renouveler leurs ravages.

Le prince qui régnait alors sur les Anglais se nommait Ethelred ; quoiqu'il ne manquât sans doute pas de courage, il eut la faiblesse de suivre les conseils

voyant que leur roi Éthelred, tout occupé d'amasser de nouveaux trésors pour payer les pirates, ne songeait point à défendre ses sujets, résolurent de tirer eux-mêmes une vengeance terrible de ces odieux étrangers. Le même jour à la même heure, comme si un même signal se fût fait entendre à la fois dans toutes les provinces d'Angleterre, les Danois nouvelement débarqués furent impitoyablement égorgés par les Anglais au milieu desquels ils vivaient sans défiance et sans crainte. Cette affreuse exécution, dont la barbarie des Danois fut la première cause, eut lieu le jour de la fête de Saint-Brice, l'un des saints les plus révérés de l'Angleterre, et vous ferez bien de vous rappeler par quelle circonstance ce jour a acquis une terrible célébrité dans l'histoire de ce pays.

Parmi les victimes de ce massacre, qui forme un des plus frappants exemples de vengeance nationale que l'on puisse citer, mes jeunes amis, se trouva une sœur du roi de Danemark, qui ne put, en apprenant cette nouvelle, être maître de sa colère et de sa douleur. Rassemblant aussitôt une flotte nombreuse de grands navires distingués entre eux par des figures en cuivre doré, de lions, de taureaux et d'autres animaux, le vindicatif Sven en peu de jours parut devant les côtes d'Angleterre, monté sur un vaisseau qui avait, dit-on, la forme d'un énorme serpent, et que, pour cette raison, on appelait *le Grand Dragon* Ce prince irrité avait choisi pour cette expédition les plus robustes et les plus intrépides guerriers de sa nation; et bientôt la plus grande partie de l'Angleterre devint la proie des incendies et le théâtre du carnage. Les villes, les villages, les châteaux, les églises, furent saccagés, les habitants exterminés ou réduits à chercher un refuge dans les montagnes ou les marais, et les plus saints personnages même ne furent point épargnés par les barbares.

Un évêque de Cantorbery, nommé Elfeg, donna alors, mes enfants, un exemple de courage et de vertu que je ne dois point vous laisser ignorer. Tombé au pouvoir des Danois et menacé par eux d'être livré aux plus effroyables tortures s'il ne leur payait une grosse somme d'argent pour sa rançon (vous savez sans doute ce que c'était qu'une rançon), il défendit à ses amis de demander au roi Éthelred, alors fugitif et réduit aux plus misérables provinces de son royaume, de racheter sa vie, disant que ce serait une lâche trahison que de payer aux ennemis de l'Angleterre le peu d'instants qu'il avait encore à passer sur la terre.

Un jour donc que, dans leur camp, les Danois s'étaient enivrés à l'aide de quelques tonneaux de vin qu'ils avaient enlevés dans les environs, leurs chefs ordonnèrent que le vénérable Elfeg fût amené devant eux. Aussitôt que le saint homme, garrotté sur un mauvais cheval, eut paru au milieu du cercle, des hurlements s'élevèrent de cette troupe forcenée, qui criait à tue-tête : « De l'or, évêque, de l'or, ou nous « allons te faire périr! »

Mais le vieillard, insensible à la crainte en présence d'un si grand péril, leur répondait avec fermeté : « Ne vous ai-je pas offert l'or de la sagesse, en vous « prêchant les paroles de l'Évangile, que la plupart « d'entre vous ont rejetées avec mépris? Aujourd'hui, « tous mes conseils vous seraient inutiles, et je vous « annonce que votre race ne fera que passer sur « l'Angleterre, et qu'elle n'y prendra jamais racine. » Ce qui voulait dire que les Danois ne resteraient pas maîtres de ce royaume.

Il y avait certainement un grand courage, à ce respectable évêque, mes jeunes amis, à tenir un pareil langage au milieu de cette troupe égarée par la rage et par l'ivresse. Je dois même vous dire à ce propos que si la valeur que les guerriers déploient

dans les batailles a été dans tous les temps honorée par les hommes, le courage de celuiqui, en présence d'un danger inévitable, préfère lamort au malheur de manquer aux devoirs qui lui ont imposés, doit être mis au moins au niveau de la bravoure guerrière. Quoique cette vertu, que l'on nomme le courage civil, ne soit peut-être pas aussi brillante que la valeur militaire, parce qu'elle s'exerce avec moins d'éclat, elle n'en est point pour cela moins estimable, et suppose d'ailleurs bien d'autres qualités, telles que la patience, l'amour de ses devoirs, et enfin la force d'âme, qui est si supérieure à celle du corps. Les histoires que vous connaissez déjà vous ont offert plusieurs beaux traits de ce genre, dont je serais bien aise de vous entendre faire l'application à ce que je viens de vous dire : mais, pour fixer vos idées, je crois pouvoir vous rappeler l'empereur Pertinax se présentant désarmé devant les prétoriens révoltés, et l'amiral de Coligny s'avançant au-devant des meurtriers envoyés par le duc de Guise pour l'égorger.

Malheureusement les sauvages Danois étaient incapables d'apprécier une pareille vertu ; exaspérés par la noble réponse d'Elfeg, ils le renversèrent sous leurs pieds, et après avoir fait endurer mille tourments affreux à ce saint homme, qui cherchait encore à s'agenouiller pour prier Dieu, un soldat barbare, qu'il avait baptisé peu de jours auparavant, lui fendit la tête d'un coup de hache pour mettre fin à ses tortures. Les assassins voulurent ensuite jeter son corps dans un bourbier voisin; mais les Anglais, pénétrés de respect pour la vertu de ce bon vieillard, le rachetèrent à prix d'argent, et l'ensevelirent à Londres, où son tombeau devint bientôt le but d'un pieux pèlerinage.

Pendant ce temps, mes jeunes amis, le roi Éthelred,

qui ne faisait aucun effort pour empêcher tant d'horreurs, se voyait abandonné de ses sujets, indignés de sa lâcheté; et toute l'Angleterre ayant mieux aimé se soumettre aux Danois que d'endurer de pareilles barbaries, il fut contraint de sortir de son royaume, et d'aller chercher un asile avec sa femme Emma et ses deux fils Edward et Alfred, qui étaient encore de jeunes enfants, auprès de son beau-frère Richard, duc de Normandie, le troisième successeur de ce farouche Rollon, chef des Normands à qui Charles le Simple, roi de France, avait abandonné autrefois une belle province de son royaume, ainsi que je vous l'ai raconté dans une autre histoire.

—

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

911. Charles le Simple cède la Normandie au duc Rollon.
920. Usurpation de Robert Ier et de Raoul.
939. Avénement de Louis IV, dit d'Outremer.
— Grandeur de Hugues le Blanc.
954. Élévation progressive de Hugues Capet.
996. Mort de Hugues-Capet.
— Son fils Robert II lui succède.
998. Robert est forcé de répudier Berthe de Bourgogne.

KNUT LE DANOIS.

Depuis l'an 1016 jusqu'à l'an 1035.

—

Il y avait à peine quelques mois, mes bons amis, que le roi Éthelred s'était réfugié en Normandie avec

sa famille, lorsque le farouche Sven, qui avait pris le titre de roi d'Angleterre, mourut presque subitement, et laissa sa puissance à son fils Canut ou Knut, qui était aussi un guerrier infatigable. Alors, comme au temps d'Alfred le Grand, les Saxons regrettèrent de s'être soumis à la domination étrangère ; et plusieurs d'entre eux, étant allés trouver Éthelred dans sa retraite, le prièrent de revenir dans son royaume, pourvu cependant qu'il s'engageât à le mieux gouverner et à le défendre contre ses ennemis. Le roi envoya aussitôt son jeune fils Edward, pour jurer en son nom qu'à l'avenir il se conduirait en bon et loyal seigneur; et les Anglais, à la vue d'un prince de leur race saxonne, furent transportés d'une telle joie que le conseil des sages ordonna que tout Danois qui prendrait désormais le titre de roi d'Angleterre serait mis hors la loi, c'est-à-dire que tout le monde aurait le droit de le tuer. Éthelred rentra donc peu de temps après dans ses États; mais, tant qu'il vécut, son autorité ne s'étendit que sur une petite partie de l'ancienne Saxe de l'Ouest, et la grande ville de Londres elle-même demeura au pouvoir des Danois. Ce fut seulement après la mort de ce prince, dont les dernières années furent aussi honorables que les premières avaient été honteuses, qu'Edmond, l'un de ses fils, surnommé Côte de Fer, à cause de la cuirasse de ce métal qu'il portait dans les batailles, leur reprit cette capitale, et remporta sur leur roi Knut plusieurs victoires éclatantes.

A la suite de l'un de ces combats où les barbares avaient été mis en déroute, un chef de cette nation se trouva séparé des siens, et obligé de chercher un refuge dans une forêt voisine, pour échapper aux recherches des Saxons. Mais rien n'est si facile que de s'égarer dans une forêt dont on ne connaît pas les détours; et, après avoir erré à l'aventure pendant

plusieurs heures, le Danois allait peut-être succomber à la fatigue et à la faim, lorsqu'un hasard heureux lui fit rencontrer un jeune berger qui faisait paître un troupeau de bœufs : « Comment te nommes-tu ? de- « manda le guerrier au pâtre avant de se découvrir à « lui.—Je m'appelle Godwin, répondit celui-ci, et je « suis fils d'Ulfnoth, le gardien des bœufs de ce can- « ton. Mais toi, si je ne me trompe, tu es Danois, « et tu cherches à t'échapper, parce que tu es pour- « suivi. »

A ces mots le chef barbare, jugeant qu'il ne lui serait pas facile de tromper le jeune homme, qui lui paraissait d'ailleurs leste et vigoureux, eut l'idée de se confier à sa générosité, et de mettre sa vie entre ses mains. Alors, tirant de son doigt un gros anneau d'or, il l'offrit à Godwin, lui promettant en outre une forte récompense, s'il voulait l'aider à rejoindre le camp des Danois, en évitant les passages gardés par les troupes anglaises. Le berger refusa avec noblesse le présent du barbare ; mais, touché apparemment de la triste situation où se trouvait cet étranger, il le conduisit dans la cabane de son père, qui était à peu de distance, pour y attendre que la nuit leur permît de se mettre en route sans crainte d'être aperçus.

Lorsque le soir fut venu, le bouvier Ulfnoth s'approcha de l'étranger, et lui dit : « C'est mon fils « unique qui va te servir de guide pour retourner « parmi les tiens ; mais, comme il n'y aurait plus de « sûreté pour lui si nos compatriotes savaient qu'il a « sauvé un Danois, garde-le dans ton camp, et de- « mande à ton roi qu'il le prenne à son service. »

En achevant ces paroles, le vieillard embrassa son enfant, et Godwin, s'étant aussitôt mis en route avec le Danois, le dirigea avec tant d'habileté qu'ils arrivèrent bientôt au milieu de l'armée barbare.

Cependant, la joie de retrouver ses compagnons

n'avait point fait oublier au chef danois la prière que le bouvier lui avait faite en lui confiant son fils, et à peine de retour sous sa tente, faisant asseoir le jeune Godwin sur un siége aussi élevé que le sien, pour témoigner qu'il le regardait comme son égal, il déclara que désormais lui-même servirait de père au jeune homme qui lui avait sauvé la vie. Depuis ce jour, la reconnaissance du guerrier ne se démentit pas un seul instant; et, ayant présenté lui même son libérateur au roi Knut, il obtint pour lui un grade militaire que Godwin mérita bientôt par son courage et son habileté. Plus tard ce même homme, que la Providence avait tiré de la condition obscure où il était né, devint gouverneur de l'ancien royaume de West-Sex, et vous verrez bientôt qu'il eût dépendu de sa volonté de s'élever lui-même jusqu'au trône d'Angleterre.

A quelque temps de là, Edmond Côte de Fer étant venu à mourir, aucun Anglais n'essaya plus de défendre le royaume contre les Danois, et le roi Knut, après s'être emparé presque sans résistance de l'île entière, chassa tous les parents des derniers princes saxons, et commença à régner paisiblement sur l'Angleterre. Mais dès ce moment, s'étant soumis à recevoir le baptême, il se montra aussi zélé pour la religion des chrétiens qu'auparavant il avait été ardent à les persécuter. Il rétablit la plupart des églises que son père Sven et lui-même avaient brûlées; et, pour faire oublier la cruauté dont sa nation avait usé envers l'évêque Elfeg, il fit enlever de sa sépulture par des soldats le corps de ce saint personnage, que les habitants de Londres voulaient conserver parmi eux, et déposer ses restes dans un magnifique tombeau qu'il avait fait construire pour cet objet dans la ville de Cantorbery. Non content de ce témoignage de respect envers la mémoire de cet homme respectable, il voulut aller lui-même à Rome, en habit de

pèlerin, une besace sur l'épaule, et portant un long bâton à la main, pour y visiter les tombeaux des apôtres saint Pierre et saint Paul, et recevoir la bénédiction du pape.

Or vous saurez, mes enfants, que sous les plus anciens rois de l'Heptarchie, l'usage s'était établi en Angleterre d'envoyer chaque année à l'Église de Rome de grosses sommes d'argent pour secourir les pèlerins saxons qui se rendaient dans cette ville, y fonder une école en faveur des enfants pauvres de cette nation, et enfin entretenir un grand nombre de cierges toujours allumés devant les tombeeux des apôtres. D'abord ces dons furent purement volontaires, et même pendant les ravages des Danois, la misère des temps ne permit pas de les acquitter; mais le roi Knut, pour se concilier la bienveillance du pape, établit sur tout son royaume pour le même objet un impôt qu'il appela le denier de saint Pierre, et auquel aucun habitant de l'Angleterre ne put se soustraire. La création de cet impôt est fort remarquable, parce qu'il devint à une autre époque l'occasion de bien des malheurs pour ce royaume.

Cependant la réputation de sainteté et de puissance que son pèlerinage à Rome et la conquête de l'Angleterre avaient donnée au monarque danois, était venue à la connaissance du duc de Normandie, frère de la veuve d'Éthelred; et Richard, qui voyait avec peine sa sœur descendre du haut rang qu'elle avait occupé chez les Anglais, eut l'idée de la proposer en mariage au roi Knut, pour établir des liens de famille et de bonne amitié entre l'Angleterre et la Normandie. Le Danois consentit avec joie à cette union, ce qui ne doit pas nous surprendre, parce que la reine Emma était encore jeune et belle; mais ce qui est plus étonnant, c'est que cette princesse, pour remonter sur le trône, abandonna en Normandie ses deux enfants

Alfred et Edward, auxquels l'entrée de l'Angleterre était interdite comme à tous les princes de la famille d'Éthelred, et lorsqu'elle eut un autre fils, qui fut nommé Hard-Knut, c'est-à-dire Knut le Brave ou le Fort, elle oublia entièrement ses premiers-nés. Cette femme ambitieuse espérait que ce jeune prince succéderait à son père; mais il n'en fut point ainsi, car lorsque, quelques années après, le monarque danois vint à mourir, ce fut un prince nommé Harald qui se disait aussi du sang royal, qui monta sur le trône d'Angleterre à sa place, et le fils de la Normande Emma n'eut en partage que quelques provinces du Danemark dont le roi son père avait conservé la possession.

—

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1031. Mort de Robert II.
— Son fils Henri Ier lui succède.

EDWARD LE CONFESSEUR.

Depuis l'an 1035 jusqu'à l'an 1054.

—

Pendant que l'héritage d'Alfred le Grand passait ainsi entre les mains des Danois, mes jeunes amis, les fils d'Éthelred vivaient dans une retraite profonde auprès de leur oncle, Richard de Normandie, lors-

qu'une lettre de leur mère Emma leur fut remise secrètement, et vint réveiller en eux l'espoir qu'ils avaient perdu depuis longtemps de jamais rentrer dans leur patrie. Cette princesse les informait qu'un grand nombre d'anciens amis de leur famille, fatigués de la domination étrangère, n'attendaient que l'apparition de l'un d'eux en Angleterre pour renverser le roi Harald, et chasser à jamais les Danois de cette île.

Cette nouvelle, comme vous pouvez croire, causa une grande joie à ces princes, et Alfred, le plus jeune des deux, mais aussi le plus imprudent, sans attendre des avis plus certains, réunit une petite troupe de guerriers normands, toujours avides d'aventures et de batailles, et débarqua tout à coup avec eux sur le rivage de West-Sex, où il se flattait de trouver de nombreux auxiliaires.

A cette époque, mes enfants, Godwin, dont je vous racontais tout à l'heure l'étonnante histoire, était gouverneur de cette province, et quoique ce fût aux Danois qu'il dût sa fortune, il n'avait point oublié qu'il était Saxon d'origine, et supportait avec peine de voir son pays soumis à la domination de ces barbares; il s'avança donc à la rencontre d'Alfred pour lui offrir ses services, et d'abord la bonne mine de ce jeune prince le charma; mais lorsqu'il le vit entouré de Normands qui parlaient déjà avec insolence de se partager l'Angleterre et de s'enrichir des terres et des dépouilles des vaincus, le prudent Godwin comprit aussitôt que le succès du fils d'Éthelred placerait encore le royaume sous des maîtres étrangers, et il se retira pour ne point se prêter à une entreprise qui ne lui présageait rien de bon pour la délivrance de son pays.

Cet abandon du puissant Godwin devint le signal de la perte du jeune Alfred et de ses compagnons,

qui, peu de jours après, ayant été surpris sans armes dans un village où ils se reposaient, furent saisis par les soldats du roi Harald et jetés dans les fers. Le malheureux prince, condamné par les Danois à avoir les yeux crevés, mourut bientôt après des suites de cet affreux supplice, tandis que la plupart des Normands qui l'avaient accompagné, expiaient dans les tortures leur audace et leur présomption. La reine Emma elle-même, soupçonnée avec raison d'avoir été le premier auteur de cette tentative désastreuse, fut bannie du royaume, et contrainte de s'embarquer sur un navire qui devait la conduire en Normandie.

Cependant cette princesse, qui se voyait ainsi chassée pour la seconde fois de l'Angleterre après y avoir porté deux fois la couronne royale, au lieu de se retirer dans son pays natal, s'était rendue en Danemark auprès de son fils Hardknut, pour le supplier de ne point laisser impuni le meurtre odieux de son frère Alfred dont elle accusait Godwin d'avoir été la principale cause, en refusant de lui prêter son appui. Hardknut écouta avec intérêt le récit de sa mère, prévoyant sans doute que, sous ce prétexte, il lui serait facile de s'emparer de l'Angleterre; mais la mort d'Harald, qui survint précisément en ce moment, lui rendit cette entreprise encore plus facile.

Hardknut n'eut donc qu'à se présenter avec une flotte danoise sur les rivages de ce royaume pour monter sur le trône que son père, le grand Knut, avait occupé; et comme c'était un prince farouche et impitoyable, son premier soin fut de tirer de la mort d'Alfred une vengeance éclatante, à laquelle il fut excité par sa mère. Par une atrocité bien digne d'un barbare, il fit déterrer le corps d'Harald qui fut jeté dans la Tamise, après que la tête eut été séparée du tronc; mais des pêcheurs danois, par respect pour les restes de celui qui avait été leur roi, recueillirent son

cadavre et le déposèrent dans le lieu de la sépulture de leur nation, car, à cette époque, il existait encore une si grande diversité entre les deux peuples danois et saxon, qu'ils ne voulaient pas même que leurs cendres reposassent dans le même tombeau. Quant à Godwin, que la reine Emma ne cessait de signaler comme l'auteur du meurtre d'Alfred, Hardknut lui ordonna de se présenter devant des juges pour se justifier de la trahison qu'on lui imputait.

C'était la coutume parmi les Saxons, mes jeunes amis, ainsi que chez la plupart des autres nations de race teutonique, que lorsqu'un homme était accusé de quelque crime, il comparût devant ses juges, accompagné de ses parents, de ses amis et même de ses voisins, qui juraient avec lui qu'il était innocent du fait qui lui était reproché.

Godwin fut donc obligé de se présenter avec un bon nombre de témoins devant le sauvage Hardknut pour détruire les soupçons dont il était l'objet; mais comme il n'ignorait pas que le prince barbare était surtout fort avide de richesses, ce fut à force de présents qu'il essaya d'apaiser son ressentiment. Il lui offrit en cadeau un vaisseau orné de cuivre doré, monté par quatre-vingts soldats dont les casques étaient d'or, et qui portaient à chaque bras de gros bracelets du même métal; en outre, chacun de ces guerriers tenait sur son épaule gauche une hache dorée, et un javelot dans sa main droite. La magnificence de ce présent adoucit en effet l'avare Danois, qui déclara aussitôt que Godwin ne pouvait être coupable, et le renvoya dans son gouvernement de West-Sex en le comblant de louanges.

Nous devons croire que Godwin était réellement innocent du meurtre qu'on lui reprochait; mais un prince qui vendait ainsi la justice à prix d'argent, mes bons amis, ne promettait point à l'Angleterre un

règne glorieux ; et en effet, jusqu'à son dernier jour, l'unique soin de Hardknut fut d'acquérir des richesses par tous les moyens qui lui paraissaient le plus profitables. A son exemple, les Danois recommencèrent à dépouiller et à maltraiter les Saxons comme au temps de l'invasion de Sven ; et lorsqu'un Anglais avait le malheur de tuer un barbare en se défendant contre ses violences, ses biens étaient aussitôt dévastés, et il devenait *tête de loup*, c'est-à-dire qu'il était permis à tout homme de le tuer comme une bête malfaisante. Heureusement la vie et la puissance de Hardknut furent de peu de durée, et sa mort devint le signal de l'expulsion totale des Danois de l'Angleterre.

Ce fut Godwin, secondé par ses quatre fils, aussi vaillants guerriers que lui-même, qui, au premier bruit de cet événement, rassembla une armée anglaise; après avoir poursuivi les Danois de ville en ville, il les força enfin de se rembarquer et de se retirer dant leur patrie du Nord : ainsi, mes enfants, le fils du bouvier Ulfnoth devint le libérateur de l'Angleterre ; et si dans ce moment il eût voulu poser la couronne sur sa tête, tous les Anglais lui eussent obéi avec joie ; mais ce vaillant capitaine aima mieux replacer le dernier fils d'Éthelred sur le trône que son père avait occupé ; et Edward, rappelé par lui, fut le premier Saxon qui succéda à la domination danoise. Ce prince, par reconnaissance pour son bienfaiteur, prit pour épouse sa fille Édithe qui était une jeune personne aussi belle que modeste ; et comme il était lui-même doué de beaucoup de vertus et surtout d'une piété exemplaire, on lui donna le nom d'Eward le Confesseur, sous lequel il gouverna glorieusement l'Anglelerre. Son règne parut bientôt devoir effacer jusqu'au souvenir des maux que les Danois avaient causés à ce royaume.

Cependant, malgré les qualités précieuses qui dis-

tinguaient Edward, les Anglais voyaient avec peine l'affection particulière qu'il conservait pour les Normands au milieu desquels il avait passé la plus grande partie de sa vie. Une foule de barons et d'aventuriers de cette nation l'avaient suivi en Angleterre pour y partager sa haute fortune ; et comme ils l'avaient accueilli dans son exil, Edward ne pouvait s'empêcher de leur accorder toutes les faveurs qu'ils lui demandaient : aussi vit-on bientôt dans tout le royaume des évêques normands, des gouverneurs normands, et jusqu'à des troupes normandes chargées de la garde des postes et des forteresses du pays. Les vieux Saxons voyaient avec chagrin cette préférence, et plus d'une fois Godwin avait supplié le roi d'éloigner de sa personne ces étrangers dont l'insolence et la fierté devenaient de jour en jour plus odieuses au peuple anglais; mais Edward refusait de suivre ces avis dictés par une amitié prévoyante ; et souvent dans la mauvaise humeur qu'ils lui causaient, il reprochait amèrement à Godwin d'avoir contribué à la mort de son frère Alfred : reproche que ce seigneur ne pouvait supporter sans indignation, car il n'y a rien de si douloureux pour un honnête homme que d'être soupçonné d'un crime qu'il n'a point commis.

Enfin, cette dissension éclata si vivement entre le roi et le sage Godwin que le premier, cédant aux conseils des Normands dont il était entouré, eut l'ingratitude de faire bannir du royaume par une assemblée des Thanes qu'il réunit tout exprès, cet homme puissant auquel il devait sa couronne. Toute la famille de ce seigneur partagea sa disgrâce ; ses fils le suivirent en exil, et le roi mit le comble à ses torts en répudiant la sage et belle Édithe qu'il fit enfermer dans un cloître, à l'instigation de ses conseillers étrangers qui disaient hautement, par dérision, qu'il ne convenait pas que cette dame dormit sur la plume

tandis que son père et ses frères n'avaient pas même une maison où ils pussent abriter leur tête. Godwin se soumit donc alors à cet excès d'injustice qui ne fit qu'irriter davantage les Anglais contre la domination normande, et nous verrons bientôt cette haine nationale devenir la première cause d'un événement qui changea entièrement le sort de l'Angleterre.

Mais tandis que le chef saxon et ses enfants devenaient ainsi victimes de la faiblesse et de l'ingrati- d'Edward, ce prince reçut la visite d'un personnage dont le nom devait bientôt être un des plus célèbres de l'histoire: c'était Guillaume, duc de Normandie, cousin du roi d'Angleterre par sa mère Emma, et fils d'un fameux prince normand nommé Robert le Diable, sur lequel vous avez peut-être entendu faire quelquefois les contes les plus déraisonnables.

Ce Robert, ainsi surnommé à cause de son mauvais caractère et des méchancetés qu'il ne cessait de faire dans sa jeunesse, touché d'un repentir sincère en avançant en âge, résolut de faire un pèlerinage nupieds à Jérusalem pour obtenir le pardon de ses péchés; mais il mourut avant d'avoir atteint le but de ce long voyage, et laissa pour héritier de ses États un jeune garçon alors âgé de sept ans seulement, qui n'était autre que le duc Guillaume. Les barons normands, en apprenant la mort de Robert le Diable, avaient reconnu cet enfant pour leur prince en mettant leurs mains dans les siennes, selon la coutume féodale, et ils avaient pris l'engagement de lui demeurer fidèles. Guillaume, en grandissant, ne parut pas aussi méchant que son père; mais dès sa plus tendre jeunesse, et dans les plus petites choses, il se montra aussi rusé que jamais homme ait pu l'être.

Ce prince donc, qui était alors parvenu à l'âge d'homme, ayant voulu faire un voyage hors de son duché de Normandie, débarqua en Angleterre, où,

dès son arrivée, il fut charmé de voir que les hommes de sa nation étaient en possession de presque tout le pays. Le roi, pour célébrer la bienvenue de cet hôte illustre, lui fit présent d'un grand nombre d'oiseaux, de chevaux et de chiens de chasse de race anglaise, dont l'espèce était dès ce temps la plus estimée de l'Europe, et l'idée prit alors au duc normand qu'un jour il pourrait bien posséder aussi ce beau royaume dont son cousin Edward lui faisait si bien les honneurs. Guillaume, accompagné d'une suite nombreuse, parcourut les villes et les châteaux d'Angleterre, après quoi il se rembarqua et retourna dans son duché.

Pendant ce temps, Godwin, indigné de l'ingratitude d'Edward, n'avait point renoncé à l'espoir de forcer ce prince à lui rendre justice, et il y avait à peine quelques mois qu'il était sorti du royaume, lorsque ce monarque apprit avec effroi que le chef saxon venait de paraître sur la côte de Kent, accompagné de ses fils, et que déjà un bon nombre de gens de guerre étaient venus le joindre, en jurant de vaincre ou de mourir avec lui. A l'exception de ses Normands, Edward ne trouva point de soldats à opposer au vaillant Godwin, qui bientôt remontant la Tamise jusqu'à Londres, y débarqua son armée, et obligea le roi à faire la paix avec cette famille qui lui avait rendu son royaume. Un nouveau conseil des sages, révoquant l'arrêt de bannissement des proscrits, ordonna que tous les Normands, quels qu'ils fussent, sortiraient du pays à l'instant même; et il fut convenu que Godwin et ses fils rentreraient dans leurs biens et honneurs, pourvu qu'il consentît à mettre pour otages entre les mains du roi le plus jeune de ses fils, nommé Ulenoth, comme son aïeul le bouvier du West-Sex, et l'un des enfants de son fils aîné, que le prince confia tous deux à la garde du duc Guil-

laume. En même temps, la reine Édithe sortit du cloître pour remonter sur le trône, et cette bonne princesse pardonna à son mari les chagrins qu'il lui avait causés.

Après cette réconciliation qui parut sincère, mes enfants, personne ne douta que jamais le moindre nuage ne s'élèverait plus entre Edward et Godwin; mais le roi n'avait pu encore oublier la mort de son frère Alfred dont le sort funeste était sans cesse présent à sa pensée, et chaque fois que le moindre mot lui rappelait même ce triste événement, il ne pouvait s'empêcher de jeter un regard de colère sur son ministre.

Un jour donc que, dans un repas, Godwin était assis à côté d'Edward, l'échanson qui leur versait à boire trébucha d'un pied en approchant de la table, et serait probablement tombé s'il ne se fût adroitement retenu en s'appuyant sur son autre jambe : « Oh! oh! dit Godwin en souriant, le frère est venu « à propos au secours du frère. — Sans doute, repar« tit le roi en pâlissant et lançant à ce seigneur un « coup d'œil sévère, un frère est toujours nécessaire « à son frère, et plût à Dieu que le mien fût encore « vivant! » Mais Godwin avait remarqué la pâleur du prince : « Seigneur, lui dit-il d'un air sérieux, « faut-il donc que chaque fois qu'un mot vous rap« pelle un malheur irréparable, vous me regardiez « avec colère, comme si j'en étais coupable? Eh bien, « je consens, si j'ai contribué en quelque façon que « ce soit à la mort de votre cher Alfred, que, par « un véritable miracle, Dieu permette que ce mor« ceau de pain que voici me fasse mourir à l'instant! » En achevant ces mots le Saxon porte à sa bouche le pain qu'il tenait, et aussitôt, tombant à la renverse, il expire suffoqué avant qu'on ait pu lui porter aucun secours.

Les ennemis de Godwin ne manquèrent pas de répandre parmi le peuple que cet événement était la juste punition du meurtre qu'il avait causé bien des années auparavant ; mais il est probable que cet accident auquel ils rattachaient des circonstances presque surnaturelles, ne se passa point ainsi, et que la mort subite du chef saxon est le seul fondement de ce récit, que l'on ne doit accueillir qu'avec la plus grande réserve.

—

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1035. Suite du règne de Henri Ier.
1041. La paix de Dieu.

LE SERMENT DE HAROLD.

Depuis l'an 1054 jusqu'à l'an 1065.

—

Aussitôt après la mort de Godwin, mes jeunes amis, on doit penser que le roi Edward se trouva soulagé d'une grande crainte ou d'un profond ressentiment, car, dès ce moment, il n'y eût pas de faveur dont il ne comblât les fils de cet homme puissant qui, sans doute, ne lui paraissaient pas aussi redoutables que leur père. Il investit Harold, l'aîné de ces seigneurs, du gouvernement du West-Sex, et Tostig le troisième de ses frères, de celui de la Northumbrie, et

rendit ainsi cette famille l'une des plus riches et des plus considérables de son royaume.

Or, de tous ces jeunes hommes qui avaient hérité de l'attachement que la nation anglaise portait à leur père, le premier par son habileté comme par son courage était Harold, qu'Edward considérait avec raison comme le plus ferme soutien de sa couronne. Les restes de la nation cambrienne qui, ainsi que je vous le disais il y a peu de temps, habitaient le sauvage pays de Galles, ayant osé franchir la muraille construite par le Saxon Offa, qui les séparait du pays de Mercie, et ravager les terres voisines, Harold marcha contre eux par ordre du roi, les défit complétement, et établit qu'à l'avenir tout homme de cette nation qui serait trouvé avec des armes au delà de cette muraille, aurait la main droite coupée. Les Gallois furent contraints de se soumettre à cette dure condition; et, depuis ce temps, ils cessèrent d'infester le pays voisin de leurs brigandages.

Mais si Harold se montrait dans cette circonstance habile politique et vaillant général, il témoignait dans une autre occasion, d'une manière non moins éclatante, son respect pour la justice et la vérité. Son frère Tostig, dont l'humeur était farouche et orgueilleuse, ayant traité les Northumbriens avec une dureté excessive, ceux-ci, poussés au désespoir, prirent les armes pour se soustraire à son oppression, égorgèrent tous les officiers de Tostig qu'ils purent atteindre, et l'obligèrent lui-même à prendre la fuite.

Harold, pour mettre fin à ce désordre, s'avança avec un bon nombre de soldats contre les rebelles; mais, avant de combattre et de verser une seule goutte de sang anglais, il voulut connaître les motifs de cette révolte afin de juger avec équité les torts de chacun. Alors les Northumbriens lui exposèrent humblement que son frère Tostig, par ses violences et

ses injustices, avait seul causé leur soulèvement, et le supplièrent de ne jamais leur ramener un chef qui les avait traités en esclaves, disant que la mort leur paraissait préférable au malheur de lui obéir, et que leurs ancêtres leur avaient appris à vivre libres ou à mourir.

Le sage Harold, en entendant ce langage qu'il reconnut être celui de la vérité, demanda au roi d'ôter à Tostig l'autorité dont il avait abusé, et préféra ainsi l'intérêt de la justice à celui de sa propre famille. Un trait si honorable pour Harold ne fit qu'augmenter l'affection que lui portaient Edward et la nation anglaise tout entière, mais lui suscita en même temps, dans la personne de Tostig, un ennemi mortel qui contribua plus tard à causer sa perte et celle du royaume, ainsi que je ne tarderai point à vous le raconter.

Il y avait déjà plusieurs années que cet homme puissant, par la fermeté de son caractère et son habileté, était parvenu à établir l'ordre le plus parfait en Angleterre; et Edward, déjà avancé en âge, se reposait entièrement sur lui de tous les embarras de la royauté, lorsqu'un jour Harold, se souvenant que son frère et son neveu étaient gardés depuis dix ans en ôtages par le duc de Normandie, résolut de faire lui-même un voyage dans ce pays pour prier ce prince de leur rendre la liberté.

Or, avant de sortir d'Angleterre, il fallait que le roi lui en accordât la permission, et Harold se présenta devant Edward pour lui demander de souffrir qu'il s'absentât pendant quelques mois, ne lui laissant pas ignorer le désir qu'il éprouvait de délivrer ses parents. Mais le prince, qui craignait avec raison d'être privé de ses services et de son activité, lui représenta que peut-être ce voyage allait attirer de grands malheurs sur lui-même et sur le royaume : « Je

« ne veux pas mettre obstacle à tes désirs, ajouta le « bon prince avec tristesse; mais je connais mieux « que toi le duc Guillaume, qui est un homme rusé « et ambitieux, et je ne saurais trop te recommander « une sage défiance. » Malheureusement Harold, confiant comme le sont toujours les caractères généreux, ne voulut pas croire à des conseils qu'il crut dictés par l'amitié que lui portait le vieillard ; et, malgré ses avis, il fit toutes ses dispositions pour se mettre en route ; c'est-à-dire qu'il ordonna à ses écuyers de se tenir prêts à le suivre avec ses équipages de chasse, ses faucons et ses chiens, ainsi que cela était d'usage dans ce temps-là.

Ce fut donc monté sur un coursier élégant, son oiseau sur le poing, et ses lévriers courant devant lui, que Harold se rendit sur le rivage de Sussex, où il s'embarqua pour se rendre en Normandie ; mais ce trajet faillit déjà lui devenir funeste ; car une tempête l'ayant jeté sur les côtes de France, à peu de distance de l'embouchure d'une rivière appelée la Somme, le seigneur de ce pays-là, que l'on nommait le comte de Ponthieu, espérant obtenir une grosse rançon pour un si noble personnage, le retint en prison jusqu'à ce que le duc de Normandie, informé de sa captivité lui eût écrit pour réclamer l'envoyé du roi d'Angleterre.

Ce n'était pas pourtant, mes enfants, pour rendre service au fils de Godwin, comme vous pourriez le croire, que le rusé Guillaume s'était employé à délivrer le chef anglais de la prison du comte de Ponthieu ; mais la nouvelle de son arrivée, en réveillant dans l'esprit du Normand son ancien désir de s'emparer un jour de la couronne d'Angleterre, lui avait donné l'idée de profiter du voyage de Harold, qu'il savait être le plus puissant seigneur de ce royaume, pour le rendre favorable à ses desseins : aussi, dans cette inten-

tion, n'épargna-t-il ni caresses ni présents; il le pria de donner une de ses sœurs en mariage au plus riche de ses barons, lui offrit pour épouse sa propre fille qui était une jeune et aimable princesse, et consentit à rendre la liberté à ses prisonniers, que Harold lui réclama; cependant à toutes ces grâces Guillaume mit une condition, c'est que Harold l'aiderait à se faire proclamer roi des Anglais aussitôt après la mort d'Edward, qui, disait-il, dans sa jeunesse, et encore lors du dernier voyage du prince normand en Angleterre, lui avait promis de ne jamais laisser sa couronne à un autre qu'à son cher Guillaume.

Cette fois, Harold reconnut, mais trop tard, que le vieux roi l'avait sagement averti de se méfier du prince normand; mais il avait trop de droiture pour soupçonner tous les piéges que celui-ci était capable de lui tendre, car vous saurez que les hommes les plus probes et les plus justes sont les plus faciles à tromper, parce qu'ils ne peuvent croire personne assez déloyal pour chercher à leur nuire en prenant le masque de la bienveillance et de la vérité. Ce fut pourtant ce qui arriva à Harold.

A cette époque, mes jeunes amis, c'était une coutume généralement établie dans les divers pays chretiens de l'Europe de prendre à témoin les reliques des saints de tous les engagements que l'on avait l'intention de remplir exactement. Un serment prêté sur l'une de ces choses vénérables tenait lieu de promesse écrite et de ce que l'on nomme aujourd'hui un contrat; et celui qui avait la mauvaise foi de manquer à sa parole était réputé parjure et frappé d'excommunication, c'est-à-dire privé de la communion des chrétiens. Les reliques sur lesquelles on jurait ainsi consistaient, comme vous le savez sans doute, en quelques petits ossements tirés des tombeaux des saints ou en légers fragments de vêtements qui, après

avoir été à l'usage de ces vénérables personnages, se trouvaient conservés soigneusement par la piété de quelques fidèles. Ce fut au moyen d'un semblable serment que l'astucieux Guillaume prétendit obliger Harold, sans qu'il s'en doutât, à seconder ses desseins; et voici comment il s'y prit.

Une grande réunion de barons normands ayant été convoquée par le duc dans une vaste salle de la ville de Bayeux, l'une des plus considérables de Normandie, l'Anglais fut invité à y assister comme pour y recevoir les honneurs dus au rang qu'il occupait dans son pays; mais lorsqu'il fut entré dans l'assemblée, il vit avec étonnement, quoiqu'il fût bien loin encore d'en deviner l'usage, une cuve sur laquelle avait été jeté un magnifique drap d'or.

Alors le duc normand fit poser sur le drap deux petits reliquaires (c'étaient des boîtes précieusement travaillées dans lesquelles on renfermait des reliques), et somma Harold de s'engager à haute voix devant tous les assistants à aider Guillaume à s'emparer du trone d'Angleterre aussitôt après la mort d'Edward. Le fils de Godwin demeura stupéfait de cette invitation inattendue; mais, ne voyant en ce moment aucun moyen de se tirer de ce mauvais pas, il céda aux instances du duc, et fit la promesse qu'il exigeait, en posant la main sur les petits reliquaires.

Cet engagement solennel, mes enfants, eût dû suffire au rusé Normand, quoiqu'il vît bien qu'il était contracté à contre-cœur; mais pour que Harold parût à tous les assistants lié par un serment encore plus irrévocable que celui qu'il croyait avoir prêté, il fit à l'instant même enlever le drap d'or qui recouvrait la cuve, et la montra à l'Anglais remplie des reliques qu'il avait fait apporter à dessein de toutes les églises des environs, dont aucune à cette époque ne manquait de ces objets de vénération. Le malheureux

Saxon ne put s'empêcher de frissonner et de pâlir à cette vue inattendue; il comprit enfin le piége que le perfide Guillaume lui avait tendu, et regretta alors bien amèrement de n'avoir pas suivi les sages conseils du roi Edward.

La douleur et l'effroi du puissant Harold à l'aspect de cet amas de reliques, mes bons amis, nous apprend assez combien les hommes, même les plus illustres de ce temps, étaient simples et peu éclairés. Tout jeunes que vous êtes encore, vous comprendrez aisément, j'espère, que le nombre de ces reliques ne pouvait rien ajouter à la valeur d'un serment prêté par surprise, et qu'il ne peut y avoir d'inviolable, aux yeux de Dieu et des hommes, que les promesses faites librement par celui qui prend l'engagement de les remplir.

Peu de temps après cette aventure, qui offre l'un des traits les plus remarquables de mauvaise foi que l'on puisse trouver dans l'histoire, Harold, inconsolable, retourna dans son pays avec son neveu; mais le duc des Normands voulut encore garder auprès de lui son frère Ulfnoth, s'engageant à rendre la liberté à ce jeune homme aussitôt que les promesses arrachées à l'Anglais seraient accomplies.

Je ne saurais vous dire, mes enfants, quelle fut l'indignation du vieux Edward lorsqu'il apprit de la bouche même de Harold l'infâme trahison dont il avait été l'objet. « Ne t'avais-je pas averti, lui dit le « vieillard avec amertume, que si tu ne te méfiais de « Guillaume, ce voyage deviendrait funeste à toi- « même et à notre nation? Il ne me reste plus main- « tenant qu'à prier Dieu de ne pas permettre que les « maux que je prévois s'accomplissent tant que je « vivrai. »

Cependant le bruit de cet événement s'étant répandu en Angleterre, une tristesse profonde s'empara

de tout le peuple comme si chacun eût pressenti que des malheurs prochains et inévitables étaient près de fondre sur le pays. On ne vit plus de tous côtés que des visages consternés, et comme à cette époque tout le monde était fort ignorant, une comète qui parut au ciel précisément dans cette circonstance passa pour un astre de mauvais augure, et ajouta encore à la terreur publique. En même temps, on répandait que d'anciennes prédictions des bardes saxons annonçaient que la vieille Bretagne devait encore une fois être soumise à des étrangers venus de l'autre côté de la mer, et la douleur du peuple se changea bientôt en découragement.

Ce fut dans ces tristes circonstances que la mort du bon roi Edward, dont les derniers moments furent troublés par de sombres pressentiments, vint mettre le comble à l'affliction générale. Harold, le vaillant Harold, opposa seul sa fermeté et son grand caractère à la consternation publique, et d'une voix unanime, comme le dernier prince n'avait point laissé d'héritier, les Anglais élevèrent au trône le seul homme qui ne se fût point laissé abattre par les terreurs de la nation. Cependant il ne négligea aucune précaution pour prévenir les malheurs dont le pays était menacé, et devenu roi des Anglais, il se montra tout à fait digne de ce qu'il avait été comme premier sujet du vieux Edward.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1060. Suite et fin du règne de Henri Ier.
— Avénement de Philippe Ier.

LA BATAILLE D'HASTINGS.

L'an 1066.

—

Le duc Guillaume prenait le plaisir de la chasse auprès de la ville de Rouen, capitale de la Normandie, lorsqu'un messager vint lui apporter la nouvelle de ce qui se passait en Angleterre: dans sa préoccupation, son arc, qu'il tenait prêt à lancer une flèche, lui échappa des mains, et ceux qui l'entouraient remarquèrent qu'il devenait tout à coup sérieux et rêveur. C'est que l'ambitieux seigneur tourna aussitôt toutes ses pensées vers ce beau royaume dont il convoitait depuis si longtemps la possession; et sans perdre un moment, il envoya un ambassadeur à Harold pour lui rappeler le serment qu'il lui avait fait, dit-il, sur de bonnes et saintes reliques.

« Il est vrai, répondit le roi saxon, que je me suis « engagé envers Guillaume à lui assurer le royaume « d'Angleterre après la mort d'Edward; mais j'igno- « rais alors que les Anglais me donneraient la royauté, « qui leur appartient, et dont je ne puis pas disposer « sans leur aveu; quant à ma sœur que je lui avais « promis de marier à l'un de ses barons, elle est « morte dans l'année et je ne puis maintenant lui « envoyer que son corps. »

Le messager normand se retira sans pouvoir obtenir d'autre réponse; et son retour excita vivement la colère de Guillaume, surtout lorsqu'il apprit que Harold, au mépris de l'offre qu'il lui avait faite de le marier à sa propre fille, venait de prendre pour femme

une dame saxonne. Dès ce moment il jura qu'avant la fin de l'année il aurait puni Harold de ce qu'il appelait son parjure : sans perdre un moment, il fit construire un grand nombre de vaisseaux, et appela à former son armée non-seulement ses barons normands, mais encore des guerriers de toutes les parties de la France, promettant aux uns des terres et des châteaux, aux autres des évêchés et des abbayes ; à ceux-ci de riches mariages avec de nobles demoiselles anglaises ; à ceux-là tout l'or et tout l'argent qu'ils pourraient emporter : par ce moyen, un grand nombre d'aventuriers de tous les pays vinrent s'associer à son entreprise, et il se trouva bientôt à la tête d'une armée formidable.

Le pape qui régnait alors à Rome se nommait Alexandre II : il était le successeur de Nicolas qui, peu d'années auparavant, avait donné aux fils de Tancrède de Hauteville la permission de fonder en Italie les royaumes de Naples et de Sicile, ainsi que vous l'avez peut-être lu dans un autre livre. Ce pontife regardait tous les Normands indistinctement comme de fermes soutiens de sa puissance, et il était d'ailleurs fort mécontent des derniers rois saxons, qui avaient cessé de lui payer chaque année le denier de saint Pierre, établi par Knut le Danois.

Ce fut à ce pontife que Guillaume de Normandie envoya demander la permission de s'emparer de l'Angleterre, sous prétexte de punir Harold d'avoir manqué au serment qu'il avait prêté sur les reliques. Alexandre, charmé d'etre consulté par un prince aussi redoutable, permit au duc Guillaume de faire tout ce qu'il voudrait, lui envoya même un étendard béni qu'il avait autrefois prêté aux Normands d'Italie, et pour appuyer les armes du conquérant, il frappa d'excommunication Harold et tous ceux qui le servit raient.

Or, dans ce temps-là, comme vous savez, celui

qui était frappé d'excommunication se trouvait exposé à de grands dangers ; tous les chrétiens devaient fuir sa présence sous peine de partager son châtiment, et ses propres parents eux-mêmes étaient forcés de l'éviter comme un objet d'horreur ; mais les Anglais, indignés de l'injustice du prince normand, bien loin d'abandonner leur roi, se rassemblèrent autour de lui pour combattre les périls qui le menaçaient, et Harold vit la plupart des seigneurs de son royaume lui amener tous les gens de guerre dont ils purent disposer ; ainsi, des deux côtés de la mer, en Angleterre comme en Normandie, chacun se préparait pour de grands événements dont personne ne pouvait encore prévoir les résultats.

Mais tandis que le vaillant Harold se disposait ainsi à repousser l'agression injuste dont il était menacé, une attaque imprévue vint porter le trouble dans son royaume ; c'était le vindicatif Tostig qui, après avoir couru de tous côtés pour susciter des ennemis à son frère auquel il ne pouvait pardonner d'avoir donné gain de cause contre lui aux Northumbriens, était parvenu à déterminer un des plus fameux rois de mer de Norwége à conduire en Angleterre un armée considérable de pirates. Harold aurait voulu éviter ce funeste combat, et il envoya un messager porter à Tostig des paroles de paix ; mais celui-ci répondit avec tant d'insolence qu'il fallut en venir aux mains. Une bataille terrible s'engagea donc entre les Anglais et les Danois sous les murs de la ville d'York, à peu de distance des bords de l'Humber, où les barbares furent complétement défaits ; leurs principaux chefs et Tostig lui-même périrent dans la mêlée, et Harold, quoique blessé, se félicitait d'avoir sauvé l'Angleterre de cette nouvelle invasion danoise, lorsque, trois jours après ce mémorable combat, il apprit que le duc de Normandie, en personne, était débarqué avec

une armée nombreuse sur les côtes du Sussex, auprès de la petite ville d'Hastings dont le nom devait bientôt devenir célèbre.

Jamais, je dois vous le dire, mes jeunes amis, Guillaume n'avait paru aussi grand ni aussi habile qu'à l'approche des événements qui allaient décider du succès de son entreprise; sa résolution, sa ruse, son sang-froid semblaient croître avec la gravité des circonstances, et cet homme, qui, pour surprendre un serment, était descendu jusqu'aux artifices les plus grossiers, se montrait déjà digne de la haute fortune qui l'attendait. En débarquant de son vaisseau sur le rivage anglais, le pied lui glissa et il tomba sur les mains: « Qu'y a-t-il d'étonnant, cria-t-il en riant « à ceux qui avaient été témoins de sa chute et s'en « alarmaient déjà comme d'un présage funeste: ne « faut-il pas que je saisisse cette terre qui m'appar- « tient? » Aussitôt que son armée fut réunie sur la plage, il se mit à la tête de ses barons et résolut d'attendre Harold sous les murs d'Hastings.

De son côté, le prince anglais ne se montrait point au-dessous de ce qu'il avait toujours été; loyal, généreux, affable envers les moindres soldats auxquels il était parvenu à faire partager sa confiance dans la justice de sa cause, il était à la fois l'exemple et l'espoir de son armée et de son peuple. Au premier bruit du débarquement des Normands, deux de ses frères nommés Léofving et Gurth, étaient venus le trouver: « Harold, lui avaient-ils dit, c'est à nous de combattre « et à toi de ménager ta vie; éloigne-toi de l'armée « pour quelques jours et laisse-nous tenter les pre- « miers le sort des armes : si nous plions, tu nous « soutiendras; si nous périssons, tu nous vengeras. » Tout le monde admira ce courageux dévouement mais Harold n'était pas homme à les laisser s'exposer à des dangers qu'il ne partagerait pas.

Comme il marchait à la rencontre des Normands, vêtu d'une sorte de robe courte tissue de petits anneaux de fer étroitement serrés que l'on nommait alors un haubert ou une cotte de mailles, et la tête couverte d'un casque pesant qui lui masquait presque entièrement le visage, suivant l'usage des guerriers de ce temps, quelques cavaliers saxons qui s'étaient avancés jusqu'au camp des ennemis, lui rapportèrent qu'ils avaient remarqué dans les rangs de ceux-ci plus de prêtres que de soldats, croyant que tous les Normands qu'ils voyaient les cheveux courts et la barbe rase étaient des moines, parce que, chez les Anglais, les guerriers portaient une longue chevelure et laissaient croître leur barbe : « Ne vous y méprenez point, « leur répondit Harold avec sang-froid ; ces hommes que vous prenez pour des prêtres sont autant de vaillants guerriers, et nous allons bientôt éprouver ce qu'ils valent. »

Ce fut en effet peu d'instants après, mes jeunes amis, que Guillaume et Harold engagèrent la plus terrible bataille que l'on eût vue depuis un grand nombre d'années, autant par les immenses résultats qu'elle devait avoir que par le courage héroïque qu'y déployèrent les deux partis. Harold, secondé par ses frères, tous deux dignes de mourir avec lui, repoussa longtemps les efforts des ennemis dont un grand nombre périt écrasé par leurs propres chevaux qui se renversèrent sur eux ; la victoire ayant même penché un moment en sa faveur, le bruit se répandait déjà parmi les Normands que Guillaume venait d'être tué, lorsque ce prince, se précipitant au milieu des combattants la visière de son casque levée pour que chacun pût distinguer son visage, rétablit entièrement le combat, et décida la défaite des Anglais. Léofving, Gurth, une multitude de soldats et de chefs saxons, et le vaillant, le noble Harold lui-même périrent dans

la bataille ; mais les débris de l'armée anglaise échappèrent à la poursuite des vainqueurs, épouvantés eux-mêmes du nombre immense de guerriers qu'ils avaient perdus.

Telle fut, mes enfants, cette célèbre bataille d'Hastings qui plaça sans retour la vieille Bretagne sous la domination des Normands, et anéantit pour jamais la royauté saxonne dans cette île ; peu de jours après cette victoire, le duc de Normandie prit le titre de roi d'Angleterre, et le nom plus glorieux encore de Guillaume le Conquérant sous lequel il est fameux dans l'histoire.

Je dois vous dire pourtant que, dans l'ivresse de sa victoire, il en ternit l'éclat par une action qui mérite d'être flétrie. La mère du roi Harold lui ayant fait demander le corps de son malheureux fils, en offrant de le racheter au poids de l'or, Guillaume eut d'abord la barbarie de le refuser à ses larmes ; mais il faut croire que bientôt il rougit lui-même de sa dureté, car il permit peu de jours après à deux religieux d'un monastère que Harold avait fondé, de chercher son cadavre parmi les monceaux de morts sous lesquels il était tombé. Pendant plusieurs jours toutes les recherches de ces bons moines avaient été sans résultat, lorsqu'enfin ils parvinrent à le reconnaître avec l'aide d'une dame qui avait été l'amie de l'infortuné monarque, et que l'on nommait Edithe au Cou de cygne, à cause de la blancheur de ses épaules. Les glorieux restes du généreux Harold reçurent alors les derniers devoirs dans le monastère dont il avait été le fondateur, et la puissance des Saxons en Bretagne descendit avec lui dans la tombe.

Pour perpétuer le souvenir de cette mémorable victoire, Guillaume ordonna qu'au lieu même où le corps du dernier successeur d'Alfred le Grand avait été trouvé sanglant et mutilé, serait élevé un autel,

et bientôt après un monastère qu'il nomma l'Abbaye de la Bataille. Des moines français du couvent de Marmoutiers, situé sur les bords de la Loire à peu de distance de la ville de Tours furent les premiers habitants de cet édifice que le Conquérant combla de biens de toute espèce. Les architectes qui creusaient les fondations de la nouvelle abbaye étant venus l'avertir qu'il paraissait impossible d'y amener de l'eau, à quelque profondeur que l'on fouillât la terre pour construire un puits : « Travaillez, travaillez, leur « répondit le prince avec gaieté, et si l'eau vient à « manquer à mes moines de la Bataille, je ne les « laisserai pas manquer de vin. »

Tous les événements qui précédèrent la bataille d'Hastings, mes jeunes amis, et contribuèrent ainsi à la conquête de l'Angleterre par les Normands, ont été représentés sur une longue tapisserie à l'aiguille par la reine Mathilde, femme du conquérant Guillaume. Cette tapisserie, qui fut soigneusement conservée et qui fait connaître de quelle manière les dames travaillaient à cette époque à de pareils ouvrages, porte un grand nombre de personnages et d'objets de toute espèce, et on la garde encore aujourd'hui précieusement dans la cathédrale de Bayeux à laquelle elle fut donnée, dit-on, par cette princesse elle-même.

—

SYNCHRONISME DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1066. Suite du règne de Philippe Ier

LE FILS MAUDIT.

Depuis l'an 1066 jusqu'à l'an 1087.

—

Quoique la défaite d'Hastings et la mort d'Harold eussent entièrement dispersé les forces des Saxons, il ne faut pas croire pour cela, mes jeunes amis, que les Normands n'éprouvèrent plus aucune résistance pour se rendre maîtres de l'Angleterre; une seule journée ne suffit point ainsi pour abattre un grand peuple; bien des années s'écoulèrent encore avant que cette île entière se fût soumise à leur domination, et ce fut seulement après une multitude de combats acharnés et sans cesse renouvelés que Guillaume le Conquérant put se dire avec vérité roi d'Angleterre.

Cependant l'heureux Guillaume n'avait point oublié les promesses qu'il avait faites à ses compagnons d'armes pour les décider à le suivre, et il se hâta de leur distribuer les maisons, les terres et les biens de toute espèce des Saxons qu'ils avaient tués ou mis en fuite; l'évêché de Cantorbery et les plus riches abbayes du royaume furent donnés par lui à des Normands, et la plupart des barons et même des soldats de cette nation changèrent leur propre nom pour adopter celui du domaine qu'ils reçurent en partage. Parmi ces rudes conquérants avides de s'enrichir aux dépens des pauvres vaincus, il n'y eut qu'un seul chevalier nommé Guilbert, qui, disant que le bien volé ne le tentait pas, s'en retourna pauvre comme il était venu dans son pays, où il vécut honoré à cause de

son désintéressement, dans le petit héritage qu'il tenait de son père, tandis que les moindres soldats de Normandie, moins scrupuleux, devenaient riches et puissants en Angleterre.

Cette libéralité de Guillaume envers les gens de sa nation, et les rapines auxquelles il abandonnait ce malheureux royaume, attirèrent bientôt sur les traces des vainqueurs d'Hastings une multitude de Normands de toute condition, qui sans avoir combattu venaient à leur tour réclamer leur part de ce vaste butin. On en vit quelques-uns débarquer avec leur petit bagage sur le dos, suivis de leurs femmes, de leurs servantes et même de leurs chiens, pour s'approprier un riche domaine dont ils faisaient insolemment cultiver la terre à leur profit par le Saxon qu'ils dépossédaient, sans qu'il osât même élever la voix pour se plaindre.

Pendant ce temps, un grand nombre d'Anglais se voyant ainsi dépouillés de tous leurs biens, quittaient leur pays natal et se réfugiaient avec leur famille et le peu qu'ils pouvaient emporter, dans les rochers de l'Écosse ou les marais du pays de Galles. Quelques-uns, se jetant sur des navires, préféraient aller mourir loin de leur patrie, au malheur de la voir livrée aux ravages de ces étrangers insatiables. La Fance, la Germanie, la Bretagne étaient remplies de fugitifs saxons, et l'on en vit même un grand nombre former à Constantinople, pour la garde des empereurs grecs, une troupe formidable sous le nom de Warings ou de Varangiens.

D'autres enfin, ne pouvant croire que la Providence abandonnât ainsi l'Angleterre à la rapacité des Normands, se réunissaient par petites troupes dans les montagnes et dans les forêts pour faire des incursions sur les terres de leurs ennemis, auxquels ils enlevaient leurs bestiaux, leurs moissons et tout ce qu'ils pouvaient leur ôter; les Normands donnèrent

à ces ennemis intrépides qu'ils avaient appris à redouter, le nom de Out-Laws, ce qui voulait dire hors la loi, parce qu'il était permis à tout le monde de les tuer. Quoique ce genre de vie eût bientôt rendu les Out-Laws farouches et grossiers, comme le sont ordinairement les gens qui vivent dans les bois, tout ce qui restait encore de véritables Anglais se flattait que ces généreux proscrits finiraient par chasser les étrangers de leur pays, comme autrefois Alfred le Grand avait expulsé les Danois; mais il en fut tout autrement, et vers la fin du règne de Guillaume le Conquérant qui vécut encore plus de vingt ans après sa victoire d'Hastings, l'Angleterre entière était au pouvoir des envahisseurs de Normandie; la langue romane, alors usitée dans toute la Gaule, remplaçait le langage saxon pour les seigneurs et les prêtres, et les derniers défenseurs de la liberté anglaise avaient presque tous péri dans les combats ou dans les supplices auxquels Guillaume condamnait impitoyablement ceux qui tombaient entre ses mains.

Malgré cela, mes enfants, telle fut pendant longtemps la vénération que le peuple d'Angleterre conserva ponr ces courageux proscrits, que les tombeaux de plusieurs de leurs chefs devinrent pour les paysans saxons le but d'un pieux pèlerinage, comme autrefois, dans l'empire romain, ceux des premiers chrétiens qui avaient souffert le martyre pour leur religion.

Or le roi Guillaume, mes jeunes amis, avait trois fils avec lesquels il faut que nous fassions aussi connaissance. Robert surnommé Courte-Heuse, c'est-à-dire aux jambes courtes, était l'aîné de ces princes; Guillaume Rufus, ou le Roux, le second, avait reçu ce surnom à cause de la couleur de ses cheveux, et le troisième enfin se nommait Henri.

Le Conquérant, avant de passer en Angleterre pour la grande entreprise dont nous connaissons mainte-

nant le résultat, avait assemblé ses barons de Normandie dans sa ville de Bayeux. « Peut-être pendant « la guerre que nous allons faire, leur dit-il, serai-je « occis dans quelque bataille, car je veux combattre « en brave et loyal chevalier; mais, par ma foi, « je ne vous laisserai point sans seigneur, et voici « mon fils aîné Robert qui grandira et deviendra « prud'homme (c'est-à-dire, un homme sage); celui-« là sera mon héritier, s'il plaît à Dieu : recevez-le « donc pour votre seigneur suzerain, et je lui donne « dès aujourd'hui mon duché de Normandie. » Les barons accueillirent avec joie cette proposition de leur prince, et après avoir juré d'être fidèles au jeune homme, ils mirent leurs mains dans les siennes; ce qui, comme je vous le rappelais il n'y a pas longtemps, était la manière dont un vassal faisait hommage à son seigneur du temps de la féodalité.

Maintenant il faut que je vous dise, mes bons amis, que le jeune Robert était d'une humeur turbulente et farouche, comme presque tous les hommes de race normande : aussi n'oublia-t-il point la promesse que son père lui avait faite, et lorsque le Conquérant fut devenu maître de l'Angleterre, il le pria de lui céder son duché de Normandie, ainsi qu'il l'avait annoncé à ses barons; mais le roi fut fort offensé de cette demande et lui défendit d'en jamais reparler. Robert conserva dès lors un vif ressentiment de ce refus, et il se promit bien de ne pas manquer la première occasion de le laisser éclater.

A quelque temps de là, les deux frères de Robert étant venus en Normandie dans une maison dont il habitait le premier étage, montèrent tout doucement sur un balcon qui était au-dessus et se mirent aussitôt à faire grand bruit pour l'attirer à sa fenêtre; puis, dès qu'il y parut avec quelques amis, ils versèrent de l'eau sur le prince et le forcèrent à rentrer précipi-

tamment pour ne point être mouillé ; mais Robert, qui n'était point d'un caractère endurant, s'indigna de cette plaisanterie qu'il regarda comme une mortelle injure, et tirant son épée, il courut sur ses deux frères pour les tuer, ce qui occasionna un grand tumulte. Le roi Guillaume, qui se trouvait précisément dans le voisinage en ce moment, informé aussitôt de cette querelle, arriva sans perdre un instant pour l'apaiser ; mais il eut bien de la peine à obliger ces furieux à remettre leurs épées dans le fourreau, et ne put empêcher que le rancunier Robert, s'échappant secrètement dès la nuit suivante avec une troupe d'hommes armés, ne se mît à courir la campagne, et ne cherchât à s'emparer par surprise de plusieurs villes qui appartenaient à son père.

Cependant les compagnons du jeune prince qui étaient tous de mauvais sujets, s'aperçurent bientôt qu'il n'avait plus d'argent à leur donner pour faire bonne chère et payer des jongleurs et des musiciens qui les amusaient de leurs tours et de leurs chansons, et ils se mirent à le tourmenter par toutes sortes de méchants propos : « Beau fils de roi, en vérité, lui disaient-ils sans cesse, ton père garde donc bien « ses trésors, puisque tu n'as pas un écu à distribuer « à tes amis ; et pourtant la Normandie t'appartient, « car il te l'a donnée. » Ces mots piquèrent au vif Robert qui était impatient et vaniteux comme le sont beaucoup de jeunes gens, et il résolut de retourner à la cour du roi pour lui renouveler sa demande.

Guillaume reçut d'abord son fils à bras ouverts, car un père est toujours prêt à pardonner à son enfant ; mais le jeune homme ayant insisté de nouveau pour qu'il lui cédât dès ce moment son duché de Normandie : « Pourquoi me rappeler encore cette « affaire ? lui répondit le roi avec bonté ; me trouves« tu donc déjà trop vieux pour gouverner tout mon

« royaume? Après moi tu auras mon héritage, et tu « ferais mieux, en attendant, de suivre les avis des « hommes raisonnables que ceux des mauvais garne« ments qui t'entourent. » Mais ce n'étaient pas ces sages conseils que venait chercher le mutin Robert, et sans en entendre davantage, il se retira en jurant que jamais il ne reviendrait auprès du roi qui lui refusait justice, et s'en irait servir des étrangers.

En effet, mes enfants, cet étourdi s'étant établi dans un chateau voisin de la Normandie, se mit, à la tête d'une troupe d'aventuriers, à ravager les campagnes environnantes, s'efforçant en même temps d'attirer auprès de lui les meilleurs serviteurs de son père, en leur promettant de grosses récompenses s'ils voulaient venir le joindre.

Le roi Guillaume était retourné en Angleterre, lorsqu'il apprit la mauvaise conduite de son fils aîné et la trahison de plusieurs de ses barons qu'il avait pourtant comblés de bienfaits. Irrité de tant d'ingratitude, il prit aussitôt la résolution de passer la mer à la tête d'une armée, et vint lui-même assiéger le château où Robert s'était retiré avec un bon nombre d'hommes d'armès, décidé à combattre jusqu'à la mort plutôt que de demander grâce à son père, qu'il avait pourtant si cruellement offensé.

Dans un de ces combats où chacun de leur côté le roi et son fils conduisaient leurs soldats l'un contre l'autre, Robert, qui s'élançait toujours au premie rang, rencontra un guerrier qu'il ne put pas reconnaître parce que son casque lui couvrait entièrement le visage. Après une lutte opiniâtre contre cet inconnu, le jeune homme le blessa au bras et le renversa même sous son cheval; mais un cri que le blessé poussa en tombant, lui fit reconnaitre la voix de Guillaume luimême. A cette voix, le fils coupable comprit toute l'horreur de son crime, puisqu'il aurait pu tuer son

père sans le savoir, et mettant aussitôt pied à terre, il aida le roi à se relever, lui baisa respectueusement la main, et après lui avoir donné son propre cheval pour qu'il pût s'éloigner, il se retira en essuyant ses larmes qui coulaient malgré lui. Guillaume fut d'abord touché de ce témoignage de tendresse, mais ensuite apprenant que cet insensé persistait dans sa révolte, il le maudit, et jamais depuis ce temps Robert n'éprouva un instant de bonheur, comme cela arrive toujours aux fils ingrats.

Cette conduite du turbulent Robert, mes jeunes amis, ne vous semble-t-elle pas inexplicable? car s'il aimait vraiment son père, pourquoi donc l'affligeait-il sans cesse par sa turbulence et sa méchanceté? C'est ce qu'un enfant bien né devrait toujours penser pour éviter de retomber dans les fautes qui font de la peine à ses parents.

—

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1066. Suite du règne de Philippe Ier.
1086. Jérusalem conquise par les Turcs Seljoucides. (Histoire du moyen âge.)

LES FUNÉRAILLES
DE GUILLAUME LE CONQUÉRANT.

L'an 1087.

—

Cependant, mes enfants, à travers cette existence laborieuse et remplie de tant de soucis, Guillaume était parvenu à la vieillesse ; et quoiqu'une apparence robuste lui promît encore de longs jours, un embonpoint prodigieux était devenu pour cet homme, à qui le repos était impossible, une véritable maladie. Ses médecins, qu'il consulta pour combattre cette infirmité, lui conseillèrent de s'abstenir le plus possible de nourriture pour essayer de maigrir ; mais comme ses forces diminuaient en même temps, il se vit bientôt forcé de rester alité pendant plusieurs mois. La nouvelle de la maladie du redoutable Guillaume se répandit promptement dans les pays voisins ; et le roi Philippe Ier, qui régnait alors en France, ne put s'empêcher de s'en réjouir en disant que cela ferait de belles fêtes lorsque le monarque anglais sortirait enfin de son lit.

Ce propos, qui fut rapporté à Guillaume, excita vivement sa colère, et comme il avait un ancien sujet de plainte contre le roi de France qui lui avait enlevé autrefois une petite province de son duché de Normandie, il envoya dire à ce prince qu'aussitôt qu'il serait relevé de maladie, il jurait d'aller dans l'église Notre-Dame de Paris entendre une messe d'actions de grâces avec dix mille lances en guise de cierges ; ce qui signifiait qu'il marcherait sans retard sur cette capitale avec un bon nombre de gens de guerre dont la lance était alors l'arme principale.

En effet, quelques mois s'étaient à peine écoulés depuis cette menace, lorsque Guillaume, ayant rassemblé une armée, passa la petite rivière d'Epte qui séparait alors le duché de Normandie du royaume de France, et marcha sur Paris, en remontant le cours de la Seine. On était alors en plein été, cette belle saison où les moissons sont jaunies par le soleil et les arbres chargés de fruits presque mûrs; mais Guillaume, au lieu de respecter la riche culture du pays qu'il traversait, ordonna à ses cavaliers de fouler les récoltes aux pieds de leurs chevaux, de couper les arbres à hauteur d'homme, et d'arracher toutes les vignes qu'ils apercevraient. Ce fut ainsi que le Conquérant prétendit signaler son passage, et l'apparition des Normands sur les terres de France fut encore une fois marquée par d'effroyables dévastations.

La première ville française qui s'offrit à l'armée de Normandie fut celle de Mantes, située sur les bords de la Seine où elle s'élève sur un riant coteau tapissé de verdure. Guillaume, chez qui son ressentiment contre Philippe faisait taire la justice et l'humanité, ordonna qu'on mît le feu aux quatre coins de cette malheureuse ville, et que les églises fussent abattues. Ses ordres cruels ne furent que trop bien exécutés, et bientôt ce lieu, naguère si paisible, ne présenta plus qu'un aspect de désolation; mais vous allez voir comment le prince normand trouva son châtiment au milieu de ce triomphe barbare.

Tandis que, poussé par une sorte de rage, le roi d'Angleterre galopait parmi ces décombres enflammés qu'il contemplait avec délices, son cheval s'abattit sous lui; et dans cette chute, dont le poids énorme de son corps augmenta la gravité, le Conquérant se fit au ventre une blessure si profonde que ses médecins reconnurent aussitôt que sa vie était en danger; tout ce qu'on put faire fut de le transporter à quelques

lieues de là dans un monastère qu'il avait fondé auprès de Rouen, où il sentit bientôt lui-même que sa fin approchait.

Alors, touché de repentir des maux qu'il avait fait tomber sur une ville innocente dans un moment de colère, et peut-être épouvanté de la promptitude du châtiment dont le ciel le frappait, il envoya sans délai une somme d'argent considérable aux habitants de Mantes pour les aider à rebâtir leurs maisons et leurs églises, et en même temps il fit distribuer un grand nombre d'aumônes aux pauvres de l'Angleterre, en expiation sans doute de ses injustices envers ce malheureux pays.

Cependant, ne doutant pas que sa mort ne fût très-prochaine, il appela près de son lit ses deux plus jeunes fils, Guillaume le Roux et Henri, et leur partagea ainsi son héritage :

« La Normandie, leur dit-il, appartient à votre « frère Robert, puisque les barons lui ont fait hom« mage comme à leur légitime seigneur ; mais je sou« haite que toi, Guillaume, qui as toujours été bon « fils, tu obtiennes le trône d'Angleterre que j'ai con« quis par mon épée.

« Et moi, mon père, interrompit le jeune Henri, « qu'aurai-je donc pour héritage si vous ne me donnez « ni terres ni châteaux ? — Tu recevras une grosse « somme d'argent que tu pourras conserver à ton aise, « lui répondit le mourant avec douceur, et ton « temps viendra, après tes frères, de posséder aussi « des royaumes. »

Le jeune Henri, à parler franchement, ne fut pas très-satisfait de cette réponse qu'il regarda comme une vaine promesse ; mais allant aussitôt faire peser l'or et l'argent que son père lui avait donnés, il les renferma dans un coffre de fer très-solide et garni de fortes serrures dont il garda soigneusement la clef.

Ce fut occupé de ces tristes préparatifs que, pendant plusieurs semaines, le vainqueur d'Hastings, entouré de prêtres et de médecins, vit avec fermeté approcher le terme de son existence; après avoir ainsi partagé entre ses fils tout ce qu'il possédait, il leur ordonna de ne pas attendre qu'il eût expiré pour s'emparer de leur portion d'héritage. Mais ce qu'il y eut de plus frappant dans les derniers jours de la vie de cet homme extraordinaire, ce fut de le voir seul conserver son courage et son sang-froid, tandis que tous ceux qui l'entouraient, et même la Normandie tout entière, paraissaient frappés d'une terreur que personne ne pouvait vaincre. La crainte de ce qui allait arriver après sa mort avait saisi non-seulement les barons, mais encore les moindres vassaux normands qui, presque tous, désertant le lit du roi mourant, couraient s'enfermer dans leurs châteaux, emportant ce qu'ils avaient de plus précieux; il semblait à chacun que la puissance normande qu'il avait élevée si haut, allait périr avec lui, et jamais la seule appréhension de la mort d'un homme ne répandit sur tout un pays un si grand effroi.

Mais ce fut bien pis encore lorsque le bruit se répandit que Guillaume venait de rendre le dernier soupir; ses médecins et ses serviteurs, qui seuls ne l'avaient pas encore quitté, abandonnant aussitôt leur maître mort, montèrent à cheval et se rendirent précipitamment dans leurs maisons pour y enfouir tout ce qu'ils possédaient, comme s'ils eussent été menacés d'un pillage prochain. Le désordre fut si grand en ce moment que tout ce qui se trouvait dans l'appartement du roi, tel que ses armes, ses vêtements, son linge, les vases d'or et d'argent qui avaient servi à son usage pendant sa maladie, devint la proie des valets qui se sauvèrent en les emportant. Au milieu de ce trouble, le corps inanimé du roi, jeté en bas de ce lit, où il

venait d'expirer, resta entièrement nu sur le plancher d'où il ne fut relevé que plusieurs heures après, par des moines de Rouen qui vinrent en cérémonie rendre les derniers devoirs à celui qui avait été le bienfaiteur de leur monastère; ces religieux le transportèrent sur un bateau dans la ville de Caen, l'une des principales de Normandie, pour y recevoir la sépulture dans une église qu'il avait fondée en l'honneur de saint Étienne, l'un des premiers martyrs chrétiens.

La cérémonie des funérailles était presque achevée, et le roi, le visage découvert et revêtu de ses habits royaux, selon la coutume de ce temps, allait être descendu dans un caveau creusé au centre de l'église, lorsqu'un Normand nommé Asselin s'écria du milieu de la foule : « Clercs et évêques, ce terrain est à moi ; « c'était l'emplacement de la maison de mon père ; « celui que vous allez y déposer m'en a dépouillé « sans me le payer, et je vous défends de le couvrir « de la terre qui m'appartient. » Cette clameur, comme vous pouvez le croire, excita un grand trouble dans toute l'assemblée ; la pompe funèbre fut interrompue, et les évêques, pour satisfaire cet homme qui réclamait justice avec raison, lui payèrent sur-le-champ soixante sous d'argent, somme considérable pour cette époque, afin qu'il voulût bien vendre un tombeau au vainqueur de l'Angleterre. Encore ce tombeau était-il si étroit que pour que le corps du prince pût y être placé, il fallut l'y faire entrer de force, et les assistants, pénétrés d'horreur, s'étant éloignés précipitamment de ce triste lieu, il ne resta que quelques religieux auprès de la dernière demeure de celui qui avait été Guillaume le Conquérant.

—

SYNCHRONISME DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1087. Suite du règne de Philippe Ier.

LA FORÊT-NEUVE.

Depuis l'an 1087 jusqu'à l'an 1100.

—

Guillaume le Roux, mes bons amis, suivant l'ordre de son père mourant, était en route pour l'Angleterre, lorsque ayant appris, chemin faisant, que le Conquérant avait cessé de vivre, il hâta sa marche, et commença par s'emparer du trésor du roi qui était déposé dans une forteresse appelée Winchester.

Là, appelant autour de lui les barons auxquels son père avait donné des terres dans ce royaume, il leur proposa de le reconnaître pour leur monarque. La plupart de ces barons y consentirent sans résistance ; mais plusieurs autres refusèrent obstinément de lui obéir, disant que la couronne de ce pays devait appartenir à Robert Courte-Heuse, parce qu'il était le fils aîné du Conquérant, selon la coutume des seigneurs féodaux dont le premier-né héritait toujours de la puissance de son père.

Cette dissidence entre les barons devint alors la cause d'une grande guerre dans laquelle le roi Roux, comme on appelait alors Guillaume, remporta la victoire ; il chassa les plus mutins d'Angleterre, démolit les châteaux de quelques autres, et obligea son

frère Robert à lui abandonner sa couronne durant sa vie, lui promettant cependant qu'après sa mort nul autre que lui n'en deviendrait possesseur. Ce prince se trouva donc écarté pour la seconde fois d l'héritage paternel, et il se retira en Normandie, attendant qu'une occasion favorable se présentât po le disputer de nouveau.

Ce fut précisément dans ce temps-là, mes enfants, que l'ermite Pierre commença à prêcher une croisade en Europe, comme vous savez, pour aller arracher le saint sépulcre de Jérusalem aux insultes des Turcs Seljoucides. Robert Courte-Heuse, dont l'humeur turbulente s'accommodait mal d'un long repos, se rendit des premiers au concile de Clermont où il reçut la croix de la main du pape Urbain II aux cris de : Dieu le veut! répétés à la fois par une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants accourus de tous les pays. Le prince normand fut l'un des plus vaillants compagnons de Godefroid de Bouillon et de Tancrède dans les combats que les croisés eurent à livrer pour s'emparer de la cité sainte, et Guillaume le Roux profita de l'absence de son frère pour faire plus d'une excursion dans son duché de Normandie dont il espérait bien le dépouiller aussi quelque jour.

Or il faut que je vous dise que le nouveau roi d'Angleterre était un prince fier et dur envers ses sujets, qu'il dépouillait impitoyablement de leurs biens pour satisfaire mille fantaisies dont il était travaillé. Les pauvres Anglais surtout étaient constamment en butte à sa rudesse et à sa violence, parce qu'il n'ignorait pas que la plupart d'entre eux ne cessaient de vanter le bonheur de leurs pères qui avaient vécu sous le bon roi Edward le Confesseur. Les outlaws et les bannis, qui avaient cherché un refuge dans les forêts et les montagnes de la Northumbrie et du pays de Galles, entretenaient d'ailleurs,

parmi les Anglais, l'espoir de voir un jour les Normands chassés d'Angleterre; et comme, dans ce temps-là, le peuple était simple et ignorant, les paysans saxons ne cessaient de répéter mille récits fabuleux qu'ils ne manquaient pas de regarder comme autant de présages surnaturels, annonçant infailliblement que la domination normande sur la vieille Bretagne ne serait pas de longue durée.

Les tombeaux des chefs saxons que les conquérants avaient fait périr, continuaient à être le but de pieux pèlerinages où les Anglais se rendaient en foule pour demander à Dieu la délivrance de leur patrie. Les fugitifs et les outlaws étaient toujours sûrs d'être bien accueillis par les habitants de race saxonne qui s'empressaient de partager avec eux leurs provisions et leurs vêtements : aussi les Normands faisaient-ils une guerre à mort à ces malheureux; et afin que, sous prétexte de détruire les bêtes fauves, personne ne pût parcourir les forêts avec des armes, il était interdit à tout Anglais, sous les peines les plus sévères, de poursuivre les sangliers et les cerfs dont les bois étaient remplis. Le Saxon qui était convaincu d'avoir tué un de ces animaux était aussitôt mis à mort, ou tout au moins condamné à avoir les yeux crevés; celui même qui avait le malheur de tuer un lièvre était jeté en prison ou rudement fustigé, et les Anglais ne manquaient pas de dire que leurs sauvages vainqueurs protégeaient les bêtes sauvages comme eux.

A cette époque, mes enfants, dans presque tous les pays de l'Europe, lorsqu'un homme était accusé de quelque crime, on lui faisait subir l'épreuve du feu, c'est-à-dire qu'on l'obligeait à saisir à pleines mains des barres de fer rougies dans un brasier ardent : ses pauvres mains ainsi horriblement brûlées étaient aussitôt soigneusement enveloppées de linge, et si au bout de

trois jours ses cicatrices avaient disparu, on déclarait qu'il était innocent, parce que Dieu, disait-on, avait fait un miracle en sa faveur pour le justifier ; mais si, au contraire, les blessures du patient étaient encore vives et enflammées, ce qui arrivait le plus souvent, comme vous pouvez croire, il était aussitôt convaincu du crime qu'on lui imputait, et on lui infligeait une punition si terrible que, souvent, la mort lui eût paru préférable. Du temps de Guillaume le Roux, un grand nombre de Saxons subirent ces affreux supplices, et lorsqu'on venait dire à ce prince cruel que, par un miracle de la Providence, quelques-uns d'entre eux étaient sortis sans brûlure de l'épreuve du feu : « Qu'im« porte, répondait-il avec un sourire atroce, Dieu ne « s'occupe point de pareilles affaires, et c'est moi qui « me charge de les punir comme ils l'ont mérité. » Et aussitôt il faisait impitoyablement torturer ces malheureux sous le plus léger prétexte, aux applaudissements des farouches Normands.

Mais si les cruautés de Guillaume étaient approuvées de ses compagnons de Normandie, elles le faisaient détester de tous les Anglais, qui ne cessaient de demander au ciel, dans leurs prières, d'être promptement délivrés d'un pareil maître. Beaucoup de gens du peuple, voyant que la chasse dans les forêts était le prétexte dont le prince normand se servait pour faire mourir tant d'innocents, racontaient sérieusement que souvent ces forêts étaient le théâtre d'apparitions effrayantes, et que l'on y avait vu, à diverses reprises, des chasseurs noirs qui, montés sur des chevaux noirs, et conduisant des chiens noirs, poursuivaient des biches noires. Mille autres contes tout aussi ridicules étaient sans cesse répétés par les paysans saxons, comme des augures sinistres pour la famille du Conquérant, et l'on en concluait que les princes normands auraient tous une mauvaise fin.

Je n'ai pas besoin, sans doute, mes jeunes amis, de vous répéter ici ce que je vous ai dit à plusieurs reprises dans d'autres livres sur ces sortes de récits fabuleux, tout à fait semblables aux contes des fées dont les nourrices amusaient autrefois les petits enfants. Vous savez tous aussi bien que moi que, dans aucun temps, rien de pareil n'a existé que dans l'esprit des gens crédules et ignorants ; mais ces croyances du peuple anglais nourrissaient la haine qu'inspiraient les hommes de race normande, et rendaient leur domination chaque jour plus insupportable.

Guillaume le Roux, qui punissait si sévèrement ceux qui se livraient à la chasse des bêtes fauves, prenait lui-même un plaisir extrême à cet exercice ; et lorsqu'il habitait son château de Winchester, peu de jours se passaient sans qu'il prît ce divertissement dans un grand bois voisin appelé la Forêt-Neuve, que Guillaume le Conquérant avait fait planter, dans le voisinage de la mer, sur un espace autrefois peuplé de plus de trente villages qu'il avait détruits dans cette intention.

Un matin que le roi Roux s'apprêtait à partir pour la chasse pour se distraire d'une tristesse involontaire qui l'obsédait depuis plusieurs jours, un abbé normand, nommé Serlon, se présenta devant lui, et le supplia de ne point sortir ce jour-là, parce qu'un moine de son abbaye avait rêvé la nuit précédente, qu'il voyait une femme saxonne priant Dieu de toute son âme de délivrer l'Angleterre du joug de Guillaume, ajoutant qu'un pareil songe ne pouvait être qu'un mauvais augure pour la vie du roi.

En attendant ce langage, le roi se prit à rire d'un air contraint, car, malgré lui, les paroles de l'abbé l'avaient fait pâlir ; mais reprenant aussitôt son courage accoutumé, il congédia le vieux moine, l'assurant qu'il n'était pas, comme les Saxons, sans cesse

occupé de pareilles rêveries, et que, certainement, il ne manquerait pas pour cela une si belle partie de plaisir. Le pauvre abbé se retira tout honteux d'avoir été si mal reçu, et Guillaume, montant à cheval, se jeta dans la Forêt-Neuve avec une troupe de joyeux compagnons, au nombre desquels se trouvait son jeune frère Henri.

Parmi les barons qui suivaient ordinairement le roi dans ces sortes de fêtes, se trouvait un chevalier normand appelé Gauthier Tyrrel dont il se séparait rarement. Lorsque les chasseurs se furent dispersés dans la forêt, Guillaume, se voyant seul avec Tyrrel, venait de s'arrêter pour lui parler, lorsque tout à coup un grand cerf, s'étant élancé entre eux deux, le roi voulut lui décocher une flèche aiguë que le meilleur ouvrier de Londres lui avait apportée le matin même ; mais la corde de son arc se rompit, et la pointe de la flèche, se tournant vers sa poitrine, lui traversa le cœur et le renversa sur la place, baigné dans son sang.

A ce spectacle, Gauthier Tyrrel, épouvanté, se jeta sur le corps du monarque pour lui donner du secours ; mais s'apercevant bientôt que le roi ne donnait plus aucun signe de vie, et craignant qu'on ne l'accusât d'avoir commis ce meurtre, il enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval, et courant aussi vite qu'il put jusqu'au bord de la mer, il se jeta précipitamment dans une barque de pêcheur que le hasard lui fit trouver près du rivage, et passa heureusement en Normandie, avant même que le corps du roi, que des charbonniers trouvèrent sanglant et inanimé dans la forêt quelques heures après, eût été rendu par eux à ses serviteurs, qui le cherchaient de tous côtés.

Au premier bruit de cet événement, beaucoup de gens crurent qu'en effet Tyrrel, par imprudence ou à dessein peut-être, avait pu tuer le roi ; mais comme

personne n'aimait Guillaume, on ne s'inquiéta pas longtemps de la cause de sa mort.

Quant à Gauthier Tyrrel, mes enfants, pour remercier la Providence d'avoir échappé au danger d'être puni comme le meurtrier de son maître, il s'en alla faire un pèlerinage à la terre sainte ; mais tant qu'il vécut, il protesta que ce crime ne devait point lui être imputé.

—

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1092. Suite du règne de Philippe Ier.
— Prédication de Pierre l'Ermite.
1096. Première croisade prêchée au concile de Clermont.
1099. Prise de Jérusalem par les croisés. (Hist. du moyen âge.

LA BLANCHE-NEF.

Depuis l'an 1100 jusqu'à l'an 1120.

—

Pendant que les charbonniers, qui avaient trouvé dans la Forêt-Neuve le corps sanglant de Guillaume le Roux, le transportaient lentement sur un petit chariot vers le château de Winchester, le prince Henri, informé de la mort de son frère, pressait les flancs de son cheval pour arriver à ce château et s'emparer des trésors royaux qu'il renfermait ; mais lorsqu'il ordonna qu'on lui en remît les clefs, un chevalier normand nommé Guillaume de Breteuil, qui en avait

la garde, refusa de les lui livrer en déclarant que la couronne d'Angleterre et tout ce qui en dépendait devait appartenir désormais au duc Robert Courte-Heuse, à qui le dernier roi l'avait promis après sa mort. Mais Henri ne tint aucun compte de ces raisons, et mettant brusquement l'épée à la main, il força le sire de Breteuil à lui remettre les clefs du trésor qui contenait des richesses considérables, et se fit aussitôt proclamer roi d'Angleterre sous le nom de Henri Ier.

Or vous saurez, mes jeunes amis, que le peuple anglais qui haïssait tant Guillaume le Roux, à cause de sa dureté envers les pauvres gens, et surtout parce qu'il était Normand de naissance, vit au contraire avec plaisir son successeur parvenir au trône. Celui-ci était le seul des fils du Conquérant qui fût né en Angleterre ; il était beau, bien fait, brave, et même assez instruit pour que les Normands de son temps lui eussent donné le surnom de Beau Clerc, c'est-à-dire savant : mais je dois vous faire remarquer que la science de Henri Ier n'était probablement pas bien étendue, car, à l'exception des moines, à cette époque, bien peu de personnes en Europe, même parmi les plus grands seigneurs, savaient plus que lire et écrire.

Quoiqu'il en soit, l'avénement de ce prince fut bien accueilli des Anglais, et ce qui lui valut encore plus la faveur de cette nation qui jusqu'alors avait été traitée si rudement par les hommes de race normande, c'est qu'il avait voulu prendre pour femme une belle et vertueuse princesse appelée Mathilde, qui était de la famille du roi saxon Edmond Côte de Fer. Les Anglais furent si satisfaits de voir une dame de cette maison partager le trône, qu'ils s'attachèrent sincèrement à Henri, et ne nommaient jamais l'épouse de ce prince autrement que leur bonne reine Maud, ce qui, dans leur langue, voulait dire Mathilde.

Dans toutes les circonstances, la force et la puis-

sance d'un roi dépendent surtout de l'affection que lui portent ses sujets; mais Henri Ier fut bientôt forcé de solliciter le secours du peuple anglais contre son frère Robert Courte-Heuse, qui, accouru de Palestine au premier bruit de la mort de Guillaume le Roux, venait, à la tête d'une armée normande, réclamer le trône qui devait lui appartenir. Le roi Henri se vit donc contraint de passer en Normandie avec une armée anglaise, et il s'ensuivit entre les deux princes une bataille sanglante auprès d'un village appelé Tinchebray, où les Normands furent défaits complétement : le duc Robert lui-même, tombé vivant au pouvoir du vainqueur, fut conduit dans un château nommé Cardiff, situé sur la frontière du pays de Galles, où il ne passa pas moins de vingt-huit ans dans une étroite captivité.

Ainsi fut accomplie, mes enfants, la malédiction que Guillaume le Conquérant avait prononcée contre l'ingrat Robert, et en même temps la promesse qu'il avait faite à son jeune fils Henri qu'il posséderait aussi des royaumes lorsque son tour serait arrivé. En effet, ce prince ne tarda pas à se rendre également maître de la Normandie ; et ceux même des barons normands qui avaient servi Robert avec fidélité, consentirent enfin à lui jurer foi et hommage comme à leur légitime seigneur et maître.

Après avoir réduit cette riche province sous son obéissance, Henri Beau Clerc résolut de retourner en Angleterre avec toute sa famille qui était venue le joindre en Normandie, et il ordonna de préparer des vaisseaux pour ce retour, qui devait être un véritable triomphe.

Maintenant, mes jeunes amis, il faut que vous sachiez que le roi Henri Ier avait un fils nommé Guillaume comme son aïeul le Conquérant, et que, tout jeune qu'il était alors, puisqu'il n'avait que dix-sept ans, les

mauvaises dispositions que cet enfant manifestait l'avaient déjà rendu odieux au peuple anglais. On assurait que ce prince ne cessait de répéter à ses amis que, lorsqu'il serait roi, il ne souffrirait pas qu'aucun Saxon conservât ses chevaux et ses bœufs pour labourer son champ; mais qu'il réduirait les plus riches à s'atteler eux-mêmes à leur charrue. Ce mot cruel, vous le croirez aisément, faisait appréhender au pauvre peuple le règne d'un pareil monarque; mais vous allez voir que Dieu ne permit pas qu'il occupât jamais ce trône dont il se montrait si peu digne.

Le roi était déjà monté sur le navire qui avait été disposé pour le recevoir, et le prince Guillaume, ainsi qu'une de ses sœurs, nommée Adèle, qui était une jeune et aimable demoiselle, était prêt à le suivre sur un autre navire avec une suite brillante et nombreuse, lorsqu'un marin normand, appelé Thomas Fitz-Stephen, c'est-à-dire fils d'Étienne, se présenta devant le jeune prince, et lui apprit que son grand-père avait été pilote du vaisseau que montait Guillaume le Conquérant lorsqu'il passa en Angleterre pour s'emparer de ce royaume, et qu'en récompense de ce service, ce grand roi avait accordé pour toujours à sa famille le droit de pourvoir au passage des princes et des rois de sa race. En même temps, il fit voir à Guillaume un magnifique vaisseau, monté par cinquante habiles rameurs, et qu'il nommait *la Blanche-Nef*, c'est-à-dire le vaisseau blanc parce qu'il était entièrement peint de cette couleur.

Guillaume et sa sœur consentirent avec joie à s'embarquer sur ce beau navire sur lequel montèrent avec eux plus de trois cents personnes des plus illustres familles normandes; et pour ne point s'ennuyer pendant la traversée de quelques heures qui sépare la France de l'Angleterre, du vin fut distribué par leur ordre aux matelots du navire qui passèrent la

journée entière en danses et en jeux de toute espèce.

Mais lorsque la nuit fut venue, Guillaume ordonna à Fitz-Stephen de faire avancer rapidement *la Blanche-Nef* pour rejoindre son père, et les rameurs, à moitié ivres, faisaient glisser le vaisseau sur la mer de toute la force de leurs bras robustes, lorsque soudain une secousse terrible se fit sentir dans tout le navire qui venait de toucher sur un rocher connu des marins sous le nom de Raz-de-Catteville, voisin du rivage de Normandie.

En un instant, mes enfants, les cris de désespoir remplacèrent les chants d'allégresse, car tout le monde à la fois comprit le danger que personne ne pouvait plus éviter : l'eau pénétra avec violence dans le vaisseau, et Fitz-Stephen, voyant bien que le naufrage était inévitable, prit le prince dans ses bras et le porta dans une chaloupe (sorte de petite barque qui est toujours attachée aux grands navires), espérant encore pouvoir sauver du moins le fils du roi. Malheureusement, au moment où la frêle embarcation allait s'éloigner, Guillaume entendit les cris déchirants de sa sœur Adèle qui l'appelait à son secours, et n'ayant pas le courage de l'abandonner à une mort certaine, il ordonna au pilote de se rapprocher du navire, quelque chose qui dût arriver. Mais à peine la chaloupe en eut-elle touché le bord que les malheureux naufragés s'y précipitèrent en foule, et la barque, ne pouvant supporter le poids d'un si grand nombre de personnes, s'enfonça dans les flots, et disparut avec tous ceux qui s'étaient flattés d'y trouver leur salut.

Peu d'instants après, mes enfants, *la Blanche-Nef* elle-même s'abîma à son tour. Des cris lamentables retentirent dans les airs, et parvinrent en pleine mer jusqu'au vaisseau du roi qui n'était pas encore très-éloigné; puis on entendit un effroyable craquement,

comme celui d'un navire qui se brise, puis un long gémissement, puis rien... tout était englouti.

Au milieu de cette scène de désolation, deux hommes seulement s'attachant aux mâts qui flottaient sur les vagues, avaient été témoins du désastre de leurs compagnons : l'un était un jeune chevalier normand nommé Geoffroi, l'autre un simple boucher de Rouen, appelé Bérold. Celui-ci, grâce à sa force naturelle et à son large vêtement de peau de buffle qui le faisait surnager, se soutint sur les débris du navire ; mais le froid et le désespoir saisirent tellement Geoffroi qu'il se laissa aller au fond, en faisant une courte prière à Dieu pour que son compagnon du moins échappât à ce triste sort.

Dans ce moment, mes bons amis, le pauvre Fitz-Stephen, qui, sans le vouloir, était la première cause d'un si épouvantable désastre, après avoir plongé à diverses reprises, se montra en nageant à la surface de la mer et demanda au boucher Bérold si le prince avait reparu sur les flots ; mais lorsque celui-ci lui eut crié : « Il n'a point reparu, ni sa sœur, ni aucun des « seigneurs de sa suite ! — Malheur à moi ! » s'écria l'infortuné marin, et il replongea volontairement sous les eaux, où il disparut sans retour.

Si vous me demandez, mes enfants, comment on apprit les détails de cette catastrophe qui allait jeter le deuil dans un si grand nombre de familles, je vous dirai que ce fut ce même Bérold qui les fit connaître à des pêcheurs qui le recueillirent le lendemain matin à la pointe du jour sur des débris de vaisseau que la mer poussait vers le rivage, et bientôt le bruit de ce déplorable naufrage vint consterner l'Angleterre.

Pendant plusieurs jours le roi Henri, dont l'inquiétude sur le sort de ses enfants croissait d'heure en heure, ignora complétement ce qu'ils étaient devenus, car, dans toute sa cour, personne n'osait lui

apprendre qu'ils avaient péri. Mais enfin un jeune page, qu'il préférait à ses autres serviteurs, s'étant jeté à ses pieds en pleurant, lui fit connaître la triste vérité. En entendant cette affreuse nouvelle, le malheureux père tomba de toute sa hauteur sur le plancher de son appartement, et lorsqu'on l'eut rappelé à la vie, on dit que jamais, depuis ce jour, personne ne le vit plus sourire.

—

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1108. Mort de Philippe Ier.
— Avénement de Louis le Gros.
1115. Premiers symptômes de l'affranchissement des communes.
1119. Combat de Brenneville.

GEOFFROI PLANTAGENET.

Depuis l'an 1120 jusqu'à l'an 1135.

—

De toute la famille du roi Henri Ier dont un seul jour venait de détruire les espérances, mes jeunes amis, il ne restait plus qu'une seule princesse nommée Mathilde, comme sa mère la bonne reine Maud. Lorsqu'elle n'avait encore que cinq ans, son père l'avait mariée à Henri V, empereur d'Allemagne, fils et successeur de cet infortuné Henri IV que le pape Grégoire VII avait autrefois traité avec tant de dureté, ainsi que vous avez pu le lire dans l'histoire du moyen âge.

J'entends ici quelques-uns de vous, mes enfants, s'étonner avec raison que l'empereur Henri V ait épousé cette jeune Mathilde à l'âge de cinq ans, parce qu'il n'est point d'usage aujourd'hui que l'on donne ainsi des maris aux petites filles ; mais autrefois c'était la coutume parmi les rois et les princes, pour assurer la paix entre leurs familles, de faire contracter de semblables alliances par leurs enfants, quelquefois même lorsqu'ils étaient encore sur les bras de leurs nourrices. Ce fut ainsi que la princesse d'Angleterre devint la femme de Henri V; mais ce prince étant mort quelques années plus tard, Mathilde revint à la cour du roi son père qui l'accueillit avec joie et ordonna que pour lui faire honneur, les Anglais continueraient à lui donner le titre d'emperesse, ce qui voulait dire impératrice.

A quelque temps de là, Henri ayant assemblé dans un château appelé Windsor, situé à peu de distance de Londres, les barons d'Angleterre et de Normandie, leur proposa de reconnaître sa fille l'emperesse pour leur reine après sa mort, et de lui jurer fidélité dès ce moment en cette qualité.

Or, ce n'était point la coutume parmi les Normands que les filles héritassent ainsi des biens et des seigneuries de leur père, parce qu'elles ne savaient point manier une épée ni monter un cheval de guerre; et il semblait étrange à ces rudes batailleurs qui ne faisaient cas que du courage militaire, de se soumettre ainsi à une faible femme. Mais un neveu du roi, Étienne de Blois, dont la mère était propre fille de Guillaume le Conquérant, ayant le premier prêté ce serment devant l'assemblée des barons, les plus récalcitrants suivirent son exemple et firent hommage à la reine Mathilde.

Il y avait alors un jeune seigneur français nommé Geoffroi qui avait reçu le surnom de Plante-Genêt ou

Plantagenet, parce qu'il avait l'habitude de porter à son chapeau, au lieu de plumes d'oiseau dont les chevaliers de ce temps ornaient leur coiffure, une petite branche de genêt fleuri, sorte d'arbuste vert à fleur jaune, qui croît naturellement dans les forêts.

Geoffroi Plantagenet était fils d'un seigneur appelé Foulques, comte d'Anjou, l'une des plus belles provinces de France, qui ayant voulu partir pour la croisade, lui abandonna ses trésors et ses domaines dont il espérait qu'il saurait faire un bon usage, car Geoffroi, tout jeune qu'il était (il n'avait encore que seize ans), était déjà renommé par sa bonne mine, sa politesse et le courage qu'il avait montré à la guerre dans plusieurs occasions.

Je ne sais, mes bons amis, si vous vous souvenez d'avoir appris dans l'histoire de France avec quelles cérémonies on recevait les chevaliers qui s'engageaient par serment, au pied des autels, à ne faire usage de leur épée que pour le service de Dieu, des dames et des orphelins; et vous avez pu remarquer qu'ils recevaient l'accolade de la main d'un vieux chevalier qui les embrassait après les avoir frappés sur l'épaule de trois légers coups d'épée. Le roi d'Angleterre, qui aimait le jeune Geoffroi, voulut être lui-même son parrain de chevalerie, et après la veillée des armes et le bain d'usage en pareille circonstance, il lui fit présent d'un magnifique cheval d'Espagne, d'une cotte de mailles d'une force remarquable, d'une paire d'éperons d'or, d'un casque d'acier enrichi de pierres précieuses, d'un bouclier sur lequel était sculptée une tête de lion en or, et enfin d'une superbe épée forgée par le plus habile ouvrier de ce temps.

Sous ce costume guerrier, le jeune Plantagenet avait une tournure si remarquable que tous les assistans ne purent s'empêcher de l'admirer, et le roi

conçut l'idée de marier sa fille Mathilde avec le comte d'Anjou qui lui parut digne de s'asseoir un jour sur le trône d'Angleterre. L'emperesse devint donc alors la femme de Ceoffroi Plantagenet; mais je dois vous dire qu'ils ne vécurent pas toujours en très-bonne intelligence, parce que cette princesse, qui avait beaucoup d'orgueil, ne pouvait s'empêcher de regretter de n'être plus impératrice, et se voyait avec déplaisir l'épouse d'un simple comte français.

Il n'y avait pas longtemps que ce mariage était accompli, lorsque le roi Henri Ier dont la vie avait été semée de tant d'amertume, mourut en Normandie, dans un âge encore peu avancé, se flattant qu'après lui sa fille Mathilde occuperait sans difficulté le trône d'Angleterre, selon la promesse que les barons de ce royaume lui avaient faite ; mais il n'en fut point ainsi, et nous verrons bientôt ce qui arriva dès qu'il eut cessé de vivre.

—

SYNCHRONISME DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1135. Suite du règne de Louis le Gros.

LA JOURNÉE DE L'ÉTENDARD.

Depuis l'an 1135 jusqu'à l'an 1138.

—

Le roi Henri Ier avait à peine rendu le dernier soupir, mes jeunes amis, que son neveu Étienne de

Blois, le même qui le premier avait juré fidélité à sa cousine Mathilde dans l'assemblée de Windsor, se présenta en Angleterre, où un grand nombre d'évêques et de barons le proclamèrent roi au détriment de cette princesse. C'était un manque de foi de la part de ces seigneurs et d'Étienne lui-même, puisqu'ils avaient promis au roi d'obéir à sa fille lorsqu'il n'existerait plus; mais Étienne était un prince aimable et généreux, dont le courage était connu de tout le monde, et qui prenait plaisir à distribuer au pauvre peuple d'Angleterre les trésors que Guillaume le Conquérant et ses fils lui avaient enlevés; en outre, il permit à chaque Anglais de chasser et de tuer toutes es bêtes sauvages dont les forêts étaient remplies, et on dit que ceux-ci en firent une si grande destruction que, peu de jours après la mort de Henri Beau Clerc, on aurait eu de la peine à trouver deux têtes de cerfs ou de sangliers dans les mêmes bois qui auparavant en renfermaient plusieurs milliers. Les vieux Saxons se réjouirent de voir un prince si libéral occuper le trône, mais leur joie ne fut pas de longue durée, et ils se virent bientôt exposés à de plus grands malheurs que ceux qu'ils avaient soufferts jusqu'alors.

Tandis qu'Étienne de Blois, encouragé par les acclamations du peuple, se flattait de régner paisiblement sur l'Angleterre et la Normandie, la reine Mathilde, de son côté, n'avait pas renoncé aux droits qui lui donnaient sa naissance et la volonté du roi Henri. Comme c'était une femme d'un caractère ferme et résolu, elle appela autour d'elle un certain nombre des anciens serviteurs de son père, pour venir réclamer elle-même, les armes à la main, l'héritage de son père; et en attendant que les chevaliers qui devaient l'accompagner fussent prêts à la suivre, elle écrivit au roi d'Écosse pour le prier de l'aider à

reprendre sa couronne que son cousin Étienne lui avait enlevée.

Or vous saurez, mes enfants, que les Écossais, c'est-à-dire les habitants de ce pays froid et montagneux que l'on nommait autrefois l'Alben, n'étaient autres que ces fiers et intrépides Calédoniens que les empereurs romains n'avaient jamais pu vaincre ni soumettre. Les mœurs et le caractère de ces robustes montagnards, protégés par leurs brouillards et leurs rochers couverts de neige, n'avaient pas éprouvé le moindre changement depuis tant d'années : c'était encore la même langue qu'ils parlaient; leur costume consistait en un large manteau de laine rayée auquel ils donnaient le nom de plaid; ils portaient pour coiffure une sorte de bonnet élevé, surmonté de quelques plumes d'oiseaux sauvages; leurs jambes nerveuses étaient entièrement nues; leur chaussure était formée de bottines grossières avec lesquelles ils gravissaient lestement les montagnes ou descendaient avec rapidité dans les précipices; leurs armes ordinaires étaient la lance et l'épée; ils excellaient surtout à lancer des flèches, et la vigueur de leurs bras autant que leur courage faisait d'eux de redoutables soldats.

Les Écossais, mes jeunes amis, donnaient à leur seigneurs le titre de lairds; et c'était sous leur autorité que se réunissaient tous les membres d'une même famille, souvent très-nombreuse pour habiter la même montagne ou la même vallée et former un petit peuple qu'ils nommaient un clan, où chacun vivait en commun avec ses frères et ses cousins. C'était parmi les clans écossais que se conservaient les chants des anciens bardes Fingal et Ossian, et le son d'un harpe accompagnant un air dont les paroles étaient en langue gaëlique suffisait pour enflammer leur courage et leur faire braver tous les dangers.

Dans ce temps-là, mes jeunes amis, le roi des Écos-

sais se nommait David, et il était propre cousin de l'emperesse Mathilde, du côté de la bonne reine Maud, sa mère. A la prière de cette princesse, il assembla une grande armée, et franchissant la Tweed, il vint à la tête de ses montagnards exercer d'affreux ravages dans l'ancien royaume de Northumbrie, alors divisé en plusieurs provinces, que l'on nomme encore aujourd'hui le West-Moreland, le Cumberland et le Northumberland. Partout où les farouches Écossais se répandaient, ils marquaient leur passage par l'incendie des villages et des églises, ils égorgeaient sans pitié les femmes, les vieillards et les petits enfants, ou les réservaient pour un esclavage cent fois pire que la mort. Parmi ces hommes cruels, les habitants du Gallowai, descendants des anciens Pictes dont je vous ai parlé dans l'histoire romaine, se distinguaient encore par leur férocité, et leur approche répandait partout l'horreur et l'effroi : jamais, depuis les ravages des Danois, ce malheureux pays n'avait été en butte à tant de calamités.

Au milieu d'un si grand désastre, un vieillard vénérable devait être le sauveur de l'Angleterre ; il se nommait Thurstan, et était archevêque d'York, l'une des plus anciennes villes de cette contrée. Lorsque les barons normands, épouvantés de l'approche des terribles Écossais, ne songeaient qu'à se dérober par la fuite à la rage de ces barbares, cet homme respectable, appelant autour de lui les seigneurs des bords de l'Humber, les décida à réunir leurs soldats pour arrêter les dévastations des ennemis. Après leur avoir fait passer trois jours entiers dans le jeûne et la prière pour attirer sur leurs armes les faveurs du ciel, le vieillard leur fit jurer de périr tous jusqu'au dernier plutôt que de prendre la fuite, et après leur avoir donné sa bénédiction, en regrettant que son grand âge ne lui permît pas de marcher à leur tête, il leur

montra la route qu'ils devaient suivre pour aller a la rencontre des ennemis, et que leur indiquait un étendard placé sur un chariot élevé d'où on pouvait l'apercevoir à une grande distance, comme le caroccio des républiques italiennes dont je vous ai parlé dans un autre livre.

Cependant les deux armées ne tardèrent pas à se rencontrer auprès d'une petite ville nommée Allerton, où tout se prépara de part et d'autre pour une terrible bataille. Tandis que les Écossais, réunis autours de leurs chefs de clans, agitaient leurs lances armées d'un fer aigu, et se couvraient de petits boucliers ronds, garnis d'un cuir épais, les farouches habitants du Gallowai s'avançaient sans autre armure que de longs javelots, qu'ils maniaient avec légèreté, et quelques tribus des îles qui entourent l'Écosse se faisaient reconnaître par leurs haches étincelantes, qu'elles maniaient à deux mains, à la manière des anciens peuples d'origine gothique.

Dans ce même moment, mes jeunes amis, l'armée anglaise tout entière présentait un spectacle solennel et imposant; les barons et les soldats se jetant tous à la fois les genoux en terre, recevaient avec recueillement une nouvelle bénédiction d'un pieux évêque que le vieux Thurstan avait chargé de le remplacer; puis se relevant tout à coup pleins d'ardeur, ils se précipitèrent sur les rangs des Écossais dont ils firent un épouvantable carnage, et qu'ils obligèrent de se retirer en désordre. Peu s'en fallut que le roi David lui-même ne tombât au pouvoir des vainqueurs, dont, heureusement pour lui, une rivière profonde arrêta la poursuite.

Cette sanglante journée, que l'on nomme ordinairement la bataille de l'Étendard à cause de celui qui servit de ralliement aux Anglais pendant le combat, sauva les autres provinces du ravage des Écossais.

Étienne de Blois, qui n'avait pris aucune part à cette victoire, apprit en même temps les dangers de l'Angleterre et l'étonnant succès qui l'avait délivrée ; mais d'autres malheurs qui vinrent fondre sur ce royaume, permirent au roi d'Écosse de reconquérir les trois provinces qu'il avait ravagées, et que ses successeurs conservèrent pendant de longues années sous la seule condition qu'ils reconnaîtraient le roi d'Angleterre pour leur suzerain.

—

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1037. Mort de Louis le Gros.
— Son fils Louis VII, dit le Jeune, lui succède.



MATHILDE L'EMPERESSE.

Depuis l'an 1138 jusqu'à l'an 1154.

—

A peine le bruit de la victoire de l'Étendard s'était-il répandu en Angleterre, mes jeunes amis, que l'on y apprit en même temps que la reine Mathilde, en personne, venait de débarquer auprès de Cantorbery avec une suite de cent quarante chevaliers, à la tête desquels se trouvait Robert, comte de Glocester, parent de cette princesse, et l'un des plus habiles capitaines de son temps.

C'était une bien petite armée, mes enfants, que cette troupe de cent quarante chevaliers pour conquérir tout un royaume, quelque courageux qu'ils pussent être ; mais beaucoup de barons, gagnés

d'avance par les amis de Mathilde, n'attendaient que son arrivée pour prendre les armes en faveur de la fille de leur ancien maître.

En effet, dès que cette princesse eut mis le pied sur le sol anglais, dans les divers comtés (c'était le nom que l'on donnait dès lors aux différentes provinces d'Angleterre gouvernées par des comtes), on vit à la ois s'allumer une terrible guerre entre les partisans de la reine et ceux de son cousin ; mais sous prétexte de défendre la cause de leurs princes, la plupart des barons des deux partis ne songeaient qu'à profiter du désordre pour dépouiller le pauvre peuple de tout ce u'il possédait à leur convenance. Pendant longtemps rois normands avaient sévèrement interdit à leurs rons de bâtir des châteaux forts et d'y entretenir s soldats armés en guerre ; mais à la faveur des oubles excités par la querelle de Mathilde et d'É-nne, on vit de toutes parts ces seigneurs entourer urs demeures de larges fossés et d'épaisses murailles, rmontées de tours élevées, derrière lesquelles ils n eurent plus rien à craindre lorsqu'ils refusaient d'obéir au roi ou à la reine.

Par ce moyen, ces hommes turbulents devinrent les véritables maîtres du pays, et vous ferez bien de remarquer que ce fut à l'époque de ces troubles que les barons anglais, retranchés derrière leurs remparts de pierre, commencèrent à mépriser les volontés des rois, et souvent même à leur faire la guerre.

Or la plupart de ces barons étaient des hommes farouches et cruels qui, profitant des malheurs publics, ne se faisaient aucun scrupule de brûler les chaumières des pauvres paysans, de ravager leurs récoltes et de briser leurs instruments de labourage: aussi ne voyait-on de tous côtés que des campagnes incultes et abandonnées; et peu s'en fallut que les seigneurs eux-mêmes ne mourussent de faim, parce

que personne ne voulait plus cultiver la terre. Bien heureux encore les pauvres laboureurs lorsque ces hommes atroces ne les faisaient pas suspendre par les pieds au-dessus d'un brasier ardent, ou renfermer dans des coffres étroits et armés de cailloux qui leur broyaient les os, jusqu'à ce qu'ils eussent fait connaître à leurs bourreaux le lieu où était caché le peu d'argent qu'ils avaient pu soustraire au pillage. Les églises, les monastères, les tombeaux même n'étaient guère plus épargnés, et le seul moyen que les moines eussent des e préserver de semblables ravages était d'entourer aussi leurs couvents de murs et de fossés, autour desquels les malheureux habitants des campagnes bâtissaient des cabanes où ils se flattaient, à cause de la sainteté du lieu, d'échapper à la rage de ces brigands.

Cependant, après bien des dangers de toute espèce, la reine Mathilde, dont le courage n'était point au-dessous de son entreprise, était parvenue, avec l'aide du comte de Glocester, à s'emparer de plusieurs villes importantes où elle avait été proclamée reine d'Angleterre par plusieurs des évêques et des barons mêmes qui avaient autrefois jure fidélité au roi Étienne.

A cette nouvelle, ce prince, indigné de l'ingatitude de ceux qu'il avait comblés de ses bienfaits, vint mettre le siége devant une ville nommée Lincoln, dont le seigneur s'était déclaré pour Mathilde; il était même sur le point de s'en rendre maître, lorsque Robert de Glocester, accourant avec une armée, lui livra bataille sous les murs de cette place et le défit complétement. Étienne lui-même, blessé dans le com bat et renversé de son cheval, tomba vivant entre les mains du vainqueur, qui, par l'ordre de Mathilde, le fit charger de chaînes pesantes et conduire dans une ville voisine appelée Bristol, où il subit une étroite captivité.

Cette victoire de Lincoln, qui semblait mettre fin à cette guerre cruelle, décida presque tous les comtés d'Angleterre à se soumettre à la reine Mathilde. Les habitants de Londres même lui envoyèrent des députés qui, après avoir déposé aux pieds de cette princesse les clefs de leur ville, la supplièrent humblement de vouloir bien se rendre au plus tôt dans leurs murs pour recevoir le serment de fidélité de ses bons et loyaux bourgeois, et la reine leur promit que, sous peu de jours, elle se rendrait à leur prière.

Tout paraissait ainsi succéder au gré des désirs de l'emperesse; mais rien n'est moins certain, mes jeunes amis, vous le savez, que les faveurs de la fortune, et dans les histoires que vous connaissez déjà, vous avez pu, sans doute, remarquer bien des exemples frappants de son inconstance.

A cette époque, mes enfants, la ville de Londres n'était pas comme aujourd'hui, l'une des plus riches et des plus populeuses du monde entier, ou plutôt l'immense assemblage de plusieurs grandes villes, distinguées entre elles par différents noms : elle était alors renfermée tout entière dans cette partie que l'on nomme maintenant la Cité, et qui est plus particulièrement bâtie sur le bord de la Tamise.

Westminster, l'un des vastes quartiers de cette capitale, a reçu ce nom d'un palais autrefois construit par un des plus anciens rois de l'Heptarchie saxonne; cet édifice, ayant été incendié par les Danois dans une de leurs incursions, fut magnifiquement rétabli par Edward le Confesseur, et pendant plusieurs siècles les rois d'Angleterre n'eurent point d'autre demeure. Auprès de ce palais s'élève une vaste abbaye, bâtie dans une île formée par un des bras de la Tamise, dont l'église a servi de sépulture à ce bon prince et à la reine Édithe, sa femme, fille du fameux Godwin,

dont je vous ai raconté l'histoire. Depuis ce temps, la plupart des rois et des reines d'Angleterre ont trouvé des tombeaux sous ces mêmes voûtes, où furent également ensevelis un grand nombre de personnages illustres par leur mérite ou leurs talents, et dont s'enorgueillit la vieille Bretagne. Aujourd'hui, une multitude de maisons et d'édifices de tout genre, qui ont été successivement élevés autour du palais de Westminster, en font un quartier beaucoup plus étendu que l'ancienne Cité de Londres, à laquelle il est réuni par une longue et large rue, nommée le Strand, à cause d'un village ainsi appelé dont elle occupe la place. On remarquait également, à peu de distance de la rivière, une haute et sombre tour, autrefois fondée, dit-on, par Jules César lui-même, et dont Guillaume le Conquérant avait fait une forteresse impénétrable.

Quelques jours après la victoire de Lincoln, la reine Mathilde, selon sa promesse, fit son entrée dans Londres, dont les bourgeois vinrent à sa rencontre en la saluant du titre de dame d'Angleterre et de Normandie; toute autre que l'emperesse eût éprouvé une vive satisfaction de la joie de tout ce peuple; mais vous connaissez déjà l'humeur altière et orgueilleuse de cette princesse, et lorsqu'elle se crut ainsi assurée des honneurs de la royauté, au lieu de se faire aimer des Anglais par sa bienfaisance et sa douceur, elle ordonna impérieusement aux bourgeois de lui apporter sur-le-champ une grosse somme d'or et d'argent : « Hélas! lui répondirent ceux-ci, le roi « Étienne ne nous a rien laissé, et nous vous sup« plions instamment, noble dame, de nous accorder « le temps nécessaire pour réunir une somme aussi « considérable. »

En entendant cette réponse, la fière Mathilde ne fut pas maîtresse de sa colère : « Je vous comprends

« fort bien, dit-elle à ces pauvres gens d'un ton cour-
« roucé, et je vois que, si vous me refusez ce que je
« demande, c'est que vous avez tout donné à mes
« ennemis, pour les aider à repousser votre légitime
« souveraine et maîtresse. » En achevant ces paroles, la méchante reine leur tourna le dos, et après leur avoir ordonné, sous les peines les plus sévères, de lui apporter sans délai tout ce qu'ils possédaient encore de précieux, elle se retira dans son palais de Westminster, où elle attendit avec impatience que ses volontés fussent accomplies, s'inquiétant fort peu d'être détestée, pourvu qu'elle fût obéie.

Mais tandis que cette femme altière se flattait ainsi de voir les bourgeois de Londres accourir à ses pieds pour la satisfaire, elle entendit tout à coup retentir dans la ville toutes les cloches des églises et des couvents, qui sonnaient à la fois avec un vacarme épouvantable. A ce signal, les habitants, sortant précipitamment de leurs maisons avec toutes les armes qui leur tombèrent sous la main, s'assemblèrent sur les places publiques, et assaillant subitement, dans les rues étroites et tortueuses de la Cité, les soldats et les chevaliers qui avaient accompagné la reine, ils s'élancèrent vers le palais dont ils brisèrent une des portes, pendant que Mathilde elle-même fuyait précipitamment par une autre avec le comte de Glocester et un petit nombre de cavaliers.

Peu de jours après cet événement, cette reine hautaine, se voyant assiégée dans une ville nommée Oxford, où elle avait cherché un refuge pour ne point tomber au pouvoir de ses ennemis, prit le parti d'en sortir secrètement à la faveur d'une neige épaisse. Pendant une nuit obscure, tremblante de terreur et de froid, couverte d'une robe blanche, et n'ayant d'autre suite que trois chevaliers, enveloppés dans des draps blancs, afin de n'être point aperçus par les sen-

tinelles, elle parvint à pied, à travers mille périls, jusqu'au bord de la mer, où l'attendait un petit navire qui la transporta en Normandie.

A quelque temps de là, le roi Étienne, que ses amis arrachèrent à sa prison de Bristol, remonta sur le trône; mais ce prince, ayant vu mourir de maladie vers cette époque, son fils aîné, nommé Eustache auquel il avait espéré laisser cette couronne qui lui avait déjà causé tant d'infortunes, fit offrir à la fière Mathilde de terminer leur longue querelle, en désignant pour son successeur au trône Henri Plantagenet, fils de Geoffroi d'Anjou et de l'emperesse elle même; et cette proposition, qui fut acceptée avec joie par les barons et les évêques d'Angleterre, mit enfin un terme aux maux qui avaient désolé ce royaume depuis un si grand nombre d'années.

—

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1142. Incendie de Vitry.
1147. Saint Bernard prêche la seconde croisade.
— Louis-le-Jeune prend la croix.
1152. Louis VII répudie Éléonore d'Aquitaine.

LE MEURTRE DE THOMAS BECKET.

Depuis l'an 1154 jusqu'à l'an 1170.

—

Le jeune Plantagenet, en montant sur le trône, fut appelé Henri II, parce qu'il était le second prince de ce nom qui régnât sur l'Angleterre.

Jamas encore, mes jeunes amis, aucun monarque

de ce pays n'avait possédé une si grande puissance, et vous ferez bien d'apprendre à connaître sur une carte geographique toutes les provinces qui se trouvèrent réunies sous sa domination. Après la mort du roi Étienne et de Geoffroi, son père, Henri recueillit pour héritage l'Angleterre, la Normandie et l'Anjou ; mais ce n'était pas encore assez pour lui, sans doute, car, ayant appris qu'une princesse nommée Éléonore de Guyenne, après avoir épousé Louis VII, roi de France, venait d'abandonner ce prince pour retourner dans ses États, il se présenta devant elle, et lui parut si beau, si aimable et si spirituel, qu'elle consentit à le prendre pour mari, et à partager avec lui sa puissance, qui s'étendait sur une grande partie du royaume de France à laquelle on donnait alors le nom d'Aquitaine.

Or vous saurez, mes enfants, que Henri Plantagenet, que sa naissance et la fortune venaient de placer si haut, était orné de mille qualités brillantes, qui le rendaient un des hommes les plus remarquables de son temps. A une démarche noble, à un visage majestueux, il joignait des avantages plus précieux encore que ces dons naturels, et se distinguait de tous les barons de sa cour par sa sobriété, son activité infatigable, sa politesse envers les grands et son affabilité envers les petits ; outre cela, il s'exprimait avec grâce et facilité, savait plaisanter agréablement, et était doué surtout d'une si grande mémoire qu'au bout de plusieurs années, il reconnaissait facilement dans une foule une personne qu'il n'avait rencontrée qu'une seule fois. Malheureusement, sous ces dehors avantageux, Henri cachait un esprit perfide et un cœur vindicatif, qui causèrent bien des maux à tous ceux qui l'approchèrent, et devinrent pour lui-même la source d'un grand nombre de disgrâces qui troublèrent sa vie entière.

A présent que nous connaissons ce prince qui transmit le nom de Plantagenet à une longue suite de rois d'Angleterre, je vais vous raconter, mes bons amis, une histoire qui vous fera voir que les qualités les plus brillantes sont bien dangereuses lorsqu'elles se trouvent réunies à des défauts dont on ne saurait trop chercher à se corriger si l'on avait le malheur d'en être atteint.

Parmi les seigneurs qui entouraient Henri II, se trouvait un jeune chevalier nommé Thomas Becket, que ce prince préférait à ses autres courtisans, parce qu'il était plus brave, plus joyeux, plus aimable, plus magnifique dans ses vêtements et ses équipages que que tous ses compagnons. Aucun baron anglais ni normand n'avait un si grand nombre de valets élégamment vêtus, de chevaux, de chiens, de faucons de la plus belle espèce ; et jamais il ne souffrait que personne vînt le visiter dans sa demeure sans en remporter quelque présent. Les seigneurs anglais envoyaient auprès de lui leurs fils pour le servir en qualité de pages ou de varlets, selon la coutume de cette époque, et ces jeunes gens, par son exemple, apprenaient à devenir de bons et loyaux chevaliers, lorsqu'il les avait armés lui-même avec les cérémonies en usage en pareille circonstance. Aussi le roi voulait-il toujours avoir Thomas Becket à ses côtés ; à la guerre, à la chasse, dans ses jeux comme dans ses voyages, personne ne trouvait mieux que Thomas le moyen de le divertir, et l'amitié que ce prince lui témoignait paraissait devoir durer autant que leur vie. Henri avait même voulu que son favori fût revêtu d'une des principales dignités du royaume, et il lui avait donné la charge de chancelier d'Angleterre, dont le devoir était de poser le sceau du roi au bas des ordres qu'il faisait écrire. Mais il n'y a rien de si changeant, mes enfants, que les affections des hommes, et

surtout celles des rois, et ces deux personnages, si tendrement unis, devaient un jour devenir ennemis jusqu'à la mort.

Maintenant, mes jeunes amis, je dois vous rappeler que depuis le temps où le moine Augustin convertit les Saxons au christianisme, la dignité d'archevêque de Cantorbery était la plus illustre du clergé d'Angleterre; et à cause de cela celui qui en était revêtu portait le titre de primat, ce qui voulait dire le premier des évêques de ce royaume. C'était à ce prélat qu'appartenait le droit de placer la couronne sur la tête des rois, et il possédait des richesses considérables, dont les princes saxons et normands s'étaient plu à combler successivement tous les personnages qui avaient occupé cette position éminente.

Vers ce temps-là il arriva que l'archevêque de Cantorbery mourut de vieillesse; et Henri, voulant accorder à son ami la plus haute dignité du royaume après la royauté, résolut de l'élever à ce rang illustre. Thomas Becket, à la vérité, n'avait pas été jusqu'alors un très-dévot personnage, et il connaissait mieux les devoirs d'un vaillant capitaine que ceux d'un pieux évêque; mais dans sa jeunesse il avait acquis quelques connaissances dont les autres chevaliers de son temps, ignorants et batailleurs, ne se souciaient guère, et le roi exigea qu'il se rendît à ses instances; de sorte que le favori de Henri II, malgré sa répugnance, se trouva primat d'Angleterre.

De ce moment, mes enfants, Thomas Becket, pénétré de la sainteté de ses nouveaux devoirs, devint un tout autre homme, et sa manière de vivre fut entièrement changée : au lieu de cette troupe bruyante de chevaliers, de pages et d'écuyers qui le suivaient peu de jours auparavant, le nouveau prélat n'eut plus d'autres compagnons que quelques vieux prêtres choisis parmi les plus vertueux et les plus savants du

royaume ; son costume devint simple et modeste ; sa table ne fut plus servie que des mets les moins délicats ; sa principale occupation fut de visiter les malades et les affligés, et de distribuer des aumônes aux indigents, Sous les traits vénérables et les vêtements humbles de l'archevêque, personne ne pouvait reconnaître le brillant cavalier qui surpassait naguère, par la magnificence de ses équipages, les plus opulents barons d'Angleterre et de Normandie.

Henri fut d'abord surpris autant qu'affligé du changement total qu'avait éprouvé le caractère de son ami; mais, comme il arrive le plus souvent autour des rois, ceux qui avaient envié la faveur dont Thomas avait joui, profitèrent de son éloignement pour le calomnier auprès de ce prince, qui, mécontent d'être privé d'un homme qui faisait le charme de sa cour, conçut malgré lui un vif ressentiment contre l'archevêque. Avec le caractère de Henri II, mes bons amis, il n'y avait pas loin de ce ressentiment à la colère ; et nous verrons tout à l'heure comment l'amitié que le roi avait portée à son favori se changea bientôt en une haine mortelle.

A cette époque, c'était la coutume dans la plupart des pays de l'Europe que, lorsqu'un prêtre ou un clerc avait commis quelque faute, il ne pût être jugé que par des prêtres ou des clercs comme lui, qui lui infligeaient la punition qu'il avait encourue. Mais Henri II, ayant voulu que les clercs fussent soumis comme les autres Anglais aux mêmes juges, et aux peines barbares de la torture et des épreuves du feu, Thomas de Cantorbery, en sa qualité de primat du royaume, représenta humblement au monarque qu'il violait ainsi les plus anciennes lois de l'Église, et le supplia de ne point ordonner une semblable injustice.

Henri fut indigné de cette résistance à laquelle il était loin de s'attendre ; dans sa colère, il assembla

tous les évêques d'Angleterre dans une ville nommée Clarendon, où il leur dicta ses volontés d'un ton sévère, en menaçant d'un châtiment terrible ceux qui refuseraient de s'y soumettre. La plupart des prélats obéirent de peur de s'attirer la vengeance du roi; mais Thomas, persuadé que sa conscience ne lui permettait pas de souffrir ce qu'il regardait comme un sacrilége, ne craignit point de s'y opposer, et de frapper d'excommunication tous les évêques qui obéiraient aux constitutions de Clarendon, ce fut le nom que l'on donna aux ordres que Henri avait dictés. Cette querelle devint bientôt si violente, qu'un jour l'archevêque, à la prière de ses amis, s'étant rendu au palais de Westminster pour tâcher d'apaiser la colère du roi, en lui rappelant leur ancienne amitié, tous les évêques et les seigneurs qui s'y trouvaient s'éloignèrent de lui comme d'un objet d'horreur, parce que Henri, dans son emportement, avait menacé de faire mourir quiconque oserait parler en faveur du primat. Quelques-uns même eurent la lâcheté de l'injurier et de le chasser honteusement du palais; mais lorsqu'il traversa les rues de Londres, le peuple, à qui la disgrâce de cet homme de bien le rendait plus respectable, le salua de mille acclamations, et le reconduisit en triomphe jusqu'à sa demeure.

Je ne pourrais pas vous raconter ici, mes enfants, à combien de persécutions Thomas Becket se trouva en butte par suite de cette haine du roi : vous saurez seulement que, forcé de s'échapper secrètement de Cantorbery, où des avis secrets le prévenaient que ses jours n'étaient plus en sûreté, il parvint à trouver un asile auprès du roi de France, qui, dans ce temps-là, était encore Louis VII, que la reine Éléonore avait abandonné. Ce prince, alors en guerre avec Henri II, accueillit favorablement le prélat fugitif, lui accorda une retraite honorable, et lui fit des promesses bien-

veillantes qu'il ne tarda pas à réaliser; car les deux rois ayant fait la paix quelque temps après, Louis obtint de Henri qu'il se réconcilierait franchement avec le primat.

En effet, peu de jours après, Thomas Becket et le roi d'Angleterre se rencontrèrent dans une plaine de France qui avait été choisie pour cette entrevue. Ils étaient tous les deux à cheval, selon la coutume de ce temps; et, du plus loin que Henri aperçut l'archevêque, il ôta son bonnet, et courut à sa rencontre avec un air de satisfaction et de joie : le prélat parut lui-même sincèrement touché; et, lorsque le roi lui eut dit qu'il punirait sévèrement ceux qui les avaient trahis l'un et l'autre, le saint homme, descendant de cheval, se jeta à ses pieds pour le supplier de pardonner à tous ses ennemis sans distinction. Le roi le releva avec affection, lui promit tout ce qu'il voulut; et, lorsqu'ils se séparèrent, on entendit Henri dire à ceux qui l'entouraient qu'il faudrait être le plus méchant des hommes pour conserver la moindre haine contre le prélat. Vous jugerez bientôt, mes enfants, si ces paroles du roi étaient sincères.

A quelque temps de là, Thomas Becket retourna à Cantorbery, où il fut accueilli avec des transports de joie par le peuple de cette ville qui n'avait point oublié sa bienfaisance et sa piété.

Cependant, sous cette apparence de réconciliation, Henri Plantagenet cachait une profonde rancune contre l'audacieux primat qui avait osé braver sa puissance; et dès que Thomas fut retourné en Angleterre, le roi ne put taire à ses courtisans l'indignation qu'il en ressentait. La pensée du triomphe de son ennemi le mettait hors de lui-même ; et un jour il lui échappa de s'écrier au milieu de sa cour : « Quoi ! parmi tous « ces flatteurs qui mangent mon pain, ne se trouvera- « t-il pas un seul homme qui me délivre de ce prêtre

« turbulent? » Ces mots furent entendus de la plupart des assistants; et comme parmi les courtisans il ne manque jamais d'hommes prêts à tout faire pour obtenir la faveur de leur maître, plusieurs chevaliers se réunirent et résolurent de donner enfin satisfaction au roi, en tirant de son ennemi une vengeance terrible.

Un mois s'était à peine écoulé depuis que Thomas était de retour à Cantorbery, lorsqu'un matin il vit entrer brusquement dans son palais quatre chevaliers armés de toutes pièces qui, sans le saluer, s'assirent sur le plancher et affectèrent de le regarder avec insolence; mais l'archevêque avait trop de fermeté pour s'effrayer d'une pareille visite, et il s'avança vers ces inconnus pour leur demander ce qu'ils lui voulaient : aucun d'eux n'osa lui répondre en face; et ils se retirèrent alors, en murmurant entre leurs dents quelques paroles que l'on crut être des menaces.

Le lendemain, les serviteurs du prélat, justement alarmés de la venue de ces étrangers qu'ils avaient reconnus pour des officiers du roi, le supplièrent de ne point descendre dans l'église où il était attendu pour une grande cérémonie, dans la crainte que ces hommes ne commissent envers lui quelque violence. Mais l'archevêque ne tint aucun compte de leurs prières; il se revêtit de ses habits pontificaux, et, accompagné de plusieurs prêtres, il se rendit à la cathédrale, où il était à peine entré que ces quatre mêmes chevaliers, paraissant au milieu de la foule à la tête d'une troupe d'hommes armés, s'élancèrent vers lui en criant : « Où est le traître? » A cet aspect menaçant, tous ceux qui entouraient le primat, à l'exception d'un seul clerc, prirent la fuite, et le peuple se précipita hors de l'église. Thomas, seul, marchant à la rencontre de ces furieux, leur reprocha avec dignité de troubler ainsi

le culte des fidèles; mais les meurtriers, au lieu de lui répondre, levant sur lui leurs épées, lui assénèrent sur la tête un coup violent qui le fit tomber à genoux, le visage inondé de sang. Le même coup cassa le bras du serviteur fidèle qui avait essayé de couvrir son maître de son corps, et le renversa sur la place. Dans cette position, l'archevêque ne voyant autour de lui que des épées menaçantes, et ne doutant pas que sa dernière heure n'eût sonné : « Au nom de « Jésus-Christ, s'écria-t-il, je suis prêt à mourir. » La rage des bourreaux ne fut point désarmée par cette sainte résignation, et le malheureux Becket expira sous leurs coups redoublés.

Le bruit de ce meurtre abominable répandit l'horreur dans toute l'Europe; les Anglais en furent consternés, et Henri lui-même, malgré la joie secrète que cet événement lui fit éprouver, demeura trois jours entiers sans prendre aucune nourriture, afin de faire croire qu'il n'y avait pris aucune part. Mais personne ne crut à la sincérité de ses regrets, parce qu'on connaissait son cœur faux et perfide. Le champ où avait eu lieu, en France, la dernière entrevue du roi et de l'archevêque, fut appelé le Pré-aux-Traîtres; et, tant qu'il vécut, jamais Henri Plantagenet ne put se justifier de ce crime.

Le pape Alexandre III, qui régnait alors à Rome, après avoir frappé d'excommunication tous ceux qui avaient contribué au meurtre du pieux archevêque, voulut honorer sa mémoire du titre glorieux de martyr, que les premiers chrétiens, comme vous savez, donnaient à ceux qui aimaient mieux mourir que de renoncer à leur religion; et pendant de longues années le tombeau où avait été déposé le corps de Becket, dans les souterrains de son église, fut le but d'un pieux pèlerinage où il était invoqué sous le nom de saint Thomas de Cantorbery.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1165. Naissance de Philippe-Auguste.
170. Suite du règne de Louis le Jeune

LA CONQUÊTE DE L'IRLANDE.

Depuis l'an 1170 jusqu'à l'an 1173.

—

Si vous jetez les yeux, mes jeunes amis, sur une carte géographique de l'Europe, vous remarquerez, à peu de distance de la Grande-Bretagne, où vous savez déjà que sont situés les royaumes d'Angleterre et d'Écosse, une autre île considérable à laquelle les Romains donnaient le nom d'Hibernie, les Bretons celui d'Érin, ou île verte, à cause de ses belles prairies, et les Anglais celui d'Irlande, qu'elle porte encore aujourd'hui.

Cette contrée, qu'un bras de mer peu étendu sépare de l'Angleterre, était autrefois habitée par une nation forte et courageuse, qui semblait appartenir à la grande race des Celtes, comme les Kymrys, les Logriens et les Bretons, et dont la langue, même à présent, ne s'est presque point mêlée avec celle des nations voisines.

Les Irlandais étaient braves, robustes et doués d'un caractère généreux; ils avaient un goût pas-

sionné pour la musique, et la harpe de leurs bardes surpassait, dit-on, en harmonie celle des bardes d'Écosse et d'Angleterre. Entièrement isolés au milieu de l'Europe, dans le temps où le reste de cette partie du monde, ravagé par les conquérants du Nord et du Midi, était retombé dans une sauvage barbarie, ils ignoraient la plupart des arts les plus répandus parmi les peuples voisins; leurs maisons étaient construites en nattes de paille ou de jonc; leurs palais et leurs églises étaient en bois, et lorsque tous les guerriers des autres nations avaient adopté l'usage de porter des casques et des armures de fer, leur seule défense était un petit bouclier d'osier, et les tresses serrées de leur chevelure noire préservaient seules leur tête des coups de leurs ennemis. Les chevaux que nourrissait leur île étaient d'ailleurs de très-petite taille, quoique d'une extrême légèreté pour la course.

Dans le temps que Henri II régnait en Angleterre, mes enfants, il arriva que quelques chevaliers normands, venus à la suite des fils de Guillaume le Conquérant, après avoir reçu des terres en récompense de leurs services, s'ennuyèrent du long repos auquel ils semblaient condamnés, car les Normands n'avaient point encore perdu l'humeur aventurière de leurs ancêtres, et passèrent dans l'île d'Érin avec l'espoir d'y faire quelque heureuse rencontre.

L'aspect de ces guerriers armés de longues lances, dont la tête portait des casques pesants et la poitrine une forte cotte de mailles, et la vue, surtout, de leurs grands chevaux de bataille, tout bardés de fer comme leurs cavaliers, causèrent aux Irlandais autant de surprise que d'épouvante. Ils ne doutèrent pas que de pareils hommes n'eussent quelque chose de surnaturel, et comprirent alors les prouesses dont les Normands de Guillaume avaient étonné l'Angleterre au temps de la conquête.

A cette époque, mes bons amis, il y avait en Irlande plusieurs rois, ou, pour mieux dire, plusieurs chefs de clans, comme ceux des Écossais, qui souvent se faisaient la guerre entre eux; et Dermot, l'un de ces princes, dont la capitale portait le nom de Dublin, eut la mauvaise idée d'engager à son service un certain nombre de ces aventuriers de Normandie, dont la lourde épée et les grands coursiers ne pouvaient manquer de lui assurer la victoire sur ses ennemis. L'espoir qu'avait conçu l'imprudent Dermot ne tarda pas à se réaliser; il se trouva bientôt plus puissant que tous ses voisins, et, selon sa promesse, il récompensa magnifiquement ces étrangers dont le courage avait été si utile à ses desseins. Mais il n'avait pas prévu que la fortune des premiers en appellerait d'autres à leur suite, et en peu de temps toute l'Irlande se trouva envahie par une foule de guerriers normands et même anglais, qui venaient aussi y chercher fortune. La ville de Dublin fut prise par ces rudes batailleurs, qui bientôt se trouvèrent maîtres de la plus grande partie de l'île, à l'exception de quelques provinces reculées, que leurs marais où leurs montagnes rendaient presque impénétrables.

Dans ce temps-là, le plus fameux capitaine de ces aventuriers était un chevalier nommé Richard, dont le grand-père, quelques années auparavant, avait obtenu le titre de comte de Pembroke en s'emparant d'une ville de ce nom, située dans ce sauvage pays de Galles, où je vous ai dit que ni les Saxons, ni les Danois, ni les Normands n'avaient pu s'introduire. Richard, à qui le roi Dermot donna sa fille en mariage, ne se contenta bientôt plus d'être un simple seigneur; et, comme d'autres hommes de race normande dont il est question dans l'histoire du moyen âge, il ne crut pas impossible de parvenir aussi à la royauté.

Cependant Henri Plantagenet, qui n'était pas encore satisfait de posséder tant de royaumes, ayant appris les étonnants succès que cette poignée d'aventuriers avait obtenus en Irlande, résolut d'empêcher que d'autres chercheurs de fortune, suivant leur exemple, ne s'emparassent de cette île pour leur propre compte, et il défendit, sous les peines les plus sévères, à tous ses vassaux, normands ou anglais, de passer désormais dans ce pays sans sa permission. En même temps, il fit menacer Richard Pembroke de sa colère, s'il oubliait plus longtemps l'obéissance que tout vassal devait à son suzerain, et cet heureux compagnon n'eut d'autre moyen d'apaiser son ressentiment que de lui faire hommage de toutes ses conquêtes en Irlande, en se conformant aux coutumes féodales usitées en pareille circonstance.

Peu de temps après cette soumission du comte de Pembroke, Henri II lui-même passa dans l'île d'Érin, à la tête d'une nombreuse armée que quatre cents navires suffirent à peine à transporter du cap de Saint-David, en Angleterre, jusqu'à la ville de Waterford, en Irlande, où le débarquement des troupes anglaises s'opéra. A la vue d'un si grand appareil de guerre, le roi Dermot épouvanté vint lui-même se jeter aux pieds du prince anglais, et se reconnaître son vassal. Alors les Normands dépouillèrent les Irlandais de leurs terres et de leurs maisons, comme ils avaient autrefois dépouillé les Saxons après la bataille d'Hastings; la grande ville de Dublin leur ouvrit ses portes; les Irlandais s'empressèrent d'y élever un magnifique palais de bois pour recevoir dignement le roi d'Angleterre; et à l'exception de quelques clans éloignés, l'île tout entière se soumit au fils de l'emperesse. Depuis ce temps, mes bons amis, le royaume d'Irlande a toujours appartenu à celui d'Angleterre, et quoique de grandes guerres se soient élevées quelquefois

entre ces deux nations, jamais elles n'ont été séparées l'une de l'autre.

SYNCHRONISME DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1170. Suite du règne de Louis le Jeune.

LES FILS DE HENRI II.

Depuis l'an 1173 jusqu'à l'an 1189.

Cependant le roi Henri, qui paraissait destiné à vaincre tous ses ennemis, devait trouver dans sa propre famille de plus dangereux adversaires que tous ceux qu'il avait abattus. La reine Éléonore lui avait donné quatre fils qui, tous, étaient des jeunes gens turbulents et mutins. Henri, l'aîné de ces princes, avait été surnommé le Jeune pour le distinguer de son père. Le second s'appelait Richard, et il avait reçu le surnom de Cœur de Lion, à cause de son courage intrépide, qui le faisait comparer au roi des animaux. Le troisième avait nom Geoffroi, comme son aïeul, le comte d'Anjou, et le plus jeune se nommait Jean.

Le roi, se voyant ainsi entouré de quatre beaux jeunes hommes qui semblaient devoir perpétuer à jamais la domination des Plantagenet sur la vieille Bretagne, résolut de leur partager, de son vivant, l'héritage qui devait leur appartenir après sa mort.

Il donna à son fils Henri le Jeune les royaumes d'Angleterre et de Normandie, et le fit couronner par l'archevêque d'York, pendant que le primat Becket était réfugié auprès du roi de France, ainsi que je vous l'ai raconté. Richard Cœur de Lion pour sa part eut le duché d'Aquitaine et l'Anjou; Geoffroi, qui avait pris pour femme une jeune princesse nommée Constance, fille du duc de Bretagne, fut destiné à obtenir un jour ce grand duché, le plus considérable de la Gaule : quant à Jean, le dernier de ses frères, à qui son père réservait, dit-on, le royaume d'Irlande, il ne reçut alors aucune province, et à cause de cela on lui donna le surnom de *Lackland*, c'est-à-dire sans terre, sous lequel il n'est devenu que trop célèbre dans l'histoire.

Mais hélas! à peine ce partage des États de Henri fut-il accompli, que ce malheureux père reconnut qu'il avait fait une grande faute, car ses trois fils aînés, s'étant enfuis secrètement auprès du roi de France, l'engagèrent à déclarer la guerre à leur père, pour le forcer à leur abandonner sans retard les provinces qu'il leur avait promises; eux-mêmes, se mettant en possession des pays dont ils se regardaient déjà comme les seuls maîtres, se rangèrent parmi ses ennemis. Ils corrompirent un grand nombre des serviteurs du roi qui l'abandonnèrent pour embrasser leur cause, et ces enfants ingrats passèrent de longues années à batailler contre leur père, ou à le tromper par de feintes promesses de soumission. Personne, en Angleterre, ne douta que la Providence, en frappant Henri II d'une manière aussi sensible, ne voulût le punir du meurtre de Thomas Becket dont il était le principal auteur, et le roi lui-même ne put s'empêcher de partager cette idée généralement répandue parmi le peuple anglais qui ne cessait de regretter le saint archevêque.

Or, depuis neuf années que ce crime affreux avait été commis, le tombeau du martyr n'avait pas cessé d'être visité par une foule de pèlerins de tous les pays, lorsque le roi, dans l'espoir de désarmer enfin la colère divine par une pénitence publique, prit la résolution de se rendre lui-même en pèlerinage au tombeau de saint Thomas de Cantorbery.

Arrivé à quelque distance de cette ville, il descendit de cheval, quitta ses habits royaux, et se dépouillant de sa chaussure, traversa la ville entière où l'on assure que l'on voyait, sur les cailloux dont elle était pavée, la trace de ses pieds ensanglantés; il descendit ainsi, les mains croisées sur la poitrine et la tête baissée en signe de pénitence, dans les caveaux où s'élevait le tombeau du saint, et après qu'il eut fait dévotement sa prière à deux genoux, on le dépouilla de ses vêtements jusqu'à la ceinture, et plus de quatre-vingts évêques ou prêtres lui donnèrent chacun sur les épaules quatre coups d'une grosse lanière de cuir que l'on nommait une discipline, dont les moines se servaient dans leurs abbayes pour châtier ceux d'entre eux qui avaient commis quelque faute. Cette cérémonie fit peu d'impression sur les témoins de cette scène, parce que chacun savait que ce repentir public n'était point sincère, et quoique le monarque affectât plus de tranquillité depuis qu'il avait expié son péché de cette manière, personne ne crut pour cela sa conscience soulagée d'un si grand crime.

Pendant que Plantagenet était encore tout meurtri des coups qu'il avait reçus de la main des évêques, il apprit tout à coup que l'un de ses capitaines venait de remporter une victoire éclatante sur les Écossais que ses fils avaient excités contre lui, et il feignit de croire que cette faveur du ciel était la récompense de son pèlerinage au tombeau du martyr de Cantorbery; mais il faut croire que la Providence, qui juge

des intentions les plus secrètes des hommes, ne l'avait pas encore regardé en miséricorde, car peu de temps après de nouveaux malheurs vinrent l'assaillir de toutes parts. Son fils Henri le Jeune mourut de maladie après avoir plusieurs fois dressé des complots contre la vie de son père ; Geoffroi de Bretagne le suivit de près dans la tombe ; Richard se révolta de nouveau en Aquitaine, et Jean Lackland lui-même, que le roi avait toujours préféré à ses frères, se joignit à ses ennemis. Cette ingratitude du dernier de ses fils frappa le vieux monarque d'un coup mortel ; peu de jours après, il tomba dangereusement malade et mourut dans une ville de France nommée Chinon, située à peu de distance de la Loire, et son corps, dépouillé par ses serviteurs comme l'avait été celui de Guillaume le Conquérant, reçut la sépulture dans une célèbre abbaye de femmes, à Fontevrault, près de cette ville qu'il avait choisie lui-même pour sa dernière demeure.

Telle fut, mes jeunes amis, la destinée du premier des Plantagenet ; chargé d'un crime effroyable, il n'eut pas, malgré toute sa puissance, un seul jour de bonheur sur la terre, et il emporta en mourant le plus grand des chagrins qu'un père puisse éprouver, celui d'être trahi par des enfants ingrats.

Quand je vous ai raconté, il n'y a pas longtemps, mes jeunes amis, l'histoire de l'établissement des Saxons en Angleterre, je vous ai nommé Arthur de Bretagne, ce fameux chef des Cambriens, qui, le dernier, combattit les envahisseurs dans les montagnes du pays de Galles, et disparut tout à coup sans que l'on eût jamais pu connaître l'époque ni le lieu de sa mort.

Vous vous rappelez sans doute à ce propos que, parmi les Bretons, crédules comme le sont toujours les peuples ignorants, c'était une croyance générale ment répandue que le roi Arthur n'était point mort,

quoique plusieurs siècles se fussent écoulés depuis cet événement, et qu'il reparaîtrait certainement un jour pour délivrer la vieille Bretagne des conquérants qui l'avaient envahie. Cette croyance populaire était bien ridicule, n'est-il pas vrai, mes enfants? Mais au temps du roi Henri II, elle était encore fort accréditée en Angleterre où les gens simples attendaient le retour d'Arthur comme le terme de tous leurs maux.

L'Angleterre tout entière était remplie d'ailleurs du souvenir de ce vaillant guerrier; dans le Cumberland, on montrait encore les débris d'une énorme tour que les habitants du pays ne nommaient jamais autrement que la Table ronde du roi Arthur. Des pèlerins qui revenaient de la terre sainte assuraient qu'ils avaient rencontré Arthur lui-même en Sicile, où il leur avait annoncé son prochain retour dans la vieille Bretagne; d'autres personnes racontaient avoir aperçu dans une forêt d'Angleterre une troupe de chasseurs qui leur avaient dit être de la suite du roi Arthur, et aller à sa rencontre.

Ces traditions fabuleuses, ces vieux souvenirs qui nourrissaient chez les Bretons leur antique orgueil national, étaient pour eux la source d'une sorte de superstition religieuse, dont il paraissait impossible de les détromper, car les nations ignorantes perdent difficilement les croyances même absurdes qu'elles ont reçues de leurs pères, comme les enfants conservent quelquefois pendant de longues années le souvenir des contes ridicules dont ils ont été bercés par leurs nourrices; ces récits mensongers reviennent sans cesse à leur mémoire, et c'est pour cela, mes bons amis, que toutes les fois que je suis obligé de vous rapporter quelqu'une de ces croyances bizarres, accréditées chez les anciens peuples, je ne manque jamais de vous en faire remarquer la fausseté, afin de

vous préserver de ces sottes erreurs qui n'appartiennent plus au temps où nous vivons.

Quoi qu'il en soit, cette espérance du retour d'Arthur, répandue surtout parmi les paysans saxons, les empêchait encore souvent de se soumettre aux lois établies par leurs seigneurs et par le roi, lorsque pendant la dernière année du règne de Henri II le bruit se répandit tout à coup que, dans le monastère de Glastonbury, situé dans l'ancien royaume de Sussex, un moine d'origine saxonne avait été averti par un songe du lieu où reposaient les cendres du puissant Arthur de Bretagne. Aussitôt l'abbé du monastère se rendit au lieu indiqué, où après avoir fouillé la terre à une certaine profondeur, on découvrit de grands ossements humains qui furent recueillis soigneusement et transportés en cérémonie à l'abbaye de Glastonbury, où ils furent déposés dans un tombeau.

Le bruit de cette découverte qui se répandit bientôt dans tout le pays, fit cesser entièrement les fables que l'on faisait depuis si longtemps sur le retour d'Arthur; son souvenir s'effaça de l'esprit des vieux Bretons, et le récit de ses exploits ne fut plus qu'un amusement pour ceux qui se plaisaient encore à écouter des contes merveilleux.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1180. Mort de Louis le Jeune.

— Avénement de Philippe-Auguste.

1187. Jérusalem reprise par Saladin sur les chrétiens. (Histoire du moyen âge.)

RICHARD COEUR DE LION.

Depuis l'an 1189 jusqu'à l'an 1192.

—

Lorsque le roi Henri II eut tristement fini ses jours à Chinon, ainsi que je vous le racontais tout à l'heure, mes bons amis, ce fut Richard Cœur de Lion, l'aîné des deux fils qui lui survivaient, qui, ayant été proclamé roi d'Angleterre, se hâta de se rendre à Westminster pour y recevoir la couronne des mains de l'archevêque de Cantorbery, suivant l'usage établit Jamais encore aucune cérémonie de ce genre n'avait été célébrée en Angleterre avec une si grande pompe, Jean Lackland et les principaux barons du royaume. magnifiquement vêtus, y parurent, portant dans leurs mains l'épée, le manteau, le chapeau et les éperons du nouveau roi; et après que l'archevêque lui eut posé la couronne sur la tête, la foule fit éclater des transports de joie, dans l'espoir sans doute que le règne de Richard Ier serait plus paisible que celui de son père.

Mais cette solennité, qui semblait promettre un règne prospère, était à peine achevée qu'un terrible tumulte éclata dans la grande ville de Londres, et s'étendit bientôt sur plusieurs provinces du royaume.

Dans ce temps-là, mes enfants, où tout le monde, entraîné par l'exemple des rois et des barons, ne songeait comme eux qu'à guerroyer, les juifs, reste infortuné du peuple israélite, dispersés, comme vous savez, sur toute la terre, depuis la prise de Jérusalem par l'empereur Titus, étaient les seuls qui, dans

toute l'Europe, se livrassent au commerce, cette profession honorable et lucrative qui enrichit les Etats et les particuliers en augmentant le bien-être général: en Angleterre même, qui est aujourd'hui le pays le plus commerçant du monde entier, c'était entre leurs mains seulement que se trouvaient toutes les richesses ; mais ils n'en étaient pas mieux traités pour cela, et la seule présence d'un juif dans une assemblée publique était regardée comme un présage sinistre.

Le roi Richard, informé qu'un grand nombre d'Israélites avaient conçu le désir d'assister à son couronnement, leur avait fait interdire par ses officiers de se montrer pendant cette cérémonie, mais quelques-uns de ces infortunés, plus curieux ou plus hardis que les autres, eurent l'imprudence de ne pas tenir compte de cette défense, et, se glissant dans le palais de Westminster, ils assistèrent à toutes les fêtes comme le reste du peuple. Malheureusement, au moment où elles se terminaient, quelques-uns d'entre eux ayant été reconnus dans la foule, la populace, se jetant sur eux, les eut mis en pièces avant que les gardes du roi pussent les défendre.

Aussitôt une troupe considérable de mauvais sujets, comme il s'en trouve toujours dans une grande ville, excités par l'espoir de s'approprier leurs dépouilles, se mit à parcourir les rues de la cité, massacrant sans pitié tous les juifs qui leur tombèrent sous la main. Bientôt cette multitude effrénée, se portant aux maisons des plus riches marchands israélites, y mit le feu, et égorgea impitoyablement tous ceux qu'ils y trouvèrent. Ces scènes horribles se renouvelèrent en peu de jours dans plusieurs des principales villes du royaume; et Richard, qui ne put arrêter l'effervescence populaire, eut la douleur de voir les premiers jours de son règne signalés par ces effroyables massacres.

Vers le même temps, mes jeunes amis, une nouvelle alarmante était venue jeter l'effroi parmi les nations chrétiennes. La ville de Jérusalem, délivrée près de quatre-vingt-dix ans auparavant par Godefroid de Bouillon lors de la première croisade, comme vous savez, venait de retomber au pouvoir des Turcs Seljoucides, que le puissant Saladin, sultan d'Égypte, avait ramenés en Palestine. Au bruit de ce désastre, presque tous les princes de l'Europe avaient juré d'entreprendre une nouvelle croisade pour délivrer le saint sépulcre. A la tête de cette entreprise s'étaient mis Richard Cœur de Lion dont l'humeur turbulente s'accommodait à merveille des hasards de cette guerre sainte, et Philippe-Auguste, roi de France, qui venait de succéder à son père Louis VII.

Les deux jeunes rois étaient liés alors d'une si étroite amitié que, lorsque Richard avait cherché un asile à la cour de France, ils se donnaient, dit-on, le titre de frères, mangeaient à la même table, et dormaient dans le même lit, ce qui était alors la plus grande preuve d'amitié et de confiance que deux hommes pussent se donner. Tous deux parvinrent à décider les plus puissants barons de leurs royaumes à prendre part à cette croisade ; et Richard, ayant amassé beaucoup d'or et d'argent, fit préparer un grand nombre de vaisseaux sur lesquels il s'embarqua avec une armée formidable, et fut bientôt rejoint par son ami Philippe-Auguste à la tête de ses barons. Les chevaliers français et anglais marchaient sous les mêmes bannières, et les deux nations ne se distinguaient entre elles que par la couleur de la croix que chaque soldat portait sur son épaule gauche : celle des Anglais était blanche, et celle des Français rouge. Après une traversée longue et pénible, les deux flottes débarquèrent en Palestine où Richard et Philippe, d'un commun accord, mirent le siége devant une ville forte nommée

Pétolmaïs ou Saint-Jean-d'Acre, que les musulmans défendirent avec autant d'opiniâtreté que les croisés en déployèrent pour l'attaquer.

Je ne pourrais pas vous dire ici, mes bons amis, par combien de traits d'intrépidité le roi Richard justifia son surnom de Cœur de Lion : on le voyait sans cesse, sous une grêle de pierres et de flèches que lançaient les infidèles au pied de leurs remparts, encourager les soldats par son exemple ; et la bannière du roi d'Angleterre, reconnaissable au léopard qu'elle représentait, était toujours la plus exposée aux coups des assiégés. Malheureusement la valeur guerrière n'est pas le seul mérite qu'un roi doive ambitionner, et Richard ternissait l'éclat d'un si brillant courage par la violence et l'orgueil de son caractère, par l'emportement et l'arrogance de ses paroles qui bientôt indignèrent Philippe-Auguste lui-même et la plupart des princes et des barons qui assistaient à cette croisade.

Dans le dernier combat que les chrétiens eurent à livrer pour s'emparer de vive force de Saint-Jean-d'Acre sous les murs de laquelle une multitude de guerriers de toutes nations avaient déjà péri, Richard, selon sa coutume, combattant au premier rang, aperçut flotter sur une des tours de la ville la bannière d'un prince allemand, nommé Léopold, duc d'Autriche, qui, bravant tous les périls, s'était élancé des premiers sur le rempart, et y avait planté son étendard après en avoir chassé les Turcs. A cette vue, l'impétueux Richard ne fut pas maître de sa colère, et s'élançant aussitôt sur la muraille, il arrache lui-même la bannière du duc d'Autriche, la déchire de ses mains, et y plante la sienne, en défiant qui que ce soit de venir l'en ôter : personne, comme vous pouvez croire, ne s'y aventura, mais cette violence lui suscita un ennemi mortel dans la personne de

Léopold, qui, dès ce moment, jura de tirer tôt ou tard du roi d'Angleterre une terrible vengeance.

—

SYNCHRONISME DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1190. Philippe-Auguste prend la croix avec Richard Cœur de Lion, et vient assiéger Saint-Jean-d'Acre.

LE VIEUX DE LA MONTAGNE.

Depuis l'an 1193 jusqu'à l'an 1199.

—

Il y avait alors dans une des vallées du Mont-Liban qui sépare la Palestine de la Syrie, un seigneur très-méchant que l'on nommait le Vieux de la Montagne : ce seigneur était musulman, et à cause de cela il détestait les chrétiens.

Le Vieux de la Montagne habitait un magnifique palais, entouré de jardins plantés d'orangers, de citronniers, de myrtes et de toute espèce de fleurs et d'arbres odoriférants. Dans ces jardins coulait un nombre infini de fontaines limpides dont les eaux arrosaient des gazons toujours verts, et sous les bosquets on entendait jour et nuit le gazouillement de mille jolis oiseaux.

Ce palais, ces jardins au milieu desquels s'élevaient d'élégants pavillons de marbre, étaient peuplés d'un grand nombre de beaux jeunes gens, vêtus de robes blanches, que l'on y avait amenés encore enfants pour former le peuple du souverain de ce merveil-

leux empire ; là ils étaient élevés parmi toutes sortes de plaisirs et de jouissances, et ils aimaient tant ce prince, qui les rendait si heureux, que leur unique pensée était de lui plaire et de lui obéir.

Les sujets du Vieux de la Montagne ne craignaient point la mort, parce qu'il leur avait fait accroire que, s'ils périssaient en accomplissant ses ordres, ils seraient aussitôt transportés dans un paradis dont il leur faisait la description la plus magnifique.

« Vous entrerez dans ce paradis, leur disait ce « rusé vieillard, par huit portes d'ambre, et d'abord « vous apercevrez devant vous soixante et dix mille « prairies émaillées des plus belles fleurs, au milieu « desquelles s'élèvent soixante et dix mille palais de « nacre et de corail. Dans chacun de ces palais vous « trouverez un pareil nombre de galeries de topaze, « des salons dorés, des tables somptueusement ser- « vies, des sources de miel et de lait, et enfin d'élé- « gantes tentes de soie couleur de poupre sous les- « quelles vous pourrez dormir sur les lits de feuilles « de roses. »

Ces jeunes hommes, mes enfants, étaient donc persuadés qu'ils iraient après leur mot dans un pareil séjour s'ils consentaient à obéir à leur maître, au péril même de leur vie, et aucun d'eux ne se doutait que c'étaient autant de contes dont cet homme adroit se plaisait à les étourdir pour qu'ils n'hésitassent jamais à exécuter ses volontés.

Un jour, un envoyé de Philippe-Auguste alla trouver ce prince étrange, et lui offrit l'amitié du roi de France : le vieillard promena d'abord le Français dans son palais et dans ses jardins, et ensuite il le conduisit sur le sommet d'une tour très-élevée où se trouvaient nonchalamment couchés, sur des lits moelleux, plusieurs de ces jeunes gens dont je viens de vous parler.

Le Vieux de la Montagne fit un léger signe à deux de ces hommes qui semblaient chercher à deviner dans ses regards ce qu'ils pouvaient faire pour lui plaire, et aussitôt ces insensés se précipitèrent du haut en bas de la tour sans paraître même hésiter un seul instant. Ce seigneur avait ainsi sacrifié ces deux misérables pour montrer à l'envoyé de Philippe que de pareils hommes étaient capables de tout pour lui obéir.

Quoiqu'il ne soit jamais permis de tromper personne, cependant, mes bons amis, j'excuserais le Vieux de la Montagne s'il n'eût exigé de ses sujets cette aveugle soumission que pour les rendre meilleurs ou plus heureux ; mais, bien loin de là, il ne faisait usage de l'aveugle dévouement qu'il leur inspirait, que pour commettre des crimes effroyables, et les envoyer, quelquefois aux dernières limites de l'Europe ou de l'Asie, poignarder, au milieu de leur cour et de leur armée, les princes ou les rois contre lesquels il avait quelque sujet de mécontentement : certain d'être obéi au moindre signe, sa vengeance était toujours certaine et infaillible, et comme il se faisait appeler le roi des Hassassis, c'est de ce nom que l'on a fait dans notre langue le mot *assassin*, qui signifie un lâche et perfide meurtrier.

Au premier mot de ce maître impitoyable, ces hommes cruels partaient sous des déguisements, en cachant des poignards dans leur sein ; ils parcouraient les terres et les mers à la recherche de celui que le Vieux de la Montagne avait condamné, s'en approchaient en silence et le frappaient de mort au milieu des festins ou même jusque dans son lit : jamais ils ne rentraient dans le palais de leur prince que lorsque le meurtre était accompli. De pareils scélérats étaient plus redoutables que des armées entières, et malheur à ceux que le vieillard du Liban avait désignés pour mourir.

Déjà plusieurs chefs des croisés avaient succombé sous les coups de ces fanatiques; d'autres assassins avaient été découverts dans le camp des deux rois, et quoiqu'on leur eût fait subir d'horribles supplices pour épouvanter leurs pareils, chaque jour on apprenait que d'autres avaient été reconnus. Philippe, fatigué de l'insolence de Richard, prit le prétexte de cette guerre sans gloire contre d'obscurs meurtriers pour retourner dans son royaume où d'autres dangers réclamaient sa présence, et abandonna ainsi en Palestine le prince anglais dont il était devenu l'ennemi irréconciliable.

De ce moment, mes enfants, Richard, malgré sa valeur brillante et son habileté, n'obtint plus aucun avantage sur les musulmans; après avoir inutilement tenté de s'approcher de Jérusalem, et perdu la plus grande partie de son armée sans autre résultat que d'avoir aperçu de loin les murs de la cité sainte, il revint à Saint-Jean-d'Acre où il apprit avec indignation que son frère Jean Lackland, profitant de son absence, s'était uni au roi de France, pour le dépouiller de sa couronne, et que plusieurs barons anglais et normands s'étaient déclarés en faveur de ses ennemis.

A cette nouvelle, l'impétueux Richard, oubliant le serment qu'il avait fait de mourir pour la délivrance du saint sépulcre, s'embarqua secrètement sur un petit navire avec quelques compagnons dévoués, et se dirigea vers l'Italie, n'osant pas débarquer en France ni en Angleterre de peur de tomber entre les mains de son frère ou de Philippe; mais son orgueil et son emportement lui avaient suscité d'autres ennemis auxquels il était loin de s'attendre.

En effet, sa mauvaise fortune le fit aborder dans un port du golfe Adriatique nommmé Zara, où, ne voulant pas se faire connaître, il prit le nom d'un

simple marchand de Normandie, et défendit à ses serviteurs de confier à qui que ce fût qu'ils appartenaient au roi d'Angleterre; mais ayant envoyé un de ses domestiques au gouverneur de cette ville pour lui demander l'hospitalité, il eut l'imprudence de charger ce domestique d'offrir en présent à ce seigneur un précieux rubis, d'un éclat extraordinaire, qu'il avait acheté peu temps auparavant en Palestine.

A la vue de ce présent magnifique le seigneur de Zara fut frappé d'étonnement; mais le serviteur du roi lui ayant assuré que c'était un don que lui envoyait un marchand de Normandie, il l'examina de plus près, et soupçonna quel en était le véritable propriétaire : « Tu ne dis pas la vérité, dit-il sévè« rement au fidèle serviteur, et ce n'est pas d'un « marchand normand, mais du roi Richard lui-même, « à qui elle appartient, que tu tiens cette pierre pré« cieuse; cependant, puisqu'il a voulu me faire un « si beau cadeau sans me connaître, dis-lui que je « ne le retiendrai point dans ma ville, mais qu'il se « hâte d'en sortir, parce qu'il y serait entouré d'en« nemis. »

Ce sage conseil fut aussitôt suivi par Richard que le péril commençait à rendre prudent; et congédiant toute sa suite à l'exception de deux domestiques, il s'éloigna précipitamment : déjà même, par la promptitude de sa marche, il se flattait d'échapper à la vigilance des ennemis inconnus dont on le menaçait, lorqu'en traversant l'Allemagne il eut le malheur d'arriver dans le pays d'Autriche où régnait précisément ce même duc Léopold qu'il avait mortellement offensé au siége de Saint-Jean-d'Acre, en arrachant sa bannière du rempart où il l'avait plantée.

Celui-ci, informé par hasard de l'arrivée d'un étranger, suivi de deux domestiques aux mains des-

quels on avait remarqué des gants richement brodés, comme en portaient alors les personnes de qualité. fit saisir par ses gardes un de ces serviteurs, et l'ayant fait mettre à la torture, il lui arracha le secret de son maître, qui fut aussitôt arrêté et jeté dans une étroite prison, où jour et nuit deux farouches soldats, l'épée nue à la main, le gardaient à vue avec ordre de le tuer s'il faisait la moindre tentative pour s'échapper.

Sans doute, mes enfants, lorsqu'il se vit ainsi plongé dans une rigoureuse captivité où il pouvait languir pendant de longues années, le bouillant Richard se repentit amèrement de s'être ainsi abandonné à la violence de son caractère; car s'il n'eût jamais écouté que la prudence et la modération, il n'aurait point offensé le duc d'Autriche qui, au lieu de chercher à lui nuire, eût peut-être été le premier à lui rendre service.

Mais il était trop tard pour faire de semblables réflexions, et ce fut dans cette triste prison que le roi d'Angleterre passa plusieurs mois, livré aux ennuis de la captivité, tandis que son royaume était désolé par l'ambition de Jean Lackland, qui prétendait que la couronne devait lui appartenir, comme si son frère eût déjà cessé de vivre, puisqu'il était privé de la liberté; mais il se trouva des barons fidèles qui refusèrent d'obéir à ce méchant prince tant que Richard serait vivant, et réussirent même à le chasser du royaume qu'il avait rempli de troubles et de misère.

Cependant Richard, étant parvenu, moyennant une forte rançon, à recouvrer sa liberté après un an d'une dure captivité, revint en Angletere où il fut accueilli par les transports de joie du peuple et des barons qui avaient offert tout ce qu'ils possédaient pour que leur roi leur fût rendu, et se félicitaient de sa délivrance. Mais cette joie ne fut pas de longue

durée, car Richard à peine de retour dans ses États, fut forcé d'aller guerroyer contre Philippe-Auguste qui menaçait à la fois de s'emparer de l'Aquitaine et de la Normandie.

Cette guerre, qui dura plusieurs années, fournit encore au roi d'Angleterre de nouvelles occasions de montrer son courage, mais en assiégeant en France un château fort qui appartenait à un seigneur ennemi, il fut atteint d'une flèche aiguë qui lui traversa l'épaule de part en part, et cette blessure grave le conduisit en peu de jours au tombeau.

Avant de mourir, il dicta ses dernières volontés à ceux qui l'entouraient, fit emporter d'assaut le château ennemi, et ordonna que tous les chefs et les soldats qui s'y trouvaient fussent égorgés sans pitié, à l'exception de l'archer qui l'avait blessé : cet homme, qui avait nom Gourdon, fut en effet épargné tant que le roi vécut ; mais après sa mort, ses officiers, dans leur douleur, eurent la barbarie de le faire écorcher vif.

Le corps du roi Richard fut transporté, suivant l'ordre qu'il en donna à ses derniers moments, dans cette même abbaye de Fontevrault, près de Chinon, où son père Henri II avait reçu la sépulture, et son cœur de lion, comme il disait lui-même, fut porté à Rouen, capitale de la Normandie, en récompense de la fidélité que les habitants de cette ville lui avaient toujours conservée dans sa bonne comme dans sa mauvaise fortune.

Plus de cent ans après la mort du vaillant Richard, telle était encore en Asie la renommée de bravoure qu'il avait laissée, que des pèlerins entendirent des cavaliers arabes menacer leurs coursiers de sa présence, et des mères dire à leurs petits enfants, lorsqu'ils étaient méchants, qu'elles allaient appeler le Cœur de Lion.

Ce fut dans le temps que Richard Ier régnait sur l'Angleterre, mes jeunes amis, que l'on vit les forêts de ce royaume servir de refuge aux dernières bandes d'outlaws qui les infestaient depuis l'époque de la conquête normande. Le plus célèbre chef de ces audacieux bandits était alors un aventurier nommé Robin-Hood, dont l'histoire, mêlée de beaucoup de contes, a été conservée par un grand nombre de vieilles chansons que le peuple anglais répète encore quelquefois. Ce Robin n'était point un méchant homme, et au contraire il nourrissait une multitude de pauvres gens ou d'orphelins, dont les barons, dans leurs querelles, avaient brûlé les chaumières et ravagé les moissons; mais il faisait une guerre à mort aux soldats du roi et aux forestiers, c'est-à-dire aux gardes des forêts. Le souvenir du dernier chef des outlaws ne s'est jamais entièrement perdu parmi les paysans anglais qui célèbrent encore quelquefois en son honneur des fêtes où il est défendu à toute personne de rien faire autre chose que boire et s'amuser. Quelquefois aussi dans ces solennités on représente quelques-unes des actions de ce hardi personnage, sur un théâtre fait avec des branches d'arbres garnies de leur feuillage ; et l'on connaît encore, sur la côte du Nothumberland, une petite baie fréquentée par les pêcheurs qui porte le nom de Robin-Hood.

—

SYNCHRONISME DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1192. Retour de Philippe-Auguste en Europe.

LA MORT D'ARTHUR.

Depuis l'an 1199 jusqu'à l'an 1203.

—

Lorsque le roi Richard eut cessé de vivre, comme il n'avait point laissé de fils, peu s'en fallut que l'illustre famille des Plantagenet ne se trouvât éteinte; Henri le Jeune et Geoffroi de Bretagne, comme je vous l'ai dit, avaient précédé dans la tombe leur père Henri II; et le Cœur de Lion, avant de rendre le dernier soupir, à la prière de sa mère Eléonore qui vivait encore à cette époque, désigna pour son successeur Jean Lackland, son frère, au nom duquel s'attache le souvenir d'un grand crime et celui d'un événement remarquable pour la nation anglaise.

Or vous saurez, mes enfants, que ce n'était point à Jean sans Terre que la couronne aurait dû appartenir, parce que Geoffroi de Bretagne avait laissé un jeune enfant, auquel les Bretons de France donnèrent le glorieux nom d'Arthur qui leur rappelait, comme à ceux d'Angleterre, un des plus illustres guerriers de leur race. Henri II, au contraire, aurait voulu donner son propre nom à son petit-fils; mais les barons de Bretagne s'y refusèrent, et il en conçut contre le petit prince un profond éloignement que la reine Eléonore, et surtout Jean Lackland, ne manquèrent pas de partager, parce que ce dernier savait bien que cet enfant était le légitime héritier du trône qu'il ambitionnait. Aussi, dès sa plus tendre enfance, le jeune duc de Bretagne se trouva-t-il exposé à de grands dangers de la part de ces mauvais parents; et pour

l'en préserver, sa mère ne trouva pas d'autre moyen, que de l'envoyer à la cour de France où Philippe-Auguste le fit élever avec ses propres enfants, sous la seule condition qu'il lui ferait hommage de son duché de Bretagne dont jusqu'alors les rois d'Angleterre avaient été les seigneurs suzerains.

Cependant, mes bons amis, le roi Jean était un très-méchant homme, que sa violence, sa mauvaise foi, sa cruauté, son avarice, rendirent bientôt odieux à tous ses sujets, et principalement aux barons anglo-normands, gens d'humeur rude et turbulente s'il en fut jamais, comme ceux du temps d'Étienne de Blois dont ils étaient les petits-fils.

Ces seigneurs ne pouvaient surtout supporter la fierté de Jean, qui, au lieu de leur accorder sa confiance et de s'entourer des plus braves chevaliers anglais, leur préférait ouvertement des guerriers étrangers qu'il engageait à son service en promettant de leur donner les biens des barons d'Angleterre, comme autrefois Guillaume le Conquérant avait partagé les terres des Saxons à ses compagnons après la bataille d'Hastings. Les évêques et les moines détestaient aussi le roi Jean, dont plusieurs d'entre eux avaient éprouvé la barbarie, car on citait en Angleterre un grand nombre de saints personnages que ce prince cruel avait fait mourir de faim dans des cachots, en ajoutant encore à cet horrible supplice par le poids énorme d'une robe de plomb sous laquelle il les faisait enfermer, en disant, par une atroce plaisanterie, que ce vêtement les empêcherait d'avoir froid dans leur prison.

Cependant Arthur avait grandi à la cour de Philippe-Auguste, et il semblait réunir toutes les qualités brillantes des Plantagenet, sans en avoir les défauts. Les Bretons aimaient passionnément leur jeune duc, et le roi Jean apprenait avec inquiétude que les

bonnes dispositions de son neveu paraissaient croître avec lui. Malheureusement, cet aimable jeune homme, qui ne le cédait point en courage aux plus vaillants de sa race, ayant tenté de surprendre un château fort qui appartenait à son oncle, fut pris par les soldats de ce prince cruel, et conduit aussitôt dans une tour de la ville de Rouen, où il fut mis entre les mains d'un gardien nommé Hubert, qui passait pour un homme dur et sévère.

Il y avait déjà plusieurs mois que le pauvre Arthur était renfermé dans la tour de Rouen, et il supportait son triste sort avec tant de douceur et de résignation qu'il était parvenu à se faire aimer du farouche Hubert lui-même, lorsqu'un jour cet homme entra dans sa prison suivi de deux soldats à figure rébarbative qui tenaient en main des épées rougies au feu.

Arthur, chaque matin, avait l'habitude de s'avancer en souriant au-devant de son geôlier; mais à l'aspect du visage pâle et consterné de cet homme, et surtout de l'air affreux de ses deux compagnons, il comprit aussitôt qu'il était menacé de quelque grand malheur.

« Qu'avez-vous, mon ami? dit-il à Hubert, vous « paraissez triste. Hélas! je croyais que personne ne « devait être plus triste que moi, et pourtant, si j'étais « hors de cette prison, lors même que je serais obligé « de garder des moutons, il me semble que je serais « gai tant que le jour durerait. Est-ce ma faute si je « suis le fils de Geoffroi Plantagenet, au lieu de n'être « qu'un chétif berger? Non certainement, ce n'est « pas ma faute; et mieux vaudrait cent fois pour moi « être votre fils, Hubert, car je suis sûr que vous « m'aimeriez. »

En entendant ces paroles, Hubert sentit ses yeux se remplir de pleurs, et pour cacher son trouble, il

tourna le dos au jeune prince, et essuya furtivement une larme qui coulait sur sa joue.

« Vous êtes malade aujourd'hui, mon bon Hubert,
« continua le jeune prince ; jamais je ne vous ai vu
« si pâle. Eh bien ! restez avec moi ; c'est moi qui vous
« soignerai, et je vous servirai jour et nuit comme
« si vous étiez mon père. »

Cette fois, mes enfants, le geôlier ne fut pas maître de son attendrissement, et faisant aussitôt sortir les deux soldats qui l'accompagnaient, il laissa éclater ses sanglots, et montra au jeune prince une lettre du cruel Jean sans Terre, qui lui ordonnait de brûler sans délai, avec des fers rouges, les deux yeux de son neveu, bien certain que le pauvre jeune homme ne survivrait pas à cet horrible supplice.

« Hubert, demanda alors Arthur, aurez-vous bien
« le courage d'accomplir cet ordre barbare? » Le geôlier gardait le silence, parce qu'il savait bien que sa vie répondait de son obéissance. « Vous rappe-
« lez-vous, mon ami, cette nuit où vous aviez mal à
« la tête, et où je ne voulus pas vous quitter? Je
« mis autour de votre front un beau mouchoir que
« ma mère Constance m'avait donné autrefois, et
« que je vous priai de garder pour l'amour de moi.
« Lorsque vous dormiez, j'appuyais ma main sur
« votre tête brûlante pour la rafraîchir; et quand
« vous ouvriez les yeux, je vous demandais : Où est
« votre mal ? que faut-il faire pour vous soulager?
« J'aurais voulu avoir tous les baumes du monde
« pour calmer vos douleurs. Il y a bien des enfants de
« pauvres gens qui fussent restés dans leur lit, et ne
« vous auraient pas dit une seule de ces douces paro-
« les, qui font tant de bien quand on est malade, et
« vous, mon cher Hubert, vous aviez un prince pour
« vous servir et vous consoler. Après cela, aurez-vous
« le courage de brûler mes pauvres yeux, qui n'ont

« jamais pu et ne pourront jamais vous regarder avec « colère. »

Hubert, en l'écoutant, sentit son cœur se déchirer de douleur, car il n'était pas aussi méchant qu'il le paraissait, Hubert; mais il avait juré au roi Jean de lui obéir, et rappelant ses deux satellites, il leur ordonna de lier le jeune prince avec des chaines de fer, pour lui infliger l'effroyable supplice auquel il était condamné. A cette vue, Arthur, se jetant dans ses bras: « Ah! sauvez-moi, sauvez-moi, s'écria-t-il, des « mains de ces hommes sanguinaires! Je vous en « supplie, au nom du ciel, ne me liez pas! Si vous « voulez renvoyer ces hommes affreux, dont le « regard seul me fait mourir, je me tairai, je me « soumettrai à tout ce que vous voudrez, je ne re- « muerai pas, je ne frapperai point du pied; mais, « pour l'amour de Dieu, renvoyez ces hommes. »

Hubert, ne pouvant plus résister à ses prières, fit signe à ces misérables de sortir de nouveau; mais il conjura Arthur de se soumettre, en lui représentant que d'autres viendraient sans doute qui le traiteraient encore avec plus de barbarie. « Quoi! Hubert, s'écria « le jeune homme, pourriez-vous bien vous-même « m'infliger cette affreuse torture? Ne savez-vous « pas tout ce que fait souffrir dans l'œil un grain de « sable ou de poussière, un moucheron, un cheveu, « et vous auriez la cruauté de me percer avec ces « fers brûlants. »

Enfin, vaincu par ses instances, Hubert jeta loin de lui les instruments du supplice, et après avoir embrassé Arthur, il l'engagea à calmer son effroi, et lui promit d'écrire au roi que ses ordres étaient exécutés, et que son neveu n'existait plus.

Malheureusement, mes bons amis, le cruel Jean Lackland ne tarda pas à découvrir qu'on l'avait trompé; et peu de temps après, le corps sanglant de

l'infortuné jeune homme fut trouvé au pied de la tour de Rouen, d'où il s'était précipité, dit-on, pour fuir d'autres bourreaux chargés de nouveau, par son oncle, de lui infliger l'effroyable torture que la pitié d'Hubert lui avait épargnée.

—

SYNCHRONISME DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1199. Suite du règne de Philippe-Auguste.

LA GRANDE CHARTE.

Depuis l'an 1203 jusqu'à l'an 1216.

—

Je ne sais si vous vous souvenez, mes jeunes amis, d'avoir lu dans d'autres histoires que, du temps de la féodalité, lorsqu'un vassal avait commis quelque mauvaise action, son suzerain avait le droit de le faire paraître devant un tribunal formé d'autres vassaux comme lui, qui lui infligeaient le châtiment qu'il avait mérité, et si le coupable refusait de se présenter, le suzerain pouvait le dépouiller aussitôt de son fief, c'est-à-dire des terres dont il lui avait fait hommage.

Or, Jean Lackland, en sa qualité de duc de Normandie, était le vassal du roi de France, et Philippe-Auguste était son suzerain. Au premier bruit du meurtre du pauvre Arthur, les Bretons, au désespoir, supplièrent Philippe de les aider à venger sa mort, et ce prince, qui n'attendait qu'une occasion pour

déclarer la guerre au roi d'Angleterre, lui fit savoir qu'il eût à se présenter devant les hauts barons de France, ses pairs, c'est-à-dire ses égaux, pour se justifier du crime dont on l'accusait, faute de quoi il serait dépouillé de son fief de Normandie et de toutes les autres terres qu'il possédait dans le royaume de France. Mais Jean sans Terre se garda bien d'obéir à un pareil ordre, et au lieu de se présenter devant ses pairs, il passa précipitamment en Angleterre pour se préparer à la guerre.

Pendant ce temps, le roi Philippe, à la tête d'une puissante armée, s'emparait de la plupart des villes et des châteaux de Normandie, qui se rendirent presque tous sans résistance. Mais lorsqu'il se présenta devant la ville de Rouen, les bourgeois, après plusieurs combats, refusèrent d'ouvrir leurs portes aux Français, jusqu'à ce qu'ils eussent demandé à Jean de les secourir. Quelques-uns même d'entre eux se chargèrent d'aller trouver ce prince, pour lui exposer leur détresse; mais quand ils parurent devant lui, ils le trouvèrent entouré de joyeux compagnons, jouant nonchalamment aux échecs (jeu, comme vous savez, en usage dans les plus anciens temps), et ne purent obtenir de lui d'autre réponse que celle-ci : « Laissez faire les Français, et quand je voudrai, je « reprendrai en un jour ce qu'ils auront mis bien « des années à conquérir. »

Après cela, sans paraître remarquer la tristesse de ces bons citoyens, le roi les congédia pour continuer sa partie, et les députés, indignés d'une pareille ingratitude, ayant rapporté cette réponse aux bourgeois de Rouen, ceux-ci, sans plus attendre, se soumirent au roi de France. Depuis ce temps, mes bons amis, jamais la Normandie n'a cessé de faire partie de ce royaume, ainsi que plusieurs autres provinces dont Philippe-Auguste s'empara dans le

même temps; et l'Aquitaine seule, que Jean tenait de sa mère Éléonore, continua de lui appartenir.

Cependant le roi Lackland, voyant que bientôt il se trouverait sans couronne et mériterait ainsi en effet le surnom qu'on lui avait donné, sortit enfin de sa lâche apathie, et ayant rassemblé une armée, il se disposa à combattre le roi de France, et à défendre le reste de son royaume; il fit donc équiper une flotte, réunit un grand nombre de chefs et de soldats étrangers, et ordonna à ses barons de se tenir prêts à le suivre dans cette guerre. Il monta même sur un vaisseau, et donna le signal du départ à tous ses navires; mais à peine eut-il perdu de vue les côtes d'Angleterre qu'il s'aperçut qu'aucun des barons n'avait voulu le suivre, et apprit qu'au lieu de s'embarquer, ils s'étaient tous entendus pour refuser de le servir, jusqu'à ce qu'il se fût engagé par un serment solennel, à ne plus tourmenter comme il l'avait fait jusqu'alors les seigneurs, les évêques et le pauvre peuple, à rendre justice à tous les Anglais, et enfin à renvoyer dans leur pays les chefs et les soldats étrangers qu'il avait pris à son service.

Je ne saurais vous dire, mes jeunes amis, quelle fut la colère du roi Jean lorsqu'il apprit la résolution des barons. Dans sa fureur il ordonna à son pilote de le ramener promptement en Angleterre, fit précipitamment débarquer ses troupes, et voulut forcer les rebelles à lui demander grâce. Mais ceux-ci, plutôt que de se soumettre à un si méchant homme, marchèrent à sa rencontre pour lui livrer bataille; plusieurs villes se déclarèrent en leur faveur, et lorsque le roi se présenta devant les murs de Londres, les bourgeois de cette capitale refusèrent de lui en ouvrir les portes.

Jean comprit bien alors qu'il ne serait pas le plus fort, s'il fallait recourir aux armes; et comme les

barons menaçaient de le chasser du royaume, il consentit à une entrevue avec les principaux d'entre eux, dans une vaste plaine, située sur les bords de la Tamise, entre Windsor et une autre ville nommée Staines. Là, il se vit contraint, pour obtenir la paix, d'accorder aux mécontents tout ce qu'ils demandaient, par un écrit, au bas duquel il mit lui-même son grand sceau royal, en s'engageant par serment à ne jamais manquer à ses promesses.

Cet écrit, mes enfants, par lequel Jean Lackland s'engagea à ne plus dépouiller les seignenrs de leurs châteaux, les chevaliers de leurs chevaux et armures de guerre, et les laboureurs de la charrue qui est leur gagne-pain, fut appelé la Grande Charte d'Angleterre, et depuis ce temps tous les princes qui régnèrent sur ce pays furent obligés, le jour de leur couronnement, de jurer aux pieds des autels d'en observer toutes les dispositions.

Dès le lendemain, Jean, qui n'avait prêté ce serment que pour tromper les barons, s'enfuit secrètement dans l'île de Wight, voisine de la côte de Sussex, où il réunit une nouvelle armée de soldats de tous pays, et résolut de tenter encore une fois de faire rentrer les mutins dans le devoir. Mais tout le monde fut indigné de sa mauvaise foi, et quoiqu'il fît encore beaucoup de promesses à ceux qui consentiraient à le reconnaître pour leur roi, il ne trouva plus personne qui voulût se fier à sa parole.

Mais tandis que Jean Lackland, en horreur à tous ses sujets, se disposait à faire de nouveaux efforts pour reprendre par la force des armes ce que sa perfidie lui avait fait perdre, les barons anglais résolurent d'appeler au trône un prince étranger qui pût les aider à repousser ses attaques, et ils envoyèrent offrir la couronne d'Angleterre au fils aîné de Philippe-Auguste, qui se nommait Louis, et était un prince jeune et vaillant.

Louis se rendit aussitôt en Angleterre, avec la permission du roi son père, et partout sur son passage le peuple de ce pays le salua de mille acclamations; car il n'y avait pas alors un seul Anglais qui ne préférât voir cette couronne sur la tête d'un prince français plutôt que de l'abandonner à un homme capable d'avoir fait mourir son neveu, et de manquer aux promesses de la grande charte.

Cependant Jean sans Terre, ayant débarqué en Angleterre avec une troupe de soldats, s'était mis à ravager les campagnes et à porter la désolation dans tous les lieux qu'il traversait. Les villes, les châteaux, les monastères même n'étaient pas épargnés par ce furieux, qui semblait vouloir détruire ce royaume qu'il avait perdu par ses crimes.

Un jour, il pénétra, à la tête des bandits qui l'accompagnaient, dans une riche abbaye qu'il saccagea de fond en comble, après s'être emparé des choses précieuses qu'elle renfermait; plusieurs pauvres moines furent victimes de sa rage, il ne fit grâce à quelques-uns, que sous la condition qu'ils lui indiqueraient les endroits où le reste de leurs trésors était caché.

Alors le plus vieux de ces moines se dévoua pour sauver ce qui restait encore de ses frères, et pour cela il vint offrir au farouche Jean du vin excellent qu'il affirmait avoir soigneusement réservé pour lui en faire hommage.

Jean fut bien tenté d'accepter cette offre, mais, comme il craignait sans cesse qu'on n'attentât à sa vie, il ordonna au moine de boire avant lui, croyant s'assurer par cette précaution que le vin n'était pas empoisonné. Le vieillard obéit aussitôt sans la moindre hésitation; et Jean, ne conservant plus alors aucune défiance, en but avec plaisir plusieurs verres.

Mais à peine sa soif fut-elle apaisée qu'il sentit ses entrailles dévorées d'un feu ardent, et ne put plus

douter qu'il n'eût avalé un poison mortel, lorsqu'il vit le moine lui-même tomber dans d'affreuses convulsions, et expirer en sa présence : c'est que cet homme avait mieux aimé de périr que de laisser vivre plus longtemps un monstre tel que Jean sans Terre.

En effet, ce méchant prince éprouva bientôt lui-même les terribles effets du poison, et mourut en quelques instants, sans même avoir eu le temps de se repentir de ses scélératesses.

La mort de Jean Lackland semblait assurer la couronne d'Angleterre au fils de Philippe-Auguste ; mais il en fut tout autrement; car le tyran ayant laissé plusieurs petits garçons, les barons anglais, par respect pour l'illustre famille des Plantagenet, préférèrent mettre sur le trône l'aîné de ces jeunes princes, alors âgé de dix ans seulement, qui prit à son avénement le nom de Henri III, sous lequel il régna pendant de longues années.

Je dois vous faire remarquer ici, mes enfants, que la grande charte du roi Jean, quoique destinée à servir de loi suprême à la nation anglaise, fut entièrement écrite en langue française, parce que cette langue était à cette époque, la seule en usage pour les rois et les barons d'Angleterre, où le bas peuple seulement avait continué de parler le langage saxon, auquel on mêlait encore pourtant un grand nombre de mots normands.

—

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1201. Suite du règne de Philippe-Auguste.
1205. Jean sans Terre dépouillé de la Normandie.
1205. Première croisade prêchée contre les Albigeois.
1214. Bataille de Bouvines.

SIMON DE MONTFORT.

Depuis l'an 1216 jusqu'à l'an 1272.

Henri III, mes jeunes amis, ne ressemblait guère à son père : il était doux, pacifique et patient ; mais quoique, en recevant la couronne, il eût juré d'observer la grande charte, il oublia trop souvent qu'il devait éloigner les étrangers de sa personne, pour n'accorder sa confiance qu'à des seigneurs anglais, et attira par cette imprudence de grands malheurs sur son royaume et sur lui-même. Les barons, indignés de cette préférence, devinrent ses ennemis, et ces hommes turbulents ne cachèrent bientôt plus leur mécontentement.

Un jour que le roi avait convoqué un grand conseil de barons dans son palais de Westminster, il vit avec surprise, en entrant dans cette assemblée, que tous les assistants étaient armés de pied en cap ; mais cet étonnement se changea bientôt en effroi, lorsque les barons l'environnèrent en tirant leurs épées du fourreau : « Suis-je donc votre prisonnier ? s'écria le « pauvre roi. — Non, lui répondit un de ces mutins ; « mais nous ne voulons pas que d'autres que nous « vous entourent et gouvernent votre royaume. » Henri comprit alors qu'il ne pourrait imposer silence à ces rebelles, et il fut obligé de renvoyer ses amis étrangers pour les remplacer par des seigneurs anglais que les barons placèrent auprès de lui, afin que nul n'approchât plus de sa personne sans leur permission.

Parmi les barons turbulents qui avaient ainsi forcé Henri III à se mettre entre leurs mains, on distinguait un seigneur nommé Simon de Montfort, comte de Leicester, qui possédait un grand nombre de châteaux forts, et commandait à beaucoup de chevaliers et d'hommes d'armes.

Ce comte de Leicester, mes bons amis, était Français d'origine, et le second fils du fameux Simon de Montfort qui poursuivit les Albigeois avec tant de cruauté, ainsi que vous pouvez vous souvenir de l'avoir lu dans l'histoire de France. C'était un guerrier brave et audacieux ; mais il avait tant d'ambition et d'orgueil que, quoique le roi Henri, en lui donnant sa propre fille en mariage, l'eût élevé au rang des plus puissants seigneurs d'Angleterre, il n'était point encore satisfait d'une si brillante fortune. Enhardi par la timidité du monarque, il prétendit bientôt être le seul maître du royaume, et assembla, sans consulter ce prince, un grand conseil de barons, auquel il appela même des bourgeois de Londres et des principales villes du pays.

C'était la première fois, mes enfants, que depuis la conquête des Normands on voyait d'autres personnages que des barons et des évêques prendre place dans ces assemblées, qui commencèrent dès lors à prendre le nom de parlements, et je vous engage à ne point oublier à quelle occasion eut lieu cette nouveauté qui devait avoir plus tard de grands résultats pour l'Angleterre.

Mais Henri III ne put souffrir l'insolence de cet orgueilleux, et, ayant appelé à son secours le petit nombre de barons qui lui étaient restés fidèles, il livra bataille aux partisans de Leicester auprès d'une ville nommée Lewes, où il y eut un grand nombre de soldats tués de part et d'autre. Malheureusement, cette tentative ne produisit qu'un fâcheux résultat ; car

Montfort ayant remporté une victoire complète, Henri lui-même tomba en son pouvoir, ainsi que son fils aîné, nommé Édouard, qui était un prince aimable et vaillant.

Leicester, devenu par cet événement le véritable maître du royaume, feignit alors de traiter ses prisonniers avec les plus grands égards; et pour que les Anglais lui obéissent sans répugnance, c'était au nom du roi captif qu'il ordonnait aux barons et aux magistrats des villes de lui payer les impôts et de rendre la justice au peuple. Mais personne n'était dupe de cette ruse du comte, et chacun savait en Angleterre que lui seul dictait au roi ce qu'il devait faire.

Pendant ce temps, le jeune Édouard, que Leicester avait eu soin de séparer de son père, languissait dans une ville nommée Hereford, d'où il lui était interdit de sortir sans être accompagné d'une troupe nombreuse de gardes et de chevaliers. Ainsi, quoique Montfort n'eût point osé jeter ce prince dans quelque prison obscure, il n'en était pas moins gardé avec une extrême rigueur.

Cependant quelques anciens amis d'Édouard parvinrent à lui faire savoir secrètement que s'il pouvait tromper la vigilance de ses gardiens, un grand nombre de barons, déjà fatigués de l'orgueil de Leicester, étaient prêts à se joindre à lui pour délivrer le vieux roi; Édouard leur répondit qu'il saisirait la première occasion de s'échapper, et les avertit de se tenir prêts à le recevoir au milieu d'eux.

A quelque temps de là, le prince feignit tout à coup un goût très-vif pour l'exercice du cheval, et il demanda la permission d'aller faire des promenades hors des murs d'Hereford, toujours accompagné de ses geôliers ordinaires. Mais un jour qu'il avait obtenu de s'éloigner un peu plus que de coutume des murailles qui lui servaient de prison, il aperçut tout à

coup dans le lointain un cavalier, monté sur un cheval blanc, qui, après avoir agité à diverses reprises son bonnet en l'air, disparut aussitôt dans un petit bois voisin. A cette vue, Édouard ne douta point que ce cavalier ne fût envoyé par ses amis, en enfonçant ses éperons dans les flancs de son cheval, qui était l'un des meilleurs coureurs du royaume, il s'éloigna rapidement de ses gardes, et fut soustrait à leur poursuite par la nuit qui survint.

Je n'essayerai point, mes enfants, de vous peindre la colère de Montfort, lorsqu'il apprit que le plus dangereux de ses prisonniers lui était échappé, et que déjà ce prince, ayant rejoint ses amis, s'était mis à leur tête pour délivrer son vieux père de la captivité où il gémissait depuis tant d'années. Simon ne manquait pas de courage, comme vous savez, et il ordonna aussitôt aux barons les plus voisins de lui amener tous les soldats qu'il leur serait possible de réunir; mais lorsqu'il passa la revue de ses troupes, il les trouva si peu nombreuses, qu'il hésita, pour la première fois de sa vie, à tenter le sort des armes. Cependant son audace accoutumée l'emporta bientôt, et il résolut de marcher, sans perdre un moment, à la rencontre du prince Édouard.

Les deux armées ne tardèrent pas à se trouver en présence auprès d'une ville nommée Évesham, où tout se prépara de part et d'autre pour une terrible bataille. Leicester, qui avait eu soin d'amener avec lui le vieux Henri, se flattait encore que la présence du roi empêcherait Édouard d'engager le combat; mais il perdit cette espérance lorsqu'il s'aperçut que l'armée du prince, beaucoup plus nombreuse que la sienne, l'environnait déjà de tous côtés, et il ne put s'empêcher de s'écrier avec effroi : « Que Dieu ait pitié de « nos âmes, car nos corps sont aux ennemis ! »

En effet, le combat s'étant engagé peu d'instants

après, Leicester, malgré tous ses efforts, vit son armée entièrement détruite, et lui-même, combattant au premier rang avec une intrépidité digne d'une meilleure cause, tomba percé de coups dans la mêlée, ainsi que le plus jeune de ses fils.

Au plus fort de la bataille, le prince Édouard, qui combattait aussi parmi les plus braves de son armée, vit un chevalier qui, ayant été renversé par terre, allait être foulé aux pieds des soldats ou percé de leurs lances, parce que, accablé sous le poids de son armure de fer, il lui était impossible de se relever. Au moment où le prince anglais lui-même allait peut-être le frapper de son épée, il l'entendit s'écrier avec l'accent de la douleur : « Hélas! ne me tuez point, « je suis Henri votre roi! » Et en effet c'était le pauvre Henri III, dont son fils reconnut la voix, et se précipitant à terre, il l'aida à se relever, lui donna son propre cheval, et ne le quitta plus de la journée, de crainte de nouveaux dangers.

Le corps de Simon de Montfort fut trouvé tout sanglant sous des morceaux de morts, et livré aux insultes des soldats du roi; mais Henri, ayant appris que son ennemi avait péri, eut la générosité d'ordonner qu'on lui donnât une sépulture honorable, et lui fit même élever un somptueux tombeau dans l'abbaye d'Évesham.

Quoique l'orgueil et l'ambition de Leicester, qui semblaient héréditaires dans cette famille célèbre des comtes de Montfort, eussent causé sa perte et les malheurs du royaume, beaucoup d'Anglais cependant, croyant que c'était à lui qu'ils devaient l'éloignement des favoris étrangers du roi, l'honorèrent comme un martyr, et pendant plusieurs années son tombeau devint le but d'un pèlerinage comme celui de Thomas Becket à Cantorbery; mais les barons eux-mêmes qui l'avaient suivi, se lassèrent bientôt de rendre de pa-

reils honneurs à la mémoire de cet ambitieux, dont la sépulture fut peu de temps après abandonnée de tout le monde.

Tous les chevaliers qui avaient servi Simon de Montfort, à l'exception de dix seulement que l'on releva presque mourants sur le champ de bataille d'Évesham, périrent dans cette journée ; leurs biens furent distribués par Henri à ses fidèles serviteurs ; et les terres et châteaux de Leicester furent donnés à Edmond, frère d'Edouard et second fils du roi, qui devint par là l'un des plus riches seigneurs d'Angleterre.

—

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1223. Mort de Philippe-Auguste. — Avénement de Louis VIII.
1225. Le Languedoc réuni à la France.
1226. Commencement du règne de saint Louis sous la régence de sa mère, Blanche de Castille.
1241. Bataille de Taillebourg.
1249. Croisade de saint Louis en Égypte.
1250. Défaite de la Massoure et captivité de Louis IX.
1254. Retour de saint Louis en Europe.
1270. Mort de saint Louis devant Tunis.

LE PREMIER PRINCE DE GALLES.

Depuis l'an 1272 jusqu'à l'an 1307.

—

Quoiqu'il n'y eût pas moins de cinquante ans, mes bons amis, que le vieux Henri III occupait le trône d'Angleterre, lorsqu'il fut délivré des mains de Simon de Montfort, il régna encore paisiblement pendant six années sur ce royaume, et atteignit ainsi une vieillesse très-avancée.

Pendant ce temps, le prince Édouard, qui, à la bravoure que nous lui connaissons, joignait un corps robuste et infatigable, ne pouvant supporter un si long repos, obtint de son père la permission d'entreprendre une croisade, où un grand nombre de chevaliers anglais s'empressèrent de le suivre. Le roi consentit à regret à cet éloignement de son fils bien-aimé, parce qu'il était trop âgé pour espérer de le revoir avant de mourir, et Édouard s'embarqua pour la Palestine.

A cette époque, mes enfants, la ville de Saint-Jean-d'Acre, que Richard Ier avait autrefois conquise sur les musulmans, était assiégée par le sultan d'Égypte, qui, à la tête d'une puissante armée, avait réduit les défenseurs de cette place aux dernières extrémités. L'arrivée du prince anglais et de ses chevaliers rendit le courage aux croisés qui ne pouvaient se lasser d'admirer la bonne mine et la vaillance du petit-neveu du Cœur de Lion; et le sultan lui-même con-

sentit, après quelques combats, à conclure avec les chrétiens une trêve de quinze années.

Mais ce n'était point dans les batailles qu'Édouard devait courir le plus grand danger. Un jour qu'accablé par la chaleur du soleil d'Asie, il s'était endormi sous sa tente, un Sarrasin, qui s'y était glissé sans être aperçu, le frappa d'un coup de poignard au bras droit. Heureusement la main mal assurée du meurtrier ne lui fit qu'une blessure légère, et Édouard, éveillé par la douleur, se jeta sur son assassin, le terrassa, et parvint à le désarmer.

D'abord la blessure qu'il avait reçue ne parut nullement dangereuse; mais bientôt on s'aperçut que son bras enflait prodigieusement, et les médecins déclarèrent que le poignard dont le prince avait été frappé était empoisonné, et qu'il mourrait infailliblement s'il ne se trouvait personne qui, au péril de sa vie, se dévouât à sucer sa plaie pour en faire sortir tout le poison.

Aussitôt on offrit la plus riche récompense à celui qui consentirait à cette épreuve; mais la mort paraissait tellement certaine pour quiconque s'y exposerait, que personne ne se présenta, et le pauvre Édouard se voyait au moment de mourir, lorsque sa femme, qui se nommait Éléonore et était une belle et vertueuse princesse, résolut de sacrifier sa propre vie pour sauver celle de son mari. Le succès le plus complet couronna l'admirable dévouement de cette noble dame; car non-seulement en peu de jours la blessure du prince fut entièrement guérie, mais encore la courageuse Éléonore ne mourut point du poison qu'elle avait sucé.

Quelque temps après, Édouard, ayant appris la

mort de son vieux père, qu'il pleura sincèrement, retourna en Angleterre où il monta sur le trône sous le nom d'Édouard Ier, parce qu'il était le premier prince de ce nom qui régnât sur ce royaume depuis la conquête des Normands.

Peu d'années s'étaient écoulées depuis qu'Édouard avait été couronné à Westminster, lorsque les Gallois, ces descendants des anciens Cambriens, qui ne s'étaient jamais soumis aux conquérants de l'Angleterre, lui déclarèrent la guerre et ravagèrent plusieurs provinces de ce royaume. Le prince de ces sauvages, nommé Llewellyn, était un guerrier habile et entreprenant ; et chaque fois que le roi envoyait à sa rencontre des chevaliers couverts de fer et montés sur leurs grands chevaux de bataille, il se retirait précipitamment avec ses soldats sur la plus haute montagne de cette contrée, que l'on nomme le Snowdon, c'est-à-dire le pic neigeux, où les cavaliers normands ne pouvaient les suivre ; les Gallois étaient d'ailleurs excités dans cette lutte opiniâtre par leurs bardes, dont les chants guerriers leur rappelaient sans cesse les exploits de leurs ancêtres et la haine qu'ils portaient aux étrangers.

Depuis longtemps, mes bons amis, il y avait parmi les Gallois, nation crédule et ignorante s'il en fut jamais, une prophétie bizarre attribuée à l'un de leurs plus anciens bardes, nommé Miriddin ou Merlin, qui avait eu autrefois, disaient-ils, le don de prédire l'avenir. Voici ce que disait cette prophétie : « Lors« que la monnaie d'Angleterre deviendra ronde, le « prince de Galles entrera couronné dans Londres. »

Or il faut que vous sachiez que pendant bien des années les monnaies grossières que les rois anglais

faisaient frapper étaient de forme longue ou carrée, et que ce fut Édouard Ier qui le premier ordonna qu'à l'avenir on ne fabriquerait plus dans son royaume que des pièces circulaires, comme celles dont on fait usage aujourd'hui dans tous les pays de l'Europe. Les Gallois, informés de ce changement, ne doutèrent pas alors que la prédiction de Merlin ne fût sur le point de s'accomplir; mais ils furent bien cruellement détrompés, car leur prince, ayant eu l'imprudence de sortir de sa retraite à la tête d'une nouvelle armée, fut tué dans un combat où ses troupes furent mises en déroute. Le corps de Llewellyn ayant été reconnu parmi les morts, Édouard ordonna qu'on lui coupât la tête, et qu'on la portât au bout d'une lance dans la ville de Londres, après l'avoir couronnée, par dérision, d'un cercle d'argent, pour apprendre aux Gallois que c'était ainsi qu'il fallait interpréter leur prétendue prophétie.

Ce revers inattendu jeta le découragement parmi la population du pays de Galles; et comme le roi avait ordonné que l'on mît à mort sur-le-champ tous les bardes qui tomberaient au pouvoir des Anglais, il ne resta bientôt plus personne pour exciter les Gallois à la résistance, et ils consentirent enfin à se soumettre au roi d'Angleterre, sous la seule condition qu'il leur donnerait un prince qui fût né dans leur pays et ne sût point dire un seul mot d'anglais.

A cette époque précisément, mes jeunes amis, la reine Éléonore, qui avait aussi suivi son mari dans cette guerre, se trouvant à Carnarvon, l'une des villes du pays de Galles, mit au monde un petit garçon auquel son père donna le nom d'Édouard.

Alors, le roi, ayant appris la condition que les

Gallois mettaient à leur soumission, fit assembler leurs principaux chefs, et lorsqu'ils furent tous réunis autour de lui, il prit dans ses bras le petit enfant qui était né la veille, et leur dit : « Vous m'avez demandé « un prince né dans votre pays et qui ne parlât point « anglais : eh bien! je vous donne mon fils Édouard, « qui vient de naître à Carnarvon, et qui ne sait pas « encore prononcer un seul mot de cette langue ni « d'aucune autre. Recevez-le donc pour prince de « Galles, et rappelez-vous que désormais ce titre sera « celui de l'héritier du trône d'Angleterre. »

Les Gallois accueillirent cette offre avec reconnaissance; et quoiqu'ils conservassent encore longtemps leurs anciennes mœurs sauvages, ils demeurèrent depuis cette époque soumis aux rois anglais, qui les gouvernèrent comme leurs autres sujets.

La conquête du pays de Galles, mes bons amis, ne fut pas le seul événement remarquable du règne d'Édouard Ier. Ce prince, ayant été appelé à juger un différend qui s'était élevé entre neuf seigneurs, qui tous prétendaient obtenir la couronne d'Écosse, après la mort d'un de leurs rois qui n'avait point laissé de fils, voulut s'emparer de ce royaume pour lui-même; mais les Écossais refusèrent de lui obéir, et cela fut cause de longues guerres entre l'Angleterre et l'Écosse. Le récit de ces événements est fort instructif; mais je n'entreprendrai point de vous les raconter, parce qu'un célèbre auteur écossais, nommé Walter Scott, a pris lui-même la peine de les écrire pour son petit-fils, d'une manière bien plus intéressante que je ne pourrais espérer de le faire.

Vous saurez seulement qu'Édouard Ier, qui se faisait surnommer « le Marteau des Écossais, » parce qu'il

prétendait les battre comme un marteau bat le fer sur l'enclume, conserva toute sa vie un tel ressentiment contre cette nation, qu'à ses derniers moments il ordonna à son fils d'envelopper ses os, aussitôt après sa mort, dans une peau de taureau, et de les faire porter devant les bataillons anglais toutes les fois qu'ils marcheraient contre les Écossais. Je n'ai pas besoin de vous dire, mes enfants, que cet ordre bizarre ne fut point exécuté, et qu'après sa mort, Édouard fut enseveli dans l'église de Westminster, comme presque tous ses aïeux l'avaient été.

—

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1272. Règne de Philippe le Hardi.
1278. Procès fameux de Pierre Labrosse.
1282. Les Vêpres siciliennes.
1285. Mort de Philippe III.
— Philippe IV, dit le Bel, lui succède.
1301. Querelle avec le pape Boniface VIII.
1305. Destruction de l'ordre des Templiers.

ÉDOUARD II ET SES FAVORIS.

Depuis l'an 1307 jusqu'à l'an 1325.

—

Édouard de Carnarvon, qui le premier porta le titre de prince de Galles, fut certainement, mes jeunes amis, l'un des plus malheureux rois qui aient jamais existé : quoique doux et pacifique, il fut toute sa vie en butte

à des haines violentes, et, comme il arrive le plus souvent aux hommes d'un caractère faible et irrésolu, il ne sut jamais se faire craindre, et ne put pas se faire aimer.

Parmi les jeunes seigneurs qu'Édouard Ier faisait élever auprès de son fils, se trouvait un enfant nommé Gaveston, qui, par la gentillesse de ses manières, la grâce de son esprit, la finesse de son caractère, était parvenu à se rendre si agréable au prince de Galles, que celui-ci ne pouvait plus se passer un instant de le voir. Ses jeux, ses études, ses plaisirs, ses voyages, tout lui était devenu insupportable sans son ami Gaveston, qui savait adroitement flatter ses goûts, et se chargeait volontiers de toutes les fautes que le prince pouvait commettre, afin de lui éviter les réprimandes de son précepteur. Mais sous cette apparence de dévouement, le rusé courtisan (car les princes enfants ont déjà des courtisans) cachait un cœur égoïste, une âme incapable d'une bonne pensée, et s'il témoignait une si vive affection à son maître, c'était dans l'espoir d'en être récompensé lorsqu'il serait parvenu au trône.

Édouard Ier, qui avait remarqué combien l'ami de son fils était étourdi, babillard et paresseux, avertissait sans cesse ce prince de ne pas suivre les mauvais exemples que lui donnait son jeune camarade, et lorsque le vieux roi se sentit près de mourir, il recommanda à Édouard d'éloigner Gaveston de sa personne, et surtout de se bien garder de lui accorder des faveurs dont il n'était pas digne. Édouard II promit à son père mourant de suivre ses avis; mais à peine fut-il maître du trône qu'il les oublia complétement, et combla aussitôt son favori de toute sorte d'honneurs et de richesses.

De ce moment, mes bons amis, Gaveston certain

que l'affection du roi ne lui manquerait pas, se montra el qu'il était naturellememt, c'est-à-dire insolent envers les barons, et impitoyable envers le pauvre peuple. Bien sûr de son ascendant sur l'esprit du faible Édouard, il se mit à calomnier auprès de ce monarque les plus grands seigneurs de la cour, et excita si vivement le mécontentement de tout le monde, que le roi, ayant convoqué les barons en parlement, ceux-ci refusèrent de se rendre à cette assemblée, jusqu'à ce que Gaveston eût été éloigné de la cour où il offensait les plus nobles personnages par son insolence et son orgueil.

Édouard, indigné de l'audace de ce refus, et excité d'ailleurs par Gaveston, menaça les barons de sa colère et de sa vengeance; mais lorsqu'il voulut les punir, il ne trouva personne qui consentît à servir sa cause, et bientôt ce prince s'aperçut avec douleur que la haine qu'inspirait le protégé commençait à s'attacher au protecteur.

Le roi, ainsi trompé dans son attente, se vit alors forcé d'éloigner ce cher ami, et après l'avoir embrassé en pleurant, il le supplia d'aller passer quelques mois en France, pour y attendre en sûreté que l'animosité de ses ennemis fût calmée. Gaveston quitta donc l'Angleterre avec des équipages plus magnifiques que ceux du monarque lui-même, et son arrogance en se retirant, autant que la douleur du roi, ne fit qu'irriter encore plus les barons qui le haïssaient.

Mais ce fut bien pis encore, mes enfants, lorsque Édouard, ne pouvant vivre séparé de son favori, lui écrivit peu de mois après de venir promptement reprendre auprès de sa personne le rang et les honneurs qu'il lui avait prodigués avant son exil, et Gaveston, triomphant, se hâta d'obéir, ne doutant pas

que l'humiliation de ses ennemis ne les forçât enfin au silence.

Malheureusement pour cet insensé, il se trompait entièrement, comme cela arrive le plus souvent à ceux qui ne prennent conseil que de leur vanité, car à peine eut-il mis le pied dans Westminster, où le roi le reçut à bras ouverts, que plusieurs barons, à la tête desquels se mit le comte de Lancastre, propre cousin du roi, et l'un des plus puissants seigneurs du royaume, rassemblèrent des soldats et marchèrent contre Édouard pour l'obliger à lui livrer son ami.

Le comte de Lancastre, mes enfants, était fils de ce prince Edmond à qui son père Henri III avait autrefois donné les châteaux et les domaines du fameux Simon de Montfort, et vous ferez bien de vous rappeler l'origine de la puissance de cette famille, dont j'aurai plus d'une fois occasion de vous reparler dans cette histoire.

A l'approche des ennemis de Gaveston, Édouard, pour le préserver de leur fureur, le fit entrer dans un château fort nommé Scarborough, entouré de hautes murailles et de fossés profonds, où il espérait que ses jours seraient en sûreté. Mais lorsque le favori vit ce château environné de tous côtés par les barons, il éprouva une si grande frayeur, qu'il offrit lui-même de se remettre entre leurs mains, dans l'espoir que cette soumission apaiserait leur rage, et que, satisfaits de l'avoir dépouillé de ses biens, ils lui laisseraient au moins la vie. Mais cet imprudent s'aveuglait encore sur la destinée qui l'attendait, car à peine fut-il tombé au pouvoir des barons que quelques-uns d'entre eux, l'environnant avec une troupe d'hommes armés, le conduisirent devant Lancastre, qui ordonna qu'on le mît à mort sur-le-champ. En vain ce Gaveston,

qui avait traité avec tant de hauteur les plus grands personnages d'Angleterre, essaya-t-il d'émouvoir la pitié de ce prince en embrassant ses genoux et l'appelant son aimable lord (titre que prennent encore aujourd'hui les seigneurs anglais), Lancastre fut inexorable, et le malheureux eut la tête tranchée d'un coup de hache. Les moines d'une abbaye voisine lui donnèrent par charité la sépulture dans leur église, où peu de temps après Édouard lui fit élever un tombeau; mais personne ne plaignit cet homme, parce que l'orgueil seul avait été la cause de sa perte.

Il me serait impossible, mes jeunes amis, de vous peindre la douleur qu'éprouva le roi lorsqu'il apprit le meurtre de son cher Gaveston, et en même temps quel fut son ressentiment contre le comte de Lancastre, qui en avait été le principal auteur. Mais Édouard n'avait ni le pouvoir ni la fermeté nécessaire pour se faire justice; et Lancastre, profitant de sa faiblesse, l'environna de ses propres serviteurs, afin d'être averti de ses moindres actions.

Depuis ce moment, mes enfants, il semble que la Providence ait voulu frapper le règne d'Édouard II de toutes les calamités qui peuvent peser sur une nation. Ce prince, à l'exemple de son père, ayant porté la guerre chez les Écossais, son armée fut entièrement défaite par Robert Bruce, que ces intrépides montagnards avaient élevé à la royauté, et les Anglais ne rapportèrent de cette contrée que la honte d'une déroute complète. Peu de temps après, une horrible famine, bientôt suivie d'une peste meurtrière, vint dépeupler l'Angleterre. Enfin, les barons, méprisant un roi qui n'avait pas eu la force de venger le meurtre de son ami, saisirent le premier prétexte qui se

présenta pour s'armer contre lui et le renverser du trône.

Au nombre des seigneurs que Lancastre avait placés auprès du faible Édouard, se trouvait un jeune baron aimable et spirituel, nommé Hugues Spenser, pour lequel ce prince conçut bientôt une si vive amitié qu'il parut avoir entièrement oublié la perte de son premier favori. En peu de temps l'adroit Spenser devint l'objet de toutes les grâces et de toutes les faveurs royales, et le roi lui accorda bientôt les plus hautes dignités du royaume. Averti par le terrible exemple de Gaveston, le nouveau favori aurait pu jouir modestement de cette fortune inattendue; mais il eut aussi l'imprudence d'exciter, par sa sotte vanité, la jalousie des barons et celle de Lancastre lui-même, qui, indigné de la trahison de celui qu'il avait cru dévoué à ses intérêts, résolut de l'en punir, et assembla une armée contre lui. Mais Hugues Spenser ne se laissa point effrayer par les menaces de ses ennemis, et il sut inspirer au roi assez de fermeté pour effrayer les mutins, et les contenir dans le devoir. Lancastre lui-même, après avoir vainement demandé du secours au roi d'Écosse, se vit forcé de chercher un refuge dans ce royaume; mais au moment où il était sur le point d'atteindre les frontières écossaises, il tomba entre les mains des soldats du roi, qui le chargèrent de fers, et le ramenèrent devant ce prince.

Jamais encore, à cette époque, mes bons amis, on n'avait vu en Angleterre un prince du sang royal puni du dernier supplice : aussi personne ne voulait-il croire qu'Édouard pût se décider à faire mourir son cousin; mais on fut bientôt détrompé, lorsque Lancastre, ayant été conduit, par ordre du roi, devant des juges, fut condamné par eux au supplice des

traîtres, qui consistait à être traîné ignominieusement au gibet où l'on attachait les voleurs et les meurtriers; son corps devait être ensuite partagé en quatre quartiers, dont chacun était envoyé à l'une des principales villes du royaume. Cette horrible coutume fut tellement en usage autrefois en Angleterre, que pendant longtemps on vit, sur le pont de Londres, des pieux de fer que l'on nommait « les membres des traîtres, » parce que c'était là qu'étaient attachés les restes des malheureux condamnés au supplice pour ces sortes de crimes publics.

Cependant Édouard voulut bien faire grâce à son parent de cette mort ignominieuse, et permit qu'on le conduisît simplement, monté sur un petit cheval gri le plus chétif et le plus maigre que l'on put trouver, au milieu des huées de la populace et des soldats, jusque sur une colline du Northumberland, où, après lui avoir fait tourner le visage vers le nord, parce que c'était de ce côté que devaient venir à son secours ses amis les Écossais, un bourreau, envoyé de Londres, lui abattit la tête d'un seul coup.

En se voyant ainsi délivré de ce redoutable adversaire, Édouard de Carnarvon put se croire un moment à l'abri de nouveaux périls; mais c'était dans sa propre famille que ce prince, plus faible que méchant, devait rencontrer bientôt ses plus dangereux ennemis.

—

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1314. Mort de Philippe le Bel. — Avénement de Louis le Hutin.
1315. Procès fameux d'Enguerrand de Marigny.
1316. Règne de Philippe le Long.
— Les Pastoureaux ; les juifs persécutés.
1322. Avénement de Charles IV, dit le Bel.

LE CHATEAU DE BERKLEY.

Depuis l'an 1325 jusqu'à l'an 1327.

Dans sa jeunesse, mes bons amis, Édouard de Carnarvon avait pris pour femme une princesse qui passait avec raison pour l'une des plus belles personnes de l'Europe; c'était Isabelle de France, fille du roi Philippe IV (le persécuteur des templiers), et sœur des trois rois Louis le Hutin, Philippe le Long et Charles le Bel, dont je vous ai raconté l'histoire dans un autre livre. Mais hélas! la beauté n'est souvent qu'un masque trompeur qui cache de grands défauts, et quoique Isabelle fût séduisante et gracieuse, elle était encore plus méchante qu'elle ne paraissait aimable.

Un jour, cette princesse demanda au roi, son mari, la permission d'aller visiter à Paris son frère Charles le Bel, qui venait de monter sur le trône, et d'emmener avec elle le petit prince de Galles, son fils aîné, qui n'était alors âgé que de douze ans. Le roi ne consentit qu'à regret à se séparer ainsi de sa femme et de son enfant, comme s'il eût pressenti, le pauvre prince, que ce voyage lui causerait de grands malheurs.

Il y avait alors à la cour de France un seigneur anglais nommé Roger Mortimer, qui, peu de temps auparavant, était arrivé dans ce royaume, après s'être échappé d'un château fort où Édouard l'avait fait enfermer en punition de son attachement à Lan-

castre. Ce Mortimer, qui était adroit et spirituel, et nourrissait contre le roi un profond ressentiment de la mort de ce prince, parvint à décider la reine à ne pas souffrir plus longtemps qu'Édouard II continuât de régner, et à mettre le jeune prince de Galles sur le trône d'Angleterre à la place de son père.

Or il faut croire, mes enfants, que jamais Isabelle n'avait aimé son mari, quoiqu'il eût toujours été bon et affectueux pour elle, car elle suivit exactement les conseils de ce méchant, et lorsque, après plus d'une année d'absence, le roi lui écrivit de revenir en Angleterre, au lieu d'obéir aussitôt à ses ordres, elle débarqua, avec trois cents soldats étrangers, sur une des côtes de ce royaume, où elle fut bientôt rejointe par un grand nombre de barons, qui, jaloux des faveurs accordées à Hugues Spenser, avaient abandonné le vieux monarque pour se joindre à ses ennemis.

Vous pouvez vous figurer, mes enfants, quels furent à la fois l'étonnement et la douleur du roi Édouard, lorsqu'il apprit que la reine était arrivée en Angleterre avec son fils, et qu'au lieu de venir se jeter dans ses bras, elle avait réuni une armée et marchait contre lui avec ses barons, sous prétexte de punir Hugues Spenser des mauvais conseils qu'ils l'accusaient d'avoir donnés au roi. Mais, lorsque ce prince voulut appeler ses vassaux à son aide, aucun d'eux ne se rendit auprès de lui, et il n'eut d'autre moyen de salut que de se retirer précipitamment avec Spenser dans les murs de la ville de Bristol, où il se flattait encore qu'à l'aide de quelques serviteurs fidèles, il pourrait repousser ses ennemis.

Cependant l'armée de reine, conduite par le

traître Mortimer et un seigneur flamand nommé Jean de Hainault, qui était un rude batailleur, ne tarda pas à se présenter devant Bristol, dont les habitants, ne voulant pas s'exposer aux malheurs d'un siége, leur ouvrirent aussitôt les portes; de sorte que le pauvre roi, se voyant au moment de tomber entre les mains des rebelles, n'eut que le temps de se jeter dans un bateau avec son favori et quelques domestiques dévoués, et de chercher encore à gagner le pays de Galles, où il espérait trouver quelques amis. Mais à peine cette barque eut-elle quitté le rivage que des chevaliers, envoyés à sa poursuite par Mortimer, atteignirent les fugitifs, qui furent aussitôt ramenés à Bristol, et jetés dans une étroite prison.

Le malheureux Spenser, revêtu par ses ennemis d'une mauvaise casaque sur laquelle on avait représenté par dérision ses armoiries renversées, fut promené pendant plusieurs jours de ville en ville sur un petit cheval, au son des trompettes et des clairons, jusqu'à ce qu'enfin, après avoir souffert mille insultes de la populace, il fut mis à mort du supplice des traîtres : ses membres furent envoyés aux quatre principales villes du royaume, et la cité de Londres reçut sa tête, qui fut attachée sur le pont de la Tamise. Quant à Édouard II, il fut enfermé dans un château fort appartenant au lord Berkley, l'un de ses ennemis les plus acharnés, pour y attendre qu'un parlement, assemblé au nom de la reine par l'implacable Mortimer, décidât le sort qui lui serait réservé.

En effet, mes bons amis, peu de jours après ces événements qui avaient jeté la consternation dans tout le royaume, l'assemblée des barons ordonna qu'Édouard

de Carnarvon cesserait de régner, et que le jeune prince de Galles serait élevé au trône sous le nom d'Édouard III. L'infortuné monarque, qui était loin de s'attendre à une pareille indignité, fut alors tiré de sa prison, et après qu'on l'eut revêtu d'une robe noire, on le conduisit devant le parlement pour y entendre son arrêt, qui lui fut prononcé avec la plus grande dureté. Puis, afin de lui faire voir qu'on le regardait déjà comme mort, le chef de ses domestiques brisa en sa présence le bâton qui était le signe de sa charge, ce qui n'avait jamais lieu que lors des funérailles des rois.

Après cette lugubre cérémonie, ce prince infortuné fut remis entre les mains de Berkley, à qui l'on ordonna de le priver des choses les plus nécessaires à la vie, afin qu'il mourût promptement de misère et de désespoir.

Cependant, le lord Berkley, mes enfants, quoique l'ennemi du roi captif, n'était point un méchant homme; il ne put s'empêcher d'être touché de pitié en voyant avec quelle admirable résignation Édouard supportait une si grande infortune, et il essaya même de lui offrir quelques consolations; mais ce n'était pas ce que voulait Mortimer, et il prit la résolution de ne pas laisser vivre plus longtemps un prisonnier aussi dangereux.

Profitant d'un instant où Berkley devait s'absenter pour plusieurs jours de son château, la reine lui ordonna de remettre les clefs de la prison du roi à deux misérables geôliers, auxquels on avait sans doute donné des ordres secrets. Dès la nuit suivante, les sentinelles qui veillaient autour du château entendirent des cris lamentables s'échapper de l'appartement où le roi était enfermé, et le lendemain le

peuple apprit avec horreur qu'Édouard de Carnarvon avait cessé de vivre. Le petit nombre de personnes à qui l'on permit de voir son corps inanimé, remarquèrent que ses traits portaient encore l'empreinte d'une horrible souffrance, et personne ne douta que Mortimer, et la reine elle-même, ne fussent les auteurs de ce crime effroyable.

Telle fut, mes bons amis, la triste destinée de ce fils d'Édouard Ier, qu'au jour même de sa naissance son père avait donné pour prince à une nation brave et généreuse, dont la mort tragique fut environnée d'un mystère que jamais personne ne put pénétrer.

—

SYNCHRONISME DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1325. Règne de Charles le Bel.

ÉDOUARD III.

Depuis l'an 1327 jusqu'à l'an 1331.

—

Si vous avez étudié l'histoire de France, mes jeunes amis, le nom d'Édouard III doit vous rappeler plusieurs événements remarquables du règne des premiers Valois, tels que la bataille de Crécy, si funeste à la France, et celle de Poitiers, dans laquelle le roi Jean le Bon devint prisonnier des Anglais. Mais ces événements, tout mémorables qu'ils sont, n'ont pas

seuls illustré le long règne d'Édouard III; et je vais encore vous raconter sur cette époque plusieurs faits extrêmement intéressants.

Lorsque la reine Isabelle et l'infâme Mortimer élevèrent au trône le fils aîné d'Édouard de Carnarvon, ce jeune prince n'était point encore en âge de comprendre la perte qu'il venait de faire, car il était doué d'un bon naturel, et eût certainement rejeté avec horreur cette couronne achetée par un effroyable parricide. Aussi Mortimer, profitant de la jeunesse du nouveau monarque, devint-il en peu de temps le plus puissant et le plus redouté seigneur d'Angleterre; il ne se montra plus en public sans être entouré de gardes armés, disposa sans scrupule de la vie et des biens des principaux barons, et poussa même l'audace jusqu'à faire mourir le comte de Kent, frère du malheureux Édouard II, dont le seul crime avait été de déplorer le meurtre de ce prince infortuné.

Cependant, mes enfants, à mesure que le jeune roi grandissait, le peuple laissait éclater des murmures contre la tyrannie de Mortimer; quelques barons, fatigués de son arrogance, assuraient même que le vieux roi n'était point mort, et que ceux qui croyaient avoir vu son corps privé de vie avaient été trompés par sa ressemblance avec un autre prisonnier que l'on avait fait mourir exprès.

Mortimer n'ignorait rien de ce qui se disait parmi le peuple; mais pour faire taire ces rumeurs qui lui reprochaient sa scélératesse, il fit défendre, par un parlement formé des barons qui lui étaient dévoués, à toute personne de répéter de semblables propos, sous les peines les plus sévères. Cette menace imposa silence au plus grand nombre; mais tous les Anglais

attendirent avec impatience que le jeune Édouard III eût atteint sa dix-huitième année, qui était l'âge où les rois d'Angleterre commençaient à gouverner leur royaume.

Parmi les barons qui entouraient le nouveau roi, se trouvait un seigneur nommé Montaigu, qui était parvenu à captiver toute sa confiance : or ce Montaigu était l'ennemi juré de Mortimer, dont la scélératesse lui était connue, et souvent il entretenait le jeune prince des infortunes de son père, en ayant soin surtout de ne pas lui laisser ignorer par quelles mains il avait perdu la vie. Ce récit arrachait les larmes du monarque, et faisait naître en lui un violent désir de punir les auteurs de cette mort funeste; mais Édouard n'avait pas encore le pouvoir de se faire obéir, et il était forcé de cacher à ceux qui l'entouraient la soif de vengeance qui l'animait; Montaigu seul était le confident de ses peines et de ses desseins.

Enfin ce moment tant désiré arriva, où Édouard commença à régner par lui-même, et son premier soin fut de s'entourer des anciens serviteurs de son père, et de confier à plusieurs d'entre eux, que lui désigna le fidèle Montaigu, le dessein qu'il avait formé de punir Mortimer d'une manière terrible.

Un soir que cet homme cruel se trouvait avec la reine Isabelle, dans un château fort appelé Nottingham, où il se croyait en sûreté parce qu'il y était environné de ses gardes, Édouard lui-même s'y introduisit tout à coup avec une troupe de ses amis, par un souterrain dont le gouverneur du château lui avait remis la clef.

Avant qu'aucun soldat pût arrêter sa marche, le jeune roi pénétra jusqu'à l'appartement de sa mère,

qui devint pâle et tremblante à la vue des épées nues des officiers qui l'accompagnaient, et se jetant à ses pieds, le supplia de ne point faire de mal à Mortimer, qu'elle appelait son cher cousin.

Mais Édouard releva la reine avec respect, et l'engageant à se retirer, il fit aussitôt conduire Mortimer, lâche et abattu comme le sont toujours les méchants, devant un parlement qui le condamna au supplice des traîtres, qu'il avait bien mérité, et ordonna que son corps fut attaché aux Ormes de Tyburn, lieu où l'on pend encore aujourd'hui les voleurs et les meurtriers

La reine Isabelle, que son rang seul de mère du roi sauva d'un châtiment plus sévère, fut éloignée de la cour, et reléguée dans un vieux château nommé Risings, situé à peu de distance de Londres, où chaque année son fils allait la visiter une seule fois en grande cérémonie; et cette femme hautaine, qui s'était rendue complice du meurtre de son mari, passa les vingt-sept dernières années de sa vie, entièrement abandonnée de ceux mêmes qu'elle avait comblés de ses bienfaits, car la Providence ne permet pas que les méchants puissent conserver des amis, et il était juste qu'elle ne rencontrât que des ingrats, puisqu'elle avait commis elle-même la plus noire ingratitude envers son malheureux mari.

De ce moment, mes jeunes amis, Édouard III devint vraiment roi d'Angleterre, et son règne, qui ne dura pas moins de cinquante ans, est une des périodes les plus glorieuses de l'histoire de ce pays.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1328. Mort de Charles IV, dit le Bel.

— Avénement de la maison de Valois.

1329. Édouard III, roi d'Angleterre, rend hommage à Philippe VI dit de Valois.

LE SIÉGE DE CALAIS.

Depuis l'an 1331 jusqu'à l'an 1347.

—

Plusieurs années s'étaient écoulées, mes jeunes amis, depuis qu'Édouard III avait vengé le meurtre de son père, lorsqu'un événement inattendu vint allumer entre la France et l'Angleterre une guerre terrible, et causa de grandes calamités au premier de ces deux royaumes. Mais vous ne connaissez peut-être pas bien encore la cause de cette longue querelle, dont je vous ai parlé cependant dans un autre livre, et je vais tâcher de vous en donner une idée.

Aucun des derniers rois français, Louis le Hutin, Philippe le Long et Charles le Bel, n'avait laissé de fils pour lui succéder, et le trône de France était échu en partage à Philippe de Valois, cousin de ces trois princes, parce que dans ce pays, comme vous savez, la loi salique ne permet pas aux femmes de monter sur le trône.

Or Édouard III, dont la mère était propre fille de Philippe le Bel, se trouvait le seul petit-fils de ce monarque, et à cause de cela il prétendit que la couronne de France devait lui appartenir. Il n'avait point oublié que tout jeune encore il s'était vu forcé de faire hommage au nouveau roi pour son duché de Guienne, et ce souvenir, que lui rappela si malicieusement Robert d'Artois dans la cérémonie du vœu du héront excita son indignation, et le décida à passer en France

avec une armée formidable pour renverser Philippe de son trône et se mettre à sa place. Ce fut alors, mes enfants, qu'eut lieu cette fameuse bataille de Crécy, où le fils d'Édouard, à peine âgé de quinze ans et surnommé le Prince Noir, à cause de la couleur de son armure, combattit avec tant de courage et gagna cé jour-là, comme le dit son père, ses éperons de chevalier.

Peu de jours après cette victoire, où périrent en si grand nombre des princes, des barons et des chevaliers des deux nations, le roi d'Angleterre conduisit son armée devant une ville nommée Calais, située sur le bord de la mer, et appartenant au roi de France, à qui un vieux et vaillant chevalier nommé Jean de Vienne, qui en était gouverneur, avait promis de la défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Cette ville de Calais, mes enfants, comme toutes celles de cette époque, était entourée de murs élevés et de fossés remplis d'eau; mais elle était défendue par un rempart plus solide que les plus épaisses murailles : je veux parler du courage et du patriotisme de ses habitants, qui, tous, aimaient mieux mourir que d'appartenir au roi d'Angleterre. Aussi Édouard, malgré le nombre et la valeur de ses soldats, et les canons dont il venait de faire usage pour la première fois à Crécy, n'essaya-t-il pas de renverser les tours de Calais avec ses machines de guerre; mais faisant construire des baraques en bois autour des remparts, il y logea son armée pour y passer l'hiver, résolu d'attendre que les Calaisiens, qui ne pouvaient plus recevoir de secours d'aucun côté, fussent réduits par la famine à lui ouvrir leurs portes sans combat.

En effet, il y avait à peine quelques mois que Calais

était ainsi environné par l'armée d'Édouard, lorsque les horreurs de la faim commencèrent à s'y faire sentir. D'abord on tua les chevaux pour les manger, puis les chiens, les chats, les souris même que l'on s'arrachait comme un mets délicieux ; un grand nombre d'habitants périrent de besoin sans que personne parlât pourtant de se rendre aux ennemis : mais Jean de Vienne, touché du malheur de tout ce peuple, et se confiant en la générosité du prince anglais, fit sortir de la ville une foule de vieillards, de femmes et de petits enfants, que l'on nomme, dans ces cruelles circonstances, des bouches inutiles, parce qu'ils ne peuvent pas combattre sur les murailles et repousser les ennemis.

Édouard ne put voir sans pitié ces infortunés, déjà tout défigurés par la misère qu'ils avaient endurée; il ordonna qu'on leur distribuât du pain et de l'argent, fit secourir les malades, et leur permit de s'éloigner en défendant qu'on leur fit le moindre mal.

Cependant Philippe de Valois, apprenant à quelle extrémité se trouvaient réduits les braves défenseurs de Calais, s'avança avec une armée, et fit savoir par des hérauts au roi d'Angleterre qu'il venait lui offrir la bataille; mais Édouard, ayant répondu qu'il l'acceptait avec joie, Philippe se souvint des désastres de Crécy, et il eut la faiblesse de se retirer, abandonnant ainsi les fidèles Calaisiens à leur malheureux sort.

Plusieurs mois s'écoulèrent encore dans cette horrible détresse, et Jean de Vienne, ne pouvant plus supporter la vue de tant de misérables qui mouraient en foule chaque jour en lui demandant du pain qu'il ne pouvait leur donner, prit la résolution de tenter

encore une fois la pitié du roi d'Angleterre, en faisan sortir de la ville une nouvelle troupe de ce peuple affamé, dans l'espoir qu'ils ne seraient pas traités plus durement que ceux qui les avaient précédés; mais cette fois, Édouard, qu'une si longue résistance avait irrité, défendit qu'on donnât aucun secours à ces infortunés, qui périrent tous de faim et de froid entre la ville et le camp anglais, à la vue de leurs frères et de leurs amis, qui ne pouvaient les secourir.

Cette barbarie, mes enfants, ne vous fait-elle pas détester Édouard III, qui eut la dureté de l'ordonner? mais hélas! ce sont là les maux que cause la guerre, l'un des plus horribles fléaux qui puissent frapper l'humanité.

L'affreux spectacle dont les Calaisiens venaient d'être témoins, et la certitude de n'être point secourus par le roi Philippe, depuis près d'une année que leur ville était assiégée, décidèrent enfin Jean de Vienne à se soumettre au roi d'Angleterre pour sauver le reste de ses compagnons d'infortune : alors, montant sur une des tours du rempart, il fit signe aux Anglais qu'il voulait leur parler, et Édouard envoya Walter Mauny, l'un des plus vaillants chevaliers de son armée, pour conférer avec le gouverneur. Mais lorsque celui-ci le pria d'avoir pitié de tout ce peuple qui avait tant souffert, Mauny ne lui laissa point ignorer que le roi était tellement indigné d'avoir été retenu si longtemps devant cette place, qu'il avait résolu de faire périr tous les habitants de Calais, à moins que six bourgeois, les pieds nus et la corde au cou, ne vinssent lui apporter les clefs de la ville, et se mettre entre ses mains pour qu'il en fît ce qu'il voudrait.

Je vous laisse à penser, mes jeunes amis, que le fut

la consternation de tous ces pauvres gens, lorsque Jean de Vienne, les ayant assemblés sur la place publique, leur rapporta la réponse du roi d'Angleterre : chacun frémit de terreur, et baissa la tête sans prévoir aucun moyen de salut, car il semblait impossible à tout le monde de trouver six bourgeois qui voulussent bien se dévouer à une mort certaine. De tous côtés on n'entendit que des pleurs et des sanglots, et ce fut un spectacle si lamentable que Walter Mauny lui-même, témoin de cette scène touchante, ne put retenir ses larmes.

Tout à coup un riche bourgeois, nommé Eustache de Saint-Pierre, sort de cette foule désolée, et s'avançant avec fermeté vers le gouverneur : « Sire de « Vienne, lui dit-il, ce serait grand'pitié de laisser « ainsi périr tant de braves gens, faute de trouver six « hommes qui veuillent se dévouer pour leurs conci« toyens; quant à moi, j'offre d'être le premier à « mourir pour sauver ce peuple, espérant que Dieu « aura pitié de mon âme, et qu'il la recevra dans sa « miséricorde. »

En entendant les paroles de ce généreux citoyen, la foule tout entière l'entoura pour embrasser ses genoux, en laissant éclater ses sanglots, et chacun, dit un vieil historien, l'allait adorer de pitié. Cependant il fallait encore cinq autres victimes, et l'exemple d'Eustache trouva aussitôt des imitateurs; Jean d'Aire, son cousin, fut le premier à venir se ranger à son côté; puis deux frères, nommés Jacques et Pierre Wisant, aussi parents de Saint-Pierre, se joignirent à eux, comme si toute cette vertueuse famille se fût chargée seule du salut de ses concitoyens.

J'ai pris plaisir, mes enfants, à vous nommer ainsi

ces quatre courageux bourgeois, qui donnaient ainsi au monde l'exemple d'un dévouement comparable à ceux du Grec Codrus et du Romain Décius, qui, comme vous savez, se sacrifièrent pour leur patrie. Mais je regrette bien de ne pas pouvoir vous dire les noms deux des autres Calaisiens qui se présentèrent aussi volontairement pour partager leur sort. De tels noms, mes bons amis, sont trop illustres pour ne pas être immortels, et nous devons nous féliciter que des Français aient acquis une pareille gloire.

Cependant Jean de Vienne, accablé du poids de sa douleur encore plus que de celui des années, monta à cheval, et conduisit les six victimes jusqu'aux portes de la ville, accompagné pour leur faire honneur, de quinze chevaliers qui avaient survécu aux autres défenseurs de Calais : là Mauny les reçut avec respect, et les conduisit devant Édouard. A la vue de ces six bourgeois, qui, la corde au cou et les pieds nus, suivant l'ordre du roi, s'avançaient en silence au milieu des soldats, il n'y eut pas un Anglais qui ne fût touché de pitié et d'admiration ; Édouard seul ne parut point ému, et lorsqu'ils eurent déposé à ses pieds les clefs de leur ville, il ordonna qu'à l'instant même on les menât au supplice.

Alors, le jeune Prince Noir, qui était bon et humain, car un vrai guerrier n'est terrible que dans les batailles, vint se jeter aux genoux de son père, en le suppliant d'épargner ces vertueux Calaisiens; tous les seigneurs et les chevaliers qui entouraient le monarque se joignirent à lui ; mais Édouard demeura inflexible, et leur ordonnant de se relever : « Soit fait venir « le coupe-tête, leur dit-il d'une voix sévère. »

En effet, mes bons amis, le bourreau s'avançait

déjà pour remplir son affreux ministère, lorsque la reine Philippa, femme d'Édouard, voyant que les prières de son fils et de ses barons ne pouvaient désarmer sa colère, le conjura en pleurant de ne pas souiller sa victoire du sang de ces glorieux martyrs : « Ah ! madame, lui dit enfin le roi, que me demandez-« vous, et pourquoi faut-il que vous soyez auprès de « moi dans ce moment, pour m'empêcher de faire « justice? Mais puisque vous me demandez ces six « bourgeois avec tant d'instance, je vous les donne « pour que vous en fassiez ce que vous voudrez. »

En entendant ces paroles, toute l'assemblée fit éclater des transports de joie, et la bonne reine, emmenant aussitôt avec elle Saint-Pierre et ses compagnons, les conduisit dans sa tente, où, après leur avoir fait servir à souper, elle ordonna qu'on leur distribuât des vêtements convenables, et leur permit de retourner vers leurs familles, qui déjà lespleuraient comme morts.

Peu de jours après, Édouard III fit son entrée dans Calais, d'où il chassa la plus grande partie des habi tants, qu'il remplaça par des étrangers, et pendant plus de deux cents ans, cette ville, illustrée par le dévouement de ses généreux bourgeois, appartint aux rois d'Angleterre.

—

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1345. Règne désastreux de Philippe de Valois.
1346. Bataille de Crécy.

LE PRINCE NOIR.

Depuis l'an 1347 jusqu'à l'an 1377.

—

Édouard, prince de Galles, fils aîné d'Édouard III, qui, sous le titre fameux de Prince Noir, contribua par son courage et ses vertus à l'éclat du règne de son père, fut certainement, mes jeunes amis, un des hommes les plus illustres dont l'Angleterre puisse s'enorgueillir. Ce fut ce prince qui, à la journée de Poitiers, que je vous ai racontée dans l'histoire de France, remporta sur les Français une victoire célèbre, et fit prisonnier le roi Jean, qu'il traita avec tant de grandeur d'âme et de générosité. Mais cette action ne fut pas la seule glorieuse de sa vie, et si la Providence eût permis qu'il montât sur le trône, il eût encore ennobli le nom des Plantagenet.

Lorsque après tant de guerres et de batailles, la paix conclue à Bretigny suspendit pour un moment la vieille rivalité de la France et de l'Angleterre, le Prince Noir se trouvait en Guienne, où il avait combattu plus d'une fois avec gloire, lorsqu'un roi de Castille (l'un des royaumes fondés par les chrétiens en Espagne, comme vous l'avez vu sans doute dans l'histoire du moyen âge) vint implorer son secours contre son propre frère qui l'avait chassé de son trône.

Le monarque espagnol, à la vérité, mes enfants, ne méritait guère que personne s'intéressât à sa fortune; il portait le nom de Pierre le Cruel, et méritait

cet horrible surnom par la barbarie avec laquelle il avait fait mourir plusieurs des principaux seigneurs de son royaume, et surtout sa propre femme, nommée Blanche de Bourbon, cousine du roi de France, qu'il avait empoisonnée dans un cachot, où il l'avait plongée pour épouser une autre dame. Henri de Transtamare, frère de l'infâme Pierre, lassé de tant de barbarie, l'avait chassé du trône de Castille, et y était monté à sa place.

Le prince anglais fut sans doute peu touché des malheurs d'un si méchant homme; mais ayant appris que Bertrand Duguesclin, cet illustre connétable dont vous connaissez l'histoire, avait été chargé de conduire en Espagne, au secours de Henri de Transtamare, ces troupes d'aventuriers, connues sous le nom de grandes compagnies, qui avaient autrefois combattu pour le roi de France, il résolut de passer lui-même en Castille pour se mesurer encore une fois avec ces bandes formidables.

L'habileté du Prince Noir, et l'indiscipline des compagnies d'aventure, dont plusieurs vinrent se ranger sous ses drapeaux pour obéir à un si vaillant capitaine, rétablirent pour un moment Pierre le Cruel sur le trône de Castille; mais Transtamare ne se laissa point décourager par ce revers : secondé par Duguesclin, il assembla une nouvelle armée avec laquelle il défit complétement celle de son frère, et l'ayant rencontré dans la mêlée, il le tua même de sa propre main : la mort de Pierre mit fin à cette guerre sanglante, et Henri de Transtamare, ayant été appelé au trône par les Castillans, les Anglais et les aventuriers abandonnèrent l'Espagne, et Édouard revint en Guienne, où l'attendaient encore de nouveaux combats.

Mais hélas! le fameux Prince Noir, mes bons amis, n'était déjà plus que l'ombre de lui-même; une maladie lente et mortelle minait sourdement ses forces et son existence; ce n'était plus ce brillant chevalier dont chaque fait d'armes était marqué par une victoire; pâle et défiguré par la souffrance, il lui était devenu impossible de se soutenir à cheval, et ses soldats ne le voyaient plus que dans une litière qu'il faisait porter au milieu de son armée. Ses belles qualités même avaient disparu; quoiqu'il fût toujours avide de dangers, son courage était devenu féroce et sanguinaire, et la guerre, un moment suspendue par le traité de Bretigny, ayant éclaté de nouveau entre la France et l'Angleterre, le prince de Galles fit égorger de sang-froid, en un jour, trois mille habitants de la ville de Limoges, en Guienne, qui n'avaient commis d'autre crime que d'ouvrir leurs portes aux Français. Les femmes et les enfants de ces malheureux furent massacrés avec eux; leur ville fut réduite en cendres, et le Prince Noir, par un reste de générosité, n'épargna que quelques chevaliers dont il avait admiré le courage pendant la bataille.

Ce fut là un des derniers traits de la vie du fils aîné d'Édouard III; déjà mourant, quoiqu'il dût encore languir plusieurs anées, il se fit transporter en Angleterre où il parut reprendre quelques forces; mais le mal dont il était frappé était sans remède, et il mourut à Cantorbery, où il ordonna qu'on lui élevât un tombeau que l'on voit encore aujourd'hui dans la cathédrale de cette ville.

Édouard III ne survécut qu'une année à son fils bien-aimé : chargé d'ans et de gloire, il mourut après un des règnes les plus longs et les plus illustres que

jamais prince ait accompli. Peu de mois avant sa mort, et à la prière des bourgeois de Londres, il proclama prince de Galles Richard de Bordeaux, fils aîné du Prince Noir, alors âgé de onze ans, que le peuple aimait à cause de sa ressemblance avec son père, et le présenta au parlement comme son successeur.

Il faut que je vous fasse remarquer ici, mes jeunes amis, que la mémoire d'Édouard III est encore aujourd'hui honorée en Angleterre, à cause du respect et de la déférence qu'il témoigna toute sa vie pour les barons et le peuple de son royaume; au lieu de s'entourer de flatteurs et de courtisans, comme ceux qui avaient causé la perte de son malheureux père, il n'entreprit jamais aucune guerre sans consulter auparavant son parlement, où il fit entrer un grand nombre de bourgeois des principales villes, que l'on nommait les communes d'Angleterre. Aucun monarque jusqu'à lui n'avait aussi souvent consulté son peuple, et il ne se passa point d'année pendant toute la durée de son long règne sans qu'il convoquât au moins un parlement. Après chacune de ses victoires, son premier soin fut toujours d'informer cette assemblée du succès de ses armes, et c'est à l'amour des Anglais autant qu'à son habileté qu'il fut redevable de ses succès; car un roi aimé de ses sujets est toujours mieux obéi que celui qui ne sait leur inspirer que la crainte.

Parmi les qualités qui distinguaient Édouard III, mes enfants, je dois aussi vous citer sa politesse et son respect envers les dames, que tout chevalier, comme vous savez, était tenu par son serment de servir et de défendre jusqu'à la mort. Un jour, dans une fête magnifique qu'il donnait à sa cour, la comtesse de Salisbury, l'une des plus belles et des plus vertueuses

dames de ce temps, ayant laissé tomber une de ses jarretières, le roi la releva respectueusement, et l'attachant lui-même à son propre genou : HONNI SOIT QUI MAL Y PENSE, dit-il tout haut, afin que personne ne trouvât extraordinaire qu'il se parât ainsi de la jarretière de cette dame. A cette occasion, il institua un ordre de chevalerie destiné seulement aux plus grands seigneurs de son royaume, dont chaque membre devait porter au genou gauche une jarretière bleu de ciel, sur laquelle étaient écrites les paroles mêmes que le roi avait prononcées. L'ordre de la Jarretière est encore à présent l'un des principaux de l'Europe, et il n'est jamais accordé qu'aux personnages les plus élevés en dignité.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1347. Siége et prise de Calais.
1348. La peste noire.
1350. Avénement de Jean II.
1355. États généraux tenus à Paris.
1356. Bataille de Poitiers. — Captivité du roi Jean.
1360. Traité de Bretigny.
1364. Règne de Charles V.
— Exploits de Duguesclin.

WAT-TYLER.

Depuis l'an 1377 jusqu'à l'an 1381.

—

Le fils du Prince Noir, qui, en montant sur le trône, prit le nom de Richard II, n'était qu'un enfant lorsqu'il succéda à son grand-père; mais il avait écouté avec tant d'attention les leçons qu'on lui avait données sur la manière dont il devait paraître en présence des barons et du peuple, que le jour de son couronnement à Westminster, chacun fut charmé de la bonne mine et de la grâce du jeune roi. Son entrée à Londres fut célébrée par des fêtes magnifiques, où le peuple fit éclater des transports de joie; mais comme vous avez peut-être le désir de connaître en quoi consistaient les réjouissances de ce temps-là, je vais tâcher de vous en donner quelque idée le plus brièvement qu'il me sera possible.

Dans les rues que le cortége royal devait parcourir, on avait dressé des arcades de feuillage et de verdure, des théâtres, et des fontaines d'où le vin coulait à grands flots; sur une des places de la cité, on avait élevé un élégant château de bois, du haut duquel plusieurs jeunes filles vêtues de blanc, et du même âge que le petit roi, firent pleuvoir sur lui, à son passage, des découpures dorées et de jolies fleurs de papier; après quoi elles lui présentèrent, ainsi qu'à sa suite, des coupes d'or remplies de vin, que le prince accepta,

tandis qu'un autre enfant portant des ailes d'ange se laissait glisser le long des murs du château, et lui posait sur le front une couronne d'or.

Le roi fut ensuite conduit à l'abbaye de Westminster, dont les dalles étaient couvertes d'un riche tapis, et à l'entrée de laquelle il fut reçu sous un dais de soie bleue, que cinq barons soutenaient avec des lances d'argent. Avant de lui placer la couronne royale sur la tête, l'archevêque de Cantorbery, prenant le jeune prince par la main, le présenta à l'assemblée aux quatre côtés d'une estrade sur laquelle il était monté, comme pour demander au peuple s'il consentait à le recevoir pour roi : mille acclamations retentirent alors dans toute la vaste cathédrale, et le monarque ayant été sacré, fut aussitôt revêtu de la robe royale, qu'il ne quitta plus de la journée; mais le pauvre enfant se trouva tellement fatigué de cette longue cérémonie, qui durait déjà plusieurs heures, que l'on fut obligé de l'emporter presque mourant dans ses appartements. Cependant il put reparaître encore le soir même dans un splendide banquet, auquel assistèrent un grand nombre de personnes, et où les principaux seigneurs de la cour, montés sur leurs chevaux de bataille et couverts de leur lourde armure, servirent eux-mêmes les mets sur la table du roi.

Je dois vous faire remarquer ici, mes jeunes amis, que les cérémonies observées au sacre de Richard II ont été renouvelées bien des fois depuis cette époque, avec les mêmes détails, et qu'aujourd'hui même, lors du couronnement des rois d'Angleterre, on voit encore des seigneurs à cheval, chargés d'une ancienne armure de chevalier, remplir les mêmes fonctions que les barons anglais auprès du petit-fils d'Édouard III.

Cependant, mes enfants, les réjouissances qui marquent l'avénement d'un roi ne sont pas toujours un signe certain du bonheur dont il doit jouir pendant son règne, et Richard II en fit bientôt la triste expérience.

Vers cette époque précisément, bien des maux avaient pesé sur les peuples d'Angleterre; et quoique les fêtes du couronnement et l'espoir d'un règne paisible leur eussent déjà fait oublier une partie des malheurs de celui d'Édouard III, les Anglais avaient enduré trop de misères pour en supporter patiemment de nouvelles.

Quelques années auparavant, et dans le temps que le roi Édouard vivait encore, ce terrible fléau qui, sous le nom de peste noire, avait désolé une partie de l'Europe, ainsi que vous l'avez vu dans l'histoire de France, n'avait pas exercé moins de ravages en Angleterre, et l'on dit qu'en quelques mois cinquante mille habitants de la seule ville de Londres avaient péri victimes de cette calamité, la plus effroyable dont la Providence puisse frapper une nation.

Outre cela, tant de guerres et de combats avaient ruiné beaucoup de barons qui, pour acheter des chevaux de bataille et de bonnes armures d'acier, ne s'étaient fait aucun scrupule de s'emparer des charrues et des bœufs de leurs pauvres vassaux, et souvent de les vendre eux-mêmes avec leurs maisons, leurs femmes et leurs enfants. « Pourquoi nos seigneurs, disaient ces gens simples, sont-ils habillés de velours « et de fourrures, nourris de belle viande et abreuvés de bons vins dans leurs châteaux qu'ils habitent, « tandis que nous, qui sommes pourtant des hommes « comme eux, nous n'avons d'autre nourriture que

« du pain noir, d'autre lit qu'un peu de paille, et de « l'eau à boire quand nous avons soif? »

Les justes plaintes de ces malheureux ne pouvaient parvenir au roi, et lors même qu'il les eût entendues, mes jeunes amis, il n'aurait pas eu le pouvoir nécessaire pour obliger les barons à traiter avec plus d'humanité leurs paysans, auxquels on donnait alors le nom de *Bondes*, d'un vieux mot danois qui voulait dire serfs ou esclaves. Jusque-là pourtant ces misérables s'étaient contentés de gémir en secret, lorsque, peu d'années après le couronnement de Richard II, un événement inattendu fit éclater parmi eux une terrible révolte.

A cette époque, mes enfants, les seigneurs qui gouvernaient le royaume, en attendant que le jeune monarque fût en âge de régner par lui-même, s'étant aperçus que les coffres du roi étaient vides, jugèrent à propos d'établir une taxe, c'est-à-dire un impôt de douze sous par personne âgée de plus de quinze ans, et envoyèrent dans les campagnes des hommes qui, sous le nom de collecteurs, étaient chargés de recevoir cette taxe, qui devait bientôt produire des sommes considérables, puisque tous les habitants du royaume, riches ou pauvres, grands ou petits, barons ou paysans, devaient la payer également.

C'était bien peu que douze sous par personne, me direz-vous, pour remplir en peu de temps les coffres du roi; mais pourtant les pauvres bondes étaient si misérables que la plupart d'entre eux ne purent acquitter la taxe, et furent maltraités par les collecteurs. Un de ces hommes avides, ayant même osé frapper une jeune fille qui, pour ne pas payer l'impôt, avait refusé de dire son âge, le père de cette enfant,

qui était un robuste forgeron, leva son marteau sur ce brutal, et le tua d'un seul coup.

Ce meurtre, mes jeunes amis, devint à l'instant même le signal d'une émeute effrayante, dans laquelle les paysans du comté de Kent et de plusieurs autres comtés voisins de Londres, s'armant de tous les instruments qui leur tombèrent sous la main, formèrent une grande armée, et prirent pour chefs trois hommes du peuple, dont le caractère ferme et résolu inspirait une confiance absolue à leurs compagnons. L'un se nommait John Ball, l'autre Jacques Straw et le troisième Wat-Tyler, ou Walter le tuilier, parce que son métier était de faire les tuiles dont on couvre les maisons.

Cette multitude, armée de bâtons ferrrés, de haches, de couteaux et de vieilles épées rouillées, se mit alors en marche du comté de Kent, sous la conduite de Wat-Tyler, et se dirigea sur Londres, disant qu'elle allait voir le roi. Elle ne fit aucun mal aux villes et aux villages qu'elle traversa; mais elle emmena avec elle tous les laboureurs et les ouvriers qui se trouvèrent sur son passage. La princesse de Galles, mère du roi, qui revenait sur un chariot de faire un pèlerinage, fut rencontrée par ces furieux, qui l'accablèrent d'injures, et ce fut avec grand'peine qu'ils lui permirent de poursuivre sa route pour rejoindre son fils.

La consternation fut si grande dans Londres, lorsqu'on y appris l'approche de cette armée que l'on obligea le jeune Richard, qui n'avait encore que quinze ans, à se retirer dans la Tour, cette forteresse autrefois bâtie par Guillaume le Conquérant, ainsi que je vous l'ai dit ailleurs; mais cette foule tumultueuse s'arrêta de l'autre côté de la Tamise, d'où Wat-Tyler

envoya un vieux chevalier, nommé Jean Newton, que les bondes avaient forcé de se mettre à leur tête, pour demander au roi de venir entendre leurs plaintes.

Quoique Richard fût bien jeune encore, mes enfants, il avait déjà un grand courage; et, après avoir entendu le vieux chevalier, il résolut aussitôt de se rendre auprès des révoltés, pour écouter leurs réclamations, malgré tout ce que ses amis purent lui dire pour l'en détourner. Dès le lendemain, à la pointe du jour, après avoir dévotement entendu la messe dans la chapelle de la Tour, il s'embarqua sur la Tamise dans un bateau, avec quelques officiers, et ordonna aux rameurs de le conduire vers le lieu où les bondes s'étaient arrêtés; mais, du plus loin que ces hommes grossiers aperçurent la barque du roi, ils se précipitèrent avec tant de violence sur le rivage, en poussant des cris horribles, que les amis du jeune prince ne voulurent pas le laisser mettre pied à terre, et obligèrent les rameurs de retourner vers la Tour; ce qui fut exécuté à l'instant même.

Lorsque ces forcenés virent que le roi s'éloignait ainsi sans leur adresser la parole, ils entrèrent en fureur, et se mirent à crier de toutes leurs forces: « Marchons sur Londres; c'est à Londres que nous « voulons aller !... » Aucun de leurs chefs ne fut capable de les arrêter : et cette multitude en désordre, se présentant bientôt au pont de la ville, dont la porte leur fut ouverte par des bourgeois effrayés, pénétra sans résistance dans cette capitale, tant était grande la terreur qu'ils inspiraient.

Or vous savez déjà, mes jeunes amis, par les histoires que vous avez lues, qu'il n'y a rien de plus terrible que la populace ainsi déchaînée, parce qu'elle

n'est plus tenue par aucune crainte ni par aucun respect : aussi, à peine les paysans se virent-ils maîtres de Londres qu'ils y commirent toutes sortes de crimes. Un grand nombre de maisons furent incendiées par eux, et plusieurs seigneurs de la cour, qu'ils accusaient d'avoir donné de mauvais conseils au roi, furent impitoyablement égorgés, sans que personne osât s'opposer à leur rage. Après cela, ces furieux environnèrent la Tour, et passèrent la nuit entière à crier qu'ils allaient renverser cette forteresse, si le roi refusait plus longtemps de venir leur parler. Richard leur fit alors répondre que, s'ils voulaient sortir de Londres, et se rendre dans la plaine voisine, ils ne manquerait pas d'aller les y trouver à l'instant même, et leur rendre justice.

En effet, le jeune prince, montant à cheval, et accompagné seulement de ses deux frères et de quelques barons, se rendit au lieu qu'il leur avait indiqué; mais, lorsque les seigneurs qui le suivaient se virent environnés de cette foule déguenillée, il leur prit une si grande frayeur qu'ils abandonnèrent le roi, et se sauvèrent de toute la vitesse de leurs chevaux.

Mais Richard, sans être effrayé de cet abandon, s'avança vers les mutins, et leur demanda d'un ton assuré ce qu'ils voulaient de lui pour faire tout ce tapage : « Nous voulons, répondirent les chefs des révol-
« tés, que tu nous affranchisses pour toujours, c'est-à-
« dire que nous ne soyons appelés ni serfs ni esclaves,
« et que l'on ne nous vende plus comme des animaux,
« ainsi que nos femmes et nos enfants.—Eh bien! leur
« répondit le prince avec fermeté, retournez dans vos
« maisons, et laissez auprès de moi seulement deux
« hommes de chaque village, afin qu'ils vous portent

« des lettres qui vous assureront ce que vous désirez.» Le roi, se tournant à l'instant même vers ses serviteurs, qui étaient revenus auprès de lui en voyant le danger qui l'environnait, leur ordonna de faire écrire, sans retard, un grand nombre de lettres, au bas desquelles il fit apposer le sceau royal d'Angleterre, et qu'il signa de sa propre main, afin de défendre qu'aucun seigneur ni baron maltraitât désormais les pauvres paysans; et ceux-ci, pour la plupart, s'en retournèrent alors paisiblement chez eux, en suivant des bannières que le roi leur fit distribuer, afin qu'ils marchassent en bon ordre jusqu'au pays d'où ils étaient venus.

Mais ce n'était pas là, mes bons amis, ce que demandait l'audacieux Wat-Tyler, et retenant auprès de lui les plus turbulents de ses compagnons, il n'eut pas de peine à leur persuader de continuer à ravager la cité, jusqu'à ce que roi, leur ayant envoyé dire de se retirer comme leurs camarades, ils lui répondirent qu'ils ne s'en iraient pas qu'il ne fût venu leur parler de nouveau dans une plaine nommée Smith-Field, où ils étaient rassemblés.

Richard retourna donc encore une fois vers les rebelles, et s'avançant vers eux accompagné d'une troupe de cavaliers et d'un bourgeois, nommé Walworth, qui était alors maire de Londres, c'est-à-dire le premier magistrat de cette capitale : « Quel est celui de vous, « cria-t-il, qui est le chef de tous les autres? — C'est « moi,» répondit insolemment Wat-Tyler; et enfonçant ses éperons dans les flancs d'un petit cheval qu'il montait, il s'approcha du roi, en agitant son épée, et lui parla avec tant d'insolence que Walworth, qui s'était arrêté à quelques pas, croyant qu'il menaçait le prince, lui asséna sur la tête un violent coup de sa masse d'ar-

mes, qui le renversa mort sur la place. Mais cet événement, au lieu d'épouvanter les mutins, ne fit qu'exciter leur colère, et en voyant ainsi tomber leur chef, ils environnèrent de toutes parts le roi et sa suite, en criant qu'il fallait tout égorger.

Richard ordonna alors à ses cavaliers de s'arrêter, et marchant seul à la rencontre de ces furieux, qui redemandaient à grands cris leur capitaine : « C'est moi, « leur dit-il avec assurance, qui suis votre capitaine « et votre roi; c'est à moi seul que vous devez obéir, « et maintenant je vous ordonne de me suivre à la « campagne où je vous dirai ce que vous devez faire.» Ces hommes, tout grossiers qu'ils étaient, en voyant la fermeté du jeune monarque, ne doutèrent pas qu'il n'eût à peu de distance une armée toute prête à les exterminer, s'ils refusaient de se soumettre, et faisant aussitôt ce qu'il leur ordonnait, ils le suivirent en silence, sans opposer la moindre résistance. Mais pendant ce temps des officiers de la suite du roi, craignant pour sa vie, avaient été jusqu'à Londres chercher une troupe de chevaliers et de bourgeois, qui, montant à l'instant même à cheval, se mirent à la poursuite des rebelles, et en égorgèrent un grand nombre, malgré tout ce que fit Richard pour les en empêcher. Peu de jours après, les autres chefs de ces mutins, John Ball et Jacques Straw, ayant été pris par les soldats du roi, furent mis à mort, et leurs têtes, ainsi que celle de Wat-Tyler, furent exposées sur le pont de Londres à la vue de tout le peuple.

Depuis cette époque, mes enfants, bien des années s'écoulèrent sans que l'on vît se renouveler en Angleterre de semblables tumultes, et Richard II, à un âge où la plupart des hommes sont presque encore des

enfants, eut l'honneur d'avoir, par sa présence d'esprit et son courage, sauvé son royaume des plus grands malheurs. Peu de temps après, il ordonna à tous les bondes de lui rapporter les lettres d'affranchissement qu'il leur avait accordées avant la mort de Wat-Tyler, sous peine d'être punis sévèrement s'ils refusaient de les rendre. Mais d'autres périls attendaient ce prince dans le cours de sa vie, et il ne devait pas triompher de ses autres ennemis comme il avait triomphé du tuilier du comté de Kent.

—

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1377. Suite du règne de Charles V.
1380. Mort de Duguesclin.
— Avénement de Charles VI.

HENRI DE LANCASTRE.

Depuis l'an 1381 jusqu'à l'an 1399.

—

Le courage et la présence d'esprit, mes jeunes amis, sont sans doute de belles et utiles qualités pour un roi; mais elles ne suffisent pas toujours pour rendre un règne heureux et paisible, et la fin de l'histoire de Richard II, que je vais vous raconter à présent, vous montrera bientôt à combien de périls un prince est

exposé, lorsqu'il ne joint pas à ces avantages la prudence et la modération.

Richard, qui venait de sauver presque seul son royaume de la révolte des paysans, avait trois oncles qui portaient les titres de ducs de Lancastre, d'York et de Glocester. Ces seigneurs étaient frères du glorieux Prince Noir; mais aucun d'eux n'avait hérité de sa grandeur d'âme ni de son noble caractère, et le duc de Glocester, surtout, aurait voulu profiter de la jeunesse de son neveu pour le dépouiller de sa couronne, qui lui appartenait pourtant par droit de naissance.

Or il faut que je vous dise que la plupart des bonnes qualités du jeune Richard étaient obscurcies par de très-grands défauts; il était imprudent, passionné pour le plaisir, emporté jusqu'à la fureur, et ne savait modérer ni ses affections ni ses haines; jamais roi d'Angleterre ne poussa aussi loin que lui la magnificence et la prodigalité; sa maison se composait de dix mille domestiques, et l'on assure que sur ce nombre on ne comptait pas moins de trois cents cuisiniers. Au lieu d'imiter la sagesse de son aïeul Édouard III, en plaçant toute sa confiance dans le parlement, il excita le mécontentement de cette assemblée, par les faveurs sans nombre dont il combla plusieurs de ses courtisans, et particulièrement un jeune lord nommé Robert de Vère, qu'il revêtit du titre de duc d'Irlande, que jamais jusqu'alors personne n'avait obtenu. Mais cette conduite inconsidérée attira de grands malheurs sur l'Angleterre et sur lui-même. La plupart de ses favoris, victimes de la haine du peuple ou de celle du duc de Glocester, périrent misérablement de la main du bourreau, ou furent contraints de chercher un refuge dans les pays étrangers; et le jeune roi, entouré d'amis incertains ou d'ennemis secrets, dut bientôt s'estimer heureux que son oncle voulût bien

lui laisser encore les vains honneurs de la royauté.

Il y avait déjà plusieurs années que Richard supportait avec impatience la dépendance dans laquelle ses oncles le retenaient, lorsqu'un jour, ayant assemblé un grand conseil de barons dans son palais de Westminster, il demanda tout à coup l'âge qu'il avait au duc de Glocester, qui répondit : « Votre Altesse « (c'était le titre que l'on donnait alors aux rois d'An« gleterre) vient d'accomplir sa vingt-deuxième « année. — Eh bien! reprit le roi avec fermeté, je « suis donc assez âgé maintenant pour gouverner « mon royaume sans le secours de personne, et je « n'ai plus qu'à vous remercier de vos services, qui « désormais me seraient inutiles. »

Ces paroles, comme vous le croirez aisément, mes bons amis, frappèrent toute l'assemblée de surprise, et Glocester lui-même ne trouva rien à répondre ; mais il fut profondément blessé d'avoir reçu cette injure publique, et lui en conserva un vif ressentiment.

Le premier soin de Richard, en reprenant sa puissance, fut de rappeler auprès de sa personne tous les favoris que son oncle en avait éloignés. Il les combla de nouveaux bienfaits, fit rapporter en Angleterre le corps inanimé de Robert de Vère, qui était mort en France pendant son exil, et voulut même que l'on ouvrît en sa présence le cercueil où ses restes étaient renfermés, afin de contempler encore une fois ses traits défigurés par la mort, avant de le déposer dans un magnifique tombeau qu'il lui avait fait élever ; mais cette affectation de douleur renouvela tous les mécontentements que les préférences du jeune roi pour ses courtisans avaient soulevés autrefois ; et Glocester, en homme habile, se déclara publiquement l'ennemi de son neveu, auquel il ne pouvait pardonner de l'avoir éloigné du gouvernement.

Chaque fois que le roi l'appelait auprès de sa per-

sonne, le vieux duc ne faisait que le blesser par des plaisanteries amères, que l'impatient jeune homme ne supportait qu'avec indignation. Tous les ennemis du roi devenaient les amis de son oncle, et Richard, irrité de cette malveillance, résolut d'y mettre fin par un coup hardi.

Un jour que Glocester se trouvait dans un de ses châteaux, nommé Plesby, avec un petit nombre de serviteurs, le roi le fit prévenir tout à coup qu'il venait lui rendre visite ; et, se mettant aussitôt en marche à la tête d'une troupe de cavaliers, il aborda son oncle, qui venait à sa rencontre pour lui faire honneur. Mais Richard ayant fait un signe à l'un des seigneurs de sa suite, celui-ci, avec plusieurs écuyers, se jetant sur le duc, lui arracha son épée ; et, l'entraînant aussitôt vers la Tamise, le força de s'embarquer sur un vaisseau qui le transporta immédiatement à Calais, où il fut plongé dans une étroite prison.

Cependant, mes enfants, le ressentiment de Richard n'était point encore satisfait ; et, accusant son oncle d'avoir voulu le dépouiller de sa couronne, il assembla un parlement pour juger ce prince, et lui infliger la punition que méritait un pareil crime. Mais, lorsque ce parlement fut réuni, on apprit tout à coup que le duc de Glocester venait de mourir à Calais, et le bruit se répandit parmi le peuple que ce malheureux prince avait péri, étouffé sous des oreillers, par des scélérats que le gouverneur de Calais avait introduits dans sa prison, d'après l'ordre du roi.

Je ne saurais vous dire, mes jeunes amis, si Richard II fut en effet capable d'ordonner un si grand crime ; mais, depuis ce moment, il n'y eut pas de malheur qui ne vînt fondre sur lui, comme pour le punir d'avoir fait mettre à mort le propre frère de son père.

Richard avait un jeune cousin, nommé Henri de

Bolingbroke, qui était fils du duc de Lancastre, oncle du roi. Henri était un homme intrépide et entreprenant, qui, voyant qu'un grand nombre de lords et de barons haïssaient Richard, conçut secrètement la pensée de s'emparer de la royauté, dont celui-ci faisait un si mauvais usage. Mais le roi, qui se défiait de son humeur fière et turbulente, sous prétexte d'une querelle que Henri avait eue avec un autre seigneur, lui ordonna de sortir du royaume, et de n'y point reparaître pendant cinq ans. L'impatient Bolingbroke feignit de se soumettre sans murmurer à cette sentence, et il se retira en France, en se promettant bien de saisir la première occasion pour se venger de Richard.

A quelque temps de là, mes bons amis, le roi ayant passé en Irlande avec une armée pour faire rentrer dans le devoir un seigneur de cette contrée qui s'était révolté, Henri, devenu duc de Lancastre par la mort récente de son père, profita de cette circonstance pour s'embarquer sur un petit navire avec environ soixante écuyers, et vint débarquer en Angleterre, dans un lieu nommé Ravenspur, à peu de distance de la ville d'York. Soixante hommes, quelque vaillants qu'ils fussent, c'était bien peu, n'est-il pas vrai? pour conquérir tout un royaume; mais à peine Henri eut-il touché terre qu'il fut joint par un grand nombre de barons, auxquels il déclara d'abord qu'il venait simplement réclamer l'héritage de son père, qui lui avait laissé de grands biens. Mais lorsque, peu de jours après, il se vit à la tête d'une puissante armée, à laquelle la ville de Londres elle-même s'empressa d'ouvrir ses portes, il changea tout à coup de langage, et, convoquant un parlement, proposa à cette assemblée d'ôter la couronne au roi Richard, et de la lui donner, comme à son proche parent.

Plusieurs semaines s'étaient déjà écoulées depuis le

retour de Lancastre, lorsque Richard apprit enfin en Irlande le danger qui le menaçait; comme il avait encore une armée considérable, il se hâta de repasser en Angleterre, pour disputer son trône les armes à la main. Mais les princes malheureux, mes enfants, conservent rarement des amis, et Richard, abandonné de tous ses soldats, ne vit bientôt plus autour de lui que quelques bons serviteurs, qui, se dévouant à partager sa mauvaise fortune, le supplièrent de fuir dans un pays étranger pour y attendre un temps meilleur; mais Richard était trop fier pour suivre un pareil avis, et il fut bien cruellement puni de son imprudence.

Parmi les lords qui avaient embrassé le parti de Henri de Lancastre, se trouvait un seigneur appelé le comte de Northumberland, qui promit à ce prince de mettre bientôt son ennemi en sa puissance. A cet effet, ce perfide, qui aimait mieux employer une lâche trahison que de s'exposer au désespoir de Richard, se rendit auprès de ce monarque infortuné, et lui offrit de le conduire dans un lieu où il serait à l'abri de tout danger.

Richard confiant comme le sont trop souvent ceux que la fortune abandonne, consentit à suivre le traître avec le petit nombre de serviteurs qui lui étaient restés fidèles; mais lorsqu'ils se trouvèrent sur une montagne dont le pied était battu par les flots de la mer, et où il ne pouvait plus fuir d'aucun côté, Richard aperçut avec effroi, à quelque distance une troupe de cavaliers qui se dirigeaient vers lui à bride abattue

« Comte de Northumberland, dit alors le monar-« que en se tournant vers celui-ci qui gardait le « silence, si je vous croyais capable de m'avoir trahi, « il serait temps encore d'en tirer vengeance. » Pour toute réponse, le comte saisit la bride du cheval du

roi, et lui déclara qu'il avait ordre de le conduire devant le duc de Lancastre. Peu d'instants après, le malheureux Richard fut entouré par les cavaliers qui arrivaient, et Northumberland, l'ayant en effet mené devant Henri, ce prince, tout en feignant un profond respect pour le roi qu'il détrônait, le fit conduire dans un château fort nommé Pontefract, où il ordonna qu'il fût gardé avec la plus grande rigueur.

Quelques mois après cet événement, Henri de Lancastre, proclamé roi par le parlement fut couronné à Westminster sous le nom de Henri IV : mais son élévation fut marquée par un événement sinistre et qui semblait présager les malheurs dont sa postérité devait être frappée, car, ayant appris que plusieurs amis de Richard avaient pris les armes pour l'arracher à sa prison et le rétablir sur le trône, il eut la barbarie d'ordonner qu'on laissât ce malheureux prince mourir de faim dans son cachot de Pontefract, où il endura, dit-on, quinze jours entiers cet effroyable supplice avant d'expirer. Le corps de Richard, selon la coutume, fut exposé aux yeux du peuple de Londres, et, quelques années plus tard, on le déposa dans le tombeau de ses ancêtres.

Le meurtre de Richard II, mes jeunes amis, mit fin au règne de l'illustre famille des Plantagenet, qui, depuis Henri II, avait occupé sans interruption le trône d'Angleterre pendant un espace de deux cent cinquante ans; et quoique Henri IV descendît aussi de cette race puissante, puisqu'il était également petit-fils d'Édouard III, il devint le fondateur d'une nouvelle suite de rois, à laquelle on donne le nom de maison de Lancastre.

SYNCHRONISME DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1392. Démence de Charles VI.

LA JEUNESSE DE HENRI V.

Depuis l'an 1399 jusqu'à l'an 1410.

—

Je ne sais, mes bons amis, si vous avez remarqué jusqu'à présent de combien de malheurs furent frappés la plupart des rois d'Angleterre dont je vous ai raconté l'histoire. Guillaume le Roux périt à la chasse; Henri Ier meurt de douleur d'avoir perdu tous ses enfants dans un naufrage; Henri II, chargé du meurtre de Thomas Becket, en est puni par l'ingratitude de ses propres fils; Richard Cœur de Lion languit dans la prison du duc d'Autriche; Jean sans Terre, assassin de son neveu, passe sa vie à guerroyer contre ses barons, qui lui arrachent la grande charte; presque tout le long règne de Henri III s'écoule dans l'étroite captivité où le retient Simon de Montfort; Édouard de Carnarvon périt assassiné par l'ordre de sa femme Isabelle; le puissant Édouard III a le malheur de survivre à son fils bien-aimé le Prince Noir, et l'infortuné Richard II meurt de faim dans le cachot où l'a plongé l'ambitieux Henri de Lancastre.

Tant d'exemples funestes, n'est-il pas vrai, mes enfants? auraient dû éteindre chez ce dernier prince la soif de régner; mais il s'imaginait sans doute être plus sage ou plus favorisé par le sort que tous ses prédécesseurs, et quoiqu'il eût acquis le trône par un crime, il ne fut point épouvanté des maux qui pouvaient en devenir la suite et le châtiment. Son habileté, son courage à la guerre lui inspiraient la confiance d'un règne paisible, qu'il fut pourtant loin d'obtenir.

En effet, à peine Henri IV eut-il été couronné à

Westminster, où il fit porter par un des principaux seigneurs de sa cour l'épée dont il était armé le jour de son débarquement à Ravenspur, qu'il se vit entouré d'ennemis acharnés à sa perte. Sous prétexte que Richard II était encore vivant dans sa prison, et que le bruit de sa mort et ses funérailles n'étaient qu'un subterfuge du nouveau roi, des lords et des barons prirent les armes dans plusieurs comtés d'Angleterre. Ceux même qui avaient servi la cause de Lancastre avec le plus d'ardeur, se déclarèrent contre lui, et le même comte de Northumberland, qui avait si lâchement trahi le malheureux Richard, fut un de ceux qui se déclarèrent les vengeurs de sa mort. Henri ne put régner que par la terreur et les supplices, et sous son règne, l'Angleterre commença à expier, par toutes sortes de malheurs, l'abandon où elle avait laissé périr le dernier des Plantagenet.

Or il faut que vous sachiez que depuis la mort de Richard II, la royauté aurait dû échoir en partage, par droit de naissance, à l'un des petits-fils de Lionel, duc de Clarence, second frère du Prince Noir, au lieu d'appartenir à Henri de Lancastre, dont le père n'était que le troisième fils d'Édouard III. Mais à cette époque l'héritier légitime du trône, nommé le comte de March, n'avait que sept ans, et Henri IV le tenait étroitement enfermé dans son château de Windsor, où ce jeune prince passa de longues années.

Vers ce temps-là, plusieurs seigneurs, au nombre desquels se trouvait l'archevêque d'York, ayant résolu d'arracher le jeune comte de March à sa captivité, et de le placer sur le trône, Henri, par son adresse et son activité, parvint à se rendre maître des coupables, avant même que leurs soldats fussent rassemblés, et appelant devant lui un juge appelé Gascoigne, il lui ordonna de condamner à l'instant même à la mort l'archevêque d'York et ses complices.

Mais ce Gascoigne, mes enfants, était un magistrat intègre et consciencieux, qui savait bien que les lois du royaume ne permettaient pas à un simple juge de condamner au dernier supplice d'aussi puissants seigneurs que l'archevêque et les autres barons ; et après avoir vainement supplié le roi de les envoyer devant le parlement, il refusa fermement de manquer ainsi à ses devoirs. Henri, quoique à regret, n'osa pas forcer cet homme courageux à servir sa colère; mais il chargea un autre juge, qu'il savait moins honnête, de punir ses ennemis, qui furent en effet mis à mort peu de jours après.

Ainsi, la première injustice de Henri IV qui l'avait élevé au trône, l'obligeait, pour s'y maintenir, à en commettre de nouvelles; car les rois, comme les autres hommes, mes bons amis, doivent être bien persuadés que celui qui a fait volontairement une seule action coupable, est le plus souvent forcé ensuite d'en commettre d'autres malgré lui. Ce fut précisément ce qui arriva à Henri de Lancastre, et dans toute sa vie il n'obtint pas un seul instant de bonheur ni de repos.

Mais le plus amer des chagrins que ce monarque éprouva, parce que rien ne peut être plus douloureux pour un père que la mauvaise conduite de ses enfants, ce fut la dissipation et la légèreté du prince de Galles, son fils aîné, nommé Henri comme lui, qui, au lieu de rechercher la société des hommes honnêtes et instruits de la cour, ne vivait qu'entouré des plus mauvais sujets de Londres. Suivi d'une troupe de ces méchants garnements, il parcourait chaque nuit les rues de cette capitale, faisant tapage dans les cabarets, prenant querelle avec les matelots et les gens du peuple, battant les passants, et feignant de les dévaliser, pour s'amuser de leur frayeur. Ces détestables plaisanteries jetaient l'effroi parmi les habitants de Londres, et personne n'osait plus sortir de sa maison, dès qu'il faisait nuit,

de peur de rencontrer le prince de Galles et sa bande.

Un jour il arriva qu'un de ces mauvais sujets, ayant été saisi par les soldats du roi, fut conduit par eux devant ce même juge Gascoigne, qui avait montré tant de courage et de probité en refusant de faire mourir l'archevêque d'York. Le juge, après avoir écouté les plaintes de ceux que ce méchant avait maltraités, lui infligea une punition sévère. En entendant cette sentence, le prince de Galles, qui n'avait pas eu honte de se présenter devant le magistrat pour l'obliger à relâcher son camarade, ayant tiré son épée, eut l'imprudence de le menacer de la colère de son père; mais Gascoigne, qui n'était pas homme à se laisser intimider par cet étourdi, fit désarmer le prince lui-même, et ordonna qu'on le menât aussi en prison.

Tous les assistants s'attendaient à ce que le jeune Henri refuserait d'obéir, et se livrerait au caractère emporté qu'on lui connaissait; mais tout turbulent qu'il était, le prince comprit qu'il devait obéir au juge, s'il voulait qu'un jour on lui obéit lorsqu'il serait roi, et il se laissa emmener sans opposer aucune résistance. Le roi, en apprenant à la fois la nouvelle extravagance du prince et la fermeté de Gascoigne, ne put s'empêcher de s'écrier qu'il devait rendre grâce à Dieu d'avoir un fils qui respectât les lois, et un juge assez intègre pour ne point céder aux prières ni aux menaces de qui que ce fût.

Une autre fois, mes enfants, le prince de Galles, qui ne pouvait rien faire de raisonnable, même dans ses meilleurs moments, ayant été averti que son père était fort irrité contre lui à cause de ses étourderies continuelles, résolut de venir se jeter à ses genoux pour obtenir le pardon de ses fautes; mais, au lieu de paraître à la cour avec le maintien grave et modeste qui convient à un véritable repentir, il s'y présenta, à

la tête d'une troupe de jeunes fous comme lui, et vêtu d'un long manteau qui ressemblait plutôt à un déguisement de carnaval qu'au costume d'un prince. Ce manteau, en satin bleu de ciel, était parsemé d'une multitude de petites boutonnières, à chacune desquelles pendait encore, par un fil de soie de différentes couleurs, l'aiguille qui avait servi à la coudre.

A la vue de ce bizarre accoutrement, comme vous le croirez aisément, tous les courtisans eurent bien de la peine à ne pas éclater de rire; et le roi, regardant son fils d'un air affligé, fut au moment de croire qu'il avait tout à fait perdu la raison.

« Sire, dit alors le prince de Galles à haute voix, en « s'agenouillant au pied du trône, je sais que mon « étourderie vous a indisposé contre moi, et que vous « avez résolu de me retirer entièrement votre confiance « et votre amitié; mais, s'il en est ainsi, ajouta-t-il « en présentant à son père un poignard qu'il avait « caché jusqu'à ce moment sous son manteau, je pré- « fère cent fois la mort au malheur d'avoir encouru « votre colère, et je viens vous supplier de m'ôter la « vie, qui désormais me serait insupportable. »

En entendant ces paroles, prononcées d'une voix émue, le roi ne fut pas maître de son attendrissement. Persuadé de la sincérité du repentir qu'il témoignait, il jeta le poignard qu'il lui avait donné, embrassa son fils, les larmes aux yeux, et, lui ayant adressé les reproches que méritait sa conduite passée, il lui fit promettre de ne plus retomber dans les mêmes fautes.

Cependant le remords du meurtre de Richard, dont l'image, dit-on, était sans cesse présente à sa pensée, et les nombreux chagrins qui avaient troublé la vie de Henri IV, depuis qu'il était sur le trône, avaient avancé ses jours; et, quoiqu'il ne fût pas encore très-âgé, il tomba dangereusement malade, et reconnut bientôt qu'il allait mourir.

Un jour qu'accablé par ses souffrances, le roi avait dormi, pendant plusieurs heures, d'un profond sommeil, il s'aperçut, en se réveillant, que sa couronne, qui ordinairement était placée sur un coussin, auprès de son lit, avait disparu; et, lorsqu'il demanda ce qu'elle était devenue, ses domestiques lui répondirent que le prince de Galles était venu pendant son sommeil, et l'avait emportée.

Le roi ne put retenir ses larmes, en entendant cette réponse, parce qu'il ne douta point que le prince n'eût enlevé cette couronne, pour jouir plus promptement de la royauté, même avant qu'il eût cessé de vivre; et, ayant fait appeler le jeune homme devant lui : « Beau « fils, lui dit-il sévèrement, quel droit croyez-vous « donc avoir sur cette couronne, lorsque vous savez « que votre père lui-même n'en avait aucun? » Mais Henri, se jetant à genoux devant son lit, et lui baisant respectueusement la main : « Monseigneur, répondit-« il, vous la conquîtes avec l'épée, et ce sera par « l'épée que je la conserverai. » Le vieux roi fut touché de ces paroles, parce qu'il savait bien que, malgré ses extravagances, Henri avait un cœur sensible et généreux; et, après l'avoir doucement réprimandé, en lui expliquant les devoirs qu'il aurait à remplir lorsqu'il serait roi, il lui pardonna ses fautes, et mourut peu de jours après.

Depuis ce moment, mes jeunes amis, le prince de Galles, qui, en montant sur le trône, prit le nom de Henri V, devint tout différent de ce qu'il avait paru jusqu'alors; et son histoire vous fera voir qu'il se corrigea entièrement de ses défauts.

—

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1406. Suite du règne désastreux de Charles VI.
1407. Meurtre du duc d'Orléans dans la rue du Temple, à Paris.

LA BATAILLE D'AZINCOURT.

Depuis l'an 1410 jusqu'à l'an 1422.

—

Le premier soin de Henri V, en succédant à son père, mes jeunes amis, fut de faire oublier les étourderies qui, dans sa jeunesse, avaient fait concevoir une si mauvaise opinion de son caractère. Comme il avait une âme noble et généreuse, il savait bien qu'on ne doit jamais être honteux de réparer ses fautes, et d'en témoigner du repentir : aussi, dès qu'il fut roi, il appela devant lui tous les compagnons de ses folies, leur représenta qu'il était temps de changer de vie, les combla de toutes sortes de bienfaits, mais leur défendit de reparaître en sa présence avant d'avoir montré, par une bonne conduite, qu'ils méritaient l'estime de tous les honnêtes gens du royaume.

Après cela, il fit aussi appeler le juge Gascoigne qui l'avait fait mettre autrefois en prison ; et, lorsque cet homme respectable se présenta devant lui avec l'assurance modeste qui convient à celui qui a toujours fait son devoir : « Venez, lui dit le roi avec affabilité ; j'ai « voulu vous remercier moi-même de la bonne et exacte « justice que vous rendez à mon peuple, et vous prier « de continuer cette tâche honorable. » Le bon juge ne put retenir ses larmes en entendant ce langage, et l'Angleterre tout entière se félicita des excellentes dispositions qu'annonçait son nouveau roi.

En même temps, Henri V semblait avoir à cœur de réparer les injustices que son père avait commises envers les serviteurs du dernier des Plantagenet. Il

rendit leurs biens aux enfants de ceux qui avaient péri pour la cause de Richard II, loua ceux qui vivaient encore, de leur fidélité envers ce prince infortuné, et fit transporter son corps dans le tombeau de ses aïeux, à l'abbaye de Westminster, avec une grande cérémonie, à laquelle il voulut assister en personne. Le jeune comte de March, que Henri IV avait si longtemps retenu prisonnier à Windsor, parce qu'il était le véritable héritier du trône, comme je vous l'ai dit, fut mis en liberté, et Henri, par la confiance qu'il témoigna à ce prince, d'un caractère timide et dénué d'ambition, le détourna de rien entreprendre pour faire valoir les droits qu'il tenait de sa naissance.

Cependant le nouveau monarque, devenu paisible possesseur du trône, se rappela bientôt que, parmi les conseils que son père mourant lui avait donnés, il lui avait recommandé de ne pas laisser trop longtemps les Anglais en repos, à cause de la turbulence des seigneurs de cette nation; et, comme il avait beaucoup de courage et de vrais talents pour la guerre, il prit la résolution de faire revivre les anciennes prétentions du puissant Édouard III sur la couronne de France.

A cette époque précisément, mes bons amis, ce royaume était livré à de grands malheurs par l'imbécillité du pauvre roi Charles VI, la méchanceté de la reine Isabeau de Bavière, et la rivalité des ducs d'Orléans et de Bourgogne. L'histoire de ces temps désastreux vous a été racontée dans un autre livre, et je pense que vous n'avez point oublié les terribles événements qui se succédèrent dans un court intervalle.

Le roi d'Angleterre était trop habile pour ne point profiter de cette circonstance; et, pour trouver un prétexte à la guerre qu'il avait résolu d'entreprendre, il envoya au roi Charles VI un ambassadeur chargé de lui demander en mariage sa fille aînée, Catherine de France, et de réclamer sans délai la restitution de la

Normandie et des autres provinces françaises, dont Philippe-Auguste avait autrefois dépouillé Jean sans Terre.

Je ne pourrais pas vous dire, mes enfants, avec quelle indignation ces humiliantes propositions furent accueillies de tous les Français : mais Henri, qui s'attendait à ce refus, ne perdit point un moment pour appuyer ses menaces par la force des armes : il fit aussitôt embarquer une armée sur des vaisseaux, et vint assiéger en personne une ville de Normandie nommée Harfleur, située à l'embouchure de la Seine, mais il fut retenu quatre mois entiers devant cette place, par l'intrépidité des chevaliers français qui la défendaient, et ce fut seulement après une vigoureuse résistance que ces braves guerriers, voyant que personne ne venait les secourir, se décidèrent à ouvrir leurs portes au roi d'Angleterre, qui chassa d'Harfleur tous les habitants, et peupla entièrement cette ville d'étrangers.

Or, pendant que Henri V avait été arrêté devant les murs de cette place, les fatigues et les maladies avaient tellement diminué la force de son armée que, lorsqu'il entreprit de conquérir la Normandie, il éprouva plusieurs échecs, et se vit contraint à renoncer à marcher sur Paris, comme il en avait eu l'intention. Il prit alors la résolution de se diriger vers Calais, où l'attendaient ses navires, et la France eût évité de grands désastres si on l'eût laissé s'éloigner sans obstacle.

Malheureusement, mes jeunes amis, le connétable d'Albret, qui commandait alors les armées françaises, apprenant la retraite du roi d'Angleterre, et voulant profiter de la détresse où il se trouvait réduit, résolut de le combattre avant qu'il eût atteint le rivage de la mer, et bientôt en effet les deux armées se trouvèrent en présence sur les bords de la Somme, tout près du fameux camp de Crécy, si funeste à la France sous Philippe de Valois. Henri vit avec joie qu'une bataille

devenait inévitable, et quoique l'armée française fût dix fois plus nombreuse que la sienne, il se prépara gaiement à combattre.

Ce jour-là, Henri avait la tête couverte d'un casque d'acier poli, et, selon la coutume des seigneurs de ce temps, il avait fait broder sur son surcot (sorte de vêtement de guerre, qui avait alors remplacé la cotte de mailles) des armoiries portant trois léopards et trois fleurs de lis, pour montrer qu'il prétendait à la fois régner sur la France et sur l'Angleterre. Comme il parcourait les rangs de son armée, en exhortant les chefs et les soldats à bien faire leur devoir, il entendit un officier qui disait à demi-voix à l'un de ses camarades, qu'il serait plus sûr de l'issue de la bataille qui se préparait, s'il voyait parmi eux quelques-uns des bons chevaliers qui étaient restés en Angleterre. « Non, lui dit le roi, « leur présence ici nous serait inutile; si la Providence nous donne la victoire, il sera plus glorieux « pour nous de l'obtenir sans leur secours; mais si, « au contraire, nous devons être vaincus, l'Angleterre « ne perdra pas du moins dans un seul jour tous ses « vaillants chevaliers, et ils resteront pour nous venger. Combattez avec votre courage ordinaire, et Dieu « nous protégera. » Ces paroles, bientôt répétées de rang en rang, inspirèrent tant de confiance aux soldats anglais, qu'un grand nombre d'archers, pour combattre plus à l'aise, se dépouillèrent de leurs vêtements, et s'avancèrent presque entièrement nus.

Au moment où les deux armées étaient près d'en venir aux mains, celle des Anglais s'arrêta tout à coup dans sa marche, et chaque soldat, se jetant dévotement à genoux, fit une courte prière, et se remplit la bouche de terre qu'il ramassa devant lui. C'était de cette manière que ces hommes simples et religieux témoignaient le désir qu'ils auraient eu de recevoir la communion avant de combattre, ce qui n'eût pas été possible dans

un pareil moment. Après quoi toute cette armée, se relevant à un signal convenu, serra ses rangs, et attendit avec fermeté le choc des chevaliers français, qui s'avançaient de toute la vitesse de leurs chevaux, en faisant trembler la terre sous leurs pieds.

Là, comme à Crécy, comme à Poitiers, mes jeunes amis, l'impétueuse valeur des princes et des barons français devint cause de leur défaite. Leurs chevaux, percés des flèches des archers anglais, se renversèrent sur eux, ou, les emportant à travers les bataillons qui les suivaient, y jetèrent un désordre effroyable. En vain les généraux, s'élançant au plus fort du péril, essayèrent de rétablir le combat, ils périrent en combattant vaillamment, ou, ne pouvant se relever sous le poids de leurs armures, tombèrent vivants au pouvoir des Anglais. Henri lui-même, qui avait donné l'exemple du courage à son armée, se trouva plus d'une fois en danger de périr; son épée fut brisée dans sa main, et son casque enfoncé d'un coup de hache d'armes. Mais sa victoire eût été pour lui le plus beau jour de gloire, si dans un instant où le bruit s'était répandu parmi les vainqueurs qu'une nouvelle armée française s'avançait pour les accabler, il n'eût souillé son triomphe en ordonnant à ses soldats d'égorger sans pitié tous les prisonniers qui étaient tombés entre leurs mains.

Le soir de cette sanglante journée, qui n'était que le prélude des maux affreux dont les Français étaient menacés, Henri ayant fait appeler le roi d'armes de France, c'est-à-dire le chef des hérauts de cette nation, qui se nommait Montjoie, lui ordonna de déclarer à qui appartenait la victoire. « A vous, sire, répondit tristement le bon serviteur. Le roi ayant ensuite demandé le nom d'un château que l'on apercevait à peu de distance, Montjoie lui apprit que c'était celui d'Azincourt : « Eh bien! reprit le monarque, je veux que cette jour-« née soit appelée la bataille d'Azincourt, et que ceux

« qui viendront après nous lui conservent ce nom. »

Je n'essayerai point de vous raconter ici, mes bons amis, tous les événements qui suivirent cette terrible défaite ; vous saurez seulement que Henri V, étant retourné peu de temps après en Angleterre, le peuple le porta en triomphe lorsqu'il fit son entrée dans Londres, et qu'il en ramena bientôt une armée plus formidable que la première, avec laquelle, profitant des troubles causés par le meurtre des ducs d'Orléans et de Bourgogne, il se rendit maître de Paris et de la personne même du malheureux Charles VI. Quelques mois plus tard, ce prince infortuné, à la sollicitation de la reine Isabeau, lui accorda en mariage la princesse Catherine, sa fille, avec la promesse qu'après sa mort il réunirait cette couronne à celle d'Angleterre, et se trouverait ainsi l'un des plus puissants monarques du monde.

Mais la Providence, mes enfants, ne seconde pas toujours l'ambition des princes, et au moment où la reine Catherine venait de lui donner un fils auquel il donna son propre nom, Henri V tomba dangereusement malade à Paris, et s'étant fait transporter au château de Vincennes, auprès de cette capitale, il y mourut jeune encore, après avoir recommandé au duc de Bedfort, son cousin, et aux seigneurs anglais qui l'entouraient, de veiller sur l'enfance de son fils à peine âgé de neuf mois, et de ne point oublier qu'il devait un jour régner sur deux royaumes : vous verrez bientôt, mes jeunes amis, quelle destinée attendait cet enfant, pour qui son père avait rêvé un si brillant avenir.

Quelques années après la mort de Henri V, Catherine de France, qui avait été conduite en Angleterre, y épousa un chevalier gallois, nommé Owen Tudor, qui passait pour l'un des descendants des anciens princes de Galles. Les Anglais furent indignés de voir la veuve de leur roi devenir la femme d'un simple chevalier ; mais je dois vous recommander de ne point oublier ce

mariage, parce que ce fut d'Owen Tudor et de cette princesse que descendit une race de rois qui occupa plus tard le trône d'Angleterre.

—

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1419. Jean sans Peur assassiné au pont de Montereau.
1422. Avénement de Charles VII.

LES DEUX ROSES.

Depuis l'an 1422 jusqu'à l'an 1460.

—

Le fils de Henri V, mes jeunes amis, n'était qu'un tout petit enfant lorsqu'il fut proclamé roi de France et d'Angleterre sous le nom de Henri VI; mais comme cela s'est vu bien souvent, cet enfant, qui paraissait appelé à une si grande puissance, n'eut au contraire que la vie la plus misérable et la plus infortunée.

Or, ainsi que Henri V mourant l'avait ordonné, ce fut le duc de Bedfort, l'un des cousins du jeune monarque, qui régna sous son nom avec le titre de Protecteur, et se trouva ainsi chargé de continuer la guerre contre le nouveau roi de France, Charles VII, qui, ayant trouvé un refuge de l'autre côté de la Loire, n'attendait qu'une occasion favorable pour reconquérir la couronne qui avait appartenu à ses pères.

Ce fut dans ce temps-là, mes bons amis, que Jeanne d'Arc, cette simple et courageuse fille, dont l'histoire vous a tant intéressés dans un autre livre, vint se pré-

senter à Charles VII, et lui annoncer de par Dieu, comme on disait alors, qu'elle chasserait les Anglais de France, et le conduirait à Reims pour y être sacré comme ses aïeux l'avaient été. Vous savez par quels exploits presque miraculeux cette noble Jeanne releva le courage du jeune roi et de ses barons, et parvint à forcer les chefs anglais à sortir de France. L'Aquitaine même, seule province qu'ils eussent conservée en France jusqu'à cette époque, leur fut enlevée par Charles VII, et Henri VI, encore enfant, fut ramené en Angleterre, où l'attendaient bien d'autres revers que ceux que ses armes venaient d'éprouver.

Maintenant il faut que vous sachiez, mes enfants, que ce prince, en grandissant, me parut guère ressembler à son glorieux père; il était d'un caractère doux et sensible; mais son corps était faible et son esprit timide et si borné, qu'il fallut renoncer à lui enseigner les plus simples connaissances, que l'on apprenait à tous les jeunes seigneurs de son temps. Outre cela il était paresseux et désobéissant envers son gouverneur, et tous ceux qui approchaient de sa personne s'en retournaient affligés que la couronne d'Angleterre, que tant d'illustres princes avaient portée, fût échue en partage à un si chétif jeune homme.

Lorsque ce pauvre prince fut en âge d'être marié, on lui donna pour femme une belle et vertueuse princesse, nommée Marguerite d'Anjou, l'une des petites-filles du fameux Charles d'Anjou, dont il est question dans l'histoire du moyen âge : mais bien loin d'avoir le moindre rapport d'humeur avec son mari, cette princesse était douée d'un esprit ferme et entreprenant, et d'un courage au-dessus de son sexe, dont elle n'eut, hélas ! que trop d'occasions de faire usage dans le cours de sa vie.

Malheureusement la faiblesse de Henri VI devint bientôt la risée de toute l'Angleterre, et plusieurs sei-

gneurs de ce royaume, dont nous connaissons l'humeur turbulente, résolurent d'en profiter pour s'emparer du pouvoir et devenir les maîtres du royaume, sous le nom du timide monarque.

Parmi les lords qui entourèrent Henri VI, on remarquait les ducs de Glocester et de Sommerset, ses oncles, qui, après la mort du duc de Bedfort, se disputèrent le titre de protecteur. Glocester, qui était le plus habile des deux, parvint d'abord à diriger seul son neveu; mais bientôt ses ennemis l'emportèrent auprès du roi, et trouvèrent le moyen de le supplanter auprès du jeune monarque.

Glocester avait pris pour femme une simple dame anglaise, qui était belle et spirituelle; mais comme elle n'était point née princesse, on ne lui donnait d'autre nom que celui de dame Éléonore. Or les ennemis de Glocester accusèrent cette malheureuse femme d'avoir consulté une prétendue magicienne sur les moyens de faire périr le roi, et d'avoir fabriqué par son conseil, de petites figures de cire, représentant ce prince, qu'elle avait exposées à la chaleur, persuadée que Henri dépérirait à mesure que la cire fondrait, et qu'il finirait par mourir de langueur. Je n'ai pas besoin, n'est-ce pas, mes jeunes amis? de répeter ici ce que je vous ai dit plusieurs fois sur les ridicules pratiques de sorcellerie, auxquelles des esprits même sérieux ajoutaient foi dans les anciens temps; mais le roi étant précisément tombé malade à cette époque, on ne manqua pas d'attribuer sa maladie aux maléfices de la dame Éléonore. La fausse magicienne qu'elle avait consultée fut condamnée à être brûlée vive, supplice affreux dont on punissait alors ces sortes de crimes; et Éléonore, pour racheter sa vie, fut forcée, pendant trois jours, de parcourir les rues de Londres, la tête et les pieds nus, et un cierge allumé à la main, au milieu des huées de la populace: après quoi, on la jeta dans une prison,

où elle languit bien des années avant de mourir.

Cependant, mes enfants, la haine des ennemis de Glocester n'était point encore satisfaite; ils persuadèrent au roi que son oncle voulait le renverser du trône pour y monter à sa place; et ce prince infortuné, ayant été enfermé à la Tour, fut trouvé, quelques jours après, dans son lit, privé de vie, sans que l'on pût savoir s'il était mort naturellement ou victime de quelque trahison. Tous les serviteurs de Glocester furent aussi condamnés à avoir la tête tranchée; mais Henri, qui, malgré son peu d'esprit, était bon et humain, ayant entendu ce jour-là même un moine prêcher devant lui sur le pardon des injures, défendit qu'on les fît mourir, et leur envoya leur grâce au moment même où ils venaient d'être remis entre les mains du bourreau.

Or le malheureux Glocester n'était pas le seul seigneur dont l'ambition fût à craindre pour le faible Henri VI; un de ses cousins nommé Richard, duc d'York, était bien plus redoutable encore, parce qu'il était, par sa mère, le petit-fils du comte de March, à qui la couronne aurait dû appartenir après la mort de Richard II, et à cause de cela tous les princes de cette famille étaient en butte à la défiance de ceux de la maison de Lancastre.

Ce Richard d'York, mes jeunes amis, avait de grands talents et des qualités remarquables; mais ces avantages, joints à l'orgueil que lui inspirait sa naissance, devinrent bien funestes à l'Angleterre; car ayant assemblé une armée pour obliger le roi Henri à le nommer protecteur du royaume, il défit les soldats que ce prince envoya contre lui, et le força de déclarer, en présence du parlement assemblé, qu'il le choisissait pour héritier de sa couronne après sa mort, quoique peu de mois auparavant la reine Marguerite d'Anjou eût mis au monde un enfant qui avait reçu le nom d'Édouard et le titre de prince de Galles.

Le faible Henri VI consentit à tout ce qu'on exigea de lui, et après avoir fait cette déclaration devant le parlement, il se rendit en cérémonie à l'église de Saint-Paul, la plus grande et la plus magnifique de Londres, ayant le duc d'York à ses côtés, pour remercier Dieu de la conclusion de cette affaire, qui venait d'écarter son propre fils du trône. La plupart des Anglais furent indignés d'une pareille lâcheté, et rougissant d'obéir plus longtemps à un prince aussi méprisable, presque tous les barons du royaume embrassèrent le parti du duc d'York.

Mais si Henri venait ainsi de trahir les intérêts de son propre enfant, Marguerite d'Anjou avait trop de courage et de fierté pour souscrire à une pareille bassesse; appelant autour d'elle tous les amis de la maison de Lancastre, elle eut bientôt assemblé une armée avec laquelle elle entreprit d'arracher le faible Henri des mains du protecteur, et une guerre terrible s'engagea bientôt entre les deux partis.

Je ne saurais vous dire, mes bons amis, à quels malheurs l'Angleterre tout entière se trouva livrée pendant cette guerre sanglante, où périrent les plus illustres lords du royaume et une multitude de pauvres soldats que leurs seigneurs forçaient à les suivre dans les batailles. De part et d'autre ceux qui étaient pris les armes à la main étaient aussitôt égorgés ou livrés aux bourreaux, qui leur tranchaient la tête. Comme les amis de la maison de Lancastre, pour se reconnaître dans les batailles, portaient à leur casque une rose rouge, ceux du duc d'York, par le même motif, adoptèrent une rose blanche; et à cause de cela cette lutte cruelle, qui fit couler à grands flots le plus noble sang d'Angleterre, est connue sous le nom de guerre des deux Roses.

Pendant cette sanglante querelle, mes enfants, le malheureux Henri, tantôt au pouvoir des amis de Lan-

castre, tantôt entre les mains du duc d'York, était le misérable jouet du sort des armes ; et quoique Richard affectât encore de le traiter avec respect, il n'en était pas moins son prisonnier.

Enfin une bataille s'étant engagée auprès d'une ville appelée Wakefield, le duc d'York y périt en combattant vaillamment à la tête des siens ; sa mort entraîna la défaite de son armée, et Marguerite remporta une victoire éclatante qui coûta la vie à un grand nombre de chefs de la Rose blanche. Le corps du duc Richard ayant été reconnu parmi les morts, la reine victorieuse ordonna que sa tête, détachée du tronc, fut couronnée d'un diadème de papier, en dérision de l'ambition de Richard, et attachée aux murailles de la ville d'York.

Un seul fait, mes bons amis, vous donnera une idée de l'atrocité qui animait les Anglais pendant cette guerre cruelle. Dans le désordre qui suivit la défaite de Wakefield, le comte de Rutland, troisième fils du duc d'York, à peine âgé de douze ans, fuyait précipitamment avec son précepteur, lorsqu'il fut rencontré par un lord nommé Clifford, du parti de la Rose rouge, dont le père venait d'être tué dans la bataille. Clifford ayant demandé au jeune fuyard quel était son nom, le pauvre enfant, tout tremblant, se jeta à ses pieds en pleurant, et lui avoua qu'il était l'un des fils de Richard : « S'il en « est ainsi, répartit aussitôt cet homme féroce, comme « ton père a causé la mort du mien, je veux aussi te « tuer, toi et tous tes frères. » En disant ces mots, l'impitoyable Clifford tira son poignard, et le plongea tout entier dans le cœur de l'enfant qui expira sur-le-champ, et il n'accorda la vie au précepteur qu'après lui avoir fait jurer de porter à la mère du malheureux Rutland un mouchoir trempé dans le sang de son enfant.

Peu de jours après cette victoire, le faible Henri VI fut délivré par des soldats de la reine ; mais tel était alors le mépris dans lequel il était tombé, qu'un sei-

gneur, nommé Montaigu, auquel il avait promis la vie par reconnaissance de ses bons services pendant sa captivité, fut égorgé sous ses yeux même, malgré ses ordres et ses prières. Malheureusement, mes amis, la journée de Wakefield ne devait pas être le terme de la guerre des deux Roses, et ce n'était qu'une des mille vicissitudes sous lesquelles la maison de Lancastre devait succomber.

—

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1422. Suite du règne de Charles VII.
1428. Jeanne d'Arc fait lever le siége d'Orléans.
1431. Jeanne, condamnée comme magicienne, est brûlée à Rouen.
1453. Les Anglais entièrement expulsés du royame de France.

LE COMTE DE WARWICK.

Depuis l'an 1460 jusqu'à l'an 1470.

—

La défaite de Wakefield et la mort du duc d'York, mes jeunes amis, semblaient assurer le triomphe des partisans de la maison de Lancastre; mais les portes de Londres leur étaient encore fermées, et Richard avait laissé pour vengeurs trois fils, sur qui toutes les espérances de son parti se réunirent.

L'aîné de ces princes portait le nom d'Édouard, et, quoiqu'il fût à peine âgé de dix-neuf ans, il annonçait déjà de grandes qualités et des talents remarquables, que rehaussaient encore l'élégance de son costume et

la beauté de son visage, qui l'avait fait surnommer le plus bel homme de son siècle.

Édouard, tout vaillant qu'il était, n'avait pas l'expérience de la guerre, qui n'appartient qu'aux vieux capitaines; mais il avait auprès de lui lè comte de Warwick, ancien ami de son père, et l'un des plus puissants seigneurs d'Angleterre. Ce lord, en apprenant la mort du duc d'York, conduisit aussitôt Édouard au parlement, et, le faisant asseoir sur le trône, il le présenta à l'assemblée comme le véritable héritier de la couronne, puisque son père n'existait plus. Le nouveau roi, dont chacun admira la bonne mine, se rendit à l'instant même à l'abbaye de Westminster, où le peuple le salua de mille acclamations, et fit entendre pour la première fois les cris de : Vive longtemps le roi Édouard IV!

Cependant la guerre des deux Roses n'était point encore terminée, et le premier soin du vigilant Warwick, après avoir fait proclamer Édouard d'York roi d'Angleterre, fut d'assembler une armée et de marcher sans délai contre celle de Marguerite d'Anjou, qui, depuis la journée de Wakefield, était considérablement diminuée, parce que la plupart des soldats de cette princesse, voyant le duc d'York mort, s'étaient répandus de tous côtés, pour ravager le pays et piller les maisons des amis de la Rose blanche.

Ce fut auprès d'une petite ville nommée Towton, située à peu de distance du château de Pontefract, où le malheureux Richard II, comme vous savez, avait expiré dans les horreurs d'une lente agonie, que l'armée de Warwick et d'Édouard, renforcée par les débris échappés à Wakefield, assaillirent celle du faible Henri VI. Ce jour-là, la neige tombait à gros flocons, et la terre en était entièrement couverte; mais rien n'arrêta l'ardeur des Roses blanches, et après un combat sanglant auquel la nuit seule put mettre fin, l'ar-

mée entière des Roses rouges fut vaincue et exterminée par ordre de l'impitoyable Édouard, qui avait défendu d'épargner personne. Le petit nombre de lancastriens qui échappèrent à cet épouvantable massacre se dispersèrent de toutes parts, et le vainqueur, s'étant aussitôt rendu maître de la ville d'York, fit ôter des murailles la tête de son père, qu'il remplaça par celles de plusieurs chefs ennemis qu'il avait fait décapiter après la bataille; lord Clifford, meurtrier du jeune Rutland, fut au nombre de ces derniers. Peu de jours après cette funeste défaite, le malheureux Henri VI lui-même, trahi par un homme chez lequel il avait cru trouver asile, tomba au pouvoir d'Édouard, qui le fit aussitôt conduire à la Tour de Londres, où il fut plongé dans une étroite prison.

Mais tandis que l'armée des Roses rouges était ainsi détruite par leurs ennemis, la courageuse Marguerite d'Anjou, traînant après elle son fils, le petit prince de Galles à peine âgé de huit ans, et séparée de ses fidèles serviteurs, qui pour la plupart avaient péri à Towton, était réduite à errer dans les bois pour échapper aux soldats d'York qui la cherchaient de tous côtés. Un jour que les fugitifs traversaient un pays sauvage et montagneux, ils tombèrent entre les mains d'une bande de voleurs qui les dépouillèrent de tout ce qui leur restait encore de précieux : la reine aima mieux se soumettre à leurs injures que de se nommer; mais profitant d'un moment où ces misérables se disputaient les bijoux qu'ils lui avaient arrachés, elle prit son fils dans ses bras, et, se jetant à travers la forêt, elle parvint à leur échapper.

Il y avait déjà plusieurs heures que cette pauvre mère, épuisée de faim et de fatigue, mais ne songeant qu'à sauver son enfant, errait à l'aventure dans ces bois, qui lui étaient tout à fait inconnus, et déjà la nuit qui s'approchait la faisait trembler sur le sort qui l'at-

tendait dans ce désert, lorsqu'elle aperçut un autre brigand qui s'élança sur elle, imaginant sans doute qu'elle portait encore quelque peu d'or ou de diamants. Toute autre que Marguerite eût été terrifiée de cette rencontre; mais cette reine infortunée, avec tout le courage que donne le désespoir, prit son enfant par la main, et le remettant au voleur stupéfait : « Ami, lui « dit-elle, c'est le fils de votre roi que je vous confie; « sauvez-le de ses ennemis. » Tout méprisable qu'était cet homme, il ne put s'empêcher d'être touché de la confiance de la reine, et après avoir partagé avec elle et le petit prince le peu de provisions qu'il portait sur lui, il les dirigea si adroitement à travers la forêt, dont il connaissait les moindres détours, qu'ils passèrent sans être aperçus au milieu des troupes d'York, et parvinrent à s'embarquer pour la France, où ils furent reçus avec les honneurs dus à leur rang et à leurs infortunes, par le roi Louis XI, qui régnait alors sur ce royaume.

Pendant que cette princesse et son fils trouvaient ainsi, en France, un refuge contre leurs ennemis, Édouard IV, devenu paisible possesseur du trône d'Angleterre, laissait éclater les plus honteuses dispositions pour un roi. Tout occupé de ses plaisirs, et ne songeant qu'à varier chaque jour la forme de ses vêtements ou la broderie de son manteau, il abandonnait le soin des affaires de son royaume à ses courtisans, et passait les nuits à boire avec les plus mauvais sujets de sa cour. Les anciens serviteurs de son père étaient éloignés de sa présence, et Warwick lui-même, que l'on avait surnommé *Kings-Maker*, c'est-à-dire le faiseur de rois, avait été envoyé à la cour de Louis XI, sous prétexte de demander en mariage la belle-sœur de ce prince pour le nouveau monarque.

Vers ce temps-là précisément, il arriva que le roi étant allé visiter la duchesse d'York, sa mère, dans un

château qu'elle habitait auprès de Londres, une jeune dame, vêtue d'habits de deuil, vint se jeter à ses pieds, et lui demander une grâce. Édouard était toujours poli et empressé auprès des dames; et, l'ayant relevée avec bonté, il apprit qu'elle se nommait Élisabeth Woodville, et était veuve d'un noble lord qui avait péri en combattant pour la Rose blanche. Quoiqu'elle fût très-affligée et eût encore les yeux remplis de larmes, le roi ne put s'empêcher d'admirer sa rare beauté; et, peu de jours après, oubliant la princesse que Warwick avait été demander en mariage, il offrit à la belle veuve de l'épouser, et de partager son trône; ce qu'elle se garda bien de refuser. De ce moment, les parents d'Élisabeth furent comblés de richesses et élevés aux premières dignités du royaume, et la nouvelle reine disposa de toutes les faveurs du mornarque.

Or il faut que je vous dise, mes bons amis, que, des deux frères d'Édouard IV, l'un se nommait George et l'autre Richard; et que, le jour de son couronnement à Westminster, ce prince avait accordé au premier le titre de duc de Clarence, et au second celui de duc de Glocester.

George de Clarence n'était point méchant; mais il était d'un caractère incertain et jaloux, et ne put supporter sans indignation la préférence que le roi accordait aux porents de la reine sur tous les autres seigneurs de la cour, sans même en excepter ses frères. De son côté, le comte de Warwick, en apprenant que le roi, au mépris de la mission dont il l'avait chargé auprès de Louis XI, avait épousé une simple dame anglaise, éprouva un si vif mécontentement de l'ingratitude d'Édouard, qu'il résolut, pour donner de l'inquiétude à ce prince, d'offrir à Clarence la main de sa fille aînée, qui était belle, aimable, et possédait de très-grands biens.

L'imprudent Édouard ne fut pas longtemps à s'aper-

cevoir que le faiseur de rois l'avait abandonné, car il vit presque aussitôt ses ennemis s'enhardir, et les restes du parti de Lancastre tramer de nouvelles intrigues. En vain il fit tomber sur les échafauds les plus nobles têtes de ce parti, et força les chefs lancastriens qui purent lui échapper à chercher un refuge en France. Ses soupçons contre Warwick se changèrent bientôt en certitude, et il apprit, avec autant d'indignation que d'effroi, que le comte lui-même, et son propre frère, le duc de Clarence, avaient secrètement fait la paix avec Marguerite d'Anjou, et que cette princesse, dans l'espoir de placer sur le trône de son père le jeune prince de Galles, qui approchait alors de sa dix-septième année, venait de débarquer en Angleterre à la tête d'une armée qui se trouvait déjà aux portes de Londres.

A cette nouvelle inattendue, Édouard, retrouvant son courage, s'efforça de rallier autour de lui les anciens partisans de sa famille; mais la plupart de ses soldats, à mesure qu'ils étaient réunies, arboraient la Rose rouge, et se mettaient à crier : Dieu bénisse le roi Henri ! Alors Édouard n'eut que le temps de prendre la fuite, et de chercher un asile en Bourgogne, où il fut accueilli par Charles le Téméraire, ce prince fameux, dont je vous ai parlé dans l'histoire de France. Le faible Henri VI, tiré de la Tour de Londres, fut de nouveau rétabli sur le trône, et, pour cette fois encore, la maison de Lancastre parut triompher de celle d'York.

—

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1461. Mort de Charles VII.
— Avénement de Louis XI.
1465. Ligue du bien public formée par les grands vassaux du royaume contre le pouvoir royal.
1468. Rivalité de Louis XI et de Charles le Téméraire.

ÉDOUARD IV A BARNET.

Depuis l'an 1470 jusqu'à l'an 1483.

—

Cependant, mes jeunes amis, le duc de Clarence, en voyant ainsi son frère chassé d'Angleterre, ne tarda pas à se repentir de s'être joint à ses ennemis; et ayant fait savoir secrètement à Édouard le regret qu'il éprouvait de ses malheurs, celui-ci, qui avait encore de nombreux amis en Angleterre, prit la résolution de faire un effort pour reconquérir le trône d'où son imprudence l'avait fait descendre. Après avoir rassemblé une petite armée en Bourgogne, et prévenu de son retour les partisans de la Rose blanche, il débarqua sur le rivage d'York, à Ravenspur, au lieu même où, soixante et dix ans auparavant, Henri de Lancastre avait pris terre, pour détrôner Richard II. N'ayant encore autour de lui qu'un petit nombre de soldats, il leur fit arborer la Rose rouge pour ne point inspirer de défiance; et, pendant les premiers jours, il ne s'avança qu'avec les plus grandes précautions; mais bientôt le duc de Clarence étant venu le joindre avec des troupes considérables, ses anciens serviteurs se rallièrent autour de lui, et Édouard se trouva à la tête d'une puissante armée qu'il dirigea aussitôt sur Londres, sachant bien que de la possession de cette capitale dépendait le succès de son entreprise.

En effet, Warwick, informé de son débarquement, avait à peine eu le temps de réunir quelques troupes pour marcher à sa rencontre, lorsque les deux armées se trouvèrent en présence auprès d'une petite ville nommée Barnet, peu distante de Londres.

Au moment de livrer cette bataille, mes enfants, Édouard, épouvanté des résultats qu'elle pouvait avoir, et peut-être regrettant d'avoir à combattre l'homme intrépide auquel il devait sa couronne, lui fit offrir secrètement une paix honorable; mais Warwick était trop irrité pour écouter de pareilles propositions, et s'indignant contre le messager qui les lui avait apportées : « Allez dire à ceux qui vous envoient, répondit-il « fièrement, que Warwick n'imitera jamais la perfidie « du traître Clarence, et que désormais l'épée seule « peut décider cette querelle. » Quelques instants après, s'engagea en effet une terrible bataille, dans laquelle, après d'incroyables efforts de valeur, Warwick, qui combattait à pied, contre l'ordinaire des seigneurs de ce temps, tomba percé de coups, et sa mort entraîna la défaite de son parti.

Le soir même de cette sanglante journée qui venait d'abattre pour jamais la maison de Lancastre, Édouard IV fit son entrée dans Londres, et son premier soin fut d'ordonner que le malheureux Henri VI déjà renfermé dans la Tour, fût étranglé à l'instant même.

Pendant les premiers jours qui suivirent cette défaite, Marguerite d'Anjou et son fils, après avoir tenté de nouveau le sort des armes, dans un lieu nommé Teukesbury, tombèrent entre les mains des Roses blanches. Le prince de Galles ayant été conduit devant Édouard, celui-ci lui demanda avec emportement de quel droit il avait osé reparaître en Angleterre : « Je « suis venu, répondit avec dignité le noble jeune « homme, défendre la couronne de mon père et l'héri- « tage qui doit m'appartenir. » En entendant ces paroles, Édouard, hors de lui-même, porta un coup de son gantelet de fer au visage du jeune prince, et ceux qui l'entouraient, parmi lesquels on distingua les ducs de Clarence et de Glocester, frères du roi, se jetant sur cet enfant désarmé, le percèrent de leurs épées.

La reine Marguerite, qui seule survivait à toute cette race royale, fut confinée à la Tour de Londres, où le vainqueur la retint pendant cinq années dans une étroite captivité; et cette femme infortunée, après avoir été fille, femme, et mère de rois, obtint pour dernière grâce d'aller finir ses jours en France, où elle ne tarda pas à mourir de douleur et de regrets.

Cependant, mes enfants, le vindicatif Édouard, devenu paisible possesseur du trône par la ruine de tous ses ennemis, n'avait pas oublié que l'union momentanée du duc de Clarence avec ses ennemis, avait failli l'exclure à jamais du trône : de son côté, George se plaignait amèrement de n'avoir pas été mieux récompensé par son frère du service qu'il lui avait rendu en abandonnant Warwick, et depuis ce temps jamais l'union ne put renaître entre les deux frères. Édouard, informé que George ne cessait de mal parler de lui, et qu'il armait même secrètement ses vassaux, quoiqu'il n'eût aucun ennemi à combattre, l'accusa de trahison devant le parlement, qui condamna ce prince au supplice réservé à ce crime. Personne ne doutait alors que le roi ne pardonnât à son frère; mais ce prince cruel fut inexorable, et la seule faveur qu'il voulut bien lui accorder, fut le choix de son genre de mort.

Le malheureux Clarence, ainsi abandonné, et croyant sans doute que la mort lui serait plus douce, demanda, comme une grâce, d'être noyé dans une tonne de vin de Malvoisie, vin exquis qu'il préférait à tout autre : et en effet un grand tonneau de cette liqueur ayant été porté dans la Tour, les bourreaux l'y précipitèrent la tête la première, et il y fut bientôt étouffé.

Peu de jours après le meurtre de l'infortuné Clarence, le bruit fut répandu à dessein, parmi le peuple, qu'un prétendu devin consulté par le roi Édouard lui avait prédit que ses fils seraient assassinés par un homme dont le nom commencerait par la lettre G. Or, comme

le duc de Clarence se nommait George, beaucoup d'Anglais trouvèrent la mort de ce prince suffisamment justifiée par ce misérable prétexte, et c'est ainsi que dans ces temps reculés, où les hommes étaient encore barbares, l'ignorance et la superstition favorisaient les plus grands crimes.

Telle fut, mes jeunes amis, la fin de cette sanglante querelle des deux Roses, qui ne dura pas moins de trente ans, et coûta la vie, dit-on, à quatre-vingts princes du sang royal, et à une multitude de seigneurs et d'Anglais de toutes les classes. Non-seulement elle causa la perte totale de la maison de Lancastre, mais encore la famille d'York, qu'elle élevait à la royauté, prépara sa propre ruine en cherchant à assurer son existence par des vengeances inutiles : vous verrez bientôt que la postérité d'Édouard IV ne devait retirer aucun fruit de tout le sang qu'il avait versé.

—

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1477. Fin de la lutte de Louis XI contre Charles le Téméraire.
1483. Mort de Louis XI.
— Charles VIII, son fils, lui succède sous la régence d'Anne de Beaujeu.

LES ENFANTS D'ÉDOUARD.

Depuis l'an 1483 jusqu'à l'an 1485.

—

Les dernières années d'Édouard IV, mes jeunes amis, furent plus paisibles que ne l'avait été la plus grande

partie de son règne ; mais quoique la longue querelle des deux Roses fût apaisée, ce prince, se voyant atteint d'une maladie cruelle qui lui laissait peu d'espoir de vivre, ne put s'empêcher de craindre pour l'avenir de ses deux fils, dont l'aîné, appelé Édouard, prince de Galles, n'était âgé que de treize ans, tandis que le second, nommé Richard, duc d'York, comme son aïeul, venait à peine d'atteindre sa neuvième année.

Agité de mille inquiétudes, comme s'il eût pressenti le triste sort de ses enfants, le roi mourant fit appeler auprès de lui les chefs des deux Roses, échappés aux massacres des guerres civiles, leur fit promettre d'oublier leurs vieilles querelles, et obtint des principaux lords le serment de mourir s'il le fallait pour défendre ses fils. Il désigna ensuite Richard, duc de Glocester, le seul de ses frères qui lui survécût, pour gouverner le royaume, avec le titre de protecteur, jusqu'à ce que le jeune Édouard fût en âge de régner par lui-même. Peu de jours après, le monarque mourut, et le prince de Galles fut proclamé roi d'Angleterre sous le nom d'Édouard V.

Or il faut que vous connaissiez maintenant, mes bons amis, ce duc de Glocester, à qui le roi venait de confier le sort de ses fils, et vous direz bientôt comme moi, que ces jeunes princes eussent été plus en sûreté dans une forêt remplie de bêtes féroces qu'entre les mains de cet oncle cruel.

Richard de Glocester, quoique d'une famille où la beauté semblait héréditaire, était d'une figure ignoble et repoussante; on dit qu'en venant au monde, il avait déjà la mâchoire armée de plusieurs dents, contre l'ordinaire des petits enfants, et qu'il commença par mordre sa nourrice jusqu'au sang. Lorsqu'on essaya de le faire marcher, on s'aperçut qu'il était boiteux, et, en grandissant, on vit avec douleur qu'il était bossu et avait un bras difforme. Sa mère fut inconsolable d'avoir

mis au monde un pareil monstre, et pourtant elle ne pouvait pas prévoir toutes les peines que ce fils lui causerait.

Malheureusement, cette laideur n'était que le moindre défaut de Richard, et ses parents virent avec effroi que son caractère était encore plus affreux que sa figure; tout petit encore, il était déjà taquin, sournois et brutal; lorsqu'il devint jeune homme, il se montra jaloux, vaniteux et colère jusqu'à la rage; enfin, parvenu à l'âge d'homme, il apprit à cacher ses défauts sous un air doucereux, et alors il devint vraiment dangereux, car le pire de tous les vices est l'hypocrisie, c'est-à-dire celui qui déguise tous les autres sous l'apparence de la vertu.

Ce fut à cet odieux personnage, mes bons amis, que le jeune roi Édouard V et son frère Richard se trouvèrent livrés, et quoiqu'il feignit une vive affection pour ses neveux, tous ceux qui le connaissaient tremblaient pour les deux petits princes. Un jour même qu'au milieu de la cour, une foule de seigneurs se pressaient autour de la reine Élisabeth leur mère, pour écouter les gentillesses de ces enfants, qui étaient vifs et spirituels, quelqu'un entendit Richard grommeler entre ses dents: « Ces enfants ont trop d'esprit, ils ne vivront pas. » Plus tard, on se souvint de ces paroles, qui n'étaient, hélas! qu'une horrible prédiction.

Cependant on approchait du jour fixé pour le couronnement du nouveau roi, et les préparatifs de cette cérémonie allaient être terminés à Westminster, lorsque le protecteur parvint à décider le jeune prince à se rendre à la Tour de Londres, sous prétexte de se préparer à cette solennité, et bientôt il fit savoir au petit duc d'York que son frère le demandait pour prendre part à ses jeux. Les deux enfants, qui étaient sans défiance, ne comprirent d'abord que le bonheur de se trouver réunis; mais, lorsqu'on leur eut dit que le

protecteur avait défendu à leur mère de venir les voir, ils s'aperçurent, mais trop tard, que la Tour n'était plus pour eux qu'une prison.

La vie des enfants d'Édouard, mes jeunes amis, se trouvait donc déjà entre les mains du farouche Richard; mais celui-ci n'avait pu encore éloigner d'eux les parents de leur mère et quelques-uns des lords fidèles qui avaient juré à leur père expirant de vivre et de mourir, s'il le fallait, pour leur service. Le principal de ces seigneurs se nommait lord Hastings, et comme c'était un homme habile et courageux, le perfide Glocester se garda bien de l'irriter par quelque affront qui eût pu lui faire soupçonner les sinistres desseins qu'il tramait contre lui: bien loin de là, il affecta de le combler de caresses, et de lui accorder toutes les grâces qu'il put désirer: à la vérité, Hastings fut secrètement averti de se défier de ce méchant; mais les hommes sincères sont toujours confiants, et ne veulent pas croire à la perfidie, dont la pensée même est étrangère à une âme noble et généreuse.

Un jour que le protecteur avait réuni dans la Tour une assemblée des seigneurs auxquels la garde du jeune roi était confiée, chacun remarqua que jamais Glocester n'avait paru d'aussi belle humeur; il avait l'air riant et enjoué, et remercia agréablement un des lords d'un plat d'excellentes fraises qu'il lui avait envoyées pour son dessert peu de jours auparavant. Tous les assistants paraissaient s'associer à la gaieté de Richard, lorsque tout à coup celui-ci prenant un air farouche et sévère: « Quel châtiment, milords, dit-il, vous semble« raient mériter ceux qui auraient comploté ma mort, « à moi qui suis le plus proche parent du roi et le pro« tecteur du royaume? » Hastings, qui ne se doutait de rien, répondit aussitôt qu'ils mériteraient certainement le supplice des traîtres. « Eh bien! reprit Ri« chard avec emportement, sachez, milords, que c'est

« Hastings lui-même qui, avec l'aide de deux miséra-
« bles sorciers qui lui sont dévoués, a résolu de me
« faire mourir par des maléfices, et voilà l'état où leurs
« sortiléges m'ont réduit. » En disant ces mots, le méchant bossu, découvrant un de ses bras, qui était noir et tortu (c'était une des difformités avec lesquelles il était né), le montra à l'assemblée, qui demeura stupéfaite, quoique personne ne crût à une pareille extravagance.

Alors le protecteur ayant frappé du poing sur une table qui était devant lui, une troupe d'hommes armés entra dans la salle, et saisissant le malheureux Hastings, sans lui donner un seul instant pour s'expliquer, le traîna dans la cour de la Tour, où on lui trancha la tête sur un tronc d'arbre qui se trouva là par hasard.

Le meurtre de lord Hastings, mes jeunes amis, n'était que le prélude des crimes que Glocester avait médités; bientôt les frères de la reine Elisabeth, qu'il détestait mortellement parce qu'ils prenaient la défense des petits princes, furent enfermés au château de Pontefract, et périrent secrètement de la main du bourreau; une foule d'autres seigneurs subirent le même sort ou furent contraints de se réfugier en France, et cette princesse elle-même se vit réduite à chercher un asile avec ses filles dans l'église de Westminster, espérant que la sainteté de ce lieu les préserverait de la rage de Richard.

Mais une des victimes les plus déplorables de cet homme atroce, mes enfants, fut une belle et aimable dame de Londres, nommée Jeanne Shore, dont le seul crime était d'avoir été l'amie du roi Edouard IV, et ensuite celle du malheureux Hastings. Cette pauvre femme ayant été accusée par Richard d'avoir aidé ce lord dans les prétendus sortiléges qui avaient été le prétexte de sa mort, fut condamnée à faire amende honorable à la porte de l'église Saint-Paul, c'est-à-dire à s'y tenir tout

un jour nu-pieds, vêtue d'une simple chemise, la tête couverte d'un drap blanc, et tenant en main un cierge allumé. Ce fut dans ce triste équipage que la malheureuse Jeanne Shore fut exposée aux yeux de la populace; mais je dois vous dire que, comme elle avait été bonne et charitable, lorsqu'elle était riche et puissante, pas un Anglais n'eut l'indignité de l'injurier ni de la couvrir de boue, comme Richard l'avait ordonné.

On assure qu'après que cette dame infortunée eut subi cette affreuse pénitence, le protecteur fit défendre à qui que ce fût sous peine de la vie, de la recevoir dans sa maison ou de lui donner aucune nourriture; de sorte qu'après avoir vainement frappé pendant trois jours et trois nuits à toutes les portes de ceux même qu'elle avait autrefois comblés de ses bienfaits, cette pauvre femme, épuisée de faim et de douleur, tomba sur le pavé et mourut sans que personne osât lui donner un verre d'eau, tant on redoutait la colère de Richard.

Pendant ce temps, les amis du protecteur rassemblaient les bourgeois de Londres, et cherchaient à leur persuader qu'au lieu d'obéir à un enfant comme Édouard V, ils feraient mieux de prendre pour roi le puissant Richard de Glocester, qui, disaient-ils, était la vivante image de son père, le vaillant duc d'York, tué à la bataille de Wakefield : mais ces hommes eurent beau crier de toutes leurs forces à plusieurs reprises : Vive notre roi Richard III ! aucune voix ne leur répondit, et chacun s'en retourna dans sa maison inquiet et consterné.

Enfin quelques misérables, que le duc de Buckhingham, l'un des amis les plus dévoués du protecteur, avait ameutés, forcèrent le lord maire de Londres à se mettre à leur tête, et vinrent offrir à Richard de le faire couronner à Westminster, où les préparatifs du sacre du jeune Edouard venaient d'être achevés. Le rusé personnage feignit d'abord de repousser leurs offres;

mais ensuite se rendant aux instances de cette poignée de factieux, il finit par accepter la couronne, et prit le titre de roi qu'il ambitionnait depuis si longtemps.

Cependant, mes jeunes amis, Richard savait bien que les Anglais ne pourraient pas le regarder comme leur véritable roi, tant que ses neveux, auxquels le trône devait appartenir, seraient vivants. Ces pauvres enfants, dans leur prison de la Tour, l'inquiétaient plus que tous ceux qu'il savait être ses ennemis, et il résolut de mettre le comble à tous ses crimes en leur ôtant la vie. A cet effet, il fit venir devant lui un méchant homme, nommé Tyrrel, et le chargea, avec deux autres scélérats comme lui, d'accomplir ce meurtre abominable.

Ces trois misérables, à qui Richard avait remis pour cette nuit la clef de la prison des jeunes princes, les trouvèrent couchés sur le même lit, et profondément endormis dans les bras l'un de l'autre; un livre de prières était ouvert à côté d'eux, car malgré leur jeune âge, ils n'avaient point oublié que leur mère leur avait recommandé de ne jamais s'endormir, sans avoir prié Dieu de bénir leur sommeil. Ils étaient si beaux, et leur visage était si paisible, que Tyrrel et ses complices, tout scélérats qu'ils étaient, ne purent s'empêcher d'être touchés de leur innocence : peu s'en fallut même que ces méchants ne s'en retournassent dire à Richard que ce meurtre leur avait été impossible : mais l'espoir de la récompense énorme qui devait être le prix de ce crime odieux les arrêta dans ce bon mouvement; l'un d'eux, plus atroce que ses compagnons, jetant sur les petits princes d'épais oreillers, les étouffa de tout le poids de son corps, et ces pauvres enfants moururent unis comme ils avaient vécu.

Ce fut ainsi, mes jeunes amis, que s'accomplit la prétendue prédiction qui avait annoncé à Édouard IV que ses fils seraient mis à mort par un homme dont le nom commencerait par la lettre G. Mais vous savez

déjà, n'est-il pas vrai? ce qu'il faut penser de ces sortes de prophéties, la plupart du temps inventées apres l'événement qui les justifie, et auxquelles une personn raisonnable doit bien se garder d'ajouter foi.

Près de deux cents ans après le meurtre des petits princes, en démolissant un des bâtiments de la Tour de Londres, on trouva sous un escalier les ossements de deux enfants que l'on ne douta point être ceux des fils d'Édouard IV. Le roi qui régnait alors en Angleterre ordonna qu'ils fussent soigneusement recueillis, et fit élever dans l'église royale de Westminster un tombeau de marbre, où leurs cendres furent déposées auprès de celles de leurs ancêtres.

—

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1484. États généraux tenus à Tours.
1485. Louis d'Orléans prend les armes contre la régente et se retire en Bretagne.

RICHARD III.

L'an 1485.

—

Je ne saurais vous dire, mes bons amis, quelle fut la terreur et l'indignation de toute l'Angleterre au premier bruit du meurtre des enfants d'Édouard; dans plusieurs comtés, des seigneurs rassemblèrent leurs vassaux, et se préparèrent à venger la mort de ces jeunes princes. Plusieurs des lords qui jusqu'alors

avaient été favorables à Richard se réunirent à ses ennemis, et Buckingham lui-même, le principal auteur de son élévation au trône, s'éloigna de lui avec horreur.

Mais Richard ne fut point épouvanté de la haine qu'il excitait; à l'aide de quelques méchants comme lui, qui s'étaient voués à son service, il vainquit ou fit périr la plupart des seigneurs qui s'étaient déclarés contre lui, et afin qu'on ne lui reprochât plus d'occuper un trône qui devait appartenir à la famille d'Édouard IV, il eut l'idée d'aller trouver la reine Élisabeth dans le sanctuaire de Westminster, où elle s'était réfugiée, et lui demanda d'un air hypocrite sa fille aînée en mariage.

Cette mère infortunée ne put voir sans frémir le meurtrier de ses enfants, et elle laissa éclater la plus vive indignation en entendant la proposition que celui-ci osait lui faire d'accorder la main de sa fille au bourreau de ses frères. Mais Richard ne s'émut point des reproches sanglants qu'elle lui adressa en le maudissant, et feignant un repentir sincère (car la plus noire perfidie lui était facile), il lui représenta, d'un ton doucereux, qu'il était temps d'oublier d'anciennes querelles qui, disait-il, ne l'avaient éloigné que trop longtemps de ses chers parents, et la supplia avec tant d'instance de venir reprendre à la cour les honneurs qui lui étaient dus, que cette princesse lui promit enfin de se rendre à ses prières; cependant elle ne consentit à sortir de sa retraite qu'après que Richard eut juré devant les principaux seigneurs d'Angleterre et le lord maire de Londres, que sa personne et celles de ses filles seraient préservées de toute tentative criminelle de la part du nouveau roi.

Or vous saurez, mes enfants, que Richard était marié depuis plusieurs années à la seconde fille du fameux Warwick, nommé Anne Névil, qui était une belle et vertueuse princesse. Tout à coup il défendit à cette reine

de sortir de son appartement, répandit avec affectation le bruit qu'elle était dangereusement malade, et bientôt après fit annoncer qu'elle avait cessé de vivre. Cependant le peuple d'Angleterre ne fut pas dupe de cette conduite perfide, et personne ne douta pas que la pauvre reine n'eût péri victime d'un lâche empoisonnement. Ainsi, mes jeunes amis, Richard III marchait de crime en crime, et comme s'il eût dû être fatal à tous ceux qu'il approchait, le meurtre de sa propre femme fut ajouté à tous ceux qu'il avait commis. Après cela, il renouvela ses instances auprès de la reine Élisabeth, pour qu'elle lui donnât sa fille en mariage, et peut-être, à force d'adresse, fût-il parvenu à l'obtenir, si un événement inattendu ne fût enfin venu mettre un terme à ses crimes et à sa vie.

Parmi les lords anglais qui avaient cherché un refuge en France, se trouvait un jeune seigneur nommé Henri Tudor, comte de Richemond, que ses parents avaient envoyé auprès du duc de Bretagne pour le soustraire à la rage de Richard, qui aurait bien voulu le faire mourir, parce qu'il était parent éloigné de la famille royale de Lancastre : ce jeune lord était le petit-fils de Catherine de France, veuve du puissant Henri V et d'Owen Tudor, ce simple chevalier gallois, que cette princesse, comme je vous l'ai dit, avait épousé après la mort de ce monarque.

Henri Tudor, mes enfants, était doué d'un grand courage et de mille belles qualités, et ce fut vers lui que les seigneurs anglais tournèrent leurs espérances pour être délivrés de l'odieux Richard : plusieurs lords allèrent le trouver en France, pour lui offrir le secours de leurs bras et de leurs vassaux, s'il voulait se mettre à leur tête pour combattre le tyran ; et le duc de Bretagne lui donna un certain nombre de navires, avec une troupe de ses plus vaillants hommes d'armes, pour le seconder dans son entreprise.

Ce fut sur le rivage du pays de Galles, où son nom de Tudor lui assurait un bon nombre d'amis, que Henri de Richemond vint débarquer sa petite armée, promptement grossie par les lords anglais qui accoururent de tous côtés à sa rencontre : partout sur son passage le peuple l'accueillit comme le sauveur de l'Angleterre, et personne n'entreprit de l'arrêter dans sa marche.

Richard apprit bientôt le débarquement de son ennemi, et quoiqu'il sût bien que les Anglais le haïssaient mortellement, il ne douta pas que s'il parvenait à vaincre Richemond, personne n'oserait plus désormais lui disputer sa couronne. Il se mit donc en marche à la tête d'une armée beaucoup plus nombreuse que celle de Tudor, et les deux ennemis ne tardèrent pas à se trouver en présence auprès d'une petite ville nommée Bosworth, peu distante de Leicester, où une bataille parut inévitable.

Cependant, mes jeunes amis, à l'approche de ce combat qui allait décider s'il devait perdre ou conserver ce trône acheté par tant de crimes, Richard parut troublé d'une terreur involontaire : sa conscience (pour la première fois de sa vie peut-être) lui reprochait toutes ses scélératesses; ses nuits étaient agitées par mille rêves affreux, où il voyait toutes ses victimes pâles et sanglantes lui reprocher leur mort, et lui annoncer une fin prochaine et misérable; plus d'une fois ses domestiques, accourus auprès de lui aux cris aigus qu'il poussait dans son sommeil, le trouvèrent debout sans être éveillé, la main sur son poignard, et les yeux fixes et hagards. Tout autre homme que l'infâme Richard eût fait pitié à ceux qui l'entouraient; mais qui aurait pu plaindre celui qui avait toujours été impitoyable?

Le courage dans une âme noble et généreuse, mes jeunes amis, est une vertu qui rend capable des plus grandes choses; mais chez un monstre tel que Richard III, la valeur n'est plus qu'un instinct brutal et féroce,

comme celui du tigre ou de la panthère qui s'élance sur le chasseur pour le dévorer. A la vue des bataillons du comte de Richemond, qui s'avançaient en bon ordre, il entra dans une sorte de frénésie, et s'écria plusieurs fois, hors de lui-même : « Un cheval! un cheval! mon « royaume pour un cheval! » Puis, lorsqu'on l'eut placé sur son coursier de bataille, il se précipita comme un forcené au milieu des rangs ennemis, frappant à tort et à travers, et cherchant à joindre Tudor dans la mêlée. Mais bientôt il fut reconnu à la couronne d'or qu'il portait au-dessus de son casque, autant qu'à sa tournure épaisse et difforme, et ayant été entouré de cavaliers, il tomba percé de coups, plus glorieusement qu'il n'aurait mérité. Un chevalier alla porter au vainqueur la couronne royale de Richard, et le lendemain son corps, placé en travers sur un cheval, comme un paquet de linge, fut transporté à Leicester, où des moines l'ensevelirent par charité dans leur église, pour qu'il ne fût pas dit qu'un prince du sang royal d'Angleterre était demeuré sans sépulture.

La mort de Richard III, mes enfants, mit fin au règne de la maison d'York, qui n'avait occupé le trône qu'un petit nombre d'années, et le comte de Richemond, en montant sur le trône, se fit appeler Henri VII. Il prit pour femme la fille aînée d'Édouard IV, et réunissant ainsi dans sa postérité les deux races rivales d'York et de Lancastre, il devint le chef d'une nouvelle race de rois d'Angleterre, à laquelle on donne le nom de maison de Tudor.

—

SYNCHRONISME DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

465. Ligue des grands vassaux de la couronne contre la régente Anne de Beaujeu.

SIMNEL ET WARBECK.

Depuis l'an 1485 jusqu'à l'an 1509.

Henri Tudor, que la victoire de Bosworth venait de placer sur le trône, mes jeunes amis, fut salué des acclamations du peuple de Londres, lorsqu'il fit son entrée dans cette capitale ; mais au milieu de la joie publique, il n'était pas sans inquiétude, parce qu'il n'ignorait point qu'il existait encore un enfant de la famille d'York, dont les droits à la couronne d'Angleterre étaient bien plus certains que ceux du comte de Richemond.

Cet enfant, mes bons amis, était le jeune comte de Warwick, fils du malheureux duc de Clarence, qu'Edouard IV avait fait noyer dans un tonneau de malvoisie, ainsi que je vous le racontais il n'y a pas longtemps. Ce jeune prince était alors âgé de onze ans seulement, et la plus grande partie de sa vie s'était déjà écoulée dans une étroite captivité. Richard III, pendant son règne, l'avait retenu prisonnier dans un château fort, et le premier soin de Henri VII fut de le faire conduire à la Tour de Londres, où les anciens amis de son père ne le virent pas entrer sans effroi, car on se souvenait encore de la triste fin de ses cousins, les enfants d'Edouard IV. Mais le nouveau roi n'était pas aussi méchant que le bossu Richard, et quoique l'existence du jeune Warwick lui causât beaucoup de souci, il se contenta de le faire garder soigneusement dans la Tour, en ordonnant qu'il y fût traité avec tous les égards dus au petit-fils du faiseur de rois.

A cette époque, mes enfants, les lords anglais avaient beaucoup perdu de l'humeur turbulente et guerrière de

leurs aïeux, les barons Normands. La longue querelle des deux Roses avait éteint ou dispersé un grand nombre de leurs plus illustres familles, et beaucoup d'entre eux avaient vu leurs châteaux démolis pendant les guerres civiles. D'un autre côté, les bourgeois des villes appelés pour la première fois dans les conseils des rois par Simon de Montfort, et souvent consultés par le puissant Edouard III, comme je vous l'ai fait remarquer, formaient dans les parlements une assemblée respectable et distincte de celle des lords, à laquelle on donnait le nom de chambre des communes; les anciennes divisions qui avaient si longtemps existé entre les barons d'origine normande et le peuple descendant des anciens Saxons, étaient presque entièrement effacées, et la nation tout entière ne semblait plus aspirer qu'au repos et à la tranquillité.

Henri VII, qui était un prince habile et prudent, pouvait donc espérer un règne paisible, lorsque tout à coup le bruit se répandit qu'en Irlande un enfant qui se faisait passer pour le comte de Warwick, avait été proclamé roi sous le nom d'Edouard VI.

Le roi Henri savait bien que ce prétendu prince ne pouvait pas être le fils du duc de Clarence, puisque le véritable Warwick était encore prisonnier dans la Tour de Londres; mais beaucoup d'Anglais ajoutèrent foi à ce mensonge, et le roi, pour les détromper, fut forcé de tirer le jeune prince de sa prison, et de le conduire à l'église Saint-Paul, où tout le peuple put le voir à ses côtés; chacun eut en outre la liberté d'approcher le comte à la cour de Westminster, et de s'entretenir avec lui, de sorte qu'en peu de temps tout le monde fut convaincu que le prétendu Edouard VI n'était qu'un imposteur : aussi, lorsqu'il osa débarquer en Angleterre, où il venait, disait-il, réclamer sa couronne, personne ne prit les armes en sa faveur, et le faux Edouard, tombé vivant entre les mains des soldats du roi, fut conduit

devant ce prince, et confessa publiquement son imposture, en déclarant que son véritable nom était Lambert Simnel.

Henri punit sévèrement ceux qui avaient saisi ce prétexte pour occasionner du trouble; mais prenant pitié de sa jeunesse, il ordonna que Simnel fût conduit à la cuisine du palais pour y être employé comme marmiton; et l'on put voir pendant plusieurs années celui qui avait osé prendre un moment le titre de roi d'Angleterre tourner la broche et remuer des casseroles.

Cependant, le mauvais succès de cette tentative imprudente ne découragea point les ennemis secrets de Henri, et tandis que ce prince était occupé à faire la guerre à Charles VIII, roi de France, il apprit avec étonnement qu'un nouveau rival se présentait pour lui disputer le trône. Celui-ci était un jeune homme de vingt ans, qu'un vaisseau étranger venait de débarquer en Irlande, où il avait annoncé qu'il n'était autre que Richard, duc d'York, le second des malheureux enfants d'Édouard, que Tyrrel avait étouffés dans la Tour plusieurs années auparavant.

Ce nouvel imposteur, mes jeunes amis, dont le véritable nom était Perkins Warbeck, avait bien plus d'adresse que le pauvre marmiton Simnel. Il racontait avec les plus grands détails par quels moyens des serviteurs dévoués l'avaient sauvé de la Tour, après le meurtre de son frère Edouard V, et disait que depuis cette époque il avait vécu dans différents pays, où il avait caché sa naissance sous des noms supposés; mais qu'enfin il était résolu de réclamer le trône d'Angleterre, qui lui appartenait comme son héritage. Par un hasard singulier, plusieurs personnes, qui avaient connu le petit duc d'York dans son enfance, assuraient que le nouveau prétendant avait beaucoup de ressemblance avec ce prince infortuné, et un grand nombre d'Anglais crurent un moment qu'il était pos-

sible que le jeune Richard, par un bonheur inespéré, eût en effet échappé aux bourreaux envoyés par son oncle le bossu.

Henri VII fut justement alarmé, comme vous le croirez aisément, de cette nouvelle entreprise pour lui enlever sa couronne, surtout lorsqu'il apprit que l'imposteur, quel qu'il fût, avait été proclamé roi par les Irlandais, sous le nom de Richard IV. Il envoya aussitôt des soldats contre cet insensé; mais celui-ci, averti de leur approche, et déjà abandonné de ceux qui avaient embrassé son parti, se déroba par la fuite, et se réfugia en France, où il fut accueilli par le roi Charles VIII comme le véritable héritier du trône d'Angleterre. Cependant, quelque temps après, ce monarque, averti de la fourberie de Warbeck, lui ordonna de sortir de son royaume, et le prétendu prince passa en Ecosse, dont le roi, qui haïssait Henri VII, le reçut avec distinction, et lui donna même en mariage sa propre nièce, qui était une belle et vertueuse princesse. Partout où il séjournait, Warbeck se faisait appeler « la Rose blanche », parce qu'il était, disait-il, le dernier rejeton de l'illustre famille d'York, et l'intérêt qu'inspirait le récit de ses infortunes supposées lui avait acquis un grand nombre de partisans secrets qui s'agitaient sourdement en Angleterre, et n'attendaient qu'une occasion pour se soulever en sa faveur.

Plusieurs années s'étaient déjà écoulées depuis que, par ses mensonges, le faux Richard IV entretenait ainsi des semences de trouble dans ce royaume, lorsque, encouragé par le roi d'Ecosse, qui lui confia de l'argent et des soldats, Warbeck osa entrer en Angleterre à la tête d'une petite armée : c'était ce que souhaitait depuis longtemps Henri Tudor, pour mettre fin à ces misérables intrigues, et dès qu'il apprit l'arrivée de son rival, il marcha à sa rencontre, et lui présenta la bataille; mais vous allez voir qu'il n'eut pas besoin de tirer

l'épée, comme à Bosworth, pour abattre cet ennemi méprisable.

En effet, cet aventurier, qui prétendait ainsi jouer le rôle d'un grand prince, était bien loin d'avoir le courage même le plus ordinaire, et du plus loin qu'il aperçut l'étendard royal d'Angleterre, il fut saisi d'un tel effroi que, profitant de la nuit pour s'échapper secrètement de son camp, il passa dans celui de Henri, et se jetant à ses pieds, ne demanda pour toute grâce que d'avoir la vie sauve. Le petit nombre de soldats qui l'avaient suivi se dispersa de tous côtés, et cette misérable tentative fut complétement déjouée comme celle qui l'avait précédée.

Mais ce n'était pas assez pour Henri VII de tenir ainsi Warbeck en sa puissance, il fallait encore qu'il parvînt à faire connaître aux Anglais toute sa fourberie, et l'ayant conduit à Londres à sa suite, il le fit promener à cheval pendant trois jours entiers dans les rues de cette capitale, afin que tout le peuple pût se rassasier de la vue de cet imposteur. Puis, l'ayant fait enchaîner pendant tout un jour dans la grande salle du palais de Westminster, dont les portes furent ouvertes à la populace, on l'obligea à lire tout haut à plusieurs reprises sa confession, dans laquelle il déclarait son véritable nom, racontait toutes les ruses qu'il avait employées, et faisait connaître la demeure de son père, qui n'était qu'un pauvre marchand juif d'une ville de Flandre.

Après cette humiliation, que tout autre que Warbeck n'eût pu supporter sans mourir de honte, le roi le fit conduire à la Tour, où il passa plusieurs années dans une étroite captivité. La princesse d'Ecosse qu'il avait épousée fut traitée avec douceur par Henri, qui la donna pour compagne à la reine Elisabeth, sa femme, et lui témoigna toujours les plus grands égards : cette dame vécut ainsi longtemps à la cour d'Angleterre, où, à cause de sa beauté et de la blancheur remarquable de son

teint, elle ne fut jamais appelée autrement que la Rose blanche, titre qu'elle méritait bien mieux que le fourbe qui avait été son mari.

A quelque temps de là, Warbeck, qui s'ennuyait dans sa prison, ayant trouvé moyen de lier connaissance avec le jeune comte de Warwick, qui, depuis la défaite de Simnel, avait été ramené à la Tour, tous deux résolurent de s'échapper à l'aide de quelques gardiens qu'ils avaient gagnés à prix d'argent; mais à l'instant même où ils venaient de franchir les dernières portes, on s'aperçut de leur évasion, et les gardes, qui se mirent aussitôt à la poursuite des deux fugitifs, les eurent bientôt rejoints et ramenés dans leur prison.

Cette folle entreprise, mes jeunes amis, devint bien funeste à ces imprudents, car Henri, qui jusqu'alors s'était montré clément envers ses ennemis, prit la résolution de mettre enfin un terme aux soucis qu'ils lui causaient; il fit traîner devant des juges le malheureux Warwick, qu'ils condamnèrent à mort, sans égard pour les malheurs dont il avait été accablé depuis son enfance. Quant à Warbeck, il fut envoyé au supplice, comme un étranger nuisible et dangereux; et, avant de mourir, on le força de répéter aux assistants qu'il n'était qu'un imposteur et de demander pardon au roi de tous ses mensonges.

Telle fut, mes enfants, la fin de cet orgueilleux jeune homme, qui aurait évité tant de malheurs si, au lieu d'aspirer à une couronne, il se fût contenté de garder la petite boutique de son père, et de vivre dans la condition modeste où le sort l'avait fait naître.

Le roi Henri VII, qui ne survécut que peu d'années à ces deux victimes de sa défiance, outre le prince de Galles, son fils, qui lui succéda, comme vous le verrez tout à l'heure, laissa deux filles avec lesquelles il est bon que vous fassiez aussi connaissance. L'aînée de ces deux princesses, appelée Marguerite, fut mariée à

Jacques V, roi d'Écosse; et Marie, sa sœur, eut pour époux le bon Louis XII, roi de France, dont elle devint veuve après quelques mois de mariage. Devenue libre par la mort de ce monarque, elle se remaria à un seigneur anglais, appelé le duc de Suffolk; et je ne saurais trop vous engager à retenir les noms de ces deux princesses dont la postérité joue un grand rôle dans la suite de cette histoire.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1488. Bataille de Saint-Aubin du Cormier.
1491. Charles VIII épouse Anne de Bretagne.
— Réunion de cette province à la France.
1494. Départ de Charles VIII pour la conquête du royaume de Naples.
1495. Bataille de Fornoue.
1498. Mort de Charles VIII.
— Avénement de Louis XII (branche d'Orléans).
1499. Conquête du Milanais par Louis XII.
1508. Ligue de Cambray contre la république de Venise. (Hist. moderne.)

LE CARDINAL WOLSEY.

Depuis l'an 1509 jusqu'à l'an 1530.

—

Quoique Henri VII n'eût pas été certainement l'un des plus mauvais rois d'Angleterre, mes jeunes amis, le meurtre du jeune comte de Warwick l'avait rendu odieux au peuple, qui ne pouvait lui pardonner d'avoir fait ainsi périr le dernier rejeton de la famille des

Plantaganet, pour assurer la royauté à celle des Tudors.

Outre cela, le vieux roi, en prenant des années, était devenu sombre, défiant, et surtout d'une avarice insatiable qui le conduisit à commettre un grand nombre d'injustices. Secondé par deux ministres avides, nommés Empson et Dudley, dans lesquels il avait placé toute sa confiance, Henri Tudor dépouillait impitoyablement le pauvre peuple; et, lorsqu'un homme s'était rendu coupable de quelque crime, il pouvait être assuré d'échapper au châtiment qu'il avait encouru, s'il était assez riche pour payer au poids de l'or la grâce que le roi lui accordait. Aussi, lorsque ce prince mourut, personne ne le regretta, et chacun se réjouit de voir monter au trône le prince de Galles, son fils, qui lui succéda sous le nom de Henri VIII.

A cette époque, mes enfants, Henri VIII n'avait que dix-huit ans; mais il était poli, savant, spirituel, et tous ceux qui l'approchaient ne se lassaient point de vanter ses bonnes qualités que relevaient encore une taille majestueuse et une figure remarquablement belle. Les premières actions du nouveau roi confirmèrent la bonne opinion qu'il avait fait concevoir; et la juste sévérité qu'il déploya en faisant jeter en prison et punir du dernier supplice les ministres de son père, Empson et Dudley, qui, sous prétexte d'obéir au vieux monarque, s'étaient approprié les biens d'un grand nombre d'honnêtes citoyens, acheva de lui concilier l'affection de tous les Anglais. Mais vous savez déjà, mes bons amis, qu'il ne faut pas toujours juger les hommes sur leurs premières actions, et vous pouvez vous souvenir d'avoir lu dans l'histoire romaine que Néron regretta de savoir écrire la première fois qu'on lui présenta une sentence de mort pour qu'il y mît sa signature.

Il y avait alors auprès du roi Henri un homme appelé Wolsey, qui était d'une habileté et d'un mérite peu ordinaires. Quoiqu'il fût né dans la classe du peuple

(son père était boucher dans une petite ville voisine de Londres), il s'était élevé, par ses talents et son adresse, à la dignité de chancelier d'Angleterre, d'archevêque d'York, et de cardinal; ce qui, comme vous savez, est un des rangs les plus illustres de l'Église de Rome; on dit même qu'il eut l'ambition de devenir pape, et que peu s'en fallut qu'il n'y réussit.

Quoi qu'il en soit, cet homme habile parvint à inspirer à Henri VIII une si grande confiance que ce prince, étourdi et dissipé comme le sont beaucoup de jeunes gens, le chargea presque sans partage du gouvernement de son royaume, et ne voulait plus rien voir que par les yeux de Wolsey.

De ce moment, mes jeunes amis, l'orgueilleux cardinal se montra aussi fier et aussi arrogant envers les plus grands seigneurs d'Angleterre que souple et modeste à l'égard du roi; et, tandis que Henri, entraîné par son goût pour la magnificence et le plaisir, vidait à pleines mains les coffres que son père lui avait laissés si bien garnis, Wolsey, tout en feignant de prendre les intérêts de son maître, amassait d'immenses richesses et ne paraissait plus en public que vêtu d'étoffes d'or et de soie que, jamais jusqu'alors, aucune personne, quel que fût son rang, n'avait encore portées en Angleterre.

A cette époque, mes jeunes amis, l'Europe presque entière était agitée par une nouveauté qui devait y causer bientôt de longues années de guerres et de malheurs : Martin Luther, ce moine allemand qui prétendait affranchir les peuples chrétiens de l'obéissance et du respect qu'ils portaient au pape de Rome, commençait à répandre sa doctrine dans différents pays, et déjà les luthériens d'Allemagne avaient pris le nom de *protestants* ou de *réformés*. Jusqu'à ce moment pourtant l'Angleterre n'avait point été troublée par ces idées nouvelles, et Henri VIII par le conseil de Wolsey,

s'était même montré fidèle à la cause du souverain pontife, en composant, à cette occasion, un savant écrit qui se répandit promptement dans toute l'Europe, et valut au docte monarque le titre glorieux de : *Défenseur de la foi.*

Or vous saurez, mes enfants, que le roi Henri, peu de temps après son avénement au trône, avait épousé l'une des filles de Ferdinand le Catholique, ce roi d'Espagne qui prit aux Mores la ville de Grenade, et chassa presque entièrement les musulmans de la Péninsule qu'ils avaient possédée si longtemps, comme vous avez pu le lire dans l'histoire du moyen âge. Cette princesse, nommée Catherine d'Aragon, n'était plus jeune ni belle, mais elle était douce, pieuse, patiente, vertueuse, et ornée de mille autres qualités, qui sont certainement bien préférables à la jeunesse et à la beauté. Depuis seize années que Catherine avait donné sa main à Henri VIII, elle était devenue mère d'une fille appelée Marie, que ce prince regardait comme devant lui succéder un jour, s'il n'avait point de fils qui dût monter sur le trône après lui.

Tout à coup on remarqua que le roi, qui jusqu'alors avait témoigné une sincère affection à la reine, paraissait éviter sa présence; sa fille Marie n'était même plus appelée que rarement auprès de lui, et jamais il ne lui adressait une seule de ces paroles affectueuses qu'un bon père trouve toujours à dire à ses enfants.

Mainenant, il faut que vous sachiez que dans la plupart des pays chrétiens, il n'est pas permis à un homme d'épouser la veuve de son frère, à moins que le pape ne lui en ait accordé la permission, que l'on nomme une dispense; et malheureusement, avant d'être la femme de Henri, Catherine avait été amenée en Angleterre pour être fiancée à son frère aîné, nommé Arthur, qui était mort avant d'avoir atteint l'âge fixé pour cette union.

Vers cette époque, il arriva que le cardinal Wolsey

qui connaissait le goût de Henri pour le plaisir et la dissipation, lui offrit dans un de ses palais une fête splendide, à laquelle il invita les plus belles dames d'Angleterre; mais dans cette occasion elles furent toutes effacées par une jeune personne nommée Anne de Boulen, qui appartenait à l'une des principales familles du royaume, et dont le roi, qui l'avait choisie pour sa danseuse, ne put s'empêcher d'admirer la grâce et la légèreté. Henri fut si frappé de la beauté de cette dame qu'il conçut aussitôt la pensée de la prendre pour femme à la place de Catherine, et le lendemain il ordonna à Wolsey d'écrire au pape, qui se nommait alors Clément VII, pour obtenir la permission de répudier cette princesse sous prétexte qu'elle était la veuve de son frère.

Mais le pape Clément était un vieillard austère et grave, qui découvrit bientôt les secrets motifs de cette demande, et il refusa formellement au roi cette permission, dans la crainte de se brouiller avec l'empereur Charles-Quint, neveu de la reine Catherine, qui était alors l'un des plus puissants rois du monde, puisqu'il possédait à la fois l'Espagne, l'Allemagne, les royaumes de Naples et de Sicile, les Pays-Bas, plusieurs provinces de la France actuelle, et même une partie du vaste continent de l'Amérique, que ses sujets venaient de découvrir quelques années auparavant.

Je ne saurais vous dire, mes enfants, quelle fut l'indignation de Henri VIII, lorsqu'il apprit ce refus du pape; incapable de modérer son ressentiment, il jura que désormais l'Angleterre suivant l'exemple que plusieurs États d'Allemagne venaient de donner alors, cesserait d'obéir au pontife romain; mais il ne voulut pas que les Anglais prissent le nom de protestants comme les luthériens d'Allemagne, et se fit le chef suprême d'une nouvelle religion réformée à laquelle il donna le nom d'*anglicane*, c'est-à-dire de religion anglaise. Peu de temps

après, on apprit que Catherine d'Aragon avait cessé d'être reine, et que la belle Anne de Boulen allait la remplacer sur le trône.

Cependant l'habile Wolsey, prévoyant que la résolution de Henri ne pouvait manquer de causer de grands malheurs à l'Angleterre, avait fait tous ses efforts pour le détourner d'épouser Anne de Boulen, et le décider à se réconcilier avec le pape. Mais le roi ne pouvait souffrir la moindre contradiction, et, cédant aux instances de l'ambitieuse favorite qui regardait le cardinal comme son ennemi, parce qu'il avait eu la sagesse de représenter à son maître combien de maux il pouvait attirer sur ses sujets et sur lui-même en s'abandonnant ainsi à ses caprices, il résolut d'ôter sa confiance à Wolsey, et n'attendit plus qu'un prétexte, qui ne tarda pas à se présenter, pour se défaire d'un serviteur dont la présence lui était devenue incommode.

Dans ce temps-là, précisément, le roi ayant ordonné au cardinal de mettre sous ses yeux le livre sur lequel étaient inscrits tous les trésors du royaume, le prélat, qui en avait fait faire un tout semblable pour y écrire ses propres richesses de toute espèce, se trompa de volume, et envoya ce dernier au monarque. Au premier coup d'œil Henri reconnut l'erreur de son ministre; mais naturellement défiant et soupçonneux, il profita de l'occasion pour examiner avec attention ce registre, sur lequel il trouva inscrits un si grand nombre de châteaux, de palais, de domaines, de forêts, de diamants, de meubles précieux, que sa surprise fut extrême; et comme il n'était pas moins avide d'argent que son père, non pour thésauriser, mais pour satisfaire ses innombrables fantaisies, il résolut à la fois de se débarrasser de Wolsey et de s'enrichir de ses dépouilles.

En effet, peu de jours après, le roi, cédant aux instances d'Anne de Boulen, fit défendre au cardinal de

jamais reparaître en sa présence, lui ordonna de se retirer sans délai dans un monastère, et lui fit savoir qu'il eût à abandonner un magnifique palais qu'il venait de faire bâtir à Londres pour son usage, et qui, depuis cette époque, devint la demeure ordinaire des rois d'Angleterre sous le nom de *White-Hall.* Jamais, jusqu'alors, on n'avait vu dans ce royaume une habitation aussi somptueuse; les appartements y étaient tapissés de drap d'or et d'argent, et l'on y remarquait entre autres meubles précieux, un buffet entièrement rempli de vaisselle d'or incrustée de pierreries.

Cette disgrâce inattendue, comme vous le comprendrez aisément, mes jeunes amis, fut pour le malheureux Wolsey un véritable coup de foudre, car les ambitieux ont toujours peine à croire que la puissance, qu'ils ont mis tant d'années à acquérir, puisse leur échapper en un instant. Ceux qui l'approchèrent dans ce moment furent épouvantés de la pâleur et de la consternation de son visage; à peine s'il put balbutier quelques paroles, et, lorsqu'au moment où il quitta Londres, Henri, touché d'un reste de pitié pour son ancien serviteur, lui envoya un anneau en signe de souvenir, cet homme, qui, peu de jours auparavant, était encore si fier et si arrogant, descendit de son cheval par humilité, et se mit à genoux dans la boue, pour recevoir avec plus de respect ce dernier témoignage des faveurs royales.

C'est que le malheur, mes jeunes amis, est la plus rude épreuve à laquelle un homme puisse être soumis; et il n'est pas rare de voir celui que l'on admirait dans une haute fortune, se montrer dans les revers au-dessous même des hommes les plus ordinaires.

Ce fut ainsi, mes enfants, que le puissant Wolsey expia bien cruellement sa grandeur passée; en butte à la haine de ses ennemis, qui avaient sollicité du roi l'ordre de le faire conduire à la Tour de Londres, il ne trouva de retraite que dans une abbaye de moines à

Leicester, où, se jetant aux pieds du prieur de ce monastère : « Père abbé, lui dit-il, je viens ici reposer ma « dépouille mortelle. »

Depuis ce moment, en effet, il tomba dangereusement malade, et s'aperçut bientôt qu'il allait mourir : avant d'expirer il déplora l'ingratitude de Henri ; et l'on remarqua dans les plaintes qu'il ne cessait d'exhaler ces paroles mémorables qui peignent bien l'amertume d'une âme profondément affligée : « Hélas ! si « j'avais servi Dieu avec autant d'ardeur que j'ai servi « les rois de ce monde, il n'aurait point ainsi repoussé « mes cheveux blancs. »

Quelques mois après la mort du cardinal, Anne de Boulen se rendit à la Tour de Londres, selon la coutume des rois et reines d'Angleterre, pour y passer la veille de son couronnement qui eut lieu le lendemain, avec de pompeuses cérémonies, dans l'abbaye de Westminster ; alors, sans doute, elle crut être au comble du bonheur parce qu'elle était devenue reine d'une grande nation ; mais vous verrez bientôt, mes amis, de quel prix elle devait payer cette puissance souveraine qu'elle avait tant ambitionnée.

—

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1509. Bataille d'Agnadel.
1510. Mort du cardinal d'Amboise.
1512. Bataille de Ravenne et mort de Gaston de Foix (Histoire moderne.)
1513. Bataille de Novare.
1515. Mort de Louis XII.
— François Ier lui succède.
— Bataille de Marignan.
1520. Entrevue du camp du Drap d'or.
1524. Mort du chevalier Bayard.
1525. Bataille de Pavie.
— Captivité de François Ier.
1526. Traité de Madrid.
1529. Paix de Cambray.

THOMAS MORUS.

Depuis l'an 1530 jusqu'à l'an 1536.

—

Après que Henri VIII eut atteint le comble de ses désirs, puisqu'il se voyait à la fois le roi d'un grand peuple, le chef de l'Église d'Angleterre, et le mari de la belle Anne de Boulen, vous allez croire peut-être, mes jeunes amis, qu'il en devint meilleur ou plus heureux; mais il n'y a plus de bonheur à espérer sur la terre pour celui qui a une mauvaise action à se reprocher, et du moment où il se livra sans partage à ses mauvais penchants que l'habile Wolsey avait su réprimer jusqu'alors, Henri se montra tel qu'il était naturellement, c'est-à-dire farouche, inquiet, soupçonneux et cruel.

Dans ce temps-là une femme, nommée Élisabeth Barton, qui avait été surnommée *la sainte fille de Kent*, parce qu'elle édifiait ce comté par sa piété, ayant eu l'imprudence de prédire que le roi mourrait bientôt en punition de sa dureté envers la reine Catherine, Henri la fit mettre à mort avec tous ceux qui avaient prêté l'oreille à ses discours, et, pour satisfaire son ressentiment, le parlement rendit un bill, c'est-à-dire une loi, qui condamnait au dernier supplice quiconque oserait parler de la mort du roi.

De tous les pouvoirs différents que Henri s'était plu à réunir dans sa personne, celui dont il se montrait le plus jaloux était sa suprématie sur l'Église anglicane, c'est-à-dire sa dignité de chef suprême de la nouvelle religion; c'était un crime inexcusable à ses yeux d'élever le moindre doute à ce sujet dans son royaume, et

un grand nombre des plus vertueux personnages d'Angleterre périrent sous ce prétexte sur des échafauds.

Il y avait alors à la cour de Henri VIII deux vieillards vénérables, que tout le monde aimait et respectait à cause de leur profond savoir et de leur rare vertu ; l'un était John Fisher, évêque de Rochester, et l'autre Thomas Morus, qui, après la disgrâce de Wolsey, avait accepté la charge de chancelier d'Angleterre, dont sa science et son noble caractère le rendaient également digne.

Mais Fisher, qui avait alors plus de quatre-vingts ans, ayant osé soutenir publiquement que le souverain pontife devait être regardé comme le supérieur du roi lorsqu'il s'agissait de la foi chrétienne, Henri l'accusa d'avoir prêté l'oreille aux prédictions d'Élisabeth Barton, et ordonna qu'il fût conduit devant le parlement, où il fut condamné à mort. Le pape Paul III, qui régnait alors à Rome, et avait succédé à Clément VII, instruit de la courageuse résistance de l'évêque Fisher, ayant annoncé l'intention de l'en récompenser en l'élevant à la dignité de cardinal, qui se conférait ordinairement par l'envoi d'un chapeau rouge à larges bords, Henri fit avancer le jour du supplice de cet homme de bien, en disant, par une atroce raillerie : « J'aurai soin que « Fisher ne reçoive son chapeau de cardinal que lors- « qu'il n'aura plus de tête pour le porter ; » et, en effet, dès le lendemain, le malheureux vieillard fut décapité dans la cour de la Tour, où il était en prison depuis plus d'un an.

Le sort de l'évêque de Rochester fit assez pressentir à Thomas Morus celui qui lui était réservé pour un crime à peu près semblable, car cet homme austère n'avait eu d'autre tort envers le roi que de renoncer à sa dignité de chancelier, pour ne plus être obligé d'apposer les sceaux du royaume au bas des ordres injustes que Henri faisait expédier chaque jour. L'illustre chan-

celier, également conduit devant le parlement, y fut aussitôt condamné à la peine capitale; mais les juges eux-mêmes, tout dévoués qu'ils étaient aux caprices du roi, ne purent s'empêcher d'être frappés d'admiration à la vue de ce vieillard, qui, sans égard pour son âge et son rang, avait été traîné à travers les rues de Londres depuis la Tour jusqu'à Westminster, vêtu d'un misérable manteau de laine grossière, le visage amaigri par une longue captivité, et appuyant sur un bâton blanc sa démarche chancelante, parce que l'on avait eu la cruauté de refuser à ses enfants la permission de lui servir de soutien. Cependant rien ne put sauver cet homme vertueux de la colère du roi, et la seule grâce que Henri voulut bien lui accorder fut d'être décapité de la main du bourreau, qui ne put remplir son triste office sans verser des larmes, et la tête de Morus fut exposée sur le pont de Londres comme celle d'un malfaiteur.

Je n'essayerai point de vous représenter, mes jeunes amis, quelle horreur profonde la barbarie de Henri VIII souleva non-seulement contre lui en Angleterre, mais dans l'Europe tout entière; ce prince parut avec raison l'un des plus cruels tyrans qui eussent jamais existé, car Tibère et Caligula n'avaient pas commis de plus grands crimes que de faire périr des innocents sous les plus légers prétextes. Mais Henri ne devait plus s'arrêter dans cette carrière sanglante, où tout ce qui l'approchait devait s'engloutir tôt ou tard.

Vers ce temps-là, la bonne reine Catherine d'Aragon, qui depuis trois années languissait dans un monastère, accablée de tristesse et de chagrins, se sentant près de mourir, écrivit pour la dernière fois au roi, afin de lui recommander sa fille Marie et les fidèles serviteurs qui l'avaient suivie dans sa retraite. La lettre de cette princesse infortunée, mourant ainsi délaissée, après avoir été la fille et la femme de deux des plus

puissants rois de la terre, fit une profonde impression sur Henri, tout endurci qu'il était; on dit qu'en la lisant il ne put retenir ses larmes, et envoya aussitôt un de ses officiers porter des consolations à celle qu'il avait si cruellement outragée; mais elle avait cessé de vivre lorsque son message arriva, et le roi, touché d'une compassion tardive, ordonna que toute sa cour, sans exception, porterait des habits de deuil le jour de ses funérailles. Anne de Boulen fut la seule, assure-t-on, qui osa paraître en public avec une robe de soie jaune, disant que de ce jour-là seulement elle était reine d'Angleterre, puisqu'elle n'avait plus de rivale.

Mais cette femme insensible, mes bons amis, était loin de se douter qu'elle-même était alors sur le bord d'un abîme, et que l'inconstance de Henri lui préparait une chute plus rapide encore que son élévation n'avait été éclatante. Une jeune fille de sa suite, nommée Jeanne Seymour, avait attiré par sa beauté les regards du monarque, et il avait conçu la pensée de la mettre sur le trône à la place d'Anne elle-même, quoique cette princesse fût devenue mère d'une petite fille à laquelle il avait donné le nom d'Élisabeth et le titre de princese de Galles.

—

SYNCHRONISMES DE L'HISTOI. E DE FRANCE.

1530. Suite du règne de François Ier.
1533. Mariage du prince Henri, second fils du roi, avec Catherine de Médicis.

ANNE DE BOULEN.

Depuis l'an 1536 jusqu'à l'an 1546.

—

A cette époque, mes jeunes amis, c'était l'usage en Europe de célébrer des tournois, c'est-à-dire des simulacres de combats où des chevaliers armés de toutes pièces et montés sur leurs chevaux de bataille richement caparaçonnés, s'efforçaient de se renverser les uns les autres. Celui qui avait terrassé tous ses rivaux était proclamé vainqueur, et recevait pour prix de son courage une couronne de la main de la reine ou de quelque grande princesse.

Il y avait à peine trois mois que l'infortunée Catherine d'Aragon avait cessé d'exister, lorsque Henri, voulant faire célébrer un tournoi dans une ville appelée Greenwich, située sur les bords de la Tamise, invita pour cette fête les lords et les belles dames d'Angleterre. Ce jour-là les plus élégants chevaliers étaient lord Rochefort, frère de la reine Anne, et un autre seigneur appelé Norris, qui remplissait auprès de cette princesse la charge d'écuyer.

Pour assister à cette fête brillante, où l'on voyait des guerriers couverts d'armures étincelantes d'or et d'argent faire caracoler de magnifiques chevaux dont la tête était ornée de panaches de toutes couleurs, Anne de Boulen s'était placée à un balcon richement décoré, où sa beauté, plus encore que l'élégance de sa parure, attirait tous les regards. Le roi était à ses côtés, grave et silencieux, et l'on remarquait sur son visage l'empreinte d'un violent mécontentement; néanmoins

chacun paraissait s'occuper de la fête et ne songer qu'au plaisir d'un si beau spectacle, lorsque la reine, ayant par hasard sans doute laissé tomber son mouchoir du haut de son balcon, un des chevaliers, que l'on crut être le lord Norris, le releva avec empressement et s'en essuya le visage. Plusieurs personnes remarquèrent alors que le roi devint pâle et tremblant de colère, et à l'instant même, quittant brusquement l'assemblée, il fit dire à la reine de s'embarquer sur la Tamise pour retourner à Westminster, sans attendre que les jeux fussent terminés.

Anne de Boulen fut frappée de terreur lorsqu'on lui apporta ce message, auquel elle était loin de s'attendre, car elle comprit aussitôt que le roi était irrité contre elle, et elle n'ignorait pas combien sa colère était redoutable. Elle obéit aussitôt sans se plaindre, mais à peine fut-elle entrée dans la barque qui la ramenait vers Londres, qu'un vieux seigneur, appelé le duc de Norfolk, qui était son oncle, vint la joindre sur la Tamise, et lui apprit qu'il avait ordre du roi de la conduire à la Tour.

Je ne saurais vous dire, mes enfants, quelle fut la douleur de cette infortunée en apprenant cette nouvelle; sans soupçonner encore toute l'étendue du danger qui la menaçait, elle comprit, dès lors, qu'elle avait out à craindre du ressentiment d'un époux qu'elle avait ffensé sans le savoir, et pour la première fois peut-être elle détesta cette couronne qu'elle avait tant enviée à Catherine d'Aragon.

Lorsqu'on ouvrit devant elle les portes de la Tour, où elle eut pour prison la même chambre où elle s'était endormie si joyeusement la veille de son couronnement, on crut que son désespoir allait lui faire perdre la raison : tantôt elle déplorait le triste sort qui l'attendait, et tantôt elle se mettait à rire aux éclats : puis elle recommençait à pleurer, en mêlant mille paroles

d'une gaieté folle à d'affreux sanglots. Son cruel état eût arraché des larmes à tous ceux qui en étaient témoins, si elle n'eût été entourée d'hommes dont le cœur était plus dur que les pierres mêmes de sa prison.

Hélas! ce n'était pas sans motif, mes jeunes amis, que la pauvre femme se désespérait ainsi; dès le lendemain elle apprit que non-seulement le roi avait résolu sa mort, mais encore celle de son frère le lord Rochefort, de Norris, et de trois autres de ses serviteurs qu'il accusait d'avoir conspiré contre sa vie. Ni la douleur de cette femme qu'il avait tant aimée, ni une lettre touchante qu'elle lui écrivit pour l'attendrir au moins en faveur de sa fille Élisabeth, qu'il avait déjà dépouillée de son titre de princesse de Galles, ne purent toucher ce cœur de bronze: son frère et ses amis furent mis à mort, et elle-même, ayant été conduite dans la cour de la Tour, eut la tête tranchée sur un bloc de marbre, avec une hache que l'on montre encore aujourd'hui à Londres aux personnes qui visitent cet édifice.

Je n'aime point, mes bons amis, vous raconter d'aussi terribles catastrophes, parce que je crains que vous ne pensiez que tous les hommes sont méchants et capables de pareils crimes: aussi je me hâte de vous dire qu'heureusement il est fort rare de rencontrer des monstres tels que Henri VIII, et j'ai voulu seulement vous faire connaître la triste destinée de cette infortunée Anne de Boulen, dont la fatale beauté causa tant de malheurs à l'Angleterre en inspirant à Henri, pour l'épouser, la pensée de changer la religion de son royaume.

Lorsqu'on rapporta au roi qu'elle avait cessé de vivre, il ne témoigna pas la plus légère émotion; il s'habilla de blanc le jour même où elle fut mise à mort, et le lendemain matin il prit pour femme cette gracieuse Jeanne Seymour qui, sans le vouloir sans doute, avait causé la perte de la reine.

Mais je veux vous citer un trait qui vous fera comprendre à quel degré de fureur était parvenu ce tyran féroce et capricieux.

Poussé par une rage dont on ne peut se faire d'idée contre tout ce qui rappelait aux Anglais leur ancienne religion, il ordonna que l'on chassât sans pitié les moines et les religieuses des monastères, que la piété des plus anciens rois avait fondés en Angleterre. Puis, afin d'éteindre dans ce royaume la vénération que le peuple conservait pour les reliques des saints, il fit disperser ces restes précieux, et s'empara de l'or et des pierreries dont leurs reliquaires étaient ornés : le tombeau même de saint Thomas de Cantorbery, qui, depuis tant d'années, était visité dans les caveaux de l'église de cette ville par une foule de pèlerins de tous pays, ne fut pas respecté; mais, ce qui vous paraîtra sans doute incroyable, c'est que pour donner une apparence de justice et de raison à cette indignité, il fit citer devant des juges Thomas Becket, comme s'il eût été encore vivant; et le saint ne s'étant pas présenté, comme vous pouvez croire, puisqu'il était mort depuis deux cent cinquante ans, les juges, pour satisfaire Henri, le condamnèrent à être tiré de son tombeau, et brûlé pour sa désobéissance envers le roi; ses cendres furent jetées au vent.

Cependant, mes jeunes amis, la Providence n'avait point béni la nouvelle union que Jeanne avait contractée sous d'aussi sinistres auspices. Un an s'était à peine écoulé que Jeanne Seymour était morte, après avoir donné le jour à un fils qui reçut le nom d'Édouard; mais l'insensible monarque était incapable de longs regrets, et peu de jours après cet événement, s'étant fait apporter les portraits des plus belles princesses de l'Europe, il choisit parmi elles une princesse allemande appelée Anne de Clèves, qui lui parut d'une beauté supérieure à toutes les autres. Mais lorsque cette dame

arriva en Angleterre, où elle fut reçue avec tous les honneurs dus à une reine, il la trouva si grande, si laide et si disgracieuse qu'il la renvoya honteusement dans son pays.

Quelque temps après, il prit pour femme une jeune Anglaise, nommée Catherine Howard, qui passait pour l'une des plus belles personnes du royaume, puis, bientôt fatigué d'elle, il l'accusa de crimes dont elle n'avait même jamais eu la pensée, et la fit mourir comme Anne de Boulen.

Quoique Henri VIII ne fût pas encore parvenu à un âge fort avancé, il était alors devenu tellement gros et pesant qu'il lui était impossible de se mouvoir sans le secours d'une machine qui le transportait sur des roulettes dans ses appartements; c'était même une si grande fatigue pour lui que de signer son nom, qu'il chargea deux de ses secrétaires de tracer légèrement avec un crayon ce qu'il voulait écrire, tandis qu'un troisième n'avait d'autre occupation que de passer une plume pleine d'encre sur les lettres qu'ils avaient tracées.

La vieillesse et les maladies ne l'empêchèrent point pourtant de demander en mariage une veuve respectable, nommée Catherine Parr, dont l'esprit et le savoir étaient connus de toute l'Angleterre, et qui eut le courage de consentir à être sa sixième femme. Mais peu de mois après, cette dame ayant osé le contrarier dans une conversation, il lui ordonna brusquement de se retirer dans son appartement, en ajoutant d'un air courroucé : « Vous êtes un docteur, Kate! » (C'était ainsi qu'il l'appellait ordinairement.) La pauvre femme se crut alors perdue sans ressource comme celles qui avaient eu le malheur de la précéder sur le trône. Heureusement pour elle le roi tomba dangereusement malade dans ce moment, et mourut au bout de peu de jours, à la grande satisfaction de tous ceux qui l'entouraient; car il n'y avait plus, même parmi ceux qui lui étaient

le plus dévoués, un seul homme qui pût se croire en sûreté auprès de ce prince sanguinaire.

Telle était encore à ses derniers moments la terreur qu'il inspirait à ses serviteurs, que, tout certains qu'ils étaient que ce maître impitoyable n'avait plus que quelques instants à vivre, aucun d'eux n'osa l'en avertir, parce que personne n'avait oublié la loi qui condamnait au dernier supplice ceux qui osaient parler de la mort du roi.

Cet événement, mes jeunes amis, sauva la vie à un grand nombre de personnes que Henri avait fait emprisonner à la Tour, et entre autres au duc de Norfolk, oncle d'Anne de Boulen, dont le fils avait péri par la main du bourreau peu de jours auparavant. Le seul crime qu'il put reprocher à ce jeune homme fut d'avoir fait peindre, dans ses armoiries, une couronne, qui fit supposer à Henri qu'il avait eu la pensée d'aspirer à la royauté. Avant de mourir, le roi ordonna que Norfolk eût aussi la tête tranchée; mais ceux qui le gardaient à la Tour, sachant que le roi était près d'expirer, différèrent d'exécuter son ordre, et sauvèrent ainsi la vie du vieux lord.

L'horreur qu'inspirait Henri VIII, et le souvenir même de ses crimes s'est effacé avec lui, mes bons amis, quoique peu de rois aient mérité autant que ce méchant prince l'exécration de tous les hommes; mais la révolution qu'il avait accompiie en Angleterre lui survécut, et depuis ce temps la religion anglicane a continué d'être observée dans ce royaume, quelques efforts que plusieurs de ses rois aient faits successivement pour y rétablir l'autorité des papes, ainsi que vous le verrez pas la suite.

—

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1536. Suite du règne de François Ier.
1540. Passage de Charles-Quint à Paris.
1544. Bataille de Cérisoles.

ÉDOUARD VI.

Depuis l'an 1546 jusqu'à l'an 1553.

—

Édouard VI, fils de Henri VIII et de Jeanne Seymour (la seule peut-être de ses cinq premières femmes qu'il eût vraiment regrettée), n'avait que neuf ans lorsqu'il succéda à son père; et, à cause de cela, ce fut le duc de Sommerset, l'un des frères de sa mère, qui, avec le titre de protecteur, fut chargé de gouverner le royaume jusqu'à ce que le jeune monarque eût atteint l'âge de régner par lui-même.

Or, comme il arrive le plus souvent auprès des rois enfants, beaucoup de lords virent avec jalousie que le protecteur exerçât seul l'autorité royale tout entière, et son propre frère, lord Thomas Seymour, grand amiral d'Angleterre, fut un de ceux qui témoignèrent le plus de mécontentement de son élévation.

Le duc de Sommerset n'était point un homme cruel, et la politesse de ses manières, autant que son affabilité, l'avaient même rendu cher au peuple qui sait toujours bon gré aux hommes puissants de ce qu'ils veulent bien ne pas fouler aux pieds ceux que la fortune a placés au-dessous d'eux; mais il apprit avec indignation que son frère ne cessait de mal parler de lui, et de se plaindre que le protecteur ne permettait à personne d'approcher du jeune roi, de peur qu'on ne l'avertît de se défier de son tuteur. Cependant les deux frères auraient continué à vivre en paix, s'il n'y avait pas eu auprès d'eux un homme perfide et dangereux, qui s'exerçait à les aigrir l'un contre l'autre, en reportant constamment de l'un à l'autre les moindres paroles qui leur échappaient.

C'était un rôle bien odieux, n'est-il pas vrai, mes bons amis? que jouait là le comte de Warwick (c'était le nom de ce méchant); mais il espérait que ses rapports continuels allumeraient enfin, entre les deux oncles du roi, une haine si furieuse que le parlement serait forcé de leur ôter les dignités dont ils étaient revêtus, et le choisirait pour protecteur, à la place de Sommerset.

Ce comte de Warwick, mes enfants, n'appartenait point à la famille du célèbre faiseur de rois dont je vous ai parlé si longuement dans les guerres des deux Roses. Le lord qui portait alors ce titre était fils de ce fameux Dudley, l'un des ministres de l'avare Henri VII, que son successeur, en montant sur le trône, avait fait mourir, en punition de l'avidité avec laquelle il avait acquis des richesses immenses aux dépens du pauvre peuple; mais, plus tard, Henri VIII, jugeant que le père du jeune Dudley avait été traité avec trop de sévérité, lui avait donné le titre de comte de Warwick, et l'avait ainsi élevé au rang des plus grands seigneurs du royaume.

Cependant cet ambitieux convoitait encore bien d'autres honneurs, et, comme il avait beaucoup de ruse et d'habileté, il ne désespérait pas de parvenir un jour à la première dignité d'Angleterre, ou peut-être même à la royauté : aussi, ayant découvert, par son adresse, que lord Seymour réunissait secrètement des soldats, et qu'il amassait de grosses sommes d'argent pour gagner les serviteurs du protecteur, il en avertit secrètement celui-ci, qui fit aussitôt saisir son frère par les gardes du roi, et le fit conduire devant le parlement, où il fut condamné à avoir la tête tranchée en place publique; ce qui fut exécuté à l'instant même.

Mais ce n'était point encore assez pour l'insatiable Warwick d'avoir ainsi fait périr l'un des oncles du roi, puisqu'il ne pouvait espérer d'obtenir le rang qu'il am-

bitionnait, tant que Sommerset serait protecteur du royaume, et il profita d'une circonstance inattendue pour préparer sa chute et la rendre inévitable.

Depuis son élévation à la première dignité du royaume, mes bons amis, le duc de Sommerset avait acquis des trésors immenses; et, comme il aimait surtout le faste et la magnificence, il avait commencé à faire bâtir, dans le Strand (ce quartier de Londres qui, comme je vous l'ai dit ailleurs, réunit aujourd'hui la Cité à Westminster), un palais somptueux, où il se proposait de surpasser tout ce que l'on avait vu jusqu'alors de plus splendide en Angleterre. Pour mieux décorer cet édifice, il avait ordonné de démolir plusieurs églises, et même des tombeaux, dont il voulait employer les pierres et les marbres à la construction de son palais; mais lorsque ses ouvriers se présentèrent pour exécuter cet ordre, le peuple s'ameuta contre eux, et les chassa en les accablant de coups et de blessures.

Je n'essayerai point de vous peindre, mes jeunes amis, quelle fut la colère du protecteur lorsqu'il apprit que ses ouvriers avaient été battus; dans son indignation, il fit prendre les armes à ses nombreux domestiques, et reconduisant aussitôt le jeune roi à Windsor, il envoya à ses amis l'ordre de venir le joindre avec leurs vassaux pour l'aider à châtier les mutins; mais aucun d'eux ne lui obéit, et Sommerset, se voyant ainsi abandonné de ceux qu'il croyait lui être le plus dévoués, tomba dans un tel découragement, que lorsque des soldats envoyés par ses ennemis se présentèrent pour l'enlever de son propre palais, il se laissa conduire à la Tour sans opposer aucune résistance. Cependant personne encore n'osa accuser Sommerset d'un crime capital, et il en fut quitte cette fois pour perdre la dignité de protecteur, dont l'autorité fut confiée à Warwick, quoiqu'il n'en reçût pas le titre. Peu de temps après, le jeune roi conféra à ce dernier celui de duc de

Northumberland, et l'ambition de cet orgueilleux eût pu être satisfaite, si cette passion n'était pas insatiable chez les hommes qui ont le malheur d'en être atteints.

La mort de Sommerset ne tarda pas à suivre cette première victoire de ses ennemis ; à peine déchu de sa puissance, l'ancien protecteur, sous un prétexte frivole, fut ramené à la tour avec sa femme, ses domestiques et plusieurs de ses amis ; malheureusement pour lui, quelques-uns de ses serviteurs, dans l'espoir d'échapper au sort dont on les menaçait, l'accusèrent d'avoir voulu faire mourir le jeune roi, et Sommerset, condamné à mort, subit sa peine sur la même place publique où il avait fait périr son malheureux frère. Le peuple, qui l'aimait, laissa éclater ses sanglots dans toutes les rues qu'il traversa pour se rendre au lieu du supplice ; et aussitôt qu'il eut cessé de vivre, beaucoup de gens, se précipitant au pied de l'échafaud, trempèrent dans son sang leurs mouchoirs qu'ils conservèrent soigneusement comme les reliques d'un martyr.

Maintenant il faut que vous sachiez, mes enfants, que le jeune Édouard VI, qui annonçait des qualités aimables et propres à inspirer de bonnes espérances à l'Angleterre, était né avec une santé si faible et si délicate que chacun s'apercevait qu'il n'avait que peu de temps à vivre. Après lui la couronne d'Angleterre devait appartenir à ses sœurs Marie et Elisabeth, l'une fille de Catherine d'Aragon, l'autre de l'infortunée Anne de Boulen ; mais ce n'était pas là ce que voulait le nouveau duc de Northumberland, et il avait conçu la pensée d'assurer le trône à sa propre famille, qui n'y avait aucun droit.

Il y avait alors une jeune princesse, nommée Jeanne Gray, qui était cousine du roi Edouard, parce qu'elle était petite-fille de Marie, cette seconde fille de Henri VII, qui, devenue veuve du roi de France Louis XII après quelques mois de mariage, avait épousé en secondes

noces le duc de Suffolk, ainsi que je vous l'ai fait remarquer il n'y a pas longtemps. Jeanne Gray, quoiqu'à peine âgée de seize ans, était une des personnes les plus accomplies de son temps; douée d'une beauté remarquable, cet avantage était encore relevé chez elle par sa douceur, sa modestie, son esprit aimable et cultivé, et l'étendue de ses connaissances et de son instruction, car elle avait appris de bonne heure à parler le français, le latin, le grec, l'hébreu même, aussi facilement que l'anglais, sa langue naturelle.

Vous allez peut-être, mes bons amis, me demander comment cette princesse avait pu apprendre tant de choses sérieuses, parce qu'il n'est point d'usage aujourd'hui que les demoiselles acquièrent cette sorte d'instruction qui n'appartient plus qu'aux savants; mais je dois vous dire que dans ce temps-là rien n'était plus ordinaire pour les jeunes personnes que ces sortes d'études, et j'aurai bientôt d'autres occasions de vous citer de nouveaux exemples d'une éducation aussi sérieuse, dans la suite de cette histoire.

Northumberland avait un fils nommé lord Guilford Dudley, à peu près du même âge que Jeanne Gray, et il eut l'idée de marier ce jeune homme à cette princesse, qui consentit à lui donner sa main, parce qu'il était aussi beau qu'aimable et spirituel. Puis, ayant persuadé au jeune roi que ses sœurs Marie et Elisabeth ne devaient pas hériter du trône, parce que leurs mères avaient été toutes deux répudiées par le roi Henri VIII, il le détermina à faire un testament (c'est-à-dire un écrit qui ne devait être ouvert que lorsqu'il aurait cessé de vivre), par lequel il déclarait qu'après sa mort c'était à sa cousine Jeanne Gray qu'appartenait la couronne d'Angleterre.

Mais tandis que l'ambitieux Northumberland s'efforçait ainsi d'atteindre le but de ses désirs, le jeune Édouard touchait au terme de sa vie; son visage, ordi-

nairement pâle, devint livide, sa langue ne put plus articuler une seule parole, et il expira bientôt après, victime de cette terrible maladie, que les Anglais nomment la « consomption, » et qui, sous leur climat froid et nébuleux, moissonne chaque année un grand nombre de jeunes gens et de jeunes filles, dont la perte plonge leur famille dans le deuil.

—

SYNCHRONISME DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1547. Mort de François Ier.
— Henri II lui succède.

JEANNE GRAY.

Depuis l'an 1553 jusqu'à l'an 1554.

—

Édouard VI avait à peine rendu le dernier soupir, mes jeunes amis, que Northumberland, suivi de plusieurs seigneurs de la cour, se rendit auprès de Jeanne Gray, avant que le peuple de Londres eût appris que le roi avait cessé de vivre.

Cette jeune princesse était paisiblement occupée à lire un livre grec qui l'intéressait vivement, lorsque ces grands personnages se présentèrent devant elle, et, se prosternant à ses pieds, lui annoncèrent qu'elle était reine d'Angleterre. Cette nouvelle la surprit autant qu'elle l'affligea, car Jeanne n'avait jamais soupçonné tout ce que son beau-père avait fait pour lui assurer cette couronne; mais comme elle était sage et modeste,

et n'ignorait point d'ailleurs que le trône devait appartenir aux princesses Marie et Elisabeth, sœurs du dernier roi, elle refusa avec fermeté le titre de reine, et pria instamment les lords de lui épargner une élévation qui pouvait devenir la cause des plus grands malheurs; mais elle eut beau supplier Northumberland, les larmes aux yeux, de ne pas lui causer cette peine, il fallut qu'elle se rendît enfin aux prières de tous les assistants, et de son mari lui-même, le jeune Dudley, qu'elle aimait tendrement, et qui n'avait pas, comme elle, assez de raison pour refuser une couronne aussi dangereuse.

Le premier soin de Northumberland, après avoir fait proclamer la jeune reine, mes bons amis, fut de la conduire en cérémonie à la Tour de Londres, pour y attendre, suivant l'usage, le jour de son couronnement; mais tous ceux qui accompagnèrent l'intéressante Jeanne lorsqu'elle traversa la Cité pour se rendre dans cette forteresse, remarquèrent avec douleur que le peuple demeurait triste et silencieux sur son passage, parce que, tout en admirant sa jeunesse et sa beauté, personne n'ignorait qu'elle n'était pas la véritable héritière du trône.

Cependant la princesse Marie n'avait pas tardé à apprendre la mort de son frère, et elle s'était aussitôt mise en route pour Londres, lorsqu'un avis secret lui fit connaître que Jeanne Gray venait d'être proclamée reine, et que Northumberland s'était retiré avec elle dans la Tour, d'où elle ne devait sortir que pour aller à Westminster recevoir la couronne.

Cette fille aînée de Henri VIII, mes enfants, n'était plus ni jeune ni belle, et son caractère était encore plus désagréable que sa figure; mais elle était d'une grande fermeté, et d'une humeur irascible et implacable. L'élévation de Jeanne Gray lui inspira une violente colère, et sans perdre un instant, au lieu de poursuivre

son chemin vers Londres, elle se retira dans une province voisine, où elle appela autour d'elle les lords et les bourgeois des villes du royaume, en leur ordonnant de l'aider à reprendre la couronne qui devait lui appartenir par droit de naissance. Un grand nombre d'Anglais se rendirent à ses ordres, et lorsque Northumberland, qui avait rassemblé quelques soldats, tenta de marcher contre elle, elle s'avança à sa rencontre avec une armée, et mit celle du protecteur en déroute presque sans combat. Le peuple de Londres, instruit de son approche, lui ouvrit les portes de cette capitale, et sa sœur Elisabeth, s'étant mise elle-même à la tête d'une troupe de mille cavaliers, vint au-devant d'elle pour lui ouvrir un passage.

Les princes malheureux, comme vous savez, mes bons amis, conservent rarement des amis : aussi nous ne devons pas être surpris que Jeanne Gray se soit vue promptement abandonnée de ceux même qui avaient été les plus empressés à la saluer du titre de reine. La mort de Northumberland, qui fut décapité par ordre de Marie, lui fit assez comprendre quel destin lui était réservé à elle-même, et elle se trouva bientôt prisonnière avec son mari, dans cette même Tour où peu de jours auparavant elle était entrée en souveraine.

Maintenant il faut que je vous fasse mieux connaître cette Marie Tudor, que sa naissance venait d'appeler au trône d'Angleterre ; fille de Catherine d'Aragon, qui, comme vous savez, avait été la première femme de Henri VIII, elle avait appris dès sa jeunesse à détester la religion anglicane, qu'elle accusait d'avoir causé tous les malheurs de sa mère, et dès le premier instant de son règne elle ne cacha point sa haine contre tous ceux qui avaient embrassé cette religion, quoique les plus grands seigneurs d'Angleterre eussent suivi l'exemple de leur roi Henri VIII.

Or, l'une des différences les plus sensibles des deux

religions consistait principalement dans l'usage où sont les anglicans de lire les Écritures saintes, et de faire leurs prières en anglais, tandis que dans l'Église romaine ces lectures et ces prières se font toujours en latin.

Peu de jours après son avénement, la reine Marie ordonna que désormais toutes les prières auraient lieu en langue latine, et fit célébrer la messe en sa présence selon les cérémonies catholiques, quoiqu'elle n'ignorât pas que la plus grande partie de la nation anglaise regardait ce culte comme impie, et donnait à ceux qui le pratiquaient le nom de *papistes*, ce qui voulait dire partisans du pape. Cela fut cause que beaucoup d'Anglais devinrent les ennemis de Marie, et dans plusieurs provinces voisines de Londres, on vit éclater des révoltes terribles, où la populace injuriait la reine, et méprisait son autorité. Quelques mécontents parlèrent même de donner le trône à Jeanne Gray, qui, depuis six mois entiers, était prisonnière à la Tour avec son mari, sans que la reine eût osé pourtant les faire mourir.

Mais dès que l'implacable Marie, qui semblait avoir hérité de toute la froide barbarie de son père, fut informée que les rebelles avaient osé prononcer le nom de Jeanne Gray, elle résolut de ne pas laisser vivre plus longtemps cette rivale dangereuse, et envoya aussitôt au gouverneur de la Tour l'ordre de la faire mourir, ainsi que lord Guilford Dudley, son mari. Cependant elle défendit que cette exécution eût lieu sur la place publique, de peur que l'innocence de ces pauvres jeunes gens n'excitât trop vivement la pitié du peuple, et qu'on ne les arrachât des mains du bourreau.

Lorsqu'on apprit à Jeanne qu'elle devait se préparer à la mort, elle parut entièrement résignée à son sort; la destinée de son époux, que l'on avait eu la cruauté de séparer d'elle depuis qu'ils étaient prisonniers, lui arracha seule quelques larmes; mais ce jeune infor-

tuné lui ayant fait demander de la voir encore une fois avant de mourir, elle ne voulut pas y consentir, de peur d'affaiblir le courage dont ils avaient si grand besoin l'un et l'autre : « Notre séparation, lui fit-elle « répondre, ne sera plus maintenant que de courte « durée; dans quelques instants nous nous retrouve-« rons dans un monde meilleur, où nous n'aurons plus « à craindre les malheurs qui nous ont accablés dans « celui-ci. »

Cependant l'heure fatale était près de sonner, et Jeanne devait encore supporter de bien cruelles épreuves : comme elle était assise auprès d'une des croisées de la Tour, elle vit son cher Guilford, entouré de gardes, traverser la cour de cet édifice; ce malheureux prince, en l'apercevant, tendit les mains vers elle pour lui dire adieu, et elle-même ne put retenir ses sanglots en pensant que c'était pour la dernière fois qu'elle le voyait. Bientôt après, un char sanglant qui passa sous ses yeux lui apprit assez que le sacrifice était consommé ; elle eut pourtant encore la force de s'informer s'il avait reçu le coup mortel avec résignation, et l'assurance qu'on lui en donna parut encore fortifier son courage.

Quelques moments plus tard, comme on venait la chercher elle-même pour la conduire au supplice, le gouverneur de la Tour, touché de pitié pour tant de malheur et de beauté, l'ayant conjurée, les larmes aux yeux, de lui laisser, comme un triste et dernier souvenir, quelque chose qui lui eût appartenu, elle lui remit des tablettes sur lesquelles elle venait d'écrire, en grec, en latin et en anglais, quelques lignes où elle exprimait la douleur que la mort de son époux lui avait fait éprouver. Puis, suivant d'un pas ferme les gardes qui l'entouraient, elle monta sans hésiter sur l'échafaud, et, après avoir prononcé quelques paroles avec douceur et résignation, sans proférer une seule plainte contre

la reine qui avait ordonné sa mort, elle se mit à genoux devant le bourreau, qui trancha d'un seul coup cette tête charmante.

Ainsi périt, à dix-sept ans, mes enfants, la belle, la bonne, la savante Jeanne Gray, dont le règne eût fait peut-être le bonheur de l'Angleterre; son seul crime, si l'obéissance filiale peut jamais être un crime, fut d'avoir accepté, malgré elle, un trône dont elle était digne par ses vertus et son mérite; mais en écoutant le récit des souffrances qu'elle endura, peut-on s'empêcher de haïr l'impitoyable Marie, auprès de qui tant de jeunesse, de savoir et de bonté n'avaient pu trouver grâce?

Un tableau, justement célèbre, représente d'une manière touchante et terrible les derniers moments de cette femme intéressante; les yeux déjà couverts d'un bandeau, on la voit étendre la main vers le billot où elle doit poser sa tête innocente, tandis que le bourreau, tenant sa hache abaissée vers la terre, paraît frappé de douleur et de regrets, et que deux femmes placées derrière la princesse semblent livrées au plus violent désespoir. Cette scène douloureuse pénètre l'âme de terreur et d'attendrissement, surtout lorsqu'on connaît l'histoire de cette pauvre Jeanne, si digne d'intérêt et pourtant si malheureuse.

—

SYNCHRONISME DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1553. Suite du règne de Henri II.

MARIE LA SANGUINAIRE.

Depuis l'an 1554 jusqu'à l'an 1558.

—

Le meurtre de l'infortunée Jeanne Gray n'était que le prélude des cruautés sans nombre qui devaient signaler le règne de Marie Tudor, à qui les anglicans persécutés donnèrent le surnom odieux de *Sanguinaire*, que la plupart des historiens lui ont conservé. Sous prétexte de détruire en Angleterre la religion protestante qu'elle détestait, elle tint longtemps prisonnière à la Tour sa sœur Élisabeth, la seule parente qui lui restât, et fit brûler sur des bûchers une multitude d'hommes, de femmes et même de pauvres petits enfants qui venaient de naître, disant qu'il valait mieux qu'ils périssent ainsi, avec leurs parents, que de vivre dans l'hérésie.

N'allez pas croire pourtant, mes bons amis, que Dieu ait jamais ordonné de pareilles horreurs. L'Évangile, ce livre saint qui enseigne aux chrétiens la pateince et la charité, nous impose aussi le devoir d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, et ne permet pas de faire le moindre mal à ceux qui ne partagent pas notre croyance. Tous les hommes sont également les enfants de Dieu, et il n'y a que le méchant, quelle que soit sa religion, qui doive être puni. A la vérité, vous avez déjà vu, dans d'autres histoires, que, sous des prétextes semblables, des royaumes entiers furent ravagés et inondés du sang de leurs habitants; mais ces barbaries doivent faire détester ceux qui s'en sont rendus coupables, sans empêcher de suivre et d'honorer la religion qui les désapprouve et les condamne.

Au premier rang de ceux dont la sanguinaire Marie avait résolu la perte, se trouvaient les anciens serviteurs de son père, qui tous étaient des vieillards aussi vénérables par leurs dignités que par leur science, et avaient sacrifié les plus belles années de leur vie à servir aveuglément les passions de ce monarque. L'un d'eux, nommé Cranmer, archevêque de Cantorbery, avait été jeté dans une étroite prison par ordre de la reine, et celui-là était d'autant plus odieux à cette princesse, qu'après la disgrâce du cardinal Wolsey, il avait secondé Henri VIII dans ses desseins contre Catherine d'Aragon, lorsque ce prince avait voulu épouser Anne de Boulen.

Cranmer était alors fort avancé en âge; mais il avait trop d'expérience et d'habileté pour ne pas s'apercevoir que la reine n'attendait qu'une occasion pour le faire mourir, comme elle avait fait déjà mourir un si grand nombre de personnes : aussi se tenait-il constamment sur ses gardes, et il avait soin surtout de ne pas prononcer une seule parole dont ses ennemis pussent profiter pour irriter davantage contre lui la vindicative Marie.

Cranmer languissait donc en prison depuis plusieurs années, quoique personne ne connût de quel crime il était coupable; mais ce n'était point encore assez pour la reine de tenir ce vieillard dans les fers, et elle lui envoya dans son cachot des hommes perfides et rusés, qui représentèrent au prisonnier qu'avec un peu de complaisance il pourrait facilement obtenir sa liberté, et même reprendre à la cour les honneurs dont il avait été comblé par Henri VIII. Cette espérance, que ces adroits personnages surent lui offrir avec art, détermina le vieillard à signer un écrit qu'ils lui apportèrent, et par lequel il reconnaissait qu'il se soumettait au pape; mais il n'eut pas plus tôt accompli cet acte de faiblesse qu'il s'aperçut qu'on lui avait tendu

un piége pour trouver l'occasion de le faire périr.

En effet, mes jeunes amis, lorsque, peu de jours après, au lieu de lui ouvrir les portes de sa prison, on le conduisit devant des juges, sa première parole fut pour déclarer qu'il se repentait sincèrement d'avoir signé le papier qui lui avait été presenté, et que jamais il n'avait songé à désavouer ainsi en un seul jour les actions de toute sa vie. Cet aveu public du savant Cranmer irrita tellement la reine, qu'elle ordonna aussitôt qu'il fût traîné au bûcher, pour être brûlé comme hérétique; ce qui fut exécuté à l'instant même.

Pendant que l'on conduisait cet infortuné au supplice, des misérables, apostés sur son passage, le couvrirent de boue et d'injures; mais Cranmer parut insensible à cet outrage, et lorsque la flamme du bûcher commença à s'élever, il étendit sa main droite sur le feu, criant d'une voix forte aux assistants que cette main devait être punie pour s'être souillée d'une mauvaise action; et il la tint ainsi dans les flammes, sans donner le moindre signe de douleur, jusqu'à ce qu'elle fût entièrement consumée.

Le meurtre de Cranmer, mes enfants, fut bientôt suivi de celui d'un grand nombre de protestants de tout âge et de tout sexe, à qui la moindre parole imprudente était reprochée comme un crime; mais, comme il arrive toujours lorsque les hommes sont persuadés de la vérité d'une croyance dont ils attendent le bonheur dans ce monde et dans l'autre, la persécution ne fit qu'accroître leur résolution et leur courage, et la plupart d'entre eux marchèrent au supplice en rendant grâces à Dieu de mourir pour leur religion.

Un de ces protestants, nommé Thomas Haukes, condamné à être brûlé vif, avait promis à ses amis que, lorsqu'il serait monté au bûcher, il leur ferait connaître, par quelque signe, si la douleur de la torture était supportable. En effet, lorsque la flamme commença à

le consumer, il étendit ses bras en croix à la vue de tout le peuple, les soutint dans cette position jusqu'à ce qu'il tombât suffoqué par la fumée, et rendit le dernier soupir sans avoir poussé une seule plainte. Cet horrible spectacle ne fit qu'exciter davantage l'ardeur des malheureux protestants, dont le nombre semblait croître avec la persécution; mais rien ne pouvait lasser la barbarie de la cruelle Marie, dont le cœur était plus insensible qu'un rocher.

Cependant, mes enfants, toute laide, tout atroce qu'était cette princesse, comme elle était reine d'une des plus grandes nations du monde, beaucoup de seigneurs, de princes et même de rois, la sollicitaient humblement de vouloir bien choisir un mari parmi eux. La soupçonneuse Marie eut bien de la peine à se décider à faire un pareil choix; mais enfin elle jeta les yeux sur le fils aîné de l'empereur Charles-Quint, destiné à cette époque à posséder un jour la puissante monarchie espagnole. Philippe (c'était le nom du prince qu'elle appela à partager son trône) était d'un caractère sombre et farouche, et, comme Marie, il détestait les protestants, dont il avait déjà fait périr un grand nombre dans quelques provinces du royaume de son père: ce fut sans doute pour cette raison que la reine le préféra à tous les personnages éminents qui sollicitaient sa main, et lorsque le nouvel époux arriva en Angleterre, ses noces, signalées par de nouvelles cruautés contre les anglicans, couvrirent tout ce royaume de deuil et de larmes. Heureusement l'union de ces deux détestables personnes ne fut pas de longue durée, et le prince, ayant été bientôt rappelé en Espagne, pour succéder à son père sous le nom de Philippe II, ainsi que vous le verrez dans l'histoire moderne, quitta l'Angleterre pour n'y jamais revenir.

Dans ce moment un événemet imprévu vint achever de désespérer cette femme cruelle, qui s'apercevait

enfin qu'elle était en horreur à tous ses sujets. La guerre ayant éclaté de nouveau entre la France et l'Angleterre, François, duc de Guise, l'un des plus habiles capitaines de ce siècle, dont je vous ai beaucoup parlé dans un autre livre, vint mettre le siége devant Calais; et, en cinq jours de temps, se rendit maître de cette place importante, que les Anglais avaient possédée sans interruption depuis qu'Édouard III s'en était emparé, c'est-à-dire pendant un intervalle de deux cent dix années.

Ce revers inattendu causa un si vif dépit à Marie, que peu de jours après elle tomba dangereusement malade, et mourut chargée des malédictions d'un grand nombre de familles qu'elle avait plongées dans le deuil. Son plus grand chagrin, en expirant, fut de n'avoir pu rétablir la religion catholique en Angleterre, et surtout de laisser le trône après elle à sa sœur Élisabeth, qu'elle haïssait mortellement parce qu'elle était protestante, et de plus fille de cette même Anne de Boulen, dont la fatale beauté avait été la première cause de tous les malheurs de sa mère.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1555. Défaite de Saint-Quentin.
— Captivité du connétable de Montmorency.
1558. Calais emporté d'assaut par François de Guise.

LA CAPTIVITE DE MARIE STUART.

Depuis l'an 1558 jusqu'à l'an 1587.

—

Il me serait difficile, mes jeunes amis, de vous peindre quelle fut la joie de toute l'Angleterre, lorsqu'on apprit que Marie la Sanguinaire avait cessé de vivre. Son règne avait été marqué par le malheur de tant de familles, qu'il ne se trouva personne dans tout le royaume qui la regrettât. Élisabeth, sa sœur, obtint la couronne, à la grande satisfaction du peuple entier; et quoiqu'elle fût aussi d'un extérieur imposant et d'un caractère despotique, comme vous le verrez par la suite, son avénement fut célébré par de grandes réjouissances.

Le premier soin de la nouvelle reine en montant sur le trône fut de rendre la liberté à tous ceux que Marie retenait injustement en prison, parce qu'ils étaient protestants, car Élisabeth avait été élevée dans leur religion, ainsi que je vous l'ai dit, et elle haïssait les papistes autant que sa sœur avait détesté les anglicans. Cette nouvelle révolution religieuse causa encore par la suite de grands malheurs; mais comme Élisabeth avait fort à cœur de se faire aimer des Anglais, elle défendit qu'on persécutât personne sous prétexte de religion, et traita avec douceur ceux même qui l'avaient le plus offensé lorsque sa sœur vivait.

Le gouverneur de la Tour de Londres, qui l'avait gardée avec une extrême rigueur dans le temps qu'elle était prisonnière dans cette forteresse, n'éprouva aucun signe de son ressentiment; et lorsque, selon l'usage,

elle dut rentrer dans cette forteresse pour y attendre le jour de son couronnement, on la vit se prosterner avec recueillement, et rendre grâces au ciel de l'avoir délivrée des dangers auxquels elle avait été exposée pendant sa captivité.

La reine Élisabeth, comme tous les princes de la maison de Tudor, était douée de grandes et nobles qualités; mais son âme était impérieuse, vindicative et irascible; et l'histoire de son règne, qui ne dura pas moins de quarante-cinq années, vous la fera mieux connaître que tout ce que je pourrais vous dire à présent de ses avantages et de ses défauts.

A cette époque, mes bons amis, presque tous les États de l'Europe étaient divisés par les violentes querelles des protestants et des catholiques, et l'histoire de ces temps malheureux est remplie du récit de ces déplorables guerres de religion, qui coûtèrent pendant deux cents ans tant de sang et de larmes à l'humanité. L'Écosse, qui fait aujourd'hui partie de la Grande-Bretagne, n'avait pas été préservée de cette source intarissable de troubles; la plupart des Écossais avaient embrassé avec ardeur la religion réformée; mais comme beaucoup d'autres refusaient encore de suivre leur exemple, ce pays entier était partagé en plusieurs partis acharnés l'un contre l'autre.

Le trône d'Écosse était alors occupé par une jeune et belle princesse nommée Marie Stuart, qui se trouvait être la plus proche parente de la reine Élisabeth, parce qu'elle était, comme elle, petite-fille de Henri VII, par sa mère Marguerite, fille aînée de ce monarque, qui, comme je vous l'ai dit il n'y a pas longtemps, avait été mariée à Jacques V, roi des Écossais. Mais son père étant mort lorsqu'elle était encore toute petite, la jeune Marie, à peine âgée alors de cinq ans, avait été conduite en France pour y devenir la femme du Dauphin, fils aîné de Henri II, qui lui succéda sous le nom de

François II, et mourut après un règne de deux ans à peine.

Marie Stuart n'avait que dix-huit ans lorsqu'elle devint veuve du jeune roi de France; et quoiqu'elle préférât au séjour de l'Écosse celui de ce royaume, où sa grâce et son affabilité l'avaient fait chérir de tout le monde, son oncle, le famaux duc de Guise, la décida à retourner dans ses États, où ses sujets, divisés entre eux par de violentes querelles religieuses, étaient près d'en venir aux mains.

Il fallut donc que la triste Marie, quittant, les larmes aux yeux, ce beau pays, où elle avait passé les plus douces années de sa jeunesse, s'embarquât sur un navire français qui devait la ramener dans sa sauvage patrie. Tant que du vaisseau qui s'éloignait avec rapidité, poussé par un vent favorable, elle put apercevoir les rivages de France, elle demeura les yeux fixés sur cette terre qu'elle ne devait plus revoir. On dit même que le soir l'ayant surprise dans cette occupation, elle fit tendre son lit pour cette nuit sur le pont du navire, et qu'elle ordonna aux matelots de ne pas manquer de la réveiller le lendemain à la pointe du jour, si l'on distinguait encore dans le lointain ce rivage où elle voulait encore jeter un dernier regard. Lorsque plus tard elle devint la plus infortunée des reines et même des femmes, on se souvint de la tristesse qui l'avait accablée durant ce voyage; et les regrets amers qu'elle avait témoignés en s'éloignant de la France parurent alors un sombre pressentiment des malheurs qui l'attendaient dans sa patrie.

Or je ne dois pas vous laisser ignorer, mes bons amis, que l'éclat des hautes qualités qui distinguaient la reine Élisabeth était obscurci par de grands défauts dont les effets ont imprimé à son nom une tache odieuse et ineffaçable. Quoique Marie d'Écosse fût sa plus proche parente, la seule pensée que cette princesse, si elle

lui survivait, devait un jour occuper le trône d'Angleterre, lui avait inspiré contre elle une aversion insurmontable. Un autre motif encore, indigne d'une grande souveraine, ajoutait à cette haine qu'elle ne prenait même pas la peine de dissimuler. La beauté de Marie Stuart était alors célèbre dans toute l'Europe ; personne n'ignorait non plus que cette princesse, comme l'infortunée Jeanne Gray, sa cousine (avec laquelle, hélas ! elle devait avoir plus d'un trait de ressemblance), parlait et écrivait cinq langues différentes avec la même facilité ; Marie jouait aussi agréablement du clavecin, sorte d'instrument inventé depuis peu à cette époque, et dont la forme ressemblait beaucoup à celle des pianos dont la plupart des dames jouent avec tant d'art aujourd'hui.

Élisabeth était également fort instruite; elle parlait facilement plusieurs langues étrangères, et avait un véritable talent pour la musique, dont le goût commençait alors à se répandre en Europe : mais elle n'avait plus comme Marie les charmes de la jeunesse et la douceur d'une physionomie ravissante. Ses traits étaient durs, son nez d'une longueur démesurée, ses cheveux roux plutôt que blonds, sa taille épaisse et sans grâce, et son regard sévère et imposant. Chaque fois que quelqu'un prononçait par hasard devant elle l'éloge de la reine d'Écosse, on la voyait rougir de colère, et sa jalousie contre sa cousine n'était ignorée de personne.

Une des continuelles préoccupations d'Élisabeth était de s'informer auprès de tous ceux qui avaient vu Marie, si la taille de sa cousine était plus ou moins élevée que la sienne, et quelle parure elle affectionnait le plus. Un ambassadeur d'Écosse, nommé lord Melwill, ayant été un jour introduit en sa présence, elle lui causa un embarras extrême en l'invitant à déclarer sans feinte quelle était la plus belle personne de sa cousine

ou d'elle-même. L'ambassadeur, ainsi que vous pouvez le croire, ne sut d'abord comment résoudre cette question imprévue; mais comme c'était un homme de beaucoup d'esprit, il répondit que, selon lui, la reine Elisabeth était certainement la plus belle femme d'Angleterre, mais que la reine d'Ecosse surpassait en grâces toutes les dames de son royaume. Cette adroite flatterie fit sourire la vaniteuse Élisabeth; mais l'ambassadeur de Marie, en retournant auprès de sa maîtresse, ne lui laissa point ignorer qu'elle avait dans la reine d'Angleterre une ennemie terrible et implacable, dont l'animosité lui serait peut-être bien fatale un jour.

En effet, mes enfants, des malheurs sans nombre qu'il serait trop long de vous raconter ici, mais que vous apprendrez dans l'histoire d'Ecosse, ne tardèrent pas à venir fondre sur Marie Stuart, que ses sujets protestants avaient prise en haine à cause de son attachement à la religion catholique : et cette princesse infortunée, après avoir été abreuvée d'outrages publics par un prédicateur forcené de la réforme, nommé Jean Knox, qui se vantait d'avoir fait couler les larmes de sa souveraine, fut forcée de renoncer au trône en faveur de son fils, âgé à peine de cinq ans, que les rebelles proclamèrent roi d'Ecosse sous le nom de Jacques VI. Bientôt après, obligée de sortir de son royaume pour échapper à ses ennemis, Marie se vit réduite à venir elle-même supplier Elisabeth de lui donner un asile en Angleterre; mais cette femme altière refusa de la voir, et tout en lui accordant sa demande, donna des ordres secrets pour qu'elle fût traitée dans ses états avec la plus grande rigueur.

Elle lui assigna pour demeure un château éloigné de Londres, où Marie s'aperçut bientôt qu'elle était traitée plutôt en prisonnière qu'en princesse. Toutes les lettres qu'elle écrivit pour se plaindre à sa cousine, à qui elle donnait le titre de sœur, parce qu'elles étaient

reines toutes deux, demeurèrent sans réponse, et le petit nombre d'amis que Marie avait conservés dans son infortune, ne doutèrent bientôt plus que cette princesse ne fût venue se mettre entre des mains cent fois plus redoutables que celles de ses sujets révoltés. Au bout de peu de temps on lui défendit de recevoir aucune personne étrangère, et il lui fut même interdit d'écrire un seul mot sans la permission de la reine et des gardiens sévères qui veillaient autour d'elle.

Réduite à quelques domestiques fidèles auxquels il avait été permis de partager la captivité de leur maîtresse, la reine d'Ecosse passa de longues années dans cette triste situation, sans que sa résignation pût désarmer la haine de sa persécutrice; et après avoir été traînée de prison en prison dans divers châteaux d'Angleterre, on la conduisit enfin dans une sombre forteresse nommée Fotheringay, où elle devait enfin trouver le terme de tous ses maux.

—

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1559. Mort de Henri II.
— Avénement de François II.
1560. Conjuration d'Amboise.
— Mort de François II.
— Charles IX lui succède.
1563. François de Guise assassiné devant Orléans.
1567. Bataille de Saint-Denis. — Meurtre du connétable Anne de Montmorency.
1572. Massacre de la Saint-Barthélemy.
1574. Mort de Charles IX. — Henri III.
1577. Formation de la ligue catholique.
1586. Guerre des *Trois Henri* (Henri III, Henri de Navarre, et Henri de Guise, le *Balafré*).

—

FOTHERINGAY.

L'an 1587.

Vingt années s'étaient déjà écoulées, mes jeunes amis, depuis que Marie Stuart languissait dans la captivité, et une si longue infortune n'avait pu encore désarmer la haine de l'implacable Élisabeth.

Pendant ce temps, l'Angleterre avait été le théâtre de beaucoup d'événements, et la religion anglicane, rétablie par cette princesse, avait jeté de profondes racines dans ce royaume; le nombre des papistes y avait considérablement diminué depuis qu'Élisabeth était montée sur le trône, et quoiqu'elle n'eût jamais, sous prétexte de religion, relevé les bûchers qui avaient dévoré tant d'infortunés sous le dernier règne, elle avait réussi, par sa prudence et sa fermeté, à conserver la paix dans son royaume, sans recourir aux tortures contre ceux qui refusaient d'embrasser le nouveau culte.

Cependant vous comprendrez aisément, mes enfants, que chez une grande nation un pareil changement ne put pas s'accomplir sans exciter bien des discordes et des mécontentements: aussi beaucoup d'Anglais, sincèrement attachés à la religion de leurs ancêtres, détestaient Élisabeth autant qu'ils avaient détesté Henri VIII. A plusieurs reprises on avait découvert des complots contre la vie de cette princesse, et quoique la plupart de leurs auteurs eussent péri dans les supplices, les catholiques d'Angleterre se flattaient encore que si la reine venait à mourir, la religion anglicane périrait avec

elle, parce que Marie Stuart, sa plus proche parente et son héritière, ne manquerait pas de l'abolir, si jamais elle parvenait au trône dont sa naissance la rendait légitime héritière.

Or la vigilante Élisabeth n'ignorait rien de ce qui se disait dans son royaume, et dès qu'elle eut connaissance que ses ennemis secrets touruaient leurs espérances vers sa prisonnière, elle prit la résolution de saisir la première occasion qui s'offrirait pour satisfaire la haine qu'elle nourrissait depuis tant d'années contre sa cousine.

Dans ce temps-là précisément il arriva que plusieurs catholiques formèrent un nouveau complot pour attenter aux jours d'Élisabeth, et, touchés des longs malheurs de Marie, résolurent de ne rien épargner pour lui rendre la liberté. Le chef de ces imprudents était un jeune Anglais nommé Babington, qui, dans son ardeur, imagina d'écrire secrètement à Marie les desseins de ses amis, et reçut bientôt après une réponse qui lui parut être de la main de cette princesse; mais malheureusement les lettres de Babington avaient été saisies avant de parvenir à la reine d'Écosse, et deux secrétaires de cette princesse eurent l'infamie de contrefaire l'écriture de leur maîtresse pour encourager les conjurés dans leur entreprise, sans qu'elle en eût même la moindre connaissance.

Un secret confié à de pareils misérables, mes bons amis, ne pouvait pas tarder à être découvert; les lettres de Babington furent portées à la reine Elisabeth, qui, dans sa colère, le fit jeter en prison avec tous ses amis, et peu de jours après les fit mettre à mort comme coupables de trahison. On trouva chez eux les fausses lettres de Marie Stuart, et la vindicative Elisabeth se décida aussitôt à ne pas laisser vivre plus longtemps une rivale dont l'existence lui semblait un obstacle insurmontable à sa sécurité.

La pauvre Marie, dans sa triste prison de Fotheringay, était bien loin de s'attendre à l'orage prêt à fondre sur elle, lorsqu'un jour elle vit arriver dans ce château plusieurs lords de la cour d'Elisabeth, qui lui annoncèrent qu'ils venaient la juger, pour avoir conspiré contre la vie de la reine, avec Babington et ses complices. Le nom de ces malheureux, qui avaient déjà péri dans les supplices, n'était encore jamais parvenu à l'oreille de Marie; mais sans comprendre de quel crime on prétendait l'accuser, elle refusa d'abord de répondre à des juges qui n'avaient pas le droit de l'interroger, puisqu'elle était reine d'Ecosse, et non pas sujette de la reine d'Angleterre. Cependant, se flattant encore (car les malheureux ne renoncent jamais à l'espérance) qu'il lui serait facile de se justifier, elle consentit enfin à se rendre à leurs sollicitations; mais elle s'aperçut bientôt que c'était à des ennemis et non pas à des juges intègres et consciencieux qu'elle devait répondre. En vain elle demanda qu'on fît paraître devant elle ses deux secrétaires, dont on lui disait que les aveux prouvaient qu'elle avait écrit plusieurs fois à Babington, on lui refusa d'appeler en sa présence ces serviteurs infidèles; les lords se retirèrent sans écouter sa justification, et elle comprit dès lors que sa perte était décidée.

En effet, mes bons amis, peu de jours s'étaient écoulés depuis que les juges étaient retournés à Londres, lorsque l'un d'eux revint à Fotheringay annoncer à Marie que le parlement avait demandé à la reine Elisabeth de la faire mourir, parce que son existence était contraire au bien de la religion anglicane; et que cette princesse, quoique à regret, avait été forcée de consentir à leurs vœux, pour dissiper les craintes de ses sujets.

Je n'ai pas besoin de vous dire, mes enfants, que la reine d'Angleterre n'avait feint de consulter son parlement sur le sort de sa prisonnière que pour ne pas pa-

raître seule acharnée à sa perte ; mais cette perfidie n'en imposa à personne, parce que la haine qu'Elisabeth portait à sa cousine était trop connue pour que l'on pût croire à son indulgence. Le jour où cette funeste sentence fut publiée à son de trompe dans les rues de Londres, on entendit sonner toute la journée et même la nuit suivante toutes les cloches des églises de cette capitale ; des feux de joie furent allumés sur les places publiques, et la mort de l'innocente reine d'Ecosse fut célébrée, pour plaire à Elisabeth, comme le gage assuré de la prospérité nationale.

Cependant le bruit s'étant bientôt répandu en Europe que Marie Stuart était condamnée à mourir, plusieurs rois se hâtèrent d'envoyer des ambassadeurs à Elisabeth, pour lui représenter son injustice ; Jacques VI, roi d'Ecosse, fils de l'infortunée Marie, menaça d'entrer en Angleterre avec une armée si l'on osait faire le moindre mal à sa mère ; mais Elisabeth savait que c'était un prince faible et peu redoutable, et elle méprisa ses prières et ses menaces. Le roi de France, qui était alors Henri III, fut un de ceux qui firent le plus d'efforts pour sauver une princesse qui avait porté le titre de reine de France ; mais Elisabeth se montra inexorable, et refusa opiniâtrément d'écouter ses remontrances.

Il y avait déjà deux mois que Marie était condamnée, et pourtant Elisabeth n'avait point encore osé ordonner que cette sentence injuste fût exécutée ; elle n'ignorait pas, cette femme artificieuse et cruelle, que si elle montrait trop d'empressement à abréger les jours de sa rivale, toute l'horreur de ce crime retomberait sur elle seule, et elle aurait désiré que quelqu'autre lui épargnât l'odieux de ce meurtre abominable. Mais enfin, sa haine contre Marie étouffa bientôt tous les motifs qui l'avaient obligée jusqu'alors de contraindre ses ressentiments personnels ; elle ordonna à son chancelier, nommé Davison, d'apposer le grand sceau d'Angleterre

sur l'acte nécessaire, pour que cette iniquité s'accomplît, le signa de sa propre main, et lui enjoignit de l'expédier sans retard aux geôliers de Marie; puis, à peine eut-elle donné cet ordre qu'elle feignit d'en éprouver un regret mortel, et fit partir un second courrier chargé d'arrêter celui qui le portait à Fotheringay; mais toute cette scène n'était qu'une nouvelle perfidie d'Élisabeth, car elle savait bien qu'il ne serait plus temps de rien empêcher, lorsque le contre-ordre arriverait.

Marie était entourée de ses serviteurs consternés et inconsolables, lorsqu'on vint l'avertir que le lendemain serait le dernier jour de sa vie; résignée depuis longtemps à une mort prochaine, que la religion lui avait appris à regarder comme le terme de ses souffrances, elle reçut sans émotion cette nouvelle fatale, et défendit à ses domestiques de laisser éclater leurs sanglots; mais comme la plupart d'entre eux ne pouvaient retenir leurs larmes : « Au lieu de pleurer, leur « dit-elle avec douceur, vous devriez plutôt vous ré- « jouir; ne savez-vous pas tout ce que j'ai souffert sur « la terre? Et la mort qui m'est annoncée ne doit-elle « pas mettre fin à tous mes maux? » Après ces paroles, elle les renvoya, et s'enfermant avec deux de ses femmes qu'elle préférait à toutes les autres, elle passa la nuit presque entière à écrire à son fils et au pape; et lorsqu'enfin accablée de fatigue, elle se jeta sur son lit, on la vit prier Dieu avec ferveur, sans que le sommeil vînt un seul instant suspendre les douleurs de cette nuit fatale.

Au milieu de la plus grande salle du château de Fotheringay, était dressé un échafaud, couvert de tentures noires, autour duquel se tenaient des officiers qu'Elisabeth avait envoyés pour assister à la mort de sa victime. Après avoir vainement sollicité de ses bourreaux la présence d'un prêtre catholique, qui pût lui donner les se-

cours de la religion, Marie avait demandé du moins qu'il fût permis à tous serviteurs d'être témoins de ses derniers moments. Cependant cette triste faveur lui fut encore refusée, sous prétexte que leur douleur ne ferait que la troubler; et il fallut que cette princesse infortunée se bornât à conserver auprès d'elle deux de ses femmes qu'elle affectionnait particulièrement, et quatre officiers qui lui avaient donné des preuves multipliées d'un dévouement absolu. Mais lorsqu'elle dut se séparer de ces fidèles domestiques qui avaient passé leur vie entière dans l'infortune à cause d'elle, elle leur donna sa bénédiction, qu'ils reçurent, les uns à genoux, les autres prosternés à ses pieds, ou baisant le bas de sa robe et de son manteau, et ne les quitta pas avant d'avoir adressé à chacun d'eux quelques mots de consolation.

Au moment où elle allait entrer dans la salle funèbre, elle aperçut un de ses plus vieux serviteurs, le lord Melwill, celui-là même qu'autrefois la jalouse Elisabeth avait questionné avec tant d'aigreur sur sa maîtresse, lorsqu'il avait été envoyé en ambassade auprès d'elle. Ce bon vieillard en la voyant fondit en larmes, et il ne put s'empêcher de s'écrier : « Ah! madame, « pourquoi faut-il que j'aie vécu si longtemps pour sur- « vivre à ma bonne et royale maîtresse! » La reine, qui seule paraissait avoir conservé tout son courage, s'efforça de le consoler par de douces paroles; elle le chargea de dire plusieurs choses à son fils le roi d'Ecosse, et, en le quittant après l'avoir embrassé, on remarqua que ses pleurs coulaient malgré elle.

Lorsqu'elle monta sur l'échafaud, un officier nommé sir Pawlet, qui avait été son geôlier depuis de longues années, s'avança pour la soutenir : « Je vous remercie, « lui dit-elle : c'est le dernier service que vous me ren- « drez, et jamais encore je n'en ai reçu de vous qui me « fût plus agréable. » Sa fermeté ne se démentit point un seul moment; elle protesta jusqu'à son dernier sou-

pir qu'elle mourrait comme elle avait vécu dans la religion catholique, et peu d'instants après elle avait cessé de vivre.

Dans ce moment affreux, mes jeunes amis, un cri d'horreur retentit parmi les assistants; et lorsque le bourreau, élevant la tête de l'infortunée Marie Stuart, se fût écrié, suivant l'usage : « Vive à jamais la reine « Elisabeth ! » une seule voix lui répondit : « Ainsi « périssent tous ses ennemis ! » Tout le reste de l'assemblée demeura muet d'horreur et de pitié.

La cruelle Elisabeth elle-même, en apprenant que son ennemie n'existait plus, ne put se défendre d'un profond sentiment de douleur et peut-être même de repentir; mais bientôt, dans l'espoir de détourner sur d'autres l'horreur de ce crime affreux dont elle seule était coupable, elle accusa son chancelier Davison d'avoir envoyé malgré elle l'ordre de faire mourir Marie; et pour que l'Angleterre et l'Europe ajoutassent foi à ses prétendus regrets, elle défendit à cet homme, qui n'avait eu d'autre tort que de lui obéir, de jamais reparaître en sa présence. Personne pourtant, comme vous pouvez le penser, ne crut aux faux regrets de cette femme perfide, et de ce moment ce meurtre la rendit odieuse au monde entier.

SYNCHRONISME DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1587. Bataille de Coutras.
— Mort du duc de Joyeuse.

LE COMTE D'ESSEX

Depuis l'an 1487 jusqu'à l'an 1603.

—

La reine Elisabeth, mes jeunes amis, n'avait jamais été mariée, et quoique le parlement l'eût plusieurs fois suppliée de choisir un époux parmi les seigneurs de son royaume ou les princes étrangers, elle s'y était constamment refusée, parce qu'elle avait trop de fierté pour jamais se soumettre aux volontés d'un mari, comme une femme doit le faire.

Douée d'un caractère ferme et d'un esprit éclairé, elle consentait rarement à suivre les conseils des lords qui l'entouraient, et le seul de ses courtisans qui eût su prendre quelque ascendant sur son humeur, fut Robert Dudley, le plus jeune fils de l'ambitieux Northumberland, qui avait causé la mort de l'innocente Jeanne Gray. Ce seigneur, qui était beau et spirituel, lui parut si aimable qu'elle ne se lassa point de le combler de toutes sortes de faveurs, lui accorda les premières dignités du royaume, le créa comte de Leicester, et eût peut-être consenti même à le prendre pour époux, si elle n'eût pas craint de partager son trône et sa puissance.

Malheureusement une si grande faveur produisit sur l'esprit de Leicester l'effet que produisent ordinairement les bienfaits des princes. Robert Dudley devint arrogant et vaniteux ; sa légèreté, ses caprices le rendirent odieux à un grand nombre d'Anglais, et la reine elle-même commençait à se fatiguer de l'insupportable orgueil de son favori, lorsqu'il mourut, jeune encore, au moment où il semblait parvenu au comble du bon-

heur et de la puissance. Cette famille des Dudley, qui avait ainsi joué un rôle si important sous la maison de Tudor, disparut alors presque entièrement de la cour, où elle eût été bientôt tout à fait oubliée, si un parent éloigné de Leicester ne fût venu, peu de temps après, succéder à sa faveur auprès d'Elisabeth.

Un jour que cette princesse, accompagnée d'une suite peu nombreuse, traversait, en se promenant, une des allées de ses jardins, une mare d'eau qui se trouva sur son passage arrêta sa marche, et allait l'obliger à retourner sur ses pas, lorsqu'un jeune seigneur, s'élançant aussitôt, détacha de ses épaules un superbe manteau bleu de ciel, brodé d'or, et l'étendit au milieu de l'eau, afin que la reine pût continuer son chemin à pied sec. Elisabeth sourit de cette galanterie, et après avoir jeté un regard de bienveillance sur ce jeune homme, elle demanda son nom, et apprit avec étonnement qu'il n'était autre que le comte d'Essex, beau-fils de Leicester, qu'elle regrettait encore beaucoup à cette époque.

Depuis ce moment, mes bons amis, le jeune Essex, appelé auprès de la reine, se vit en peu de temps comblé de grâces et de bienfaits; il reçut l'ordre de la Jarretière, autrefois fondé par le puissant Edouard III, et obtint promptement tant d'honneurs et de richesses que l'étourdi se crut bientôt en possession d'une puissance qu'il ne devait jamais perdre. Mais rien n'est plus incertain, mes enfants, que l'affection des grands personnages, et les hommes sages et prudents savent seuls jouir des faveurs de la fortune sans en être enivrés jusqu'à perdre la raison.

Ce fut précisément ce qui arriva en peu d'années au comte d'Essex ; jaloux d'effacer par sa magnificence les autres seigneurs de la cour, il osa braver jusqu'à l'amour-propre de la reine, qui, déjà avancée en âge à cette époque, attachait encore une grande importance à parai-

tre plus magnifiquement parée que tous ceux qui l'approchaient. On raconte même qu'un jour le comte d'Essex s'étant présenté devant elle dans un costume nouveau et d'une élégance prodigieuse, cette princesse en éprouva un si violent dépit qu'elle s'emporta qu'à lui donner un soufflet en présence de toute la cour. Essex, indigné, porta la main sur la garde de son épée, et ne se retira que pour céder aux prières de ses amis.

Cette injure publique fut un coup mortel pour le bouillant jeune homme, qui, oubliant le respect et la reconnaissance qu'il devait à la majesté souveraine, ne put s'empêcher de voir avec indignation ses envieux (car les favoris ont toujours beaucoup de jaloux) se réjouir de sa disgrâce. Il osa se plaindre hautement des caprices de la reine, et cette princesse lui ayant ordonné de se rendre en Irlande pour y commander une armée, il ne craignit point de lui désobéir, en reparaissant hardiment en sa présence, persuadé qu'il lui suffirait de se jeter à ses pieds, pour reprendre auprès d'elle ses anciennes bonnes grâces. Mais l'imprudent Essex était aveuglé par son orgueil, et quoique Elisabeth l'eût relevé avec un reste de bonté, à peine fut-il sorti de son appartement que des gardes le saisirent, et le ramenèrent à son palais, d'où il lui fut interdit de sortir sans la permission de la reine.

Cependant la disgrâce du favori enhardit ses ennemis à ne négliger aucun moyen pour achever de le perdre. Quelques-uns d'entre eux, sous prétexte de donner d'utiles avis à Elisabeth, se plaignirent du peu de respect avec lequel il désignait sa souveraine dans ses paroles, et lui insinuèrent qu'il ne la nommait jamais autrement que « la vieille femme. » Ces rapports perfides, comme vous le croirez aisément, mirent Elisabeth hors d'elle-même; car bien qu'elle fût déjà avancée en âge, elle ne pouvait souffrir que l'on parût croire qu'elle n'eût pas conservé les grâces de la jeunesse. Pour

prolonger cette jeunesse dont elle était si jalouse, on la vit, à plus de soixante-cinq ans, danser avec légèreté dans un bal de la cour; lorsqu'elle se montrait en public, elle cachait ses cheveux blanchis par les années sous une perruque rousse, surmontée d'une couronne d'or, affectait une extrême élégance dans ses parures, et portait à son cou le collier de l'ordre de la Jarretière, enrichi de gros diamants.

Mais le comte d'Essex, mes enfants, tout prisonnier qu'il était dans sa propre maison, n'ignorait aucun des moyens odieux que ses ennemis mettaient en œuvre pour consommer sa disgrâce; indigné des calomnies dont il était l'objet, il trouva moyen de faire savoir à ses amis les plus dévoués qu'il avait résolu de ne pas souffrir plus longtemps le triomphe de ses envieux, et les engagea à se trouver le lendemain à la pointe du jour avec des armes auprès de l'église Saint-Paul de Londres, pour aller de là à White-Hall, qu'habitait la reine, et s'ouvrir, fût-ce même par la force, un passage jusqu'à cette princesse, afin de se justifier auprès d'elle, et d'obtenir la punition de ses accusateurs.

Malheureusement pour cet insensé, ce complot fut découvert avant même qu'il eût éclaté, et la reine en ayant été avertie, les complices d'Essex, qui étaient tous de jeunes seigneurs turbulents et mutins, furent saisis au moment où ils s'efforçaient, les armes à la main, d'entraîner la populace à les suivre au palais. Quant à leur chef, lorsqu'il sortit furtivement de son hôtel avec un petit nombre d'amis et de serviteurs pour se porter au lieu qu'il avait indiqué, il ne trouva personne au rendez-vous, et sa suite, effrayée, se dispersa sans même attendre l'approche des soldats de la reine. La fuite devint donc alors le seul moyen de salut qui ne lui fût pas refusé; mais il tomba bientôt entre les mains des gardes, qui le conduisirent aussitôt à la Tour, où ses ennemis l'accusèrent, devant le parlement, de

n'avoir voulu pénétrer de force dans le palais que pour attenter aux jours d'Elisabeth.

La pensée de ce crime, mes jeunes amis, était certainement bien éloignée de l'impétueux Essex, qui n'avait eu d'autre but dans cette entreprise que de détromper la reine sur les rapports perfides de ses calomniateurs; mais le parlement ne voulut pas écouter sa justification, et il fut condamné, avec ses principaux complices, à la peine capitale, pour avoir conspiré contre la vie de sa souveraine.

On dit qu'au moment où il fut conduit à l'échafaud, qui avait été dressé dans l'enceinte même de la Tour, ce malheureux jeune homme, ne pouvant croire encore que la reine, qui avait eu tant de bontés pour lui, l'abandonnât à cette mort terrible, regardait de tous côtés pour voir si quelque message ne lui apporterait pas sa grâce. Mais la fière Elisabeth était trop irritée pour lui pardonner, et elle laissa périr de la main du bourreau celui qu'elle n'aurait point hésité à faire asseoir sur le trône, s'il n'avait pas fallu le partager avec lui.

Or, dans le temps où le malheureux Essex était le plus en faveur auprès de sa souveraine, cette princesse lui avait remis un anneau, en l'assurant que si jamais il avait quelque grâce à solliciter, il n'aurait qu'à lui renvoyer cette bague pour obtenir d'elle, à l'instant même, ce qu'il demanderait, quelque chose d'ailleurs que ce fût. La reine, qui avait bonne mémoire, n'avait point oublié cet engagement, et elle ne doutait pas qu'Essex n'en réclamât l'accomplissement pour sauver sa tête; mais voyant qu'à l'instant de marcher au supplice, il ne lui avait pas adressé cet anneau, elle se persuada que l'orgueilleux jeune homme, par un coupable mépris pour ses plus précieuses faveurs, dédaignait de faire usage du seul moyen de salut qui lui restât; et cette pensée amère lui inspira le courage de l'abandonner à sa destinée.

A quelque temps de là, la duchesse de Nottingham, femme de l'un des ennemis les plus acharnés du comte d'Essex, étant tombée dangereusement malade, envoya supplier la reine de venir la visiter sans retard, parce qu'elle avait un secret important à lui communiquer avant de mourir.

Élisabeth, qui avait toujours aimé cette dame, ne perdit pas un moment pour lui accorder ce dernier témoignage d'affection ; mais quelle fut à la fois sa surprise et son désespoir, lorsque la mourante, lui présentant l'anneau qu'elle avait autrefois donné à Essex, lui avoua en pleurant que cet infortuné, au moment de marcher au supplice, le lui avait remis en la priant de le faire parvenir à l'instant même à la reine, certain qu'aussitôt qu'elle l'aurait reçu, elle lui ferait grâce; mais que, pour satisfaire la haine de son mari contre le favori, elle avait gardé cette bague jusqu'à ce jour, et laissé périr le pauvre comte!

En entendant ce récit, Élisabeth pâlit de douleur et de colère; et comme la duchesse de Nottingham, voyant dans ses yeux toute l'indignation que lui faisait éprouver une si noire perfidie, la suppliait de lui pardonner à ses derniers moments : « Dieu peut vous pardonner, « madame, répondit la reine avec emportement, mais « moi, je ne vous pardonnerai jamais. » En achevant ces paroles, elle quitta brusquement le lit de la malade, qui, peu d'instants après, rendit le dernier soupir.

Depuis ce moment, la puissante Élisabeth parut accablée de tristesse et de regrets; elle devint d'une maigreur effrayante; ses traits étaient pâles et décomposés, et le goût même de la parure, qui avait seul survécu aux autres goûts de sa jeunesse, parut l'avoir entièrement abandonnée. Quoique sa garde-robe renfermât, dit-on, plus de trois mille robes, toutes plus magnifiques les unes que les autres, et une multitude de bijoux précieux, elle refusait quelquefois pendant

des semaines entières de changer de vêtements, et ne voulait plus dormir autrement que sur des coussins étendus sur le plancher de ses appartements, persuadée, disait-elle, que si elle se mettait une fois dans un lit, elle ne s'en relèverait plus.

Tous ceux qui entouraient la reine étaient effrayés de ses caprices et de son humeur farouche, qui rappelaient les dernières années de son père Henri VIII; mais l'on s'aperçut bientôt que ses forces diminuaient de jour en jour; et que sa fin était prochaine. Quoiqu'elle eût défendu autrefois, sous les peines les plus sévères, qu'on lui parlât jamais de son successeur à la couronne, cédant aux instances de ses ministres, peu d'instants avant d'expirer, elle répondit que le trône qu'elle avait occupé devait appartenir à un roi, et elle désigna pour son héritier son plus proche parent, Jacques VI, roi d'Écosse, fils de l'infortunée Marie Stuart, se flattant peut-être, par cet acte de justice envers le fils, de faire oublier la rigueur qu'elle avait déployée contre la mère.

La reine Élisabeth, mes jeunes amis, fut la dernière princesse de la maison de Tudor; après elle, la couronne d'Angleterre échut à la famille des Stuarts, qui tirait son origine d'Écosse, et sur laquelle j'aurai bientôt plus d'une histoire intéressante à vous raconter.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1588. Journée des Barricades.
— Ouverture des états de Blois.
— Assassinat des princes de Lorraine.
1589. Fureurs de la Ligue.
— Meurtre de Henri III.
1590. Bataille d'Ivry gagnée par Henri IV.
— Siége de Paris.
1593. Abjuration de Henri IV.
1594. Entrée de Henri IV à Paris.
1598. Édit de Nantes.
1602. Procès et mort du maréchal de Biron.

LA CONSPIRATION DES POUDRES.

Depuis l'an 1603 jusqu'à l'an 1625.

Le règne de la famille des Tudors, qui avaient occupé le trône d'Angleterre pendant cent dix-huit ans (depuis la bataille de Bosworth jusqu'à la mort d'Élisabeth), avait été marqué pour l'Europe et le monde entier par de grands événements, auxquels la nation anglaise n'était pas demeurée étrangère.

Dans cet intervalle, mes jeunes amis, d'intrépides navigateurs de divers pays, poussés par un esprit tout nouveau de recherches et d'aventures, avaient entrepris de découvrir des terres inconnues, où ils se persuadaient qu'ils trouveraient d'immenses richesses. Sans autre secours que celui de la boussole, cet ingénieux instrument dont je vous ai fait connaître l'invention et l'usage dans l'histoire du moyen âge, un marin portugais, nommé Vasco de Gama, découvrit le cap de Bonne-Espérance, et ouvrit une route nouvelle vers l'Inde aux Européens, qui jusqu'alors n'avaient connu d'autre chemin vers cette terre de l'or et des diamants, qu'en traversant l'Asie tout entière, où ils étaient arrêtés par mille difficultés presque insurmontables.

Quelques années auparavant, Christophe Colomb, cet audacieux pilote génois dont la courageuse entreprise fut longtemps regardée comme la rêverie d'un esprit malade, avait atteint le nouveau monde, qui reçut plus tard le nom d'Amérique. La route qu'il avait ouverte fut bientôt suivie par d'autres navigateurs entraînés par l'espoir de faire de nouvelles découvertes, et l'histoire des voyages prodigieux de ces hardis aven-

turiers vous paraîtra sans doute fort intéressante, lorsqu'elle vous sera aussi racontée quelque jour.

Or il faut que je vous dise, mes bons amis, qu'à l'époque où le roi Henri VII monta sur le trône d'Angleterre, la couronne ne possédait pas un seul navire, et que lorsqu'on voulait envoyer des ambassadeurs ou des soldats dans d'autres pays, on était obligé d'emprunter ou de prendre des vaisseaux aux marchands anglais ou étrangers. Mais Henri Tudor, tout avare qu'il était, résolut de faire construire des navires, comme d'autres souverains de l'Europe en possédaient déjà, et le premier vaisseau qui appartint au roi d'Angleterre fut nommé *le Grand-Henri*. Ce navire fut confié à un habile pilote nommé Jean Cabot, qui entreprit un long voyage par son ordre, et à son tour rencontra plusieurs terres inconnues jusqu'alors.

L'exemple du premier des Tudors, mes enfants, ne fut pas perdu pour ses successeurs; Henri VIII, tout occupé qu'il était d'établir sa nouvelle religion, ordonna plusieurs voyages dans le nouveau monde, et sous la reine Élisabeth, un habile marin nommé Francis Drake, séduit par l'espoir d'enlever aux Espagnols quelques-uns des nombreux navires chargés d'or qu'ils ramenaient de l'Amérique du Sud, entreprit de faire le tour du monde, c'est-à-dire un voyage long et périlleux, dont le but était de visiter toutes les terres connues et d'en découvrir de nouvelles, s'il était possible. L'heureux succès de cette expédition décida bientôt après un grand nombre d'Anglais à passer dans l'Amérique du Nord, où, après une lutte dangereuse contre les peuplades sauvages de cette contrée, ils fondèrent un vaste État, auquel un célèbre aventurier appelé Walter Raleigh, qui avait été l'un des courtisans d'Élisabeth, donna le nom de Virginie, ce qui veut dire le pays de la Vierge, en l'honneur de cette princesse qui n'avait jamais été mariée.

Le voyage de Drake autour du monde, et la fondation de l'État de Virginie par Walter Raleigh, mes enfants, sont des événements fort remarquables, et que vous ferez bien de ne point oubier. Ces longues et pénibles navigations furent les premières de ce genre, et quoique depuis cette époque elles aient été renouvelées bien des fois par d'habiles marins de tous les pays, ces intrépides pilotes doivent être comptés parmi ceux qui ont le plus contribué à faire naître chez les Anglais le goût des entreprises lointaines, dans lesquelles ils ont surpassé depuis longtemps toutes les autres nations du monde.

Le fils de Marie Stuart, en montant sur le trône d'Angleterre, fut appelé Jacques Ier, parce qu'en effet il était le premier prince de ce nom qui régnât sur cette contrée.

Jacques, quoique l'attachement de sa mère à la religion catholique eût été l'une des principales causes de ses malheurs et de sa mort, avait été élevé dans la religion protestante. C'était un prince faible de corps et d'esprit; la vue d'une épée nue le faisait pâlir; il ne pouvait marcher sans être appuyé sur l'épaule de quelqu'un; mais il était incapable de faire volontairement le moindre mal à personne.

Comme dans ce temps-là l'une des principales occupations des seigneurs et du peuple était les disputes sur la religion, Jacques, à qui, dans sa jeunesse, son précepteur avait persuadé qu'un roi devait être l'homme le plus savant de son royaume, se livrait avec passion à ces sortes de querelles, où il se flattait d'être très-supérieur aux plus habiles docteurs. Après cette occupation, son plus grand plaisir était d'assister à des combats de coqs, genre de divertissement qui est encore aujourd'hui fort en vogue en Angleterre, ou de prendre l'exercice de la chasse, pour lequel il était tellement passionné, qu'il ne trouvait plus le temps néces-

saire pour songer aux affaires de son royaume, qu'il abandonnait entièrement à ses courtisans. Mais ce n'est pas assez pour un roi, mes enfants, d'être savant et bien intentionné, il faut encore qu'il veille lui-même au bien de ses sujets, et l'insouciance de Jacques Stuart devint la cause de bien des malheurs.

Depuis que Jacques Ier occupait le trône d'Angleterre, mes jeunes amis, le sang des catholiques avait entièrement cessé de couler sur les échafauds, mais ils étaient encore souvent en butte aux outrages des protestants. Ainsi ce prince, à son arrivée en Angleterre, ayant amené avec lui d'Écosse un grand nombre de ses anciens serviteurs, qui tous étaient fort pauvres, ceux-ci voyant l'opulence de la plupart des Anglais, ne cessaient d'intriguer auprès de leur maître pour qu'il les enrichît aux dépens de ses nouveaux sujets; et Jacques, pour les satisfaire, ne trouva pas d'abord de meilleur moyen que de dépouiller les catholiques d'une partie de leurs biens, qu'il distribua à ses chers Écossais: mais il commit bientôt après une plus grande faute encore, en ordonnant que désormais quiconque refuserait d'embrasser la religion anglicane, serait condamné à payer chaque année au roi de grosses sommes d'argent dont il se plut à gratifier ses compatriotes avides et indigents.

Au nombre des riches Anglais qui avaient été victimes des libéralités de Jacques envers ses favoris d'Écosse. se trouvait un catholique nommé Catesby, qui, ne pouvant supporter sans indignation l'injustice dont il était l'objet, conçut un projet affreux, mais qui devait, suivant lui, délivrer l'Angleterre des malheurs auxquels elle semblait condamnée. C'était de faire périr d'un seul coup le roi, les lords qui l'entouraient et le parlement tout entier, qui le secondait dans ses iniquités.

Ce Catesby fit part de cet horrible dessein à plusieurs de ses amis, mécontents comme lui, parmi lesquels se

trouvait un officier nommé Fawkes, qui était un homme intrépide et capable des entreprises les plus désespérées. Les conjurés n'étaient qu'au nombre de douze; mais ils étaient tellement déterminés à réussir dans leur vengeance, qu'ils résolurent entre eux de creuser secrètement un souterrain sous le vieux palais de Westminster, où le parlement se réunissait ordinairement, et convinrent, qu'après l'avoir rempli d'une grande quantité de poudre, ils y mettraient le feu au moment où le roi et toute sa cour se rendraient dans cette assemblée. C'était un dessein atroce, mes enfants, qu'avaient conçu là ces hommes cruels, car, sous prétexte de se venger de Jacques et de ses courtisans, ils savaient bien qu'ils causeraient la mort d'un grand nombre d'innocents; mais rien ne pouvait les arrêter dans leurs projets criminels, et, quoiqu'ils n'ignorassent pas quels châtiments les attendaient s'ils étaient découverts, ils n'hésitèrent point à s'y engager.

Fawkes, prenant la qualité de domestique de l'un des seigneurs de la cour, loua, auprès du palais de Westminster, une petite maison, sous laquelle chaque nuit il travailla, sans relâche, pendant plusieurs mois, avec ses compagnons, à creuser une mine qui s'étendit bientôt sous le palais lui-même; ils pénétrèrent ainsi jusqu'à l'une des caves de cet édifice, où ils introduisirent secrètement plusieurs tonneaux de poudre à canon, dont l'explosion devait suffire pour faire écrouler tout ce grand édifice sur ceux qui s'y trouveraient rassemblés. Une année tout entière fut employée à ce travail périlleux, auquel les conjurés se livrèrent avec une persévérance digne d'une meilleure cause, et lorsque tout fut disposé, ils fixèrent à une époque prochaine le jour où le complot serait mis à exécution. Fawkes se chargea lui-même de mettre le feu aux poudres, quoiqu'il fût bien certain qu'une mort terrible et inévitable devait être le prix de son audace et de son dévouement.

Parmi les douze compagnons que Catesby avait mis dans le secret de ce funeste complot, se trouvait un jeune catholique, nommé Tresham, qui avait paru embrasser avec ardeur la pensée d'exterminer à la fois tant d'ennemis de sa religion ; mais Tresham avait dans le parlement un beau-frère appelé lord Monteagle, qu'il aimait tendrement, et il ne put se décider à le laisser périr dans cet épouvantable désastre.

Un soir que le lord Monteagle soupait gaiement avec quelques-uns de ses amis, dans une maison de campagne qu'il avait auprès de Londres, un homme à cheval, d'une taille élevée et dont le visage était couvert d'un masque, se présenta à la porte de cette maison, et, après avoir remis à un domestique une lettre pour son maître, disparut de toute la vitesse de sa monture. Monteagle ayant ouvert cette lettre, dont l'écriture lui était tout à fait inconnue, y lut avec étonnement qu'on le suppliait de ne pas se rendre à Westminster le jour où le roi viendrait au parlement, parce que tous ceux qui s'y trouveraient seraient exposés à une mort certaine. Cette lecture surprit beaucoup Monteagle, qui croyait n'avoir rien à craindre, parce qu'il n'avait jamais fait le moindre mal à personne, et d'abord il imagina qu'on avait eu l'intention de s'amuser à ses dépens en lui causant une fausse peur ; mais pourtant ayant consulté ses amis sur la mystérieuse lettre qu'il venait de recevoir, ceux-ci lui conseillèrent de ne pas perdre un instant pour la porter au roi.

Je n'essayerai point de vous peindre, mes jeunes amis, quelle fut la surprise de Jacques, lorsqu'il apprit le complot dont il avait failli être victime, et surtout lorsque des officiers qu'il envoya secrètement pendant la nuit suivante visiter les souterrains du palais de Westminster, découvrirent et saisirent Fawkes lui-même, au moment où, muni d'allumettes et d'un briquet, il achevait dans sa cave de tout préparer pour

l'accomplissement de son dessein. Fawkes, quoiqu surpris dans sa cachette, ne laissa pas échapper le moindre mot qui pût faire connaître ses complices; mais Catesby et ses amis, informés qu'il venait d'être conduit en prison, et ayant essayé, avec quelques domestiques armés, de se dérober par la fuite au châtiment qu'ils avaient mérité, furent bientôt atteints par les soldats du roi; plusieurs d'entre eux périrent en combattant avec courage, et les autres ayant été désarmés, furent ramenés à la Tour, où, peu de jours après, ils eurent tous la tête tranchée.

Ce complot effrayant, que l'on nomme ordinairement la *Conspiration des Poudres,* ne fut pas le seul danger dont Jacques Ier, qui n'était pourtant point un mauvais prince, fut menacé pendant son règne. Cependant il parvint une vieillesse avancée, et mourut de maladie après avoir porté pendant vingt ans la couronne d'Angleterre, laissant après lui la royauté à son fils Charles, que bien d'autres périls attendaient sur le trône.

Le règne de Jacques Stuart, mes enfants, est surtout remarquable par la réunion sur la même tête des trois couronnes d'Angleterre, d'Irlande et d'Écosse, qui, depuis cette époque, n'ont jamais été séparées, et forment encore aujourd'hui le royaume de la Grande-Bretagne.

—

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1603. Suite du règne de Henri IV.
1610. Assassinat de Henri IV par Ravaillac.
— Avénement de Louis XIII sous la régence de sa mère.
1611. Faveur des Concini auprès de Marie de Médicis.
1617. Meurtre du maréchal d'Ancre et supplice d'Éléonore Galigaï.
1624. Administration du cardinal de Richelieu.

LES CAVALIERS ET LES TÊTES RONDES.

Depuis l'an 1625 jusqu'à l'an 1639.

—

Dans le temps où le roi Henri VIII, tout occupé de fonder sa nouvelle religion, obligeait ses sujets à se faire protestants, il était loin sans doute, mes jeunes amis, de prévoir tous les maux qu'il préparait à son royaume et à ses successeurs; mais bien des années encore devaient s'écouler avant que l'Angleterre fût à l'abri des secousses qu'il avait suscitées, et vous allez voir ce qui arriva au roi Charles Ier, qui succéda à son père Jacques Stuart.

Lorsque ce prince reçut la triple couronne d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, il trouva ses sujets divisés entre eux par de violentes querelles religieuses; depuis qu'il avait été ordonné aux Anglais de mépriser et d'outrager le culte que leurs pères avaient honoré, beaucoup de gens dans les trois royaumes se crurent le droit de prier Dieu à leur manière, et sans se soumettre aux lois établies par Henri VIII pour les cérémonies de sa religion.

Ainsi, mes enfants, les protestants d'Écosse, qui se donnaient le nom de *presbytériens*, voyant que leurs évêques prétendaient conserver les anciens usages catholiques dans les prières publiques; les avaient pris en haine, et pensaient que leurs simples ministres (c'est le titre que l'on donne aux prêtres réformés) suffisaient pour honorer la religion qu'ils avaient embrassée.

Les anglicans, au contraire, avaient conservé dans

eur culte la plupart des costumes et des cérémonies observées par les catholiques; ils honoraient les évêques comme les princes de l'Église réformée, et l'archevêque de Cantorbery, en sa qualité de primat d'Angleterre, était encore en possession de mettre la couronne sur la tête des rois dans la vieille abbaye de Westminster.

Mais entre ces deux partis, déjà séparés par une défiance mutuelle, il y en avait un troisième, qui ne cachait pas son mépris pour tout ce qui rappelait l'ancien culte romain; ceux-là prenaient la dénomination de *puritains* ou d'indépendants, parce qu'ils prétendaient être appelés à purifier la religion protestante, refusaient de se soumettre à aucune autorité, et détestant également les évêques et les ministres, soutenaient qu'il était permis à chacun d'interpréter la Bible à sa manière, et de faire ses prières selon sa conscience. Sous prétexte de détruire ce qu'ils appelaient les restes de l'idolâtrie papiste, ils flétrissaient du nom d'Amalécites, c'est-à-dire d'ennemis du peuple de Dieu, tous ceux qui ne partageaient pas leur croyance; ils déchiraient les tableaux les plus précieux et brisaient les statues des saints et les vitraux coloriés dont les anciens monuments étaient décorés. La plupart de ces puritains étaient des hommes d'un naturel sombre et farouche; leur langage était semé d'expressions empruntées aux livres saints des Hébreux, et ils se montraient animés d'un fanatisme indomptable et ardent, c'est-à-dire d'une passion terrible et haineuse, qui ne les faisait reculer devant aucune mauvaise action pour faire triompher leur doctrine.

Ce fut entre ces trois partis d'hommes exaspérés et méchants, mes jeunes amis, que Charles Ier se trouva placé en montant sur le trône. C'était un prince doux et timide, mais bon et indulgent, qui n'aimait point comme son père à discuter avec les docteurs; et quoi-

qu'il fût aussi instruit que laborieux, il n'oubliait point que le premier devoir d'un roi est de consacrer tous les instants de sa vie à faire le bien de ses sujets. Son unique distraction était le temps qu'il passait auprès sa femme, Henriette de France, fille de notre grand roi Henri IV, entouré de ses jeunes enfants, auxquels il s'efforçait de donner de bons exemples et de sages conseils. Mais ces qualités, qui sont louables et précieuses pour les hommes placés dans un rang ordinaire, mes bons amis, ne suffisent pas toujours pour un monarque chargé de gouverner un grand peuple; et les vertus pacifiques du roi Charles, qui l'auraient fait chérir dans un temps paisible, lui devinrent fatales, parce qu'il ne sut pas se faire craindre de ses nombreux ennemis.

Un des plus vifs désirs de Charles Ier, pour prévenir les maux incalculables dont il prévoyait que ses sujets étaient menacés, était d'établir dans les trois royaumes la liturgie anglicane, c'est-à-dire les prières et les cérémonies observées par les anglicans; mais lorsque l'évêque d'Édimbourg, qui est la capitale de l'Écosse, tenta de les mettre en usage, l'église cathédrale de cette ville devint le théâtre d'une terrible sédition, dans laquelle les femmes du peuple, qui s'y étaient rendues en grand nombre, se jetèrent sur lui, le poursuivirent à coups de pierre et de bâton, disant que c'était un idolâtre, et qu'il fallait le tuer. En même temps elles se mirent à parcourir comme des furies les rues de cette capitale, criant à haute voix que personne ne devait plus obéir aux ordres d'un roi qui voulait certainement rétablir le papisme.

Cette révolte des femmes d'Édimbourg, mes enfants, n'eût été que méprisable, et elle n'aurait pas mérité que l'on fît attention aux cris de ces mégères, si les presbytériens n'eussent profité de cette occasion pour déclarer hautement qu'ils ne voulaient plus se sou-

mettre à leurs évêques, et pour les chasser de toutes les villes d'Écosse. Peu de jours après, se réunissant au nombre de plus de cent mille, dans une plaine voisine de cette capitale, ces hommes turbulents contractèrent entre eux une alliance, qu'ils nommèrent le Covenant, et par laquelle ils s'engagèrent solennellement à repousser par la force les évêques et le roi lui-même, s'il voulait les empêcher de faire prier Dieu par leurs simples ministres. Tous ceux qui embrassèrent le parti du covenant furent appelés Covenantaires, et ils formèrent bientôt une grande armée à la tête de laquelle se mirent plusieurs des principaux seigneurs écossais.

Je ne saurais vous dire, mes jeunes amis, combien Charles, qui était bon et humain, fut affligé lorsqu'il apprit les violences des covenantaires et l'animosité qu'ils témoignaient contre lui, car il n'avait point oublié qu'il était lui-même né en Écosse. Cependant il assembla un parlement à Westminster, et demanda aux lords et aux communes de lui donner des soldats et de grosses sommes d'argent pour aller combattre les rebelles. A ce mot de rebelles, un violent murmure s'éleva dans cette assemblée où se trouvaient beaucoup d'indépendants, et le roi fut obligé de leur dire avec fermeté que les covenantaires d'Écosse ne méritaient pas un autre nom, puisqu'ils avaient osé prendre les armes contre leur prince. Sa résolution imposa d'abord silence à ces mécontents, mais ils ne tardèrent pas à laisser connaître qu'ils n'étaient pas moins disposés à la rébellion que les presbytériens écossais.

Depuis ce moment, mes jeunes amis, peu de jours se passèrent sans que les indépendants formassent quelque complot contre le roi Charles, qui ne leur avait pourtant jamais fait aucun mal. Après avoir fait mourir, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, ses plus fidèles serviteurs et ses plus chers amis, ils prirent enfin les armes contre lui, et, se disant l'armée du

parlement, ils livrèrent de sanglantes batailles aux Anglais que Charles avait appelés à défendre sa couronne. Ces derniers, appartenant pour la plupart à la noblesse et à la riche bourgeoisie des villes, se distinguaient par leur chevelure longue et bouclée, et ils avaient reçu le nom de Cavaliers, tandis que les soldats du parlement qui avaient adopté la mode de porter les cheveux courts et rasés au niveau du front, se faisaient appeler les Têtes Rondes. Il faudra tâcher mes enfants, de vous souvenir de l'origine de ces deux dénominations, dont nous allons souvent avoir occasion de nous servir pour désigner les deux partis principaux qui divisèrent alors le royaume de la Grande-Bretagne.

Cependant, les covenantaires écossais appelés par les têtes rondes, étant entrés en Angleterre, Charles résolut à regret d'employer les armes contre ses sujets révoltés; et comme il n'avait plus d'argent pour payer ses soldats, il vendit jusqu'à ses bijoux et sa vaisselle d'argent pour subvenir à ce besoin; mais, malgré ses efforts, la populace de Londres ayant embrassé le parti des indépendants, il se vit contraint de sortir de cette capitale, et d'envoyer en France la reine Henriette et deux de ses fils, pour les soustraire aux dangers qu'il voyait croître chaque jour autour de lui.

—

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1625. Suite du règne de Louis XIII et de l'administration du cardinal de Richelieu.
1627. Siége de La Rochelle.
1631. Exil de Gaston de France et captivité de la reine mère.
1638. Naissance de Louis XIV.

—

LA MORT DE CHARLES Ier.

Depuis l'an 1639 jusqu'à l'an 1649.

—

Il y avait alors dans l'armée du parlement, mes bons amis, un officier appelé Olivier Cromwell, dont le caractère opiniâtre et farouche était animé d'un fanatisme sombre et ardent. Ce Cromwell, fils d'un brasseur de bière, avait lui-même longtemps exercé cette profession; ses manières étaient brusques et communes, ses épais vêtements de peau de buffle négligés et grossiers, mais il avait un grand courage et de véritables talents pour la guerre, et commandait, sous le nom de *Côtes de Fer,* une troupe nombreuse de soldats aguerris, qui dans plus d'une occasion avaient assuré la victoire aux têtes rondes. Quoiqu'il ne fît entendre que rarement dans le parlement sa voix aigre et glapissante, il fut remarqué de bonne heure dans cette assemblée par la hardiesse de son langage, et surtout par les apparences de piété qu'il affectait dans les occasions les plus périlleuses, en faisant la prière à haute voix, au milieu des indépendants, frappés d'admiration pour son mérite et sa ferveur puritaine. Cromwell, sur lequel j'aurai bientôt beaucoup de choses à vous raconter, ayant contribué par son courage et son habileté à une sanglante défaite qu'éprouva l'armée royale dans un lieu nommé Marston-Moor, devint le général de toutes les troupes du parlement, et de ce moment la cause du roi Charles fut entièrement perdue.

Cependant, après bien des revers et des infortunes, ce prince malheureux, voyant ses plus fidèles amis

morts ou dispersés, et n'ayant plus d'armée à opposer aux soldats de Cromwell, qui le poursuivaient, résolut, pour ne pas tomber au pouvoir des indépendants, dont il connaissait l'humeur farouche, de se rendre secrètement au milieu de l'armée des covenantaires écossais, espérant que ceux-ci, se souvenant qu'il était le petit-fils de leur roi Jacques Stuart, lui donneraient les moyens d'échapper à ses ennemis; mais le pauvre roi se repentit bientôt d'avoir eu trop de confiance dans les anciens sujets de sa famille; car, après l'avoir d'abord accueilli avec respect, les perfides Ecossais ne rougirent pas de le livrer aux soldats du parlement pour une somme d'argent, vendant ainsi à ses ennemis le sang du fils de leurs rois.

En effet, mes bons amis, à peine Charles fut-il tombé au pouvoir des indépendants que ceux-ci résolurent de le faire mourir, pour ne point s'embarrasser d'un prisonnier si dangereux. Ils choisirent alors dans le parlement cinquante juges cruels et fanatiques, parmi lesquels Cromwell se montra le plus acharné, et quoique Charles, indigné de l'audace de ces rebelles, eût d'abord refusé de répondre aux accusations injustes qu'ils portaient contre lui, ils le firent paraître devant eux comme un criminel.

Jamais dans aucune circonstance de sa vie, mes enfants, Charles Ier n'avait déployé un caractère aussi honorable; car il n'est pas rare de voir des hommes ordinairement doux et timides s'élever par leur fermeté au-dessus des plus cruels revers. Comme on le conduisait devant ses juges, à travers une haie de soldats, il entendit des gens du peuple qui lui disaient à haute voix, sans crainte d'être entendus : « Que Dieu préserve Votre Majesté! » Il remarqua que parmi ses gardes mêmes plusieurs ne pouvaient le regarder sans que les larmes leur vinssent aux yeux, et la certitude que beaucoup d'Anglais encore s'affligeaient de son in-

fortune fortifia son courage, et lui inspira l'assurance nécessaire pour imposer du respect à ses juges eux-mêmes.

Mais ce n'était pas là ce que voulaient les implacables ennemis qui avaient résolu sa perte ; lorsqu'il essaya de prendre la parole pour se justifier des prétendus crimes dont on l'accusait, ils refusèrent de l'écouter, et après qu'on lui eut fait connaître qu'il était condamné à mort comme traître, tyran, meurtrier et ennemi du bon peuple d'Angleterre, on l'entraîna sans lui donner le temps de prononcer un seul mot.

Comme on le ramenait à sa prison, un soldat qui se trouvait auprès de lui ayant dit à voix basse : « Que « Dieu vous bénisse, sire ! » son officier, qui l'entendit, lui donna un violent coup de canne sur la tête. « En « vérité, dit le roi en souriant à cet officier, voilà une « punition bien sévère pour une si petite faute. »

Depuis ce jour jusqu'à celui de sa mort, mes amis, la fermeté de ce prince infortuné ne se démentit point un seul instant. Ayant obtenu de ses juges la permission d'embrasser pour la dernière fois ses deux plus jeunes enfants, qui étaient tombés au pouvoir du parlement, il prit sur ses genoux son fils le petit duc d'York, qui n'avait que cinq ans, et pleurait amèrement en voyant pleurer sa sœur, qui était un peu plus âgée que lui : « Mon enfant, lui dit le monarque, lorsque je n'exis- « terai plus, il est possible que ceux qui m'auront fait « mourir veuillent vous faire roi ; mais il faudra vous « rappeler que le trône d'Angleterre appartient à votre « frère aîné Charles, qui est maintenant en France avec « votre mère, et ne jamais accepter une couronne que « vous ne devez pas posséder tant qu'il vivra. » Le pauvre enfant redoubla ses sanglots en entendant ces paroles, et il promit à son père qu'il ne les oublierait jamais. Après cela, le malheureux prince se sépara de ses enfants, auxquels il partagea quelques bijoux qui

lui restaient, et depuis ce moment ils ne revirent plus leur père.

Pendant la nuit qui suivit cette scène touchante, Charles dormit d'un profond sommeil; mais plusieurs heures avant le jour, il réveilla son valet de chambre, et lui ordonna de tout préparer pour sa toilette. Comme on était alors en plein hiver et qu'il faisait ce jour-là un froid très-rigoureux, il demanda qu'on lui donnât deux chemises. « Si je tremblais de froid, » dit-il à ce fidèle serviteur, qui paraissait surpris d'une telle pensée dans un pareil moment, « mes ennemis croiraient « que j'ai peur, et ils s'en réjouiraient; mais je veux « qu'ils sachent que la mort n'a rien d'effrayant pour « moi parce que je suis bien préparé à paraître devant « Dieu. »

Quelques heures plus tard, on vint chercher le pauvre prince pour le conduire au palais de White-Hall, où tout était préparé pour son supplice. Sans doute il ne put se défendre d'une douloureuse pensée, lorsqu'il traversa, entouré de soldats, les riches appartements qu'il habitait avant son infortune; cependant il ne laissa paraître aucune émotion, et s'avança d'un pas assuré jusqu'à un échafaud tendu de noir, que l'on avait dressé au niveau d'une des fenêtres du palais; deux bourreaux, dont le visage était couvert d'un masque, l'y attendaient, car on n'avait pu trouver personne qui eût oser porter la main sur la personne du roi, à la face de toute l'Angleterre. Après avoir parlé avec douceur à ceux qui l'entouraient, il fit un signe à ces hommes cruels en se mettant à genoux, et peu d'instants après il avait cessé de vivre.

Son corps, qui avait été remis à ses amis aussitôt après sa mort, fut embaumé avec soin et placé dans un cercueil de plomb, couvert de velours noir, sur lequel furent écrits ces mots : *Charles, roi.* Il fut déposé quelques jours après dans l'abbaye de Windsor, auprès

des tombeaux de Henri VIII et de Jeanne Seymour.

On raconte qu'au moment où ce prince infortuné allait être descendu dans sa dernière demeure, Cromwell fit ouvrir devant lui le cercueil qui contenait sa dépouille mortelle, comme pour s'assurer que sa victime ne lui était point échappée : après l'avoir contemplée quelques instants sans laisser paraître la plus légère émotion : « C'était un homme bien constitué, « dit-il froidement, et qui pouvait vivre lontemps. » Ce furent là ses seules paroles.

—

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1642. Conspiration de Cinq-Mars contre le cardinal de Richelieu.
— Supplice de Cinq-Mars et de de Thou.
— Mort de Richelieu.
1643. Mort de Louis XIII.
— Louis XIV, âgé de cinq ans, lui succède sous la régence d'Anne d'Autriche sa mère. — Le cardinal Mazarin.
1648. Troubles de la Fronde.
— Traité de Westphalie. (Histoire moderne.)

LA FUITE DE CHARLES II.

Depuis l'an 1649 jusqu'à l'an 1651.

—

Lorsqu'on apprit dans les trois royaumes que l'infortuné Charles I[er] avait été mis à mort par le parlement, mes bons amis, ce fut une désolation générale; mais nulle part la tristesse ne fut aussi grande que parmi les Écossais, qui se reprochaient avec raison de l'avoir

livré à ses ennemis, ne pensant pas sans doute qu'ils auraient la cruauté de le faire mourir : car jamais encore jusque-là on n'avait vu un roi condamné par ses sujets comme un malfaiteur et un meurtrier. Les covenantaires eux-mêmes en éprouvèrent un si vif regret qu'ils proclamèrent aussitôt roi de la Grande-Bretagne le fils aîné de l'infortuné monarque, qui se rendit parmi eux, et prit, en recevant la couronne à Édimbourg, le nom de Charles II.

Le nouveau roi, mes enfants, était un jeune homme brave et résolu, qui, comprenant aussitôt que ce n'était que par la guerre qu'il pourrait reconquérir son royaume, appela autour de lui les presbytériens de toutes les provinces d'Écosse, auxquels vinrent se joindre en grand nombre les cavaliers qui avaient été dispersés après la défaite de Marston-Moor. Charles se trouva donc promptement à la tête d'une armée brave et fidèle; mais il s'en fallait pourtant encore beaucoup qu'il fût près de reprendre sa couronne, et il devait supporter bien des infortunes avant que d'y parvenir.

Pendant ce temps, le long parlement (c'est ainsi qu'on désignait cette assemblée turbulente, qui comptait déjà plus de dix années d'existence) avait déclaré qu'il n'y aurait plus de roi en Angleterre, et que quiconque parlerait de rétablir la royauté serait puni de mort. Le royaume de la Grande-Bretagne fut érigé en république, sous l'autorité du parlement, et lorsque les rebelles furent informés que Charles II était en Écosse, à la tête d'une armée, ils se hâtèrent d'envoyer contre lui des troupes nombreuses, commandées par le terrible Cromwell.

Or les soldats du jeune roi étaient pour la plupart des montagnards, auxquels on donnait le nom d'*Highlanders*, ce qui veut dire les hommes du pays haut, pour les distinguer des *Lowlanders*, ou hommes des basses terres, qui habitent les plaines de l'Écosse plus

voisines de l'Angleterre; quoique ces troupes fussent braves et dévouées, elles n'avaient point la rude expérience de la guerre, tandis que l'armée de Cromwell au contraire était toute composée des anciennes têtes rondes, qui avaient combattu avec tant de succès contre les cavaliers. Les soldats du parlement étaient excités d'ailleurs par les prédications de leurs officiers, qui tous, à l'exemple de leur général, étaient des puritains forcenés, et c'était par des jeûnes et des prières qu'ils se préparaient à livrer des batailles.

Ce fut dans un lieu nommé Dunbar, sur la frontière de l'Écosse, que les deux armées s'étant rencontrées pour la première fois, il s'engagea entre elles un sanglant combat; les Écossais, étonnés du sang-froid avec lequel leurs ennemis marchaient à leur rencontre, reculèrent malgré eux, et bientôt leur retraite s'étant changée en déroute, ils regagnèrent précipitamment leurs montagnes, où Cromwell, satisfait d'une victoire si facile, ne jugea pas à propos de les poursuivre; mais à l'instant même il se dirigea sur Édimbourg, dont les portes lui furent ouvertes sans résistance, et bientôt tout le pays environnant se soumit à sa domination.

Cependant, mes jeunes amis, ce premier revers n'avait point découragé Charles II, et peu de mois après, ayant été joint par une troupe d'Irlandais, qui avaient tout bravé pour venir combattre sous l'étendard de leur roi, il résolut de réunir une nouvelle armée, et de tenter encore une fois le sort des armes, en pénétrant hardiment en Angleterre. Cromwell fut bientôt informé de ses desseins, et ayant tout disposé pour les prévenir, il suivit la marche de l'armée royale, en promettant à ses soldats une victoire plus complète que la première. Les officiers par leurs prédications, animaient encore l'ardeur de leurs troupes, tandis qu'au contraire le souvenir d'une première défaite rendait les Écossais incertains et défiants.

On était alors au commencement de septembre, ce beau mois de l'automne qui, sous les climats du Nord, est le dernier de l'année où la campagne paraisse encore riante; et comme il y avait déjà un an à pareille époque, jour pour jour, que l'armée de Charles avait été défaite à Dunbar, l'habile Cromwell ne manqua pas de rappeler ce souvenir à ses soldats, en leur disant que c'était un jour heureux. Les Écossais, parvenus jusqu'à une ville nommée Worcester, située à peu de distance de Londres, se flattaient déjà d'arriver sans obstacle jusqu'à cette capitale, lorsque l'armée du parlement leur barra le passage, et une nouvelle bataille devint inévitable entre les deux partis; malheureusement la fortune ne devait pas encore se prononcer en faveur des Stuarts, et Cromwell, par ses talents militaires et son fanatisme, inspira à ses soldats une si grande confiance que la victoire leur fut assurée même avant d'avoir combattu.

Dès le matin, le brouillard en se dissipant lui laissa voir les Écossais qui marchaient en bon ordre à sa rencontre: « Les voilà qui s'avancent, s'écria-t-il; c'est « Dieu qui les livre entre nos mains! Que le Seigneur « se lève, et ses ennemis seront dispersés! » Un instant après, comme il parcourait les rangs de son armée pour donner ses derniers ordres, ayant aperçu un officier qui, selon la coutume des puritains, prêchait ses soldats une Bible à la main, et les invitait à combattre sans crainte les ennemis du peuple de Dieu, Cromwell, s'approchant avec recueillement, se prosterna, et écouta religieusement les discours de cet homme. Ses paroles et ses actions, répandues aussitôt parmi les indépendants, étaient pour eux autant de présages certains du succès.

En effet, mes bons amis, la bataille qui s'engagea bientôt après ne fut pas longtemps indécise; l'armée de Cromwell, plus nombreuse et mieux aguerrie, rem-

porta encore une victoire complète, et avant la fin du jour les dernières espérances du roi Charles étaient évanouies. On dit qu'au moment où ce prince infortuné vit ses soldats abandonner en désordre le champ de bataille, il se jeta au milieu des fuyards en leur criant : « Tuez-moi donc, lâches que vous êtes, plutôt que de « me laisser vivre pour être témoin de votre honte! » Mais tous ses efforts furent inutiles, et ce n'était plus par la force des armes que la cause royale pouvait triompher. Ce jour là Cromwell, proclamé le sauveur de la république, était devenu le maître de l'Angleterre. Un grand nombre de « royalistes » (c'était ainsi que l'on nommait les défenseurs des Stuarts) périrent en combattant, et plus de dix mille hommes qui avaient mis bas les armes furent embarqués, par ordre de l'impitoyable Cromwell, et conduits en Amérique, où la plupart d'entre eux moururent de misère et de désespoir.

Cependant le malheureux Charles, entraîné par ses compagnons hors du champ de bataille, avait d'abord suivi comme eux le chemin de l'Ecosse; mais, certain de tomber entre les mains de ses ennemis s'il n'abandonnait pas cette route dangereuse, il se sépara, les larmes aux yeux, des fidèles cavaliers qui avaient sacrifié pour lui leur fortune et leur existence, et, suivi d'un seul ami nommé lord Wilmot, il parvint à gagner une petite maison de campagne appartenant à un ancien serviteur de sa famille, qui reçut le prince fugitif avec le respect dû à sa naissance et à ses malheurs. Mais comme on apprit bientôt que cette maison ne tarderait pas à être visitée par les soldats du parlement, qui cherchaient le roi de tous côtés, ce brave homme le décida à se laisser conduire chez un meunier nommé Penderell, dont la famille, composée de six frères robustes et courageux, était connue par son attachement à la cause des Stuarts.

Dès que ces braves gens apprirent que l'étranger qu'on leur amenait n'était autre que le roi lui-même, ils se jetèrent à ses pieds, et lui demandèrent sa bénédiction, en jurant de mourir tous, s'il le fallait, pour son service : mais comme ils craignirent encore que l'on n'eût suivi les traces de Charles, ils le déterminèrent à quitter ses armes et ses vêtements et à prendre ceux d'un des domestiques du moulin. Pour le mieux déguiser encore, on lui coupa les cheveux selon la mode des têtes rondes, et on lui teignit le visage et les mains, afin de donner à sa peau la couleur hâlée, ordinaire aux gens de le campagne; après quoi il fut revêtu d'un habit de gros drap vert si usé, qu'en plusieurs endroits il paraissait presque blanc; on le coiffa d'un mauvais chapeau gris et pointu, et il prit pour chaussure une paire de vieux bas de laine, mal raccommodés aux genoux : pour compléter ce costume, il mit aussi de gros souliers de cuir; mais ses pieds étaient si enflés et si douloureux par les marches rapides qu'il avait faites deduis plusieurs jours, qu'on fut obligé de fendre en plusieurs endroits cette lourde chaussure, qu'il avait peine à supporter.

Je n'ai pas besoin de vous dire, mes enfants, que sous un pareil déguisement, il eût été fort difficile de reconnaître le roi de la Grande-Bretagne, et pourtant à chaque instant il était averti par les fidèles Penderell, qui ne cessaient de veiller autour de leur demeure de peur de surprise, que des habits rouges, c'est-à-dire des soldats anglais, rôdaient dans le voisinage du moulin, et paraissaient prêts à s'y introduire. Une fois entre autres, Charles n'eut que le temps de se réfugier précipitamment dans un petit bois voisin, où, grimpant sur les branches touffues d'un vieux chêne, il se tapit sous le feuillage, et vit passer à ses pieds des soldats qui s'informèrent auprès de l'un des frères Penderell et de sa femme, qui feignaient de couper du bois à peu de dis

tance, s'ils n'avaient pas aperçu quelque étranger. L'arbre sur lequel Charles avait trouvé un refuge dans cette circonstance fut longtemps connu dans le pays sous le nom de *Chêne Royal*, et lorsque ce prince remonta sur le trône d'Angleterre, comme nous le verrons par la suite, les royalistes abattirent cet arbre, et s'en partagèrent les moindres morceaux en souvenir du danger dont il avait préservé le monarque.

Ce fut dans cette situation pénible que Charles passa cette journée tout entière, et l'obscurité seule de la nuit lui permit enfin de quitter sa cachette; mais il ne pouvait se flatter d'échapper longtemps aux poursuites infatigables des têtes rondes, et le lendemain il prit la résolution de faire un dernier effort pour tâcher de gagner un petit port de mer nommé Lyme, où il espérait trouver un navire qui pût le transporter en France. Comme il lui était devenu impossible de marcher, à cause des meurtrissures de ses pieds, il prit pour monture le cheval du moulin, et se mit en marche, accompagné des six frères Penderell, armés de gros bâtons noueux, en cas de besoin. Pour ne point éveiller les soupçons dans les villages qu'ils traversaient, ces fidèles serviteurs marchaient deux à deux, les uns devant, les autres derrière lui, et de temps en temps ils étaient rejoints par Wilmot, qui, sous un déguisement, ne s'éloignait pas de la petite troupe.

Pendant cette marche périlleuse, mes enfants, le courage et le dévouement de ses braves compagnons abrégèrent au roi l'ennui d'un voyage si lent; mais comme il n'était pas accoutumé au pas lourd et dur d'un pareil cheval, il se plaignait souvent de la fatigue qu'il en éprouvait: « Mon souverain, lui répondit « gaiement un des meuniers, ne savez-vous pas que la « pauvre bête porte sur son dos le poids de trois « royaumes? » Le prince sourit de la réplique de ce bonhomme, et il ne désespéra pas de reprendre un jour

sa couronne, puisqu'il y avait encore en Angleterre des cœurs aussi sincèrement dévoués à sa cause. Les Penderell l'accompagnèrent ainsi jusqu'à ce qu'il fût arrivé dans une maison appartenant à un vieux cavalier nommé Whitgrave, et ne le quittèrent qu'en lui jurant de lui être toujours fidèles.

Malheureusement, avant de parvenir jusqu'au petit port de Lyme, où il espérait trouver le moyen de s'embarquer pour la France, il y avait encore trois longues journées de marche, et Whitgrave ne put donner au roi de meilleur conseil que de partir dans le costume d'un domestique, avec une jeune demoiselle du voisinage appelée miss Lane, qui se rendait à Lyme pour rejoindre son père. Charles quitta donc alors les habits qu'il avait reçus des bons Penderell, et, vêtu d'un habit gris fort propre, il se mit en route dès le lendemain matin, monté sur un bon cheval, et ayant miss Lane en croupe derrière lui, car dans ce temps-là, mes enfants, on ne connaissait guère en Angleterre l'usage des voitures, qui sont si commodes aujourd'hui pour les gens riches. Ce fut sous ce nouveau déguisement que le prince fugitif parvint en trois jours au port de Lyme, après avoir, vingt fois sur sa route, rencontré des soldats ou des matelots qui le reconnaissaient, et feignaient de le prendre pour un de leurs anciens camarades ; mais parmi tant de gens, il ne s'en trouva pas un seul qui voulût livrer le fils de Charles Ier au pouvoir des meurtriers de son père.

Cependant la plus grande difficulté était de se procurer un vaisseau dont le capitaine voulût bien, sans connaître le roi, se charger de le transporter en France avec le fidèle Wilmot. Déjà ses amis avaient tenté à force d'or de décider plusieurs marins à le recevoir sur leurs navires comme un seigneur fuyant, avec son domestique, les poursuites des soldats du parlement ; mais la plupart s'y étaient refusés, de peur d'être punis.

Enfin, un pilote plus hardi que les autres se chargea de cette commission difficile, et tout fut préparé pour que le lendemain à la pointe du jour le roi pût s'embarquer; mais la dernière nuit qu'il passa en Angleterre eût pu lui être bien funeste, car l'aubergiste chez lequel il était logé, étant entré dans sa chambre, reconnut parfaitement le jeune monarque : heureusement ce brave homme était incapable de le trahir; et dans un moment où il se trouva seul avec Charles, baisant avec respect sa main droite, que le roi tenait alors appuyée sur une chaise : « N'est-il pas vrai, monsieur, lui dit-il « d'un air sérieux, que si nous vivons, je deviendrai « un lord et ma femme une lady? » Ces mots firent pâlir le roi, qui comprit parfaitement que son secret était découvert; mais l'aubergiste le rassura sur sa discrétion, et peu d'heures après, étant en effet parvenu à quitter le rivage, un canot le conduisit en quelques jours auprès d'une petite ville de Normandie nommée Fécamp, où il trouva enfin du repos et les égards dus à son rang et à ses infortunes.

—

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1649. Suite des troubles de la Fronde.
— La cour se retire à Saint-Germain.
1651. Exil de Mazarin.

CROMWELL PROTECTEUR.

Depuis l'an 1651 jusqu'à l'an 1658.

—

Depuis que la victoire de Worcester et la fuite de Charles II semblaient avoir assuré au long parlement

la possession de l'autorité souveraine sur les trois royaumes, mes jeunes amis, Cromwell, proclamé par son armée victorieuse le sauveur de la république d'Angleterre, ne cacha plus qu'il ambitionnait d'en devenir le maître, et profitant des mécontentements qu'excitaient l'orgueil et la dureté de cette assemblée, résolut de la détruire et de s'emparer seul de la puissance qu'elle avait usurpée.

Comme il possédait sans partage la confiance des officiers et des soldats qu'il avait si souvent conduits à la victoire, il ne lui fut pas difficile de leur persuader de chasser le parlement du palais de Westminster, et de se faire donner par eux le titre de protecteur de la république, sous lequel il se trouva le véritable souverain de la Grande-Bretagne. Le peuple anglais, qui aimait mieux obéir à un seul maître qu'à une assemblée capricieuse et injuste, vit avec satisfaction ce changement de gouvernement, car il se trouvait encore dans ce royaume beaucoup de gens qui regrettaient les anciens usages de la monarchie.

Cromwell, je dois vous le dire, mes bons amis, par son habileté, ses talents militaires, et la fermeté de son caractère, était plus digne que personne d'occuper cette position éminente. Cet homme, sorti des rangs du peuple, dès qu'il fut devenu lord protecteur, sut se faire respecter des rois de l'Europe, admirer de ses ennemis eux-mêmes, et obéir des Anglais, accoutumés depuis tant d'années aux troubles et à la mutinerie. Les soldats puritains l'honoraient comme un parfait modèle de piété et de véritable religion; et ces hommes qui avaient demandé la mort d'un roi, du moment où leur général fut placé à la tête de la république, déclarèrent que le règne des saints était commencé, et ne devait plus finir.

Mais comme il arrive le plus souvent aux hommes qui, après de grands travaux, parviennent à s'élever

au-dessus de leurs égaux, Cromwell ne se vit pas plus tôt revêtu du protectorat, c'est-à-dire de la dignité de protecteur, qu'il conçut un violent désir d'obtenir le titre de roi, dont il sentait être digne.

Pour y parvenir, il convoqua un nouveau parlement de saints, c'est-à-dire de puritains exaltés, et leur demanda si, dans leur conscience, ils ne croyaient pas utile au bien du bon peuple d'Angleterre de rétablir la royauté. Or vous vous rappelez sans doute qu'après le meurtre de Charles I[er], il avait été défendu sous peine de mort de jamais prononcer de semblables paroles : aussi ce discours de Cromwell, quoique très-adroitement préparé, fut-il accueilli par des murmures ; et lorsqu'il insista auprès de quelques-uns de ses anciens amis pour qu'ils lui fissent connaître ce qu'ils pensaient de sa proposition, la plupart d'entre eux s'écrièrent que si la royauté quelque jour pouvait être rétablie en Angleterre, c'était aux enfants de Charles Stuart qu'elle devait appartenir. Le protecteur, mécontent de cette réponse, congédia brusquement le parlement, et depuis cette époque il s'abstint de reparler de son désir.

Mais si Cromwell, mes jeunes amis, n'avait pu obtenir le titre de roi, il n'en exerçait pas moins toute la puissance suprême; il habitait avec sa famille le palais de White-Hall, qui depuis Henri VIII, comme je vous l'ai dit, avait été la demeure des souverains d'Angleterre. Lorsqu'il admettait en sa présence les ambassadeurs étrangers, il prenait place sur un fauteuil élevé de plusieurs marches, tout à fait semblable à un trône ; dans les assemblées du parlement, et au milieu de ses courtisans (car le puritain Cromwell avait aussi des courtisans), lui seul gardait son chapeau sur la tête. Des gardes nombreuses veillaient autour de son habitation, ou l'environnaient dans ses voyages, et l'on remarqua même qu'il quitta ses grossiers habits de

buffle pour un costume noir d'une grande propreté, et quelquefois d'une élégance remarquable.

Cependant au milieu de cette grandeur qu'il avait tant ambitionnée, et dont l'éclat aurait dû le satisfaire, des soucis cuisants venaient troubler son repos, en entretenir dans son âme des défiances continuelles. Informé qu'un grand nombre d'Anglais ne pouvaient lui pardonner la part qu'il avait prise au meurtre de Charles Ier, il était constamment agité par la crainte qu'on n'attentât à sa vie. Tous ceux qui l'approchaient étaient frappés de son air sombre et inquiet, et lorsqu'un étranger était introduit en sa présence, Cromwell ne cessait de surveiller ses moindres gestes, de peur que ce ne fût un assassin. S'il allait à la promenade, personne ne connaissait d'avance la route qu'il devait parcourir, et jamais il ne rentrait à son palais par le même chemin, afin que ses ennemis ne pussent pas l'attendre à son retour.

Jamais, dit-on, il ne couchait deux nuits de suite dans la même chambre de son palais; il portait habituellement sous ses vêtements des armes cachées pour se défendre, et une forte cuirasse de fer qui devait, pensait-il, le préserver des coups d'un meurtrier. Les terreurs qui l'obsédaient ne lui laissaient plus un seul instant de sommeil paisible; souvent pendant la nuit il se levait brusquement pour s'assurer si ses gardes n'étaient point endormis; le séjour de White-Hall, qui lui rappelait trop vivement le souvenir de Charles Ier, lui devint odieux, et il ordonna qu'on lui préparât un autre palais.

Une pareille existence, n'est-il pas vrai? mes jeunes amis, devait être bien misérable; mais il faut croire que la puissance souveraine offre de grands charmes, pour qu'un homme qui la possédait à ce prix n'y ait point renoncé dès qu'il en avait connu les angoisses : aussi, quoiqu'il n'en eût jamais fait la confidence à personne, on peut être certain, mes enfants, qu'il regretta plus

d'une fois l'heureux temps où il n'était qu'un simple brasseur de bière, sans puissance, mais sans remords.

Le protecteur avait deux fils et plusieurs filles; mais parmi ces dernières, celle qu'il préférait à tous ses autres enfants se nommait Elisabeth. Cette dame, qu'il avait mariée à lord Claypole, l'un des officiers de son armée, étant tombée dangereusement malade, son père se rendit auprès d'elle, et pendant plusieurs jours et plusieurs nuits il refusa de quitter son lit de souffrance. Enfin, lorsqu'il fut forcé de retourner à White-Hall, on remarqua que son visage était plus sombre et plus altéré que de coutume, et le bruit se répandit qu'Elisabeth, se sentant près de mourir, avait supplié son père d'abandonner ce que les indépendants appelaient encore « leur bonne vieille cause, » et de rendre la royauté aux aux princes de la maison des Stuarts, à qui elle devait appartenir.

La mort d'Elisabeth Claypole, qui survint peu de jours après, acheva de plonger Cromwell dans une noire mélancolie, et cette douleur, la plus vive que le cœur d'un père puisse éprouver, augmenta tellement ses soucis habituels, qu'il tomba gravement malade à son tour, et se trouva bientôt en danger de mourir. Cependant, quoique Cromwell comprît très-bien qu'il n'avait plus que peu de temps à vivre, il affectait de dire le contraire à ceux qui l'entouraient : « Ne croyez pas « que je meure, leur répétait-il souvent; jamais je n'ai « été si certain de la vie; Dieu l'a accordée à mes prières « et à celles d'autres personnes, qui ont auprès de lui « bien plus de crédit que les miennes. »

Ce fut ainsi, mes enfants, que jusqu'à ses derniers moments cet homme, qui avait feint d'obéir si souvent à des inspirations célestes, continuait à jouer le même rôle avec une persévérance inouïe; et pour que personne ne doutât de sa confiance en un secours miraculeux de la Providence, il ordonna à son chapelain, dans

ses prières, de ne plus demander à Dieu sa guérison, qui était certaine, mais de remercier la bonté divine de la lui avoir accordée.

Cependant les médecins avaient déclaré que le protecteur approchait de sa fin, lorsqu'il perdit entièrement connaissance pendant plusieurs heures, et personne ne douta que son dernier instant ne fût arrivé : mais, contre toute attente, il reprit ses sens, et se rappelant que l'on était alors au commencement de septembre, et qu'à pareil jour, plusieurs années auparavant, il avait vaincu les royalistes à Dunbar et à Worcester : « C'est aujourd'hui mon jour heureux! » s'écria-t-il. Peu de moments après, il retomba dans son insensibilité, et le lendemain, dans la journée, il rendit le dernier soupir.

On observa que la dernière nuit de la vie de Cromwell fut marquée dans presque toute l'Europe par une tempête effroyable, qui fit périr sur mer beaucoup de navires, et dont la violence enleva les toits d'un grand nombre de maisons de Londres, et déracina une multitude de gros arbres dans les environs de cette capitale. Les amis du protecteur ne manquèrent pas de répandre parmi le peuple que Dieu n'avait pas voulu qu'un saint tel que Cromwell quittât ce monde sans en avertir les nations par quelque prodige. Mais il n'est pas nécessaire, je pense, mes enfants, de vous faire remarquer que cette circonstance n'offre rien d'extraordinaire, si ce n'est la superstition de ces fanatiques, qui auraient voulu faire accroire à l'univers entier que Dieu avait changé les lois de la nature pour favoriser par un signe visible les intérêts de leurs passions aveugles.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1653. Retour du cardinal Mazarin.
1658. Bataille des Dunes gagnée par le maréchal de Turenne.
— Prise de Dunkerque.

LE RETOUR DES STUARTS.

Depuis l'an 1658 jusqu'à l'an 1685.

—

Jamais les funérailles d'aucun monarque d'Angleterre, mes jeunes amis, ne furent aussi magnifiques que celles d'Olivier Cromwell, et cet homme, qui de son vivant n'avait pu obtenir le titre de roi, fut honoré, après sa mort, par des cérémonies qui surpassèrent de beaucoup tout ce que jusqu'alors on avait vu dans ce genre.

Dans un palais entièrement tendu de drap noir, on avait placé sur le cercueil qui renfermait le corps du protecteur, entouré d'une multitude de cierges allumés, une figure de cire représentant Cromwell, revêtu des habillements royaux. Sur un coussin, auprès de sa tête, était posée une couronne d'or; sa main droite tenait le sceptre royal, et sa gauche le globe, qui chez les Anglais est un des insignes de la puissance souveraine. Après que, pendant huit semaines entières, cette image eut été exposée aux yeux du peuple qui se portait en foule pour voir encore une fois les traits de cet homme célèbre, le corps de Cromwell fut transporté, avec de grandes cérémonies, sur un char funèbre, jusqu'à l'abbaye de Westminster, où il fut déposé parmi les tombes royales, auprès de celle de sa chère fille Élisabeth et de quelques autres personnes de sa famille qu'il y avait fait ensevelir. Mais vous verrez bientôt, mes enfants, que si la vie du protecteur ne fut pas troublée par les vicissitudes de la fortune, la mort ne le mit pas à l'abri des revers dont la crainte avait troublé ses derniers moments.

Cromwell, avant de mourir, avait fait un testament par lequel il désignait pour son successeur au protectorat son fils aîné nommé Richard; et comme personne ne pensa d'abord à s'y opposer, Richard devint protecteur sans le vouloir ni le désirer.

Or il faut que je vous dise, mes bons amis, que Richard Cromwell ne ressemblait guère à son père; c'était un jeune homme doux, pacifique et sans ambition, qui avait passé sa vie à la campagne, et aurait souhaité par-dessus toute chose qui rien ne vînt le tirer de sa retraite : aussi peu de mois après les funérailles d'Olivier, un parlement qu'il avait convoqué, ayant paru mécontent que le protecteur eût désigné son successeur sans le consulter, Richard renonça de bonne grâce à cette puissance qu'il n'avait jamais enviée, et reprit sans regret son existence obscure, mais paisible.

Il y avait alors en Écosse un général anglais nommé George Monk, qui avait vaillamment combattu autrefois sous les ordres de Cromwell, et que celui-ci, en récompense de ses services, avait chargé du gouvernement de ce royaume pendant presque toute la durée de sa puissance. Monk avait un caractère généreux et loyal, et quoique ce fût un homme modeste et silencieux, il était doué d'une grande habileté et d'une prudence remarquable : aussi beaucoup d'Anglais désiraient-ils le voir parvenir à la dignité de protecteur; mais il était trop sage pour accepter une puissance dont l'habile Cromwell lui-même avait été presque accablé, et le parlement lui ayant envoyé l'ordre de se rendre à Londres pour y maintenir la paix que menaçait de troubler encore une poignée de vieux indépendants, Monk se mit en marche vers cette capitale, à la tête de son armée d'Écosse, dont les soldats, pour exprimer l'affection qu'ils lui portaient, ne le nommaient jamais autrement que « l'honnête George Monk. »

Cependant ce général n'ignorait pas que la plus

grande partie du peuple des trois royaumes, fatiguée des longs troubles causés par le meurtre de Charles Ier, désirait vivement que les fils de ce malheureux prince remontassent sur le trône qui leur appartenait par droit de naissance; et quoiqu'il n'eût encore laissé connaître ses intentions secrètes à personne, il se tenait prêt à seconder Charles II de tout son pouvoir, si jamais ce prince se décidait à faire une tentative pour rentrer en Angleterre. Le monarque fut averti par les amis qu'il avait dans ce pays des bonnes dispositions de toute la nation, et aussitôt il envoya à Monk un jeune seigneur de sa cour, nommé John Granville, pour lui offrir de grandes récompenses s'il voulait l'aider à remonter sur son trône.

Monk se trouvait au milieu du parlement lorsque le fidèle Granville se présenta aux portes de cette assemblée, demandant à remettre à l'instant même au général des lettres très-pressées. Mais le prudent Monk, l'ayant fait entrer, refusa d'ouvrir lui-même ces dépêches, et les remettant aussitôt à l'assemblée, il demanda qu'on en fît la lecture à haute voix. Au premier mot de ce message, plusieurs anciens puritains, qui faisaient partie du parlement, s'écrièrent qu'il fallait mettre Granville en prison pour s'être chargé d'une pareille dépêche; mais Monk, au contraire, déclara qu'il le prenait sous sa protection, parce que Granville était son proche parent, et proposa aussitôt de rappeler le roi Charles, en le suppliant de venir au plus tôt reprendre sa couronne, et mettre fin aux troubles qui avaient agité la Grande-Bretagne pendant son absence. Des cris de joie se firent entendre de toutes parts, et Charles II, qui se tenait sur les côtes de France en attendant la réponse de Monk, se hâta de passer en Angleterre, où il fut accueilli par les acclamations du peuple, qui, comme vous savez, avait toujours déploré la triste destinée de son père.

Ce fut ainsi, mes enfants, que sans guerre, sans violence, sans aucun secours étranger, la maison de Stuart fut rétablie sur le trône d'Angleterre, dont la ruine avait causé tant de désastres et de malheurs aux trois royaumes onze ans auparavant. Le généreux Monk, en récompense de ses services, reçut le titre de duc d'Albemarle et le cordon de l'ordre de la Jarretière, et tant qu'il vécut, Charles II n'oublia pas un seul instant que c'était à son désintéressement qu'il devait sa couronne.

Peu de jours après son retour à Withe-Hall, où il ne rentra pas sans que le souvenir de la mort de son père lui arrachât bien des larmes, le roi vit accourir auprès de lui une foule de ses fidèles serviteurs qui avaient versé leur sang pour sa cause à Dunbar et à Worcester; mais aucune visite ne lui fut plus agréable que celle des bons et courageux Penderell, auxquels il devait certainement d'avoir échappé à ses ennemis après sa dernière défaite. Malheureusement deux de ces excellents frères avaient péri en faisant une tentative imprudente en faveur du roi, et Charles ne souffrit pas qu'ils retournassent dans leur pays sans être comblés de remerciments et de présents de toute espèce.

Après avoir ainsi récompensé ceux qui l'avaient fidèlement servi, mes jeunes amis, il eût été plus magnanime sans doute que Charles accordât un généreux pardon à tous ceux qui avaient été ses ennemis et ceux de sa famille; plusieurs d'entre eux, à la vérité, eurent la vie sauve; mais sa clémence ne s'étendit point jusqu'aux juges iniques qui avaient prononcé la sentence de son malheureux père. Quelques-uns de ces hommes sanguinaires étaient morts naturellement depuis cette époque, mais ceux qui leur avaient survécu furent condamnés à avoir la tête tranchée, et n'obtinrent aucune grâce. Quant à Cromwell, comme il avait été le principal auteur du régicide, c'est-à-dire du meurtre

du roi, Charles ordonna que son corps, arraché de la tombe où il avait été déposé à Westminster, fût attaché aux poteaux de Tyburn parmi ceux des voleurs et des meurtriers, et que sa tête fût exposée au-dessus de la principale porte du palais de Westminster, avec celles de plusieurs de ses complices.

Malgré ces actes d'une vengeance presque barbare, mes enfants, que le souvenir des malheurs de son père semblait excuser, Charles II n'était point un mauvais prince, et nous avons vu que dans sa jeunesse il ne manquait ni de courage ni de résolution; mais il avait d'autres défauts, qui sont souvent bien funestes aux rois et aux peuples qu'ils gouvernent. Il était si indolent et si peu appliqué aux affaires sérieuses, qu'il lui était impossible de s'occuper d'autre chose que de fêtes et de plaisirs : à peu de distance de White-Hall, qui lui rappelait de si tristes souvenirs, il fit bâtir une nouvelle demeure royale, à laquelle il donna le nom de palais de Saint-James, et dont le parc est aujourd'hui l'une des plus agréables promenades de Londres. On montre encore dans ce parc une avenue de beaux arbres plantés par ordre du roi Charles II, et qui est nommée l'allée de *la Cage,* parce qu'autrefois à chacun de ces arbres étaient suspendues plusieurs cages remplies d'oiseaux de toute espèce, auxquels ce prince se plaisait à donner à manger de sa propre main, à la vue de tout le peuple : c'était dans cette allée, mes bons amis, que ce monarque, entouré d'un grand nombre de jolis petits chiens, dont les jeux et les gambades le divertissaient, passait dans l'inaction la plus grande partie de ses journées, qu'il aurait dû consacrer au gouvernement de son royaume : aussi, quoique son règne, qui ne dura pas moins de vingt-cinq ans, ait été assez paisible, il ne faut point douter que, par son insouciance et sa dissipation, il n'ait préparé les nouveaux troubles qui agitèrent la Grande-Bretagne après

sa mort, et causèrent la ruine totale de la maison de Stuart.

Le règne de Charles II, mes jeunes amis, fut marqué pour l'Angleterre par deux calamités dont vous entendrez sans doute parler dans d'autres histoires. D'abord ce royaume fut ravagé par une peste meurtrière qui, en quelques mois, fit périr, dit-on, à Londres seulement, plus de cent mille hommes, femmes ou enfants; et l'année suivante, cette même capitale devint la proie d'un épouvantable incendie, qui s'étendit à la fois sur la Cité et sur Westminster, ne consuma pas moins de treize mille maisons, et détruisit quatre-vingt-neuf églises, au nombre desquelles on doit citer la magnifique cathédrale de Saint-Paul, qui a été pompeusement rétablie depuis cette époque.

L'étendue de ce désastre, mes enfants, paraît presque incroyable, aujourd'hui que la plupart des grandes villes de l'Europe sont entièrement bâties en pierres ou en briques; mais votre étonnement cessera lorsque vous saurez que les progrès du feu furent activés par un violent orage qui dura plusieurs jours sans interruption, et qu'à cette époque la plus grande partie des maisons de Londres, construites en bois, n'avaient pour toiture que des planches enduites de goudron (sorte de matière résineuse que l'on emploie pour préserver les navires de l'humidité), qui offraient un terrible aliment aux flammes. Cet incendie, dont la lueur, dit-on, éclairait pendant la nuit la campagne à dix lieues de distance autour de Londres, ne dura que cinq jours; mais, pendant plus de six mois, il fut impossible d'éteindre entièrement le feu qui couvait sous les décombres.

—

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1659. Traité des Pyrénées.
— Mariage de Louis XIV avec l'infante d'Espagne.
1661. Mort du cardinal Mazarin.
1668. Conquête de la Flandre et de la Franche-Comté.
1672. Invasion des Provinces-Unies et inondation de la Hollande.
1678. Paix de Nimègue.
— Grandeur de Louis XIV.

JACQUES II A SAINT-GERMAIN.

Depuis l'an 1685 jusqu'à l'an 1688.

—

En vous racontant les derniers moments de Charles Ier, mes jeunes amis, je vous ai nommé le petit duc d'York, son second fils, auquel ce prince infortuné fit promettre de ne jamais accepter la couronne d'Angleterre, tant que son frère aîné serait vivant. Eh bien ! comme le roi Charles II ne laissa point d'enfant pour lui succéder, ce fut, après sa mort, ce même duc d'York qui se trouva l'héritier du trône, où il monta sous le nom de Jacques II.

Ce nouveau roi ne manquait pas de belles et brillantes qualités, et, même à l'époque des malheurs de sa famille, il avait montré un grand courage et une véritable habileté dans plusieurs batailles sur mer : mais pendant son séjour en France, Jacques avait embrassé la religion catholique, et cette seule raison avait suffi pour qu'un grand nombre d'Anglais le vissent avec peine parvenir au trône, parce qu'ils craignaient qu'il ne voulût rétablir le papisme dans ce royaume,

ainsi que la sanguinaire Marie avait essayé de le faire à une autre époque.

Cependant, mes enfants, quoique Jacques II fût en effet un zélé catholique, il n'eut jamais la pensée de contraindre personne à changer de religion, et se contenta de favoriser secrètement ceux qui, à son exemple, retournaient au catholicisme. Les Anglais, qui savaient cela, ne firent que se défier encore davantage de ses intentions; et de son côté, le roi, connaissant le mécontentement de son peuple, vit avec chagrin qu'il ne pourrait jamais s'en faire aimer.

Maintenant je dois vous dire, mes bons amis, que Jacques II, dans sa jeunesse, avait été marié à une dame anglaise, et que de ce mariage il avait eu deux filles nommées Marie et Anne, qui, l'une après l'autre, ont été reines d'Angleterre. La première de ces deux princesses avait épousé Guillaume, prince d'Orange, l'un des hommes les plus actifs et les plus ambitieux de son temps : la seconde était devenue la femme d'un jeune seigneur, nommé George de Danemark, qui était d'une humeur douce et pacifique. Or les deux filles de Jacques étaient protestantes, et leurs maris professaient la même religion.

Après que le roi Jacques eut embrassé le catholicisme, comme il était veuf depuis longtemps, il résolut de prendre une seconde femme, et choisit une princesse italienne nommée Marie d'Este, qui était belle, aimable et vertueuse. Mais les Anglais virent encore ce nouveau mariage avec inquiétude, parce qu'ils ne doutèrent pas que si le roi et la reine avaient un fils, il serait élevé dans la religion catholique, tandis que si l'une des filles du roi au contraire lui succédait, elle ne manquerait pas de favoriser les protestants.

En effet, mes enfants, à quelque temps de là la nouvelle reine mit au monde un petit garçon, qui reçut dès sa naissance le titre de prince de Galles, et fut

déclaré l'héritier de la couronne, au préjudice de ses deux sœurs aînées; car vous avez pu remarquer qu'en Angleterre les filles ne sont appelées au trône que lorsque le dernier roi n'a pas laissé de fils. Ce fut ainsi qu'après la mort de Henri VIII, comme vous pouvez vous en souvenir, le jeune Édouard VI succéda immédiatement à son père, quoique ses deux sœurs, Marie Tudor et Élisabeth, fussent plus agées que lui.

Mais le prince d'Orange en apprenant la naissance du petit prince, ne put cacher son désappointement, parce qu'il avait espéré partager un jour, avec sa femme Marie, la couronne de la Grande-Bretagne; et comme c'était un homme habile et entreprenant, il fit répandre secrètement parmi le peuple que le prince de Galles n'était qu'un enfant supposé, et que le roi et la reine avaient inventé cette tromperie pour être sûrs qu'après eux la couronne n'appartiendrait pas à une princesse protestante.

En même temps le rusé Guillaume excitait les seigneurs anglais contre le malheureux Jacques II; il faisait à chacun d'eux de magnifiques promesses pour les engager à chasser son beau-père du trône; et afin qu'ils ne doutassent point de ses intentions, il assemblait une flotte nombreuse et une grande armée de Hollandais, nation commerçante et maritime qui l'avait choisi pour Stathouder, c'est-à-dire pour gouverneur de la Hollande.

Le roi Jacques était bien loin de se douter des mauvaises dispositions de son gendre, lorsque tout à coup il fut informé que des complots avaient été formés pour enlever le petit prince de Galles, à peine âgé alors de quelques mois, et cette fâcheuse nouvelle alarma si fort sa tendresse et celle de la reine, que cette dernière consentit à chercher un asile en France avec son enfant, pour le soustraire à la haine de ses ennemis.

Cette entreprise, à la vérité, mes jeunes amis, n'était pas facile, car le roi n'ignorait pas qu'il était entouré

d'espions et de traîtres qui avaient soin de rapporter au prince d'Orange ses moindres démarches, et il vit bien qu'il fallait user d'adresse pour sauver la reine et son fils des dangers qui les menaçaient.

Il y avait alors par hasard à la cour d'Angleterre un jeune seigneur français, nommé le comte de Lauzun, qui était aimable, galant, et amateur autant qu'on puisse l'être, d'aventures extraordinaires. Comme il était en même temps très-honnête et très-discret, le roi lui proposa secrètement de se charger de conduire en France la reine et son enfant, et Lauzun ayant accepté avec empressement cette offre périlleuse qui plaisait à son humeur romanesque, fit adroitement toutes ses dispositions pour que rien ne les arrêtât dans leur entreprise.

A cet effet, il loua sous un faux nom une petite barque à un batelier de la Tamise, et détermina cet homme, à force d'or, à l'attendre au bord de cette rivière, pendant une nuit froide et obscure du mois de décembre, afin de le transporter, avec sa femme et son enfant, disait-il, sur l'autre rive, où une voiture devait les recevoir et les conduire jusqu'à un port voisin où ils devaient s'embarquer.

Lorsque le moment fixé pour cette fuite dangereuse fut arrivé, le roi et la reine feignirent d'être indisposés, et se couchèrent de très-bonne heure; puis, lorsqu'ils n'entendirent plus aucun bruit dans le palais, ils se levèrent tout doucement. Vers le milieu de la nuit, la reine, ayant pris le costume d'une simple dame italienne, se fit suivre d'une femme de chambre et de la nourrice de son fils, qui portait l'enfant dans ses bras, et, conduite par Jacques lui-même, elle descendit par un escalier dérobé, jusqu'à une petite porte du palais, où le fidèle Lauzun les attendait. Là le roi ayant dit adieu à sa femme et embrassé son fils, les quita en les abandonnant à la Providence et au dévouement du

généreux Lauzun. Peu d'instants après, ils arrivèrent au bateau, et le pilote, faisant force de rames, les eut bientôt passés de l'autre côté de la Tamise.

Mais hélas! la voiture du comte de Lauzun n'était point encore arrivée au lieu qu'il avait indiqué, et quoiqu'il fît une obscurité profonde, et qu'une pluie glaciale tombât par torrents, la reine, qui ne pouvait demander asile à personne de peur d'être reconnue, fut réduite à s'abriter contre le mur d'une vieille église, où elle demeura plusieurs heures à attendre, tremblante de froid et de terreur, et craignant à tout moment que le petit prince en criant n'éveillât quelqu'un du voisinage, et ne les fît découvrir.

Enfin cette voiture si impatiemment désirée arriva; Lauzun y fit monter aussitôt la reine et sa suite, et au bout de quelques heures ils se trouvèrent au bord de la mer, où le bâtiment qui les attendait les reçut à l'instant même, et les débarqua sans accident sur les côtes de France. Dans ce court trajet, à la vérité, ils rencontrèrent plusieurs vaisseaux de guerre anglais qui auraient pu les arrêter et les ramener à Londres; mais les capitaines de cette flotte, la plupart dévoués au prince d'Orange, ne se doutèrent pas que ce misérable navire portât la reine d'Angleterre et le prince de Galles, et n'eurent pas l'idée de le visiter.

Vous pouvez vous figurer, mes bons amis, quelle fut l'inquiétude de Jacques II, jusqu'à ce qu'il eût acquis la certitude que sa femme et son fils étaient heureusement arrivés en France; mais lui-même se trouva bientôt obligé de songer à sa propre sûreté, en apprenant que Guillaume d'Orange venait de débarquer en personne en Angleterre, à la tête d'une armée considérable; que la mer était gardée par une nombreuse flotte hollandaise, et que les troupes de cette nation n'étaient déjà plus qu'à une courte distance de Londres. En vain le malheureux roi, dans sa surprise, voulut

ordonner qu'on se préparât à une défense vigoureuse, il fut bientôt informé que ses propres soldats refusaient de marcher contre Guillaume, et que même parmi les seigneurs de sa cour, un grand nombre de ceux qu'il croyait ses plus fidèles amis l'avaient trahi pour se joindre à ses adversaires. Mais ce qui affligea le plus ce prince infortuné, ce fut d'apprendre que sa seconde fille Anne, qui jusqu'alors ne s'était jamais séparée de lui un seul jour, venait de partir avec son mari pour se rendre au camp de Guillaume : « Hélas! s'écria ce prince « infortuné avec amertume, que deviendrai-je donc, si « mes propres enfants m'abandonnent? » Il ne lui resta bientôt plus d'autre ressource que de s'enfermer avec un petit nombre de fidèles serviteurs dans son palais de White-Hall, où il attendit dans des angoisses inexprimables ce que le vainqueur ordonnerait de lui.

Cependant, mes enfants, malgré le succès de son audacieuse entreprise, le prince d'Orange n'ignorait pas que c'était une mauvaise action qu'il faisait en détrônant son beau-père, et il n'aurait pas osé se trouver en présence de cet homme respectable, qu'il avait si cruellement offensé : mais résolu de se rendre maître de Londres dès le lendemain, il envoya trois de ses officiers auprès du roi, pour l'inviter à sortir à l'instant même de White-Hall, et à choisir pour sa retraite le lieu qui lui conviendrait.

Il était plus de minuit, et le roi Jacques venait, pour la première fois depuis plusieurs jours, de se livrer au sommeil, lorsqu'on le réveilla brusquement pour lui faire connaître les volontés de Guillaume, et l'avertir que les portes de son palais étaient déjà occupées par les troupes hollandaises. Jacques, sans laisser échapper une seule plainte, se soumit avec résignation à ce qu'on exigeait de lui, et déclara que son intention était de se retirer en France, si l'on voulait bien encore lui donner les moyens de passer dans ce royaume. Cette

demande, qui évitait à l'ingrat Guillaume le malheur d'employer la violence contre un vieillard dont il n'avait reçu que des bienfaits, fut accordée à l'instant même, et dès la pointe du jour, le roi, se remettant à la garde des soldats hollandais, s'embarqua sur la Tamise, suivi d'un très-petit nombre de serviteurs fidèles qui se dévouaient à sa mauvaise fortune. Tous ceux qui virent le fils de Charles Ier réduit à un si triste abandon, en se rappelant toutes les infortunes de sa famille, ne purent retenir leurs larmes, et rougirent de honte à la vue de ce roi d'Angleterre, emmené comme un prisonnier par des soldats étrangers.

Tout fugitif qu'il était, mes bons amis, Jacques II fut accueilli avec respect par notre grand roi Louis XIV, qui lui donna, pour habiter avec la reine et son fils, le magnifique château de Saint-Germain, auprès de Paris, que ce monarque venait de quitter peu d'années auparavant pour résider à Versailles.

—

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1685. Suite du règne de Louis XIV.
— Révocation de l'édit de Nantes.

LA DÉFAITE DE LA BOYNE.

Depuis l'an 1688 jusqu'à l'an 1702.

—

A peine Jacques II eut-il quitté l'Angleterre, mes jeunes amis, que le prince d'Orange, assemblant un parlement, se fit proclamer roi de la Grande-Bretagne ;

peu de jours après il fut couronné à Westminster, avec sa femme Marie, et on le nomma Guillaume III, parce qu'il était le troisième prince de ce nom qui régnât sur l'Angleterre, comme vous pouvez aisément vous en souvenir.

Cependant, mes enfants, il s'en fallait encore beaucoup que Guillaume fût paisible possesseur des trois royaumes, et il s'aperçut bientôt qu'un grand nombre de personnes auxquelles on donnait le nom de *Jacobites*, parce qu'elles regrettaient le roi Jacques, déploraient l'ingratitude que ce prince avait éprouvée de la part de ses enfants, et désiraient vivement qu'il remontât sur le trône. En Irlande surtout, où les catholiques ont toujours été plus nombreux que dans les autres royaumes de la Grande-Bretagne, plusieurs des principaux seigneurs conservaient un profond attachement pour la maison de Stuart, et voyaient avec regret que la couronne fût devenue le partage d'un prince à qui le protestantisme venait d'être trop utile, pour qu'il ne s'efforcât pas de l'établir dans tous ses États.

De son côté le roi Jacques, dans sa retraite de Saint-Germain, ne tarda pas à être informé que les Irlandais souhaitaient de le voir reprendre sa couronne, et que beaucoup d'entre eux étaient prêts à prendre les armes en sa faveur. Les princes malheureux sont toujours disposés à embrasser l'espoir d'une meilleure fortune; et Jacques se persuada bientôt qu'il parviendrait aisément à reconquérir son royaume, s'il pouvait se mettre à la tête des jacobites d'Irlande. Il sollicita donc et obtint du roi Louis XIV, à qui Guillaume venait de déclarer la guerre, de lui confier des vaisseaux et des soldats, pour passer dans cette île, et ce grand prince lui permit même de se faire accompagner des seigneurs français que le désir de guerroyer pourrait entraîner dans cette entreprise. Le brillant comte de Lauzun,

qui avait déjà montré tant de dévouement pour le service de Jacques, fut au nombre de ceux qui s'associèrent à sa fortune.

Pour donner au roi banni un témoignage éclatant de son affection et de sa munificence, Louis XIV, toujours magnifique dans ses moindres actions, lui fit présent d'une grosse somme d'argent, d'une superbe vaisselle d'or pour le service particulier de sa table, et enfin d'une excellente cuirasse que lui-même avait portée quelquefois à la guerre. Puis au moment où Jacques vint lui faire ses adieux et lui recommander en partant la garde de la reine et du petit prince de Galles, qu'il laissait à Saint-Germain : « Monsieur mon frère (c'est « le nom que les rois se donnent entre eux), lui dit « affectueusement le monarque français, je ne forme « pour vous qu'un seul vœu, c'est de ne vous revoir « jamais; » voulant faire entendre par là qu'il souhaitait que le succès de son entreprise lui permît de rentrer en Angleterre pour n'en plus sortir.

Quelques jours plus tard, Jacques s'embarqua sur un des vaisseaux de la flotte française, et après une courte traversée, il mit pied à terre sur les côtes d'Irlande, où il fut accueilli par les cris de joie d'une foule de peuple qui se pressait sur son passage. La plupart des seigneurs irlandais et un grand nombre de jacobites, accourus d'Angleterre et d'Écosse, vinrent bientôt le joindre à Dublin, dont les portes lui furent ouvertes sans résistance, et en peu de jours Jacques eut la satisfaction de se voir à la tête d'une armée dévouée et pleine d'espérance. Mais hélas! comme vous l'avez vu souvent dans cette histoire et dans d'autres, mes bons amis, ce fut au moment où tout semblait lui sourire que le pauvre prince retomba dans la plus grande des adversités.

Au premier bruit de l'arrivée de Jacques en Irlande, le vigilant Guillaume III s'était hâté d'envoyer contre

lui une armée anglaise sous les ordres d'un vieux général allemand, qui passait alors pour l'un des plus habiles capitaines de son siècle. Schomberg (c'était le nom de ce général) n'avait pas moins de quatre-vingt-deux ans, et quoique son courage et son habileté n'eussent pas vieilli autant que sa personne, il n'avait plus la même promptitude et la même ardeur qui l'avaient illustré dans les longues guerres auxquelles il avait pris part, car je dois vous dire que depuis cinquante années il n'y avait pas eu en Europe une seule bataille remarquable à laquelle il n'eût assisté: aussi le sage Schomberg, tout étonné d'apprendre avec quel empressement les Irlandais avaient pris les armes en faveur de Jacques, ne voulut-il pas s'exposer aux chances d'une bataille avant d'avoir fait savoir au roi Guillaume que ses ennemis étaient plus redoutables qu'il ne l'avait pensé.

En recevant ce message du vieux général, l'impatient Guillaume III ne fut pas maître de sa colère; il l'accusa de lenteur et de timidité, et s'embarquant aussitôt lui-même pour l'Irlande, il y conduisit de nouvelles troupes, avec lesquelles il était résolu de décider promptement par les armes auquel des deux devait rester la couronne.

En effet, mes jeunes amis, les deux armées ayant marché l'une contre l'autre, se rencontrèrent bientôt dans une plaine où elles n'étaient plus séparées que par une rivière étroite, mais profonde, et encaissée, que l'on nomme la Boyne. Là, Guillaume ayant voulu s'avancer pour voir de plus près les ennemis, ceux-ci, qui le reconnurent, dirigèrent leurs canons de son côté, et tuèrent auprès de lui plusieurs seigneurs de sa suite. Le roi lui-même fut légèrement atteint au visage par un éclat de pierre, et le bruit s'était répandu dans son armée qu'il avait péri, lorsqu'il reparut à la tête de ses troupes, et donna sans plus tarder le signal d'une bataille générale.

Je n'essayerai point, mes enfants, de vous peindre avec quel acharnement les deux partis combattirent dans cette funeste journée, où un grand nombre de chefs et de soldats périrent de part et d'autre ; car vous savez qu'il n'y a rien de plus affreux que les guerres civiles, où chaque adversaire songe plutôt à écraser son ennemi qu'à préserver sa propre vie. D'abord les jacobites, auxquels Jacques lui-même donna l'exemple du courage et de la résolution, tout en criant à ses soldats d'épargner le sang des Anglais, parurent obtenir la victoire, et le vieux Schomberg, qui combattait au premier rang, tomba percé de plusieurs coups mortels; mais bientôt Guillaume III ayant ramené ses troupes à la charge et repris l'avantage, les soldats de Jacques, accablés par le nombre, reculèrent en désordre, et en quelques instants leur armée fut en pleine déroute. Le malheureux Jacques lui-même, entraîné du champ de bataille par les fuyards, ne put parvenir à les rallier, et avant le soir de ce jour où il avait cru ressaisir sa couronne, il avait vu s'évanouir sans retour ses dernières espérances.

Peu de jours après cette défaite de la Boyne, où avaient péri la plupart des vaillants serviteurs qui étaient demeurés fidèles à sa mauvaise fortune, Jacques, voyant que tout espoir était perdu, retourna en France, sans que le vainqueur cherchât à le troubler dans sa fuite.

Je dois vous faire remarquer ici, mes jeunes amis, que c'était alors pour la troisième, et aussi pour la dernière fois, que ce monarque infortuné rentrait dans ce royaume, proscrit et fugitif. Après la mort de Charles Ier, lorsqu'il n'était encore qu'un enfant, Cromwell l'avait renvoyé auprès de sa mère Henriette; lors de l'invasion du prince d'Orange, il avait été conduit par les Hollandais, comme nous l'avons vu, jusqu'au navire qui l'avait emporté loin de l'Angleterre, et maintenant il

fuyait devant ce même Guillaume, à qui sa victoire de la Boyne venait d'assurer pour toujours la triple couronne de la Grande-Bretagne.

Louis XIV, dont le caractère généreux ne se démentit jamais, accueillit le monarque vaincu avec tous les égards dus à une grande infortune; voulant qu'il fût traité en roi, comme s'il eût été encore tout-puissant dans son palais de White-Hall, il lui donna des pages, des écuyers et des gardes, et Jacques put croire quelquefois avoir recouvré son trône, car il ne manqua pas même alors de courtisans et de flatteurs. Ce fut ainsi que, satisfait de ce simulacre de grandeur, le roi détrôné passa les dernières années de sa vie, entièrement partagé entre les pratiques de la religion catholique et le plaisir de la chasse, pour laquelle il était passionné, et l'on montre encore aujourd'hui, au château de Saint-Germain, la chambre dorée où mourut le dernier prince de la maison de Stuart qui ait porté le poids d'une couronne.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1688. Guerre de la succession d'Angleterre.
1690. Victoires de Luxembourg et de Catinat dans les Pays-Bas et en Italie.
1698. Paix de Ryswick.
1700. Guerre de la succession d'Espagne.

LA REINE ANNE.

Depuis l'an 1702 jusqu'à l'an 1714.

L'heureux Guillaume III et la reine Marie sa femme, mes jeunes amis, n'ayant point laissé d'enfants pour

leur succéder, ce fut la princesse Anne, seconde fille du roi Jacques II, qui monta après eux sur le trône d'Angleterre, et comme c'était une femme douce, affable et charitable, le peuple l'accueillit avec joie et ne la nomma jamais autrement que la bonne reine Anne.

Malheureusement Anne, dès sa plus tendre jeunesse, avait placé toute sa confiance dans une dame nommée lady Churchill, qui était aimable et spirituelle, mais dont l'amour-propre était si excessif que, dans l'espoir d'être récompensée par le prince d'Orange, elle sut persuader à Anne de quitter le roi son père pour se rendre secrètement dans le camp de ses ennemis. Vous savez déjà quelle douleur l'infortuné Jacques II éprouva de cet abandon, et Anne elle-même, tant qu'elle vécut, ne put se consoler d'avoir été aussi ingrate envers l'auteur de ses jours.

Or lady Churchill avait pour mari l'un des plus grands capitaines de son temps, qui est devenu très-célèbre sous le titre de duc de Marlborough. A ce nom de Marlborough, mes bons amis, je vois d'ici quelques-uns de vous sourire en se rappelant une vieille chanson dont autrefois les nourrices endormaient les petits enfants. Mais ce Marlborough, que l'on a cherché à rendre ridicule dans cette complainte populaire, fut en effet un si habile homme de guerre qu'il battit presque constamment les plus fameux généraux de l'Europe, et causa à notre nation particulièrement des maux incalculables pendant la guerre que Louis XIV, devenu vieux, eut à soutenir pour élever son petit-fils au trône d'Espagne, ainsi que je vous l'ai raconté dans l'histoire de France. La reine Anne, reconnaissante envers cet homme illustre, le combla de toutes sortes de richesses et de faveurs, lui donna l'ordre de la Jarretière, et voulut qu'il prît place parmi les plus grands seigneurs des trois royaumes.

Marlborough avait trop de belles qualités et de grandeur d'âme pour ne pas être touché des bontés de sa souveraine; mais la duchesse sa femme, dont l'humeur était vaniteuse et jalouse, se montra si fière des honneurs que son mari avait obtenus, qu'elle offensa par son insolence les principaux lords de la cour, et se rendit insupportable à la reine elle-même par ses caprices et sa méchanceté. Malgré la douceur de cette princesse, lady Churchill s'aperçut bientôt qu'elle ne la traitait plus avec la même bonté, et cette découverte la rendit si furieuse qu'elle écrivit à sa maîtresse une lettre fort inconvenante, où elle lui reprochait avec amertume de lui avoir retiré ses bonnes grâces. Mais ce n'est point par des reproches et des plaintes, mes enfants, que l'on peut ranimer une affection que l'on a perdue par sa faute : aussi, lorsqu'elle vint en pleurant se jeter aux pieds de la reine, pour la supplier de lui pardonner, Anne ne lui répondit que par la défense de jamais reparaître devant elle. Toute la cour d'Angleterre se réjouit de l'humiliation de cette femme hautaine; mais comme Marlborough, malgré son rare mérite, avait beaucoup d'envieux, ceux-ci surent se faire écouter de la reine, qui lui ôta le commandement de ses armées, et le mauvais caractère de lady Churchill devint la cause que Louis XIV répara ses défaites par des victoires, et défit les Anglais à plusieurs reprises.

Dans ce temps-là, mes bons amis, Jacques II était mort à Saint-Germain depuis plusieurs années, et, avant d'expirer, il avait obtenu de Louis XIV d'accorder au prince de Galles son fils le nom de Jacques III, et de lui conserver les honneurs dus à un roi d'Angleterre. Cependant ce jeune homme ne voulut pas en prendre le titre, et il cacha son nom royal sous celui plus modeste de chevalier de Saint-George, qu'il honora par son courage et son mérite. Il fut pourtant

plus connu en Europe sous le nom du *Prétendant*, parce qu'en effet il avait pris par sa naissance le droit de prétendre à la couronne des trois royaumes.

Maintenant, mes enfants, je vous ai fait remarquer il n'y a pas longtemps que, par l'avénement des Stuarts au trône d'Angleterre, il n'y eut plus qu'un seul roi pour toute la grande île de Bretagne, l'Irlande et même les autres îles environnantes; mais je dois ajouter à ce sujet que les Anglais et les Écossais n'en continuaient pas moins de former deux nations fort différentes l'une de l'autre par leurs mœurs et leur caractère : eh bien! ce fut la reine Anne qui conçut la pensée de faire disparaître cette ancienne rivalité de races, en réunissant sous les mêmes lois et les mêmes usages, les deux peuples voisins, pour ne plus former qu'un seul et même peuple. Cette bonne princesse se persuadait sans doute qu'il lui serait plus facile de se faire aimer également de tous ses sujets, lorsqu'ils n'auraient plus rien qui leur rappelât qu'ils avaient été autrefois ennemis; mais ce projet d'union (c'est le nom que l'on donne à cet événement) ne put pas s'accomplir sans exciter beaucoup de troubles dans les deux pays, où les anciennes querelles n'étaient point encore oubliées. Les presbytériens d'Écosse surtout ne pouvaient cacher leurs craintes de voir revenir les évêques, qu'ils avaient renvoyés du temps de Charles I[er], et la liturgie anglicane remplacer les simples prières de leurs ministres.

Ces mécontentements furent même cause que plusieurs seigneurs écossais, rassemblant les clans de montagnards qui leur obéissaient, prirent les armes, et menacèrent de porter la guerre en Angleterre; mais cette révolte ne fut pas de longue durée; et lorsque le chevalier de Saint-George, informé par ses amis les jacobites que beaucoup d'Écossais desiraient le retour des Stuarts pour échapper à l'union qu'ils redoutaient,

se présenta sur un navire français pour se mettre à leur tête, il apprit que les plus dévoués à sa cause avaient été désarmés et jetés dans des cachots ; et ce prince infortuné, perdant l'espoir de remonter sur le trône de ses pères, se vit réduit à retourner en France sans avoir même pu tenter le sort des armes. Peu de temps après, l'union de l'Écosse avec l'Angleterre fut consommée, et depuis cette époque ces contrées, si longtemps ennemies, ne forment plus qu'un seul royaume.

La reine Anne, qui, comme je vous l'ai dit, avait été mariée dans sa jeunesse au prince George de Danemark, était devenue mère d'un grand nombre d'enfants ; mais en punition, sans doute, de son ingratitude envers son père, elle eut la douleur de les voir tous mourir dans leur enfance, et lorsqu'elle fut avancée en âge elle aurait bien désiré appeler au trône, après elle, son frère le prétendant, à qui elle savait que l'héritage des Stuarts aurait dû appartenir ; mais les seigneurs qui l'entouraient s'y opposèrent, et elle fut forcée de désigner pour son successeur un prince allemand nommé George, électeur de Hanovre, dont la mère était une petite-fille du roi Jacques Ier, et se trouvait ainsi le plus proche parent de la famille royale des Stuarts, depuis que le fils de Jacques II avait été banni du royaume.

Ce fut ainsi, mes enfants, que la maison de Hanovre, qui occupe aujourd'hui le trône de la Grande-Bretagne, fut appelée à succéder à la bonne reine Anne, et le prince qui reçut alors la couronne prit le nom de George Ier, sous lequel il régna glorieusement pendant plusieurs années.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1702. Suite du règne de Louis XIV.
1704. Revers des armées françaises en Allemagne et en Italie.
1713. Bataille de Denain.
— Traité d'Utrecht.

CHARLES-ÉDOUARD EN ÉCOSSE.

Depuis l'an 1714 jusqu'à l'an 1760.

—

Je n'aurai point d'histoire à vous raconter sur le règne de George Ier; mais celui de son fils aîné, qui lui succéda sous le nom de George II, a été marqué par des événements qui, j'espère, ne vous paraîtront pas dénués d'intérêt.

Malgré le mauvais succès des dernières tentatives faites par les Stuarts, pour remonter sur le trône d'Angleterre, mes jeunes amis, un prince de cette famille infortunée, beau, jeune et brave, osa concevoir l'espérance d'y parvenir; il se nommait Charles-Edouard, et était le fils aîné du chevalier de Saint-George, dont la naissance, comme je vous l'ai dit, fut en quelque sorte le signal des désastres de sa famille.

A cette époque, mes enfants, le magnanime Louis XIV n'existait plus depuis trente ans, et son successeur, Louis XV, ne prenait plus aucun intérêt à cette royauté déchue. Eh bien! sans se laisser décourager par le souvenir des infortunes de son grand-père, Charles-Edouard, accompagné seulement de sept fidèles serviteurs qui brûlaient de donner leur vie pour sa cause, se procura un petit navire français, et parvint à débarquer sur une

des côtes du nord de l'Ecosse, dont les seuls habitants étaient quelques misérables pêcheurs.

Dès que le navire eut touché le rivage, le prince, suivi de ses amis, sauta à terre, et s'avançant à la rencontre de ces hommes surpris de la brusque arrivée de ces étrangers, il leur déclara qu'il était le petit-fils de leur roi Jacques, et leur proposa de prendre les armes pour rétablir sa famille sur le trône d'Ecosse. « Hélas! « lui répondirent ces pauvres gens en se jetant à ses « pieds, que pouvons-nous faire pour votre service? « Nous ne sommes qu'une poignée d'hommes, nous ne « vivons que de pain d'avoine et du produit de notre « pêche, et nous n'avons point d'armes pour vous dé« fendre. — Et moi, leur repartit Edouard, je parta« gerai votre pauvreté, je vous aiderai dans vos tra« vaux, et je vous apporte des armes. »

Je ne saurais vous peindre, mes bons amis, quelle impression ces paroles produisirent sur ces hommes simples, qui ne pouvaient se lasser d'admirer la bonne mine et la résolution du prince qui venait se mettre à leur tête. A peine le bruit de son arrivée se fut-il répandu parmi les clans voisins qu'il vit accourir auprès de sa personne plusieurs lords des montagnes, suivis d'un grand nombre d'highlanders, et un de ses compagnons ayant fait un drapeau d'un morceau d'étoffe de soie rouge qu'il avait apporté dans ce dessein, Charles-Edouard, en peu de jours, se trouva à la tête de plusieurs milliers de soldats, mal disciplinés à la vérité, mais pleins d'espérance et de dévouement. Edouard, pour leur inspirer plus de confiance, adopta le costume sauvage et guerrier de ces fiers descendants des anciens Calédoniens, et marchant à pied à leur tête, il leur donna l'exemple du courage et de la résignation à supporter les fatigues et les privations.

Parmi les lords écossais qui avaient armé leurs clans en sa faveur, on remarquait le vieux lord Lovat, alors

âgé de quatre-vingt-huit ans, qui avait combattu autrefois à la tête des jacobites, du temps de Jacques II ; puis deux seigneurs nommés Balmérino et Kilmarnock, et beaucoup d'autres encore appartenant à cette vaillante noblesse d'Ecosse, autrefois attachée à la famille des Stuarts, sortie de ses rangs pour posséder et perdre des couronnes.

Enhardi par ce succès inespéré, Edouard résolut de profiter du premier moment de surprise qu'éprouvaient ses ennemis, pour marcher sur Edimbourg ; bientôt s'avançant à travers les montagnes, vêtu comme ses soldats du plaid écossais, couchant auprès d'eux sur la terre, et partageant leur misérable nourriture, ce prince valeureux, sans rencontrer d'autres obstacles que les précipices et les torrents de cette contrée sauvage, se présenta aux portes de la capitale ; qui lui furent ouvertes sans résistance : moins d'un mois après avoir touché le rivage d'Ecosse, Charles-Edouard se vit maître du palais d'Holyrood, antique demeure royale qu'avaient habitée ses ancêtres, et où l'on montre encore aujourd'hui la chambre à coucher de Marie Stuart, l'une de ses aïeules, telle qu'elle était le jour où cette princesse infortunée la quitta pour n'y plus rentrer.

Cependant la nouvelle du débarquement de Charles-Edouard en Ecosse, et de sa marche rapide sur Edimbourg, parvint bientôt en Angleterre, où cet événement inattendu jeta l'effroi, parce que le roi George II était alors en Allemagne, où l'appelait cette longue guerre contre Louis XV, qui venait d'être signalée par la fameuse bataille de Fontenoy, comme vous pouvez vous souvenir de l'avoir lu dans l'histoire de France. Dans la consternation que causa cet événement en Angleterre, le parlement mit à prix la vie d'Edouard, c'est-à-dire que l'on promit une énorme récompense à celui qui apporterait sa tête, après l'avoir tué. Mais quoique ce prince fût entouré de pauvres montagnards, qu'une

pareille somme d'argent eût enrichis à jamais, il ne se trouva point parmi eux un seul homme qui pût avoir la pensée d'un si grand crime. Edouard ne tarda pas à apprendre quel moyen infâme ses ennemis employaient contre lui ; mais pour leur montrer qu'il avait horreur d'une telle perfidie, il fit publier, de son côté, que celui qui oserait porter la main sur la personne de George de Hanovre serait puni d'une manière terrible, s'il tombait entre ses mains. Cette grandeur d'âme fit plus d'amis au jeune héros que cent victoires, et en Angleterre même un grand nombre de jacobites se disposèrent à prendre les armes en sa faveur.

Pendant ce temps, mes jeunes amis, une armée anglaise se dirigeait sur Édimbourg, où Charles-Edouard s'était arrêté depuis quelques jours, lorsque ce prince, informé de l'approche de ses ennemis, prit la résolution de marcher à leur rencontre à la tête de ses intrépides montagnards. Mais dès que ceux-ci aperçurent les habits rouges des Anglais, malgré tout ce qu'il put faire pour les modérer, ils jetèrent leurs fusils avec lesquels ils pouvaient combattre de loin, et s'élancèrent sur l'ennemi l'épée à la main, en poussant de grands cris, tandis qu'une partie d'entre eux, voyant s'avancer la cavalerie anglaise, se couchait sur le dos pour couper les jarrets des chevaux, au risque d'être foulés aux pieds, ou égorgés par les cavaliers. Cette manière sauvage de combattre épouvanta autant qu'elle surprit les soldats du roi George, qui, se croyant assaillis par de véritables barbares, s'enfuirent en désordre, et abandonnèrent la victoire aux montagnards, qui s'enrichirent de leurs dépouilles. Edouard s'illustra lui-même par son courage dans cette journée, que l'on nomma la bataille de Preston-Pans, parce qu'elle eut lieu auprès d'un village de ce nom, à quelques lieues d'Edimbourg.

Il me serait difficile, mes bons amis, de vous décrire

la terreur que la victoire de Preston-Pans répandit en Angleterre, où personne ne douta plus que le moment ne fût arrivé où les Stuarts allaient reconquérir leur trône. George II, rappelé par le parlement, revint précipitamment à Londres; les marchands de la Cité, redoutant l'avidité des montagnards, qu'ils croyaient à tout moment voir arriver, fermèrent leurs boutiques pendant plusieurs jours, et l'on eût pu croire que tout se préparait pour ce grand événement; mais bientôt le courage revint aux plus effrayés, beaucoup d'Anglais s'enrôlèrent pour former une nouvelle armée, dont le commandement fut confié au duc de Cumberland, propre fils du roi, qui avait glorieusement combattu dans les guerres contre la France.

Cependant, après s'être reposé quelques jours à Édimbourg, où il était retourné en triomphateur, Charles-Edouard, à la tête de ses troupes victorieuses, s'était mis en marche vers Londres; et sans qu'aucun obstacle eût ralenti ses progrès, il n'était déjà plus qu'à trente lieues de cette capitale, lorsqu'il apprit que Cumberland s'avançait avec une armée bien plus nombreuse que la sienne, et il vit avec douleur que ses highlanders, si intrépides dans leur pays couvert de bois ou coupé par des précipices, n'avançaient plus qu'avec répugnance à travers les vastes plaines de l'Angleterre. Beaucoup d'entre eux l'avaient même déjà abandonné pour emporter dans leurs montagnes le butin qu'ils avaient fait, et ses amis eux-mêmes lui conseillèrent de retourner en Ecosse, où il pourrait aisément rassembler de nouveaux soldats. Il fallut donc que le prince, après les avoir vainement suppliés de ne pas s'arrêter à la veille d'une victoire décisive, revînt sur ses pas, et la douleur qu'il en ressentit fut pour lui le présage certain d'une défaite prochaine.

En effet, mes enfants, le duc de Cumberland, qui le suivait de près, n'eut pas plus tôt appris cette retraite

des highlanders qu'il ne cessa pas un seul jour de les harceler, égorgea impitoyablement tous ceux qui tombèrent entre ses mains, les força de se jeter dans les montagnes, et atteignit enfin leur armée dans un lieu nommé Culloden, où tout se prépara de part et d'autre pour une bataille sanglante.

Ce fut dans ce lieu, mes jeunes amis, qu'eut encore lieu un terrible combat dont l'issue fut bien différente de celle de la journée de Preston-Pans : malgré le courage et l'exemple de Charles-Edouard, son armée fut entièrement mise en déroute, et lui-même, entraîné à travers les highlands par les fuyards, put voir de loin les villes et les villages de la malheureuse Ecosse, livrés aux flammes par les vainqueurs, et entendre de loin les cris plaintifs des pauvres habitants qu'ils égorgeaient par l'ordre de l'impitoyable Cumberland, qui mérita par sa férocité envers les Ecossais l'horrible surnom de *Boucher*.

Depuis ce moment, mes enfants, l'existence du dernier Stuart, comme celle de son grand-oncle, Charles II, après la bataille de Worcester, ne fut plus qu'une suite non interrompue de dangers et de souffrances. Poursuivi avec acharnement par les Anglais, n'osant plus se fier à personne de peur d'être trahi et livré à ses ennemis, et n'ayant d'autre suite que deux des fidèles serviteurs qui avaient debarqué avec lui (les autres étaient morts ou dispersés), il fut réduit pendant plusieurs mois à errer de rocher en rocher, de bois en bois, n'ayant pour toute nourriture que des fruits sauvages, et s'estimant heureux lorsque quelque pauvre jacobite consentait à partager avec lui un morceau de pain noir ou un peu de poisson salé.

Tandis que Charles-Edouard, ainsi errant dans les highlands, cherchait à dérober sa tête à la haine de Cumberland, un jeune Ecossais, nommé Mackensie, conçut la généreuse pensée d'attirer sur lui-même les

poursuites dirigées contre le royal proscrit, avec lequel, par un hasard singulier, il avait une ressemblance frappante. Plein de cette courageuse résolution, il se fit passer dans plusieurs villages pour le prince fugitif, et bientôt les soldats anglais, se croyant au moment de saisir leur proie, perdirent, pour le poursuivre, les traces du véritable prince : aussi, au bout de peu de jours, Mackensie, étant tombé au milieu d'une troupe anglaise, essaya de se faire jour l'épée à la main; mais frappé de plusieurs coups mortels, il n'eut que le temps de s'écrier en expirant : « Malheureux! vous avez tué le fils de votre roi. » Les soldats, persuadés qu'ils avaient en effet gagné la récompense promise aux meurtriers de Charles-Edouard, lui coupèrent la tête, et s'empressèrent de la porter au duc de Cumberland, qui, dans sa joie, plaça ce trophée sanglant dans sa voiture, et se mit aussitôt en route pour Londres; cependant, chemin faisant, il eut l'idée de faire venir devant lui un barbier qui avait plusieurs fois rasé le prince, afin qu'il pût reconnaître si cette tête était vraiment la sienne; mais cet homme s'étant écrié que ce n'était point là Charles Stuart, Cumberland, indigné, comprit qu'il avait été trompé par une vaine ressemblance. Dans sa colère, il donna de nouveaux ordres pour qu'on reprît les traces du prince fugitif, qui ne pouvait encore être bien éloigné, et le dévouement ce Mackensie ne fit qu'exciter la rage de ses bourreaux contre celui qu'il avait espéré sauver.

Un jour que ce prince infortuné errait sur le bord le de la mer, où le ramenait sans cesse l'espoir d'apercevoir quelque navire français sur lequel il pût s'embarquer, il rencontra une jeune demoiselle écossaise nommée Flora Macdonald, qu'il avait remarquée quelques mois auparavant dans son palais d'Holyrood, pendant les courts instants où la fortune lui avait été favorable. Flora, qui était bonne et sensible, ne put

retenir ses larmes en voyant le triste état où le pauvre prince était réduit, et comme elle devait partir peu de jours après avec une servante pour aller visiter un de ses parents qui habitait une île voisine, elle offrit à Édouard de le conduire, sous les habits de cette fille, que l'on nommait Betty Burke, dans la maison de ce parent, qui était un bon et loyal jacobite.

Charles-Édouard, comme vous pouvez croire, accepta cette proposition avec reconnaissance, et en attendant il se retira avec ses deux compagnons dans une caverne que Flora lui indiqua, et où elle promit de leur apporter chaque jour quelques provisions.

Malheureusement dans cette journée même des soldats anglais étant arrivés dans le pays, la prudente Flora n'osa point pendant deux jours se rendre à la caverne, de peur de leur indiquer la retraite du prince, et peu s'en fallut que dans cet intervalle Edouard et ses amis n'expirassent de faim et de misère, car ils avaient à peine des habits pour se couvrir. Mais enfin les soldats s'éloignèrent, et le prince, ayant pris les vêtements de la servante Betty, put se rendre sans accident, avec Flora Macdonald, dans la maison de son parent, où pour la première fois, depuis le désastre de Culloden, il goûta enfin quelques instants de repos.

Cependant, mes jeunes amis, vous pouvez vous figurer combien un pareil déguisement était dangereux pour le prince ; malgré ses habits de femme, sa haute taille, sa voix forte, son teint hâlé par le soleil, son visage amaigri par les fatigues, pouvaient à tout moment faire reconnaître la fausse Betty. Flora tremblait à chaque instant que son secret ne fût découvert, et ayant appris que deux vaisseaux français avaient été vus à peu de distance en mer, elle lui procura un bateau à l'aide duquel Édouard put rejoindre ses compagnons, et tâcher avec eux de se rendre à bord d'un de

ces navires; mais quel fut leur désespoir lorsqu'en arrivant sur le rivage, ils aperçurent en pleine mer les deux vaisseaux qui s'éloignaient à pleines voiles, ne se doutant pas que le prince qu'ils cherchaient pût se trouver sur cette côte déserte et inhabitée !

Alors il fallut qu'ils reprissent leur vie périlleuse et désolante, et leur misère devint tellement affreuse qu'un jour Édouard, mourant de faim et à peine couvert de quelques haillons, ayant appris qu'une maison de bonne apparence, à la porte de laquelle il se trouvait, appartenait à un lord entièrement dévoué à la maison de Hanovre, n'hésita point à se présenter devant cet homme, au risque d'être livré par lui à ses ennemis.

« Vous voyez devant vous, lui dit-il avec dignité, « le petit-fils de Jacques II, qui vient vous demander « du pain et des habits. Il vous est facile sans doute de « le livrer à ses ennemis pour le faire mourir; mais « s'il vous reste encore quelque pitié pour une grande « infortune, donnez-lui les moyens de repasser en « France; et si jamais il remonte sur le trône de ses « pères, vous pourrez lui rapporter dans son palais de « White-Hall les misérables haillons qu'il va vous « laisser. »

Ces nobles paroles, mes bons amis, touchèrent tellement cet homme que, malgré son sincère attachement au roi George, il ne put s'empêcher de fondre en larmes; il conjura le prince de disposer de tout ce qui lui appartenait; et peu de jours après, un vaisseau français s'étant encore approché du rivage, il lui procura les moyens de se rendre à bord de ce navire avec plusieurs de ses amis, qui étaient venus le joindre, et devint ainsi le sauveur de Charles-Édouard, qui ne s'était point vainement adressé à sa générosité.

La plupart des compagnons de ce prince infortuné éprouvèrent un sort encore plus déplorable; car, étant

tombés entre les mains du duc de Cumberland, ils furent impitoyablement livrés aux bourreaux. Lord Balmérino, condamné au supplice des traîtres, voulut mourir avec le même habit qu'il portait à Preston-Pans et à Culloden ; et comme le gouverneur de la Tour de Londres, au moment où il marchait au supplice, s'écriait, suivant l'usage : « Vive le roi George II ! » Balmérino, se tournant vers lui avec mépris, s'écria d'une voix forte : « Vivent le roi Jacques et son digne fils ! » La plupart des jacobites de distinction subirent le même sort sur les échafauds, et ceux qui échappèrent à la rigueur de cette persécution furent transportés en Amérique où le plus grand nombre périt de douleur ou de misère.

Mais ces châtiments multipliés, par lesquels on cherchait à soulever l'indignation publique contre les derniers défenseurs de maison de Stuart, ne firent au contraire qu'exciter l'intérêt du peuple pour leurs infortunes. Le vieux lord Lovat, que les soldats anglais, après l'avoir vainement cherché pendant longtemps, trouvèrent enfin blotti dans le tronc d'un arbre creux où il vivait depuis plusieurs mois, ayant été conduit à Londres et condamné à la peine capitale, quoique son grand âge ne lui eût pas permis de prendre les armes, un jeune Anglais nommé Painter se jeta aux pieds des juges, demandant comme une grâce qu'il lui fût permis de mourir à la place de ce vieillard, qui n'avait plus que peu de jours à vivre. Je n'ai pas besoin de vous dire, mes enfants, que l'échange ne fut point accepté ; mais je ne vous ai rapporté ce trait que comme un exemple de la pitié qu'inspirait au peuple d'Angleterre le meurtre de ces hommes courageux, dont le seul crime était d'avoir été fidèles à la famille de leurs anciens rois.

Charles-Édouard, en rentrant en France après sa défaite, n'y obtint pas les mêmes égards qui avaient

accueilli son aïeul Jacques II, à son retour de la Boyne; quelques années plus tard, Louis XV, pour donner une satisfaction au roi d'Angleterre, lui ordonna durement de quitter ses États, et ce prince infortuné alla finir ses jours dans une retraite obscure à Rome, où le pape voulut bien accorder un asile au dernier rejeton d'une race royale dont le sang avait coulé tant de fois pour la religion catholique.

—

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1715. Mort de Louis XIV.
— Minorité de Louis XV, sous la régence du duc d'Orléans.
1740. Guerre de la succession d'Autriche. (Histoire moderne.)
1745. Bataille de Fontenoy.
1748. Traité d'Aix-la-Chapelle.
1750. Guerre de sept ans.

LA DÉMENCE DE GEORGE III.

Depuis l'an 1760 jusqu'à l'an 1820.

—

Il y avait déjà près de quinze ans, mes jeunes amis, que Charles-Édouard, réfugié à Rome, semblait oublier dans la retraite qu'il était né pour régner sur une grande nation, lorsque George II étant mort en Angleterre, eut pour successeur son fils aîné, qui prit en recevant la couronne le nom de George III.

Ce prince, en venant au monde, était si faible et si délicat que l'on fut obligé pendant plusieurs mois de le tenir dans une boîte de coton, et personne ne pou-

vait croire qu'un si chétif enfant pût vivre; mais la Providence en décida tout autrement, car non-seulement il grandit et atteignit l'âge d'homme, mais encore il parvint à une extrême vieillesse, et occupa pendant soixante ans le trône d'Angleterre.

Le jour où, à l'exemple de ses prédécesseurs, George III se rendit à Westminster pour être couronné par l'archevêque de Cantorbery, le peuple, qui se pressait sur son passage, fut frappé de sa bonne mine, et le salua de mille acclamations; et les belles qualités dont chacun savait qu'il était doué firent concevoir sur son règne les plus douces espérances.

Dans ces sortes de cérémonies, mes enfants, vous savez qu'il était d'usage que le nouveau roi fût servi pendant son repas et accompagné par plusieurs lords de sa cour, couverts d'anciennes armures, et montés sur des chevaux richement caparaçonnés, comme ceux des barons féodaux du moyen âge. Un de ces seigneurs, qui remplissait le rôle du champion du roi, c'est-à-dire celui d'un chevalier armé de toutes pièces, qui se tenait prêt à combattre les ennemis du nouveau monarque, ayant, selon l'ancienne coutume, jeté son gant au milieu de l'église de Westminster, comme pour défier quiconque oserait lui disputer sa couronne, une jeune fille, s'élançant tout à coup des rangs pressés des spectateurs, ramassa ce gant au grand étonnement de tout le monde, et disparut à travers la foule, sans que personne cherchât à la retenir. Cet incident inattendu troubla un instant la cérémonie; mais bientôt après il fut effacé par la magnificence du spectacle pompeux qui attirait toute l'attention des assistants.

Dans ce moment précisément, plusieurs personnes remarquèrent derrière une des colonnes de l'église un homme vêtu simplement, mais dont les traits portaient une double expression de tristesse et de dignité. L'une de ces personnes qui reconnut cet étranger s'en appro-

cha avec respect et lui dit à voix basse : « Ce n'est pas « vous, mon prince, que j'aurais cru rencontrer ici. — « Silence ! répondit l'inconnu ; j'ai voulu voir com« mencer un règne qui promet de si beaux jours à l'An« gleterre. » En achevant ces mots, l'étranger se perdit dans la foule, et peu d'instants après, le bruit se répandit que Charles-Édouard lui-même avait voulu assister en personne au sacre du troisième prince de la maison de Hanovre, et que George III, informé de son arrivée à Londres, avait défendu que l'on attentât à sa liberté.

Quelques mois plus tard, le dernier des Stuarts retourna à Rome, où il vécut encore de longues années, obsédé du souvenir des revers de sa famille, et ne pouvant une seule fois entendre prononcer le nom chéri de l'Écosse sans que ses yeux se remplissent de larmes.

Cependant, mes enfants, le règne de George III commençait sous les auspices les plus favorables. A aucune époque de son histoire, la nation anglaise n'avait atteint un si haut degré de puissance et de prospérité ; ses vaisseaux naviguaient en maîtres sur toutes les mers du monde, et l'Inde elle-même, cette contrée si riche et si populeuse, vers laquelle la découverte du cap de Bonne-Espérance avait ouvert une nouvelle route aux Européens, était devenue tributaire du commerce et de l'industrie des Anglais.

Leurs colonies d'Amérique, dont je vous ai raconté l'établissement sous le règne de la grande Élisabeth, formaient alors un vaste royaume, où à diverses époques des puritains, fuyant la vengeance de Charles II, et des jacobites, chassés d'Angleterre par Guillaume III, ou victimes des troubles civils qui avaient désolé l'Angleterre sous les règnes suivants, avaient fondé successivement plusieurs villes riches et commerçantes. Quelques-unes des immenses forêts qui couvraient le

nouveau monde avaient été défrichées, c'est-à-dire livrées au labourage pour produire de superbes moissons, et les vastes fleuves de l'Amérique, à l'étendue desquels nos plus belles rivières d'Europe ne peuvent être comparées, étaient couverts de vaisseaux de différentes nations, que le commerce appelait de tous les pays de la terre.

Malheureusement, mes jeunes amis, George III, que ses belles qualités rendaient digne de présider à l'époque la plus brillante de l'histoire de la Grande-Bretagne, ne devait pas même en être le témoin, et il devint la proie des plus cruelles misères dont un homme puisse être frappé.

A peine parvenu à la vieillesse, ce prince infortuné fut atteint d'une douloureuse infirmité, il perdit presque entièrement la vue, et cette affliction le fit tomber dans une tristesse profonde à laquelle rien ne paraissait devoir l'arracher.

Le roi George, mes jeunes amis, était marié depuis de longues années, et il était père d'une nombreuse famille, car il n'avait pas moins de douze enfants, six princes et six princesses, qu'il aimait tous tendrement. Mais parmi ces dernières, celle qu'il préférait à toutes ses sœurs, c'était la plus jeune de ses filles, nommée Amélie, qui s'était entièrement dévouée à soigner et à consoler son père aveugle. Elle seule lui servait de soutien lorsqu'il consentait à faire une promenade dans le parc du château de Windsor, où il s'était retiré; et comme le vieux roi aimait passionnément la musique, c'était en lui chantant d'une voix douce quelques airs touchants, qu'elle accompagnait sur son clavecin, qu'elle parvenait à faire oublier à son père la pénible infirmité dont il était atteint, et à dissiper sa mélancolie. Cette bonne princesse Amélie, mes enfants, ne vous rappelle-t-elle pas le dévouement de la vertueuse Antigone, qui fut le guide d'Œdipe aveugle et proscrit,

ainsi que je vous l'ai raconté dans l'histoire grecque

Mais un malheur plus déchirant encore menaçait le pauvre George III ; son Antigone, à lui, sa chère Amélie, fut atteinte de cette cruelle maladie de langueur qui fait périr tant de jeunes personnes en Angleterre. Le roi, qui ne pouvait voir ses traits flétris par la douleur, n'apprit qu'elle était en danger que lorsqu'elle n'eut plus que quelques jours à vivre ; il fallut que ce vieillard, déjà si digne de pitié, fût condamné à survivre à sa fille chérie, qui expira dans ses bras.

Depuis ce jour funeste, George III, privé de consolation, devint sombre et farouche, et éloignant de lui tous les princes de sa famille, il ne sortit plus de son palais de Windsor. Là, souvent pendant la nuit, on l'entendait pousser des cris lamentables, et lorsque ses amis et ses domestiques accouraient à son secours, il les repoussait avec colère, ou refusait obstinément de leur ouvrir les portes de son appartement. Sans qu'il parût atteint d'aucune maladie, son visage devenait de jour en jour plus pâle et plus altéré ; il ne sortait plus de sa tristesse que pour être livré à des fureurs terribles, pendant lesquelles il se frappait la tête contre les murailles ; quelquefois il lui arrivait de refuser pendant plusieurs jours toute espèce de nourriture, et bientôt il fut trop certain que le roi d'Angleterre avait entièrement perdu la raison.

Je ne saurais vous dire quelle fut la consternation de toute la nation anglaise lorsqu'elle apprit l'état effroyable de son infortuné monarque. Les plus savants médecins de l'Europe furent appelés auprès du royal insensé ; mais la plupart d'entre eux, éloignés de lui par ses violences, renoncèrent bientôt à faire usage de leur art pour le secourir. Un seul de ces médecins, nommé le docteur Willis, qui était célèbre par son habileté à guérir les fous, trouva les moyens d'obliger le malheureux George à suivre exactement les remèdes

qu'il indiquait. Lorsque cet homme adroit s'apercevait que son malade était prêt à entrer dans un de ces terribles accès de fureur, il frappait sur une table avec une petite baguette blanche dont il était toujours armé, et le pauvre prince, à la seule vue de cet instrument, devenait tout tremblant, et se soumettait sans résistance à tout ce qu'on exigeait de lui.

N'est-ce pas, mes enfants, un spectacle bien affligeant que celui du roi d'une grande nation, ainsi descendu au dernier degré de la douleur et de l'abrutissement, et traité en quelque sorte comme un animal dangereux, que la crainte seule peut empêcher de nuire? Eh bien ! ce fut dans ce misérable état que George III passa à Windsor les dix dernières années de sa vie : devenu insensible à toute autre sensation qu'à celle de la musique, pour laquelle il avait conservé un goût très-vif, il vécut pendant ce long espace de temps presque constamment enfermé dans ce château dont tous les appartements étaient tapissés de matelas, de peur qu'il ne se brisât la tête contre les murailles.

Le long règne de ce prince infortuné, mes jeunes amis, fut marqué pour l'Angleterre par l'un des événements les plus mémorables du dernier siècle. Les habitants des diverses colonies anglaises de l'Amérique du Nord, secondés par les armées et les flottes du roi de France Louis XVI (qui devait bientôt lui-même périr victime d'une terrible catastrophe), refusèrent d'obéir plus longtemps aux lois anglaises, qu'ils accusaient d'être injustes à leur égard, et se séparant pour jamais de la puissance britannique, fondèrent, sous la dénomination d'Etats-Unis d'Amérique, une vaste et populeuse république, dont la prospérité toujours croissante offre un des spectacles les plus frappants du temps où nous vivons.

Ce fut aussi, mes enfants, sous le règne de George III, que l'Angleterre eut à soutenir contre Napoléon cette

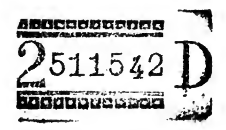
lutte sanglante et acharnée qui, pendant quinze années, remplit l'Europe de la rivalité de deux grandes nations dignes d'une estime réciproque, et ne se termina que par la ruine complète de l'homme le plus prodigieux que les temps modernes aient produit.

—

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

1763. Suite du règne de Louis XV.
— Paix d'Hubertsbourg. (Histoire moderne.)
1774. Mort de Louis XV.
— Louis XVI lui succède.
1789. Convocation des états généraux.
— Révolution française.
1793. Meurtre de Louis XVI.
— Désastres et victoires de la république.
1804. Napoléon empereur des Français.
1812. Campagne de Russie.
— Incendie de Moscou.
1814. Décadence rapide de l'empire. — Restauration des Bourbons. — Avénement de Louis XVIII.
1815. Retour de Napoléon.
— Bataille de Waterloo.
1820. Napoléon à Sainte-Hélène.

FIN.



TABLE

GÉNÉRALE ET ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LES PREMIERS BRETONS.

55 av. J.-C. — 448 de l'ère chrétienne.

L'HEPTARCHIE.

448—560.

LE BAPTÊME DU ROI DE KENT.

560—787.

LES ROIS DE MER.

787—870.

LE SERMENT DE HAROLD.

1054. — 1065.

LA BATAILLE D'HASTINGS.

1066.

LE FILS MAUDIT.

1066 — 1087.

LES FUNÉRAILLES DE GUILLAUME LE CONQUÉRANT.

1087.

LA FORÊT-NEUVE.

1087—1100.



SIMON DE MONTFORT.

1216—1272.

LE PREMIER PRINCE DE GALLES.

1272—1307.

ÉDOUARD II ET SES FAVORIS.

1307 — 1325.

LE CHATEAU DE BERKLEY.

1325 — 1327.

ÉDOUARD III.

1327 — 1331.

LE SIÉGE DE CALAIS.

1331 — 1347

LA CONSPIRATION DES POUDRES.

1603 — 1625.

LES CAVALIERS ET LES TÊTES RONDES.

1625 — 1639.

LA MORT DE CHARLES Ier.

1639 — 1649.

LA FUITE DE CHARLES II.

1649—1651.

CROMWELL PROTECTEUR.

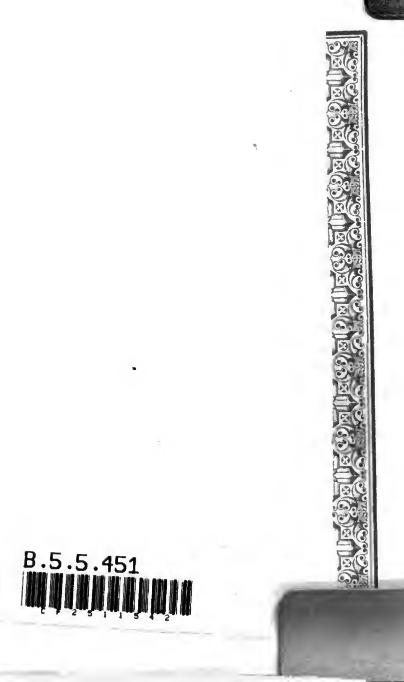
1651—1658.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

TABLE DES CHAPITRES.

—

FIN DE LA TABLE.





EN VENTE

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

CHRESTOMATHIE FRANÇAISE, ou Choix tirés des meilleurs écrivains français, p 3 vol. petit in-8°.

HISTOIRE ANCIENNE (l'), racontée aux *Lamé Fleury*. 1 vol. in-18.

HISTOIRE DE BELGIQUE (l'), racontée sur le plan de *Lamé Fleury*, par *A. Fe* in-18.

HISTOIRE DE FRANCE (l'), racontée aux *Lamé Fleury*. 1 vol. in-18.

HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE DE L'AM racontée aux enfants, par *le même*. 1 vol.

HISTOIRE DU MOYEN AGE (l'), racontée par *le même*. 1 vol. in-18.

HISTOIRE DU NOUVEAU TESTAMENT (l' aux enfants, par *le même*. 1 vol. in-18.

HISTOIRE GRECQUE (l'), racontée aux enf *même*. Un vol. in-18.

HISTOIRE MODERNE (l'), racontée aux e *le même*. 1 vol. in-18.

HISTOIRE ROMAINE (l'), racontée aux enf *même*. 1 vol. in-18.

HISTOIRE SAINTE (l'), racontée aux enf *même*. 1 vol. in-18.

MYTHOLOGIE (la), racontée aux enfants, pa 1 vol. in-18.

GÉOGRAPHIE de l'*abbé Gaultier*, entièremen et considérablement augmentée. 1 vol. in-1

LA PHYSIQUE POPULARISÉE, ou les Pour